This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYU RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08162040 7

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SATIRES

DE

JUVÉNAL

TRADUCTION NOUVELLE

Par VICTOR POUPIN

ASTOR LIB
NOV
NEW-YORK

PARIS

BUREAUX DE LA PUBLICATION

1, RUE BAILLIF, 1

1871

Digitized by Google

Digitized by Google

CABINET
DU MINISTRE
DE
l'Instruction publique

Paris, le 7 mai 1866.

Monsieur,

J'ai reçu l'exemplaire que vous m'ave adressé de votre *Traduction nouvelle des Satires de Juvénal;* je vous en remercie. Je vous félicite, en même temps, d'avoir entrepris et mené à bonne fin un travail de cette importance. C'est être utile aux Lettres françaises que de remettre sous nos yeux, et dans un format populaire, l'œuvre d'un des maîtres de la poésie latine.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le ministre de l'Instruction publique,

V. DURUY.

Monsieur Victor Poupin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Sous Domitien, le Néron chauve, à cette époque où la persécution attendait les philosophes, les historiens, les poëtes, il s'est trouvé un poëte, un historien, un philosophe tout ensemble, qui ne craignit pas de s'attaquer aux turpitudes romaines.

Il emprunta de Némésis bâillonnée le fouet qui trouble les bonheurs immérités, flagelle l'insolence des parvenus, châtie les excès de la toute-puissance. Nul alors, aussi redouté qu'il se pût croire, les Césars-Dieux eux-mêmes, nul ne fut assez haut placé pour échapper au blâme infligé par le Satirique.

Ce haut-justicier des vices de son temps s'appelait Juvénal.

Juvenalis Decimus Junius naquit vers l'an 795 de la fondation de Rome, et 42 de notre ère. Il vit peut-être le jour dans la Celtique, — sa franchise toute gauloise le donnerait à penser, — mais, en général, on s'accorde à le dire citoyen d'Aquinum, au pays Volsque; cette bourgade fait aujourd'hui partie de la province de Naples.

Digitized by Google

Etait-il fils d'un affranchi jouissant d'une modeste aisance ; n'était-ce qu'un enfant adoptif? Qu'importe aux esprits éclairés, lesquels n'admettent que la noblesse du mériter Il était! Ce lui fut assez pour devenir un cœur honnête, une intelligence d'élite.

Les détails précis manquent sur la vie du poëte latin ; les indications les plus vraisemblables sont dues à quelques lignes de Suétone. C'est que, à l'encontre de tant d'écrivains fatigants de personnalité, Juvénal, comme tous les hommes ayant conscience de leur valeur, n'a guère parlé de lui. Néanmoins, il ne semblerait pas impossible aux faiseurs de mosaïques biographiques et littéraires de reconstruire, vers par vers, une histoire même assez détaillée de Juvénal. Certains passages de son œuvre font allusion à des amitiés, à des goûts, à des réprobations, à des chagrins personnels. Dans l'Umbritius de la satire IIIe, dans les satires XI et XII, particulièrement, qui donc est en scène, sinon le poëte ?

Jeune encore, il vint à Rome étudier l'éloquence, ou pour dire plus juste « la déclamation », car dès cette époque, nous apprend Tacite, « Auguste avait pacifié l'éloquence comme tout le reste. » Le Forum était désert ; l'art de la parole se mourait dans les langueurs du retour à l'ordre. En revanche, les écoles déclamatoires fourmillaient, regorgeaient d'impuissants rhéteurs exerçant leur

Digitized by Google

sonore incapacité sur les thèmes les plus ridicules, les plus vides de leur scolastique.

Juvénal avait-il quarante ans lorsqu'il composa ses satires, ou les fit-il connaître seulement à cet âge? Né sous Caligula, grandi sous les Néron, les Domitien, « ces masses de boue pétries avec du sang », alors que Rome ne savait, ne pouvait plus inventer de nouvelles manières de s'avilir, ses premiers et ses derniers regards ne virent que meurtres et deuils. On comprend que l'indignation du satirique, âme droite, véhémente, s'exaltant dans sa mission de vérité, ait dû vite croître, bouillonner, gronder, sinon éclater immédiatement. L'éruption de cette lave rhythmée n'en fut que plus terrible.

Ces satires ne paraissent pas avoir été conçues dans l'ordre généralement adopté. On croit que la satire VIIe fut écrite la première, sous le règne de Domitien; puis, à la mort de ce prince, les IVe et VIe. La VIIIe aurait été faite sous Trajan, et ainsi des autres, suivant des hypothèses plus ou moins ingénieuses. Toutefois, il semble évident que la première satire a été composée postérieurement; c'est pour ainsi dire un sommaire devant servir d'introduction à l'ouvrage achevé sous le règne d'Adrien. Quant à la XVIe, malgré les assertions de Servius et de Priscien, nombre de commentateurs s'accordent pour reconnaître qu'elle n'est pas de Juvénal.

Digitized by Google

Cette voie dans la satire avait été brillamment parcourue déjà. En effet, comme l'avoue Quintilien, ce genre de littérature est le seul qui appartienne en propre aux Romains, et cela, malgré la Loi des Douze Tables, prononçant la peine de mort contre quiconque composerait ou réciterait des écrits injurieux, diffamatoires.

On sait l'origine de la satire : Des *histres* étrusques viennent à Rome pendant une épidémie, vers 364 avant Jésus-Christ et dansent au son des flûtes, mais sans accompagnement de chants, ni de pantomime. Ces *ludions* plaisent tellement à la jeunesse romaine qu'aussitôt elle imite ces jeux en y mêlant des lazzis, des chants sarcastiques.

Ces chants, qui sur l'antique mode Fescennin ne permettaient primitivement que le mètre Saturnien, admirent bientôt différents rhythmes, et cette série de vers aux mesures inégales, sorte de pot-pourri poétique, reçut le nom de sature ou mélange, puis : satire.

Un peu plus tard, Ennius, le père adoptif de ce genre, s'il n'en est pas « l'inventeur », lui donne un cadre à peu près régulier, une action plus savante ; alors commence la distinction entre la satire écrite et la satire scénique, qui prend le nom d'exode, d'atellanes, ou comédie.

L'œuvre de Pacuvius, postérieure de cin-

Digitized by Google

quante ans, montre plus de bon vouloir que de talent.

L'année 103 av. J.-C., Lucilius meurt laissant trente satires, dont il reste de remarquables fragments; pour la première fois, ce poëte, le premier Romain de condition noble s'adonnant à la littérature, applique à la satire le vers héroïque.

Un demi-siècle s'écoule encore; seuls, Varron de l'Atax, puis le grand Varron, élèvent la voix.

Enfin, voici Horace, l'immortel auteur des odes, mais le satirique courtisan d'Auguste; Perse, un amant de la liberté stoïcienne; Turnus, dont quelques vers assurent la renommée; voici Sulpicia réclamant sa part des dangers et des honneurs de la satire, Sulpicia vengeant l'injuste exil de son mari condamné par Domitien.

Tels sont les principaux satiriques avant Juvénal; après lui, la satire romaine est morte, sinon l'esprit satirique qui, jusqu'à l'approche des Barbares, vivifie les vers de Claudien et de Rutilius.

Si des satiriques latins Juvénal est, sans contredit, le plus complet, le plus convaincu, le plus puissant, c'est qu'il n'oublia pas quels sont, avant ses droits, les devoirs du satirique. La satire, cette chronique des peuples, tient de la poésie comique, mais elle relève surtout de l'histoire. Pour justifier ses liens fra-

Digitized by Google

ternels avec la poésie comique, elle exige un grand tact, puisqu'elle ne peut presque jamais outrepasser les délicates limites de l'ironie, et quoique l'indignation conduise sa plume, afin de se garder du libelle, il lui faut rester maîtresse de sa verve. De même, pour mériter son titre le plus beau, la satire doit remonter libre aux sphères les plus pures de la vérité, de la morale, et toujours planer dans un détachement absolu de tout intérêt personnel. Elle ne s'occupe pas enfin à fustiger exclusivement le mal; elle aime le bien, elle l'enseigne, elle l'encourage, elle tient école de mœurs et de bon goût, et la louange, pour être plus rarement employée que le blâme, constitue cependant un de ses puissants leviers.

Juvénal savait qu'il tenait en main une arme terrible, que d'un mot il pouvait faire couler des larmes et même du sang. Aussi, à l'exemple du disciple de Quintilien, quelle existence pure de tout reproche, quel respect de soi-même et d'autrui, ne doit pas montrer l'écrivain satirique! Quel sera son culte de l'impartialité, lui qui voue au mépris de l'Avenir les coupables que leur pouvoir défend des sévérités du Présent, lui dont un arrêt supplée souvent aux lois qui ne sauraient tout atteindre.

Pour vulgariser une œuvre, avant l'invention de l'imprimerie, il ne fallait guère songer

Digitized by Google

au travail très-long, très-dispendieux des copies manuscrites; l'auteur faisait des lectures Juvénal devait obtenir et obtint tout d'abord dans cette propagande orale un succès mérité Mais, pour un admirateur, que d'envieux que d'ennemis! La vertu, comme le génie, est un soleil qui éblouit ceux-là surtout qui ne voudraient pas le voir briller. Les personnalités froissées ne pouvaient pardonner longtemps au poëte le surnom d'Ethique, unanimement décerné à Juvénal par les derniers citoyens dignes de ce titre. A ce propos, il est bon de remarquer que Juvénal professa la morale universelle, la morale humaine, et qu'il eût sans doute été profondément surpris de l'acception actuelle et mesquine de ce mot autrefois grandiose!

Donc, la satire VII allait lui être fatale. Plus elle devait exciter de légitimes admirations, plus elle surexcita de haines. Il s'y plaignait en ces termes de voir l'histrion Pâris, favori de Domitien, jouer au Mécène : « Quant à Pâris, c'est lui qui dispose des dignités aux armées; il peut mettre à ton doigt, poëte, l'anneau d'or des Tribuns militaires. » Adrien voulut s'offenser de cette phrase comme d'une allusion à l'un de ses familiers, le comédien Antinoüs. La vengeance n'était déjà plus le plaisir privilégié des Dieux; l'empereur-poëte feint de croire Juvénal ambitieux du grade de préfet de légion, et lui accorde cette faveur d'au-

Digitized by Google

tant plus volontiers qu'elle permet au prince de raguer son maître en poésie à Syène, suivant l'opinion de Saumaise, et selon d'autres, dans la Pentapole. Là se serait passée, sous les yeux du proscrit, l'horrible scène décrite dans la XVe satire.

Juvénal avait quatre-vingts ans. L'honneur d'un semblable exil, sous un pareil climat, était une condamnation à mort déguisée, « un meurtre sec, » suivant la belle expression de Tite-Live. Bientôt, en effet, victime de sa règle de conduite : « consacrer sa vie à la Vérité, » Juvénal mourut, ou plutôt ne vécut plus que dans l'immortalité de ses œuvres !

VICTOR POUPIN.

NOTE DES ÉDITEURS

Une dizaine de vers nous ont paru ne pouvoir être traduits; nous signalons leurs numéros d'ordre dans le texte latin.

Digitized by Google

SATIRES DE JUVÉNAL

SATIRE I

POURQUOI JUVÉNAL ÉCRIT DES SATIRES

Suis-je réduit à écouter toujours! Ne prendrai-je pas de revanche après avoir tant de fois subi la *Théséide* de Codrus, le poëte enroué? L'un me réciterait impunément ses comédies, l'autre ses élégies? Je pardonnerais à celui-ci dont l'interminable *Télèphe* me prend une journée entière; à celui-là qui remplit un volume, recto, verso, les marges même, avec son *Oreste* encore incomplet!

Jamais nul n'a mieux connu sa maison que je ne connais le bois de Mars et l'antre de Vulcain, voisin des roches Éoliennes. Le fracas des tempêtes, le supplice des Ombres condamnées par Eaque; le rapt de la Toison d'or, les ormes gigantesques servant de javelots au centaure Monychus, voilà les lieux communs dont les platanes et les colonnes des jardins de Fronton, soir et matin, sont ébranlés. N'attendez rien autre de nos poëtes, grands ou petits.

Digitized by Google

Et moi aussi, j'ai tendu la main à la férule. moi aussi, dans nos écoles, j'ai conseillé à Sylla de dormir, simple citoyen, d'un bon sommeil. Ne serait-ce pas dès lors trop de clémence, de sottise, quand partout on coudoie tant d'écrivains, de faire seul grâce à ces feuillets que d'autres n'épargneront pas?

— Soit! mais pourquoi choisir la voie si brillamment parcourue déjà par Lucilius, le satirique d'Aurunca?

— As-tu le temps et la patience de m'entendre? Voici mes raisons :

Cet Eunuque ose prendre femme; Mævia, qui attaque un sanglier, les seins nus, brandit l'épieu; un drôle, dont les ciseaux ont résonné sur mes premières barbes, lutte aujourd'hui d'opulence avec nos patriciens; un esclave de Canope, un Crispinus, sorti de la fourbe d'Égypte, se drape fièrement dans sa lacerne de pourpre, et trop efféminé pour supporter de lourds joyaux, agite dans l'air ses doigts suants sous des bagues d'été! Ce que voyant, il est difficile de ne point écrire des satires.

Qui donc serait assez riche d'indulgence, assez patient des iniquités romaines pour se contenir en apercevant la litière neuve de l'avocat Mathon, qu'il emplit de sa graisse! Après lui, regardez ce dénonciateur d'un patron illustre; il est prêt à ravir aux derniers nobles les épaves de leur fortune. Aussi Massa le craint-il; Carus essaye de l'amadouer à force de cadeaux; Latinus tremblant lui livre sa femme Thymélé!

Le chemin de la fortune, maintenant, c'est le lit d'une riche vieille; on escalade ainsi le

Digitized by Google

faîte des grandeurs. Quelque preux des plaisirs de la nuit ne t'a-t-il pas supplanté dans maint testament? A Proculéius, une once d'or; à Gillon, douze fois plus! Chacun hérite en proportion de ses forces viriles. Allez, infâmes! Trafiquez de votre sang, mais puisse ce commerce vous faire aussi pâles qu'un paysan qui pieds nus marche sur une vipère, ou qu'un rhéteur prêt à concourir devant l'autel de Lyon.

Que dirai-je encore? Quelle colère me brûle au cœur quand je vois ce spoliateur d'un pupille qu'il réduit à la prostitution, encombrer nos rues du troupeau de ses clients! Qu'importe à Marius, le concussionnaire, sa peine dérisoire? S'il a perdu l'honneur, son argent lui reste, tout est sauvé! Dans son exil, bravant les Dieux, dès la huitième heure, il boit. Pendant ce temps, tu pleures, toi, pauvre Province, qui l'as fait condamner. Et ces choses, je n'y porterais pas la torche d'Horace, le poëte de Venouse; et ces choses, je ne les flagellerais point!

Irai-je m'intéresser aux fables d'Hercule, de Diomède, du Minotaure rugissant au Labyrinthe, d'Icare englouti dans les flots, de [illegible]dale s'élevant dans les airs, lorsqu'un [illegible] consent à compter les solives du plafond, où ronfle tout éveillé sur sa coupe pour hériter des amants de sa femme, inhabile à recueillir leurs legs?

Tel prodigue se croit appelé au commandement d'une cohorte. Pourquoi non? En chars, en chevaux, il a dissipé le patrimoine de ses ancêtres. D'ailleurs, Néron, le bel automédon,

Digitized by Google

tenait bien lui-même les rênes sur la voie Flaminie, tout fier de promener le galant Sporus, ses fétides amours!

Je traverse un carrefour; comment n'y pas remplir mes immenses tablettes? Ce faussaire, pour devenir heureux et riche, n'a eu qu'un cachet à contrefaire, un testament à supposer. Regardez-le, s'essayant au nonchaloir d'un Mécène dédaigneux, dans sa litière à six esclaves, ouverte pour le laisser admirer. Qui vient à nous? C'est une patricienne; elle a mêlé au doux vin de Calène, offert à son mari, la salive d'un crapaud venimeux. Locuste est dépassée. La matrone apprend à ses parentes encore novices l'art d'envoyer au bûcher, sans honte des rumeurs et du peuple, les corps de leurs époux, noirs de poison.

Osez un forfait digne de la geôle ou de la déportation à Gyare, et vous devenez un personnage! On vante la probité; elle meurt de froid. Au crime appartiennent les magnifiques jardins, les palais étincelants, les meubles précieux, l'argenterie massive et les coupes ciselées, d'où semble bondir un chevreau.

Quoi! je pourrais dormir? Mais un père exploite l'avarice de sa bru; la plus jeune épousée se donne à tout venant; l'adolescent est déjà souillé d'un adultère! Je romps le silence. A défaut de nature, l'indignation crée le vers, bon ou mauvais, tel que nous le faisons, moi ou Cluviénus.

Du jour où la barque de Deucalion, portée par les flots du déluge, lui permit d'aborder sur les hauts sommets et de consulter l'oracle; du jour où les pierres qu'il jeta s'amolli-

Digitized by Google

rent, puis s'échauffèrent par degrés pour devenir des hommes, et qu'à ces maris improvisés Pyrrha présenta des vierges nues, surgirent toutes les passions de l'homme : espérance, crainte, colère, volupté, délices, chagrins; et voilà les sujets qui rempliront mes écrits.

A quelle époque le torrent des vices fut-il plus furieux, le gouffre de l'avarice plus béant, la rage des jeux de hasard plus effrénée? Il ne suffit plus de la bourse, on emporte son coffre-fort. Oh! les glorieuses batailles, pendant lesquelles l'écuyer renouvelle sans trêve les armes de son maître. Est-ce seulement de la démence : perdre cent mille sesterces, et à l'esclave, horrible de misère, refuser une tunique!

Qui donc a jamais bâti autant de villas? Lequel de tes aïeux, dans son repas solitaire, renouvelait sept fois le service? Par compensation, aujourd'hui la plus maigre pitance attend au seuil de ta demeure la tourbe famélique, vêtue pourtant de la toge romaine.

Encore le riche patron veut-il voir en face son client, car il tremble que celui-ci ne se laisse remplacer par un autre affamé, ou ne reçoive une seconde part sous un faux nom. Fais-toi reconnaître, et tu seras servi. Sur un ordre du maître, un crieur commence l'appel, et nous voyons des nobles, descendants d'Enée, assiéger le même vestibule que nous.

— Donne au Prêteur, donne ensuite au Tribun.

— Pardon, cet affranchi est venu le premier.

Digitized by Google

— Oui, répond celui-ci. Par fausse honte, hésiterai-je à défendre ma place? Je suis né sur les bords de l'Euphrate, à quoi bon le nier? mes oreilles percées l'attestent; mais aux « Cinq-Boutiques » je gagne quatre cent mille sesterces. La pourpre des sénateurs offre-t-elle rien de plus enviable, quand un Corvinus lui-même fait paître les troupeaux aux champs Laurentins? Je suis plus riche, moi, que Pallas et Licinius. Les Tribuns attendront; place aux Sesterces!

Et pourquoi donc céderait-il le pas aux premiers de nos magistrats, ce parvenu naguère entré dans Rome les pieds blanchis de craie, esclave préparé pour l'encan? N'est-elle pas deux fois sainte parmi nous, la majesté des richesses! Il ne nous manque, funeste Pécune, que de te faire habiter un temple, et d'avoir élevé des autels à l'Argent, comme à la Paix, à la Victoire, à la Bonne-Foi, à la Vertu, comme ceux de la Concorde, où cependant retentissent parfois de singulières clameurs.

Si les dignitaires de la République supputent le rapport de la sportule à la fin de l'année, de combien elle augmente leurs revenus, que feront les pauvres clients ayant cette seule distribution pour acheter une toge, des chaussures, du pain et les fumerons de leur foyer? Quelle suite de postulants, afin de recevoir les vingt-cinq as! Le mari, fallût-il traverser toute la ville, y traîne sa jeune épouse malade ou même en couches. L'un d'entre eux, dont l'habile stratagème fut découvert, montrant sa litière fermée, et censée

Digitized by Google

contenir sa femme, disait au faiseur de parts: « Donne vite la corbeille de ma Galla. Tu hésites?... Galla, mets la tête à la portière... Non, elle repose! ne l'éveillons pas. »

Après la sportule, dans quel ordre admirable les occupations du client divisent sa journée : on accompagne le patron au Forum, près de l'autel d'Apollon, qui doit être devenu bien fort en droit; puis, aux Statues Triomphales, parmi lesquelles un Egyptien, un chef de bandits, eut l'audace — à quel titre! — d'élever la sienne; et encore n'est-il pas permis de lui cracher au visage. On reconduit enfin le patron. Mais renoncez au long espoir qu'il vous garde à souper, même vous, les plus anciens de ses clients. O déception! il faut vous procurer de pauvres légumes et de la braise.

Lui, pendant ce temps, le maître, étendu seul au milieu de ses lits déserts, va dévorer ce que les forêts et les mers recèlent de plus exquis. Une table suffit à ce riche, au milieu de cent tables précieuses, immenses, antiques, pour engloutir des patrimoines.

— Tant mieux, il n'y aura plus de parasites.

— Comment tolérer tant de luxe souillé de tant d'avarice? Quelle est cette gloutonnerie qui se réserve un sanglier tout entier, ce fauve animal né pour multiplier les convives. Mais voici le châtiment : notre goinfre se déshabille, et, le ventre encore gonflé, porte au bain un paon mal digéré. De là tant d'apoplexies et de vieillards morts intestats. Cette nouvelle court les soupers sans attrister

Digitized by Google

ni corriger les convives. Les clients désappointés mènent le deuil; nous, applaudissons!

Certes, les siècles futurs n'ajouteront rien à notre dépravation; nos descendants seront réduits à nous jalouser, à nous imiter! Le vice est à son comble. Hissons les voiles! donnons-nous carrière.

— As-tu le talent digne d'un pareil sujet? et cette franchise de nos ancêtres, je n'ose lui donner son vrai nom, cette franchise qui les faisait céder à toutes leurs généreuses colères?

— Qui donc craindrais-je de désigner? Que m'importe la rancune d'un Mucius?

— Bien! mais fais seulement allusion au favori Tigellinus, et tu serviras sur l'heure de torche vivante, comme ces malheureux qui, attachés par la gorge au poteau fatal, brûlent à petit feu, sillonnant l'arène d'un épais nuage de fumée.

— Quoi! ce triple empoisonneur de ses oncles, enfoui dans le duvet de sa litière, jettera sur tous, impunément, un regard de dédain.

— Oui, et s'il se trouve en ton passage, mets prudemment le doigt sur tes lèvres; on se fait accusateur, à seulement dire : Le voici! Tu peux sans danger mettre aux prises Enée et l'intrépide Rutule; la mort d'Achille n'offusquera personne, ni celle d'Hylas, entraîné dans les flots par le poids de son urne, et si longtemps pleuré. Vois, au contraire, le criminel rougir, trembler, l'âme glacée par le remords, lorsque le redoutable Lucilius s'arme de la satire comme d'un glaive aigu. Que de larmes de rage et d'implacables haines! Réflé-

Digitized by Google

chis donc, le clairon n'a pas encore résonné; une fois le casque en tête, il serait trop tard pour te repentir.

— Voyons au moins ce qui me sera permis envers ceux-là dont les cendres reposent le long des voies Flaminie et Latine!

Digitized by Google

SATIRE II

LES HYPOCRITES

Fuyons au delà du pays Sarmate, plus loin que l'océan de glaces, s'il faut entendre la critique de nos mœurs par des gens qui singent les Curius et vivent en d'éternelles Bacchanales! Profonds ignorants, ils encombrent leur logis des médaillons du savant Chrysippe; pour eux, la perfection consiste à faire emplette d'un portrait d'Aristote ou de Pittacus; à mettre en vue dans leur bibliothèque un manuscrit de Cléanthe.

Combien le visage humain est un masque trompeur; que d'austères débauchés à tous les coins de nos carrefours! Oses-tu flétrir le vice, toi, le plus libertin des faux disciples de Socrate? Ton extérieur sévère, tes bras velus semblent promettre une âme virile; mais le médecin sourit avec dédain en soignant les tumeurs accusatrices de tes secrètes débauches. Cependant, comme tes pareils, quelle réserve; quelle grande affectation du silence! Tous, enfin, vous portez les cheveux plus courts que les sourcils.

Ah! je préfère la franchise, la naïve dépravation de Péribonius. Et ce sont les Destins que j'accuse, lorsque par son visage et sa démarche il trahit son mal. La feinte sagesse

Digitized by Google

des premiers me fait horreur ; l'emportement des passions de celui-ci m'arrache le pardon. Oui, ces fourbes sont mille fois plus dépravés, qui combattent en Hercules les voluptés, et la bouche pleine encore de vertueux discours se ruent au vice.

— Crois-tu m'en imposer? peut répondre l'infâme Varillus à Sextus l'infâme. En quoi suis-je plus que toi corrompu? Es-tu droit, pour narguer les boiteux ; blanc, pour railler les nègres? Qui supporterait les Gracques déclamant contre les séditions? Autant confondre ciel et terre, que voir Verrès accuser un prévaricateur ; Milon, un homicide ; Clodius, des adultères; Catilina, dénoncer Céthégus ; bref, les trois disciples de Sylla s'élever contre les proscriptions.

Tel était Domitien, misérable souillé d'inceste, qui naguère, pour venger la morale, renouvelait des lois si dures que Mars et Vénus même en ont tremblé, tandis que sa nièce Julie, trop féconde, rejetait, par des avortements répétés, des embryons qui eussent ressemblé à leur grand-oncle.

En vérité, n'est-ce pas à bon droit que les plus corrompus méprisent ces faux Scaurus et leur renvoient les coups de verges!

L'un de ces farouches moralistes répétait sans cesse : « O loi Julia, contre l'adultère, tu dors! » Laronia lui répondit en souriant : « Heureux siècle, celui qui peut te dresser comme une digue aux mauvaises mœurs! Rome déjà reprend sa pudeur; un troisième Caton est tombé du ciel. Soit! Mais voyons, ne rougis point ; enseigne-moi l'officine où tu achètes

Digitized by Google

les essences qui parfument ta barbe austère?

» Vous voulez réveiller les lois assoupies, commencez par la loi Scantinia, sur votre mutuelle prostitution. Regardez; jugez-vous! Les hommes! Ils font pis que nous, mais leur nombre les protége; à l'abri de leurs boucliers, serrés en phalanges, ils osent tout. Entre voluptueux la concorde est parfaite.

» Est-il rien de semblable dans notre sexe si décrié? Tædia n'a point pour Cluvia, ni Flora pour Catulla d'odieuses complaisances; Hippo, lui, pâle de sa double infamie, aime les jeunes hommes.

» Nous mêlons-nous des affaires publiques, votons-nous les lois, nos clameurs troublent-elles vos tribunaux? Bien peu d'entre nous s'exercent à la lutte; bien peu mangent le pain des athlètes. Combien, parmi vous, filent la laine! Plus actifs que Pénélope, plus habiles qu'Arachné, ils remplissent mainte corbeille de leur tâche quotidienne. Courage! la dernière esclave, rivée sur son banc, ne ferait pas mieux.

» On sait pour quelle raison Hister institua comme héritier son affranchi; pourquoi, vivant, il comblait de cadeaux son épouse restée vierge. Une femme s'enrichit vite à souffrir un tiers dans la couche nuptiale. En te mariant, jeune fille, apprends le silence; il est des secrets qui te vaudront bien des bijoux!

» Et ces mêmes hommes nous jetteront la pierre? Voilà nos censeurs: toute l'indulgence aux corbeaux, toutes les rigueurs aux colombes. »

Nos prétendus Stoïciens, foudroyés par l'é-

Digitized by Google

vidence, s'enfuirent; on ne réplique pas à la Vérité.

Hélas, que ne se permettront pas de simples citoyens, quand nous te voyons, toi, Métellus Créticus, te montrer en toge diaphane au peuple étonné, et dans ce costume pérorer contre les Procula et les Pollinea?

— Mais Fabulla est adultère!

— Eh bien, fais condamner Fabulla, et si tu le veux aussi Carfinia; toutes flétries qu'elles seront, elles ne porteront pas une semblable étoffe.

— Juillet est brûlant; j'étouffe.

— Alors plaide tout nu; la folie n'est pas déshonorante. C'est devant les Romains des grands jours que j'aurais voulu te voir, sous ton vêtement transparent, commenter les lois, requérir des jugements, alors que nos soldats vainqueurs rentraient ensanglantés dans Rome, ou que nos rudes laboureurs revenaient de la charrue. Toi-même, que dirais-tu si tu voyais un juge ainsi costumé? Je te le demande, cette tenue convient-elle mieux à un défenseur. Quoi! c'est un Créticus, un inflexible champion de la liberté, qui se pare de tissus à jour. La contagion te gagne; elle en corrompra bien d'autres. Aux champs, un porc galeux suffit pour infecter le troupeau; un grain meurtri pourrit vite la grappe de raisin la plus saine.

Crois-moi : tu oseras bientôt quelque chose de plus honteux que ce travestissement. Les fautes mènent au crime. De chute en chute, tu t'affilieras à la troupe mystérieuse qui, se couvrant en secret de bandelettes et de col-

Digitized by Google

liers, sacrifie à quelqu'autre Bonne Déesse avec force libations et les entrailles d'une jeune truie. A son tour, par un rit sinistre, cette infâme confrérie exclut les femmes du sanctuaire : « Loin d'ici, sexe profane; ne faites point retentir en ces lieux le son de vos flûtes recourbées! » Ce sont des orgies renouvelées de celles que les Baptes célébraient à la lueur des lampes sacrées, dans Athènes, en l'honneur de Cotys l'impudique, qu'ils finissaient par révolter de leurs monstruosités.

Un des initiés se peint les sourcils, et, tout en clignotant, s'allonge les yeux avec une aiguille noircie; cet autre boit dans un priape de verre et ramasse sous un filet d'or sa longue chevelure; il s'habille d'une polymite bleue, brochée, ou vert uni, et son esclave jure par la Junon de son maître. Un troisième tient un miroir, peut-être celui d'Othon, le vil débauché, qui, plus fier de cette arme d'un nouveau genre que Turnus ne l'était de sa javeline, « dépouille d'Actor, chef des Aurunces, » aimait à s'y mirer, sous son costume guerrier, tout en donnant le signal de lever les aigles. Oui, un miroir a figuré au premier rang dans les bagages d'un général de guerre civile! Le fait est digne de nos annales; il aura sa place dans notre histoire contemporaine. C'est le génie d'un grand capitaine d'avoir tué Galba, son rival; c'est la vertu d'un grand citoyen de n'avoir pas un instant négligé sa peau! Ce n'est pas l'indice d'une âme commune de combattre à Bédriac dans l'espoir du trône, sans oublier de se pétrir un masque de mie de pain. Voilà de ces sang-

Digitized by Google

froid que n'eurent jamais ni Sémiramis parcourant victorieuse, et le carquois sur l'épaule, l'immense empire Assyrien, ni Cléopâtre fugitive, sur son vaisseau, dernier débris d'Actium.

Dans ces nouveaux mystères de Cybèle, voix rauques et brisées, propos sans pudeur, gloutonnerie sans frein, licence complète, sous la présidence d'un Pontife à cheveux blancs, mémorable exemple de voracité, maître de goinfrerie. Que peuvent-ils attendre, ces hommes métamorphosés? Il est temps de les soulager, suivant la coutume phrygienne, d'une virilité superflue.

Gracchus apporte en dot quatre cent mille sesterces à un joueur de cor, ou de trompette. On signe le contrat; on prononce le mot solennel : « Soyez heureux! » Grand festin : la nouvelle épouse repose sur le sein de son époux. O premiers magistrats de Rome, à qui devons-nous recourir, du Censeur ou de l'Aruspice? Serait-ce un prodige plus monstrueux, si d'une femme naissait un veau, si une vache mettait bas un mouton? Le voici avec sa robe traînante d'épousée, couvert du voile nuptial, ce prêtre de Mars qui eut l'honneur, aux dernières fêtes, de porter par la Ville les Ancilles sacrés! O Dieu protecteur de Rome, comment les pâtres du Latium en sont-ils venus à ces crimes? Comment cette fièvre a-t-elle gagné tes enfants? Un homme illustre par son rang, par sa fortune, se livre à un autre homme, et tu n'agites pas ton casque, tu n'ébranles point le sol du choc de ta lance! Tu n'invoques pas les foudres de ton père?

Digitized by Google

Pars donc, ô Mars! Déserte ce champ qui te fut consacré comme une école de mœurs viriles, et que tu ne daignes plus protéger.

— Une affaire m'appelle demain, au point du jour, dans la vallée Quirinale.

— Quoi donc ?

— Un de mes amis prend un époux, mais seulement devant quelques témoins...

— Vivons! et nous les verrons se faire en plein midi, ces hideux accouplements; ils voudront être consignés dans nos archives.

Toutefois, une pensée cruelle afflige ces étranges mariées : elles ne pourront enfanter, et retenir ainsi près d'elles leurs maris! C'est que, par bonheur, la sage nature n'a pas donné à nos passions tout pouvoir sur notre corps. En vain la grosse Lydé leur offre ses préparations; en vain l'agile Luperque leur frappe dans les mains ; les monstres meurent stériles.

Ce Gracchus a donné le spectacle d'une abjection plus grande encore, lorsqu'en tunique de gladiateur, armé du trident des Rétiaires, il est descendu dans l'arène, pour fuir aussitôt devant son adversaire, lui, d'une race plus noble que les Capitolins, les Marcellus, les Fabiens, les Catule et les Émile, y compris les sénateurs assis au premier rang de l'amphithéâtre, y compris celui-là même qui donnait les jeux.

Les enfants, à l'exception peut-être de ceux qui n'entrent pas encore aux bains publics, les enfants eux-mêmes ne croient plus qu'il y ait des mânes, des régions souterraines, un nocher, et que tant de milliers d'âmes portées sur une même barque traversent le Cocyte,

Digitized by Google

rempli de grenouilles noires. Mais admettons que ce ne soit pas là une fable. Grandes Ombres de Curius, des deux Scipion, de Camille, héroïque légion tombée à Cremère, vaillante jeunesse moissonnée à Cannes, victimes glorieuses de tant de guerres, que devez-vous penser lorsqu'un fantôme comme celui de Gracchus vient vous rejoindre! Vous vous écriez : « Purifions-nous! » Mais dans le sombre Empire avez-vous du soufre, des torches, des lauriers trempés d'eau lustrale?

Sommes-nous tombés assez bas! Que sert-il d'avoir poussé nos conquêtes au delà des rivages de l'Hibernie, des Orcades, de la Bretagne qui voit la plus courte des nuits, si les vaincus sont restés plus purs, plus grands que les vainqueurs.

Un seul fait exception : l'Arménien Zalatès; plus facile encore que nos jeunes Romains, il s'est, dit-on, livré aux désirs d'un Tribun. Voilà ce que vaut notre contact. Un enfant vient-il à Rome comme otage, il est perdu. On se forme vite ici; le moindre séjour suffit à la corruption pour accomplir sa tâche. Adieu le costume national, l'amour des armes et des chevaux. Pauvre enfant, tu ne rapporteras dans Artaxate, ton pays, que les vices de nos patriciens.

Digitized by Google

SATIRE III

—

ROME

Un vieil ami me quitte, et son départ me remplit de tristesse; cependant je l'approuve d'aller habiter Cumes la délaissée; la Sibylle comptera un citoyen de plus.

Cumes est aux portes de Baïa; charmants rivages, retraite délicieuse. Pour moi, je préférerais même au riche quartier de Suburre les roches de Procida! Le désert le plus hideux l'emporte sur la Ville aux mille dangers: terrifiants incendies, effondrements perpétuels des maisons, lectures des poëtes, au mois d'août.

Umbritius a chargé tout son bagage sur un seul chariot; je l'accompagne jusqu'à l'ancien aqueduc moussu de la porte Capène, en cet endroit où Numa venait la nuit retrouver sa chère Nymphe conseillère. Aujourd'hui, le bois, la fontaine sacrée, le temple même sont loués à de misérables juifs qui les encombrent de leurs bottes de paille et de leurs corbeilles d'osier. Chacun de ces arbres paye redevance au peuple romain; depuis que nous en avons chassé les Muses, la forêt s'est faite mendiante!

Mais nous voici dans le vallon d'Egérie;

Digitized by Google

nous descendons près de ces grottes artificielles si différentes du premier sanctuaire. Combien la Divinité qui préside à cette source inspirerait un sentiment religieux plus profond, si le simple gazon bordait encore ses eaux limpides, si les marbres précieux ne violaient pas le tuf primitif!

C'est alors que le cher voyageur me dit :

« Puisque Rome n'offre plus aucun refuge aux arts libéraux ; puisque je ne dois espérer aucune récompense de mes labeurs ; puisque mon léger patrimoine, moindre aujourd'hui qu'hier, demain sera plus minime encore, j'ai résolu de me retirer aux lieux où Dédale déposa ses ailes fatiguées, tandis que ma calvitie est toute récente, que ma première vieillesse est droite encore, que mes jambes me portent sans le secours d'un bâton ; enfin, pendant qu'il reste sans doute à la parque Lachésis quelques-uns de mes jours à filer. Adieu patrie! Je cède la place aux Arturius, aux Catulus ; à ceux qui savent changer le noir en blanc, qui convoitent l'entreprise d'un édifice, d'un port, d'un canal, le nettoyage des égouts, le transport des cadavres au bûcher ; aux vendeurs d'esclaves ; à ceux-là qui d'eux-mêmes courbent leur tête vénale sous la haste infamante.

» Des joueurs de cor dans les arènes de nos municipes, des vagabonds trop connus de nos bourgades, sont aujourd'hui des personnages! Ils donnent des jeux publics, et pour se rendre populaires, au moindre signe, ils mettront à mort le gladiateur vaincu. Puis, en sortant de cette fête, ils af-

Digitized by Google

fermeront les latrines. Et pourquoi n'auraient-ils pas tout! N'est-ce point ces gens-là que la Fortune tire de la fange pour les mettre au faîte des grandeurs, chaque fois qu'elle se trouve en belle humeur?

» Ici, que faire? Je ne sais pas mentir. Un ouvrage est-il mauvais, je ne puis le louer, moins encore en demander une copie. J'ignore l'astrologie. Promettre à un fils la mort de son père, pour aucun prix je ne le voudrais. Je n'ai jamais cherché l'avenir dans les entrailles d'une grenouille. A d'autres, le mérite de porter chez une femme mariée les envois de son amant. Je ne servirai pas de compère à un fripon. Voilà pourquoi aucun patron ne m'admet dans son cortége; je semble un être mutilé, un manchot.

» Nos amis, maintenant, ce sont nos complices; l'affection est d'autant plus grande que le secret est plus terrible à garder. Celui-là qui vous fait une confidence honnête croit ne vous rien devoir, et ne vous offrira jamais rien. Combien, en revanche, sera cher à Verrès, le dénonciateur qui, d'un moment à l'autre, peut le trahir. Oh! quand bien même on t'offrirait tout l'or que l'épais limon du Tage charrie à l'Océan, ne renonce pas au sommeil, ne te charge pas du fatal secret d'un ami puissant, pour extorquer des biens qu'il te faudra rendre à la Mort!

» Mais je l'avoue, et n'en rougis pas; ce que je fuis par-dessus tout, c'est la gent maudite en ce moment la plus choyée de nos Crésus. Non, Romain, je ne puis voir sans honte notre Rome devenir une ville grecque.

Digitized by Google

Encore cette vermine achéenne n'est-elle qu'une faible portion des intrus qui font ici la mode. Ce n'est pas d'hier, hélas! que l'Oronte déverse dans le Tibre, avec ses flots syriens, sa langue, ses mœurs, ses musiciens, ses instruments à cordes obliques, ses tambourins, ses prostituées. Courez auprès du cirque, vous qui trouvez des charmes à ces filles étrangères, coiffées de mitres brodées de couleurs vives! Et pendant ce temps, ô Romulus, tes rustiques enfants ont adopté le manteau court des parasites; à leur col frotté de l'huile des athlètes, ils portent comme signe de leurs belles victoires des colliers gagnés dans l'arène. Ces Grecs! Voyez-les, qui partent les uns de la haute Sycione, les autres d'Amyde, d'Andros, de Samos, de Tralles ou d'Alabande, pour envahir les Esquilies, le mont Viminal, et s'abattre sur nos grandes maisons; là, remplissant les plus viles fonctions, bientôt ils deviendront les maîtres! N'ont-ils pas un esprit subtil, une audace impudente, la parole plus souple, plus entraînante que l'orateur Isée? Savez-vous ce que c'est qu'un Grec; quelle profession donnez-vous à celui-ci? Il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, acrobate, médecin, magicien; c'est un homme universel. Dites-lui de monter au ciel, s'il a faim, il ira! En résumé, il n'était ni Sarmate, ni Maure, ni Thrace, l'audacieux qui le premier essaya des ailes; Athènes l'avait vu naître.

» Et je ne fuirais pas ces gueux revêtus de pourpre! Il signerait avant moi, se prélasserait à table sur un lit plus somptueux, cet

Digitized by Google

aventurier vomi dans Rome par le vent qui nous apporte les pruneaux et les figues. A quoi sert-il d'avoir en naissant bu l'air du mont Aventin, de s'être nourri des fruits de la Sabine? Mais aussi, faut-il l'avouer? qui donc emploie la louange plus victorieusement? Bien! très bien! aux discours de cet ignorant. Mieux encore, pour la beauté de ce patron difforme! Le long col de cet efflanqué, notre homme va le comparer à celui d'Hercule dont le bras soulève Antée. Bref, il admirera une voix glapissante, plus aigre que le cri du coq mordant sa femelle.

» Nous aussi, nous pourrions user de flatteries; les Grecs seuls savent persuader. Voyez nos meilleurs acteurs; l'un d'eux représente Thaïs, la sévère matrone, ou Doris, la courtisane nue? L'interprète disparaît; illusion complète, c'est une femme qu'il vous semble entendre; on se trompe même sur les formes qui paraissent d'un autre sexe. Sans doute Antiochus, Stratoclès, Démétrius, Hœmus aux tendres accents, ont acquis un talent admirable, et toutefois, par comparaison, ce ne sont que des écoliers. Le Grec, lui, naît comédien. Riez-vous, il éclate. S'il voit une larme aux cils d'un ami puissant, il pleure à volonté. Demandez un peu de feu en automne, vite il endosse le plus épais de ses vêtements; « il fait chaud », dites-vous, le voilà baigné de sueur. Non, la lutte n'est pas égale. L'avantage est à celui qui peut, nuit et jour, à toute heure, composer son visage sur le visage d'autrui, envoyer des baisers, prodiguer les « à vos souhaits » si l'amphitryon éructe

Digitized by Google

sans trop d'efforts, et se pâmer d'aise quand le bassin d'or du maître se remplit des plus grossières déjections.

» Enfin, rien n'est sacré pour eux, rien n'est à l'abri de leur lubricité; ni la maîtresse de la maison, ni sa fille encore vierge, ni le gendre encore imberbe, ni le fils, chaste avant leur venue. S'il le faut, il s'attaqueront même à l'aïeule, car ils veulent avoir les secrets de la famille, et par là se faire craindre.

» J'ai pris les Grecs à partie! Entrons dans leurs gymnases; voyons les exploits d'un personnage célèbre à leurs yeux. Ce stoïcien a fait tuer Baréas : philosophe, il a trahi son ami; vieillard, il a livré son élève! Inutile de dire que cet Egnatius est né sur les rivages où s'abattit Pégase, le cheval ailé né de la Gorgone.

» Un Romain ne peut espérer la moindre place où règne un Protogènes, un Diphile, un Erimanthe; leur jalousie, caractère particulier de cette nation, ne partage jamais un protecteur. Qu'ils laissent tomber dans l'oreille crédule du patron une goutte, une seule, du venin propre à leur nature, à leur pays, et l'entrée du vestibule m'est interdite; mes longs services sont oubliés!

» Nulle part, en effet, la perte d'un client n'est de si mince importance. Pourquoi d'ailleurs nous abuser sur nos mérites? Nous autres, pauvres hères, de quoi nous saurait-on gré! De notre zèle à nous présenter avant le jour chez le patron? Je sais un Préteur qui réveille son licteur et le dépêche chez Albina ou Modia à peine endormies, de peur que sur

Digitized by Google

collègue ne salue le premier ces riches veuves sans enfants.

» N'est-ce pas le fils d'un homme libre qui fait cortége à cet esclave enrichi? Oui. Ce dernier peut donner à Calvina ou à Catiena les appointements d'un tribun de légion, pour palpiter une ou deux fois sur leur sein. Mais toi, si la courtisane en vogue te plaît, tu hésites avant d'arrêter la litière de la belle Chioné.

» Produis en justice un témoin assez pur pour être, comme l'un des Scipions, l'hôte de Cybèle; prends Numa lui-même, ou ce Métellus qui sauva Minerve tremblante de son temple embrasé, vite on s'informera de sa fortune. Ses mœurs? ce sera la dernière question. Combien nourrit-il d'esclaves? Combien possède-t-il d'arpents de terre, combien de services sur sa table magnifique? Voilà l'important, puisque la fortune inspire seule la confiance. Tu auras beau jurer, toi, par les autels de Samothrace et les Divinités de Rome, on croit que le pauvre ose braver les Dieux et leur foudre, et que pour si peu les Dieux ne daignent point se fâcher.

» Le pauvre! il est ici le jouet de tous. Sa lacerne se déchire, on le raille; sa toge est tachée, on le raille; ses chaussures sont fendues, ou leurs plaies béantes laissent entrevoir le gros fil qui voudrait en vain les cicatriser, on le raille encore! De toutes tes misères, ô triste Pauvreté, la plus poignante est de rendre les hommes ridicules.

» Voulons-nous aller au théâtre? « Hors d'ici, » nous criera l'huissier, « n'avez-vous

Digitized by Google

pas honte de vous asseoir aux places des chevaliers, vous qui ne payez pas le Cens! » Il a raison. Ces gradins appartiennent de droit aux fils de nos proxénètes, dans quelque mauvais lieu qu'ils aient vu le jour. A ces places d'honneur, l'élégant héritier d'un crieur enrichi doit joindre ses bravos aux applaudissements des Adonis nés d'un pinnirape ou d'un maître de gladiateurs. Voilà l'œuvre du Tribun Roscius, le vaniteux créateur d'une aristocratie de plaisir.

» A Rome, as-tu vu jamais un père agréer un gendre moins riche que sa fille? Un pauvre a-t-il jamais figuré sur un testament? Un pauvre a-t-il jamais eu voix au conseil des Ediles? Je m'étonne que depuis longtemps les Romains sans fortune n'aient pas émigré en masse. Oui, sans doute, le mérite entravé par l'indigence en tous lieux perce difficilement; mais, ici, la lutte est encore plus pénible. Un misérable taudis, les esclaves à nourrir, le plus maigre repas du maître, tout coûte si cher! Nous rougirions de manger dans des plats d'argile. Il n'en rougissait pas, lui, l'illustre Cincinnatus, descendant du Capitole pour retourner au pays des Marses, dans la Sabine, où l'attendaient sa table frugale et ses grossiers vêtements.

» Il est encore, je le sais, une grande partie de l'Italie où les morts seuls sont recouverts, pendant les cérémonies funèbres, d'une toge aux riches tissus. Quant aux vivants, regardez-les, lorsqu'aux jours solennels s'élève par hasard un théâtre de gazon sur lequel on représentera quelque vieille farce bien connue,

Digitized by Google

dont les masques grotesques feront frissonner les enfants dans les bras de leurs mères : tous les spectateurs, sans distinction de places, portent le même costume simple. Là, comme signe de leur autorité, une tunique blanche suffit aux magistrats. En revanche, à Rome, le luxe de la parure dépasse les ressources de chacun. Le superflu est devenu le nécessaire, et ce bien-être indispensable, on le prendra, s'il le faut, dans le coffre-fort du voisin. C'est un travers général : nous vivons tous dans une ambitieuse pauvreté. Pourquoi ne pas le dire : on ne fait plus rien qu'a coup d'argent. Tu veux pouvoir quelquefois saluer chez lui Cossus ; de l'argent ! Tu veux, à défaut d'une parole, obtenir de Veïenton un coup d'œil dédaigneux ; de l'argent ! L'un de tes patrons fait-il couper la première barbe ou consacre-t-il les cheveux d'un esclave préféré, sa maison regorgera de cadeaux que le mignon revendra sur l'heure. Et c'est nous, malheureux clients, qui, bon gré malgré, devons, en tributaires, augmenter le honteux pécule du favori.

» Dans la fraîche Préneste, à Volsinies, ombragée de bois circulaires, chez le bon peuple de Gabies, aux vertes pentes de Tibur, on ne craint pas, on n'a jamais redouté d'être écrasé sous des décombres. A Rome, les maisons, pour la plupart, sont étayées. Lorsque l'intendant a posé ces poutres insuffisantes, lorsqu'il a rebouché les lézardes des vieux murs, il nous dit : « Dormez en paix ! » Sous des ruines pendantes ? Allons vivre dans un endroit où nous puissions reposer sans crainte et surtout à l'abri des incendies.

Digitized by Google

« Au secours! de l'eau! » s'écrie Ucalégon; et vite il déménage ses précieuses frivolités. Déjà le troisième étage prend feu, et tu ne te doutes de rien. Si l'incendie a commencé par le bas de l'escalier, tu auras la consolation d'être rôti le dernier, toi que l'épaisseur d'une tuile défend seule de la pluie, toi qui te niches ou la tendre colombe couve ses œufs.

» Un lit trop court même pour sa petite Procula; six vases d'argile comme seuls ornements sur une tablette de marbre; sous cette console improvisée, une coupe peu profonde et une statuette couchée du centaure Chiron; enfin une vieille caisse renfermant quelques livres grecs, poëmes divins que les rats se mettaient à ronger, tel était l'avoir du poëte Codrus.

» Ce n'était rien, n'est-ce pas? Cependant, tout ce rien, le malheureux vient de le perdre dans les flammes. Le voilà nu, implorant son pain et l'abri d'un toit hospitalier. O comble de misère! personne, personne ne lui viendra en aide. Mais que l'habitation princière d'Asturicus prenne feu, quelle calamité! Nos matrones vont en oublier le soin de leur toilette, nos élégants prendront le deuil, le Préteur suspendra ses audiences; c'est alors que l'on gémira sur les dangers de notre ville. Aura-t-on assez de malédictions pour un semblable fléau? Les décombres sont encore fumants et déjà l'un de nos patriciens offre au pauvre incendié des marbres précieux; un autre avancera le prix de la main-d'œuvre; celui-ci lui donne de belles statues aux blanches nudités, celui-là quelques chefs-d'œuvre d'Eu-

Digitized by Google

phranor et de Polyclète, merveilles de l'antiquité enlevées aux temples de l'Asie; ce dernier, des livres, une bibliothèque surmontée d'une Minerve; cet autre, un boisseau d'or. Que le palais de Persicus brûle à son tour! Persicus est le plus riche et le plus fêté des Romains sans enfants; son désastre lui vaudra beaucoup mieux et plus qu'il n'aura perdu. C'est à le soupçonner d'avoir lui-même allumé l'incendie.

» Si tu peux t'arracher aux jeux du Cirque, fais comme moi, mon cher Juvénal; à Labratérie, à Sore l'exquise, à Frusinone, achète une agréable maison au prix que coûte ici, pour un an, le loyer d'un cachot. Tu auras un petit jardin, un puits où tu prendras à la main l'eau nécessaire à tes jeunes plantes. Vivre l'ami des champs, cultiver soi-même assez de légumes et de fruits pour un banquet de cent pythagoriciens, en un mot, être propriétaire dans un lieu quelconque, même le plus retiré, du plus petit coin de terre, n'est-ce point le bonheur?

» A Rome, combien de malades meurent d'insomnie, l'estomac brûlé par d'insalubres aliments! Quel galetas le sommeil peut-il visiter? Dormir est un luxe permis seulement à l'opulence. Le bruit des chars au détour de nos rues étroites, les injures des muletiers empêchés, réveilleraient Drusus ou des veaux marins; là est le principe de tant de maux!

» Une affaire appelle au dehors l'un de nos Crésus? Il se fait porter par ses grands esclaves Liburniens, et passerait sans obstacle au-dessus de toutes les têtes, si la foule en

Digitized by Google

s'écartait d'elle-même. Il lit, il écrit, il peut dormir, chemin faisant; pour appeler le sommeil, il n'a besoin que de fermer sa litière; tout en dormant, il arrivera le premier. Nous avons beau nous hâter, nous autres piétons, le flot du peuple qui nous devancait nous arrête; celui qui nous suit, nous pousse violemment, et nous n'avançons pas. Un voisin me frappe du coude; un autre, plus durement encore m'atteint avec une planche; un troisième me meurtrit à la tête avec une amphore. Mes jambes sont couvertes d'une boue épaisse; un soldat me pose son énorme chaussure sur le pied, et j'y garde l'empreinte de ses clous.

» Ne vois-tu pas quelle affluence devant cette maison où l'on distribue la sportule fumante? Cent convives se retirent emportant chacun son plat. Le robuste Corbulon soulèverait à peine tous les vases démesurés, toutes les choses que porte sur sa tête raidie le pauvre petit esclave dont la marche précipitée doit entretenir le feu de ses réchauds. Aussi, gare les accrocs, malheur aux vieilles tuniques!

» De ce côté s'avance une longue poutre vacillant sur un chariot; de cet autre, un sapin énorme nous barre la route et se balance, menaçant, au-dessus de nos têtes. Si l'essieu chargé de ces marbres de Ligurie venait à se rompre, si cette montagne ambulante roulait sur la foule, de tous ces corps que resterait-il? qui retrouverait ses membres, ses os? Qu'un de ces malheureux plébéiens périsse, son cadavre disparaîtra comme le souffle qui l'anime. Et pendant ce temps, la ménagère,

Digitized by Google

sans nouvelles du malheureux, lave les amphores, rallume le feu, prépare les strigiles, le linge et l'huile du bain; les enfants l'aident en se jouant. A quoi bon? Le père est assis déjà sur les bords du Styx, et, nouveau venu, regarde avec terreur la barque fatale. Peut-il seulement, pour traverser le fleuve bourbeux, espérer une place? Il n'a pas dans la bouche l'obole qu'exige l'horrible Nocher.

» La nuit vient; avec elle de nouveaux dangers. Vois tout d'abord la hauteur des maisons et les entailles que font au pavé les éclats de poterie jetés par toutes les ouvertures et qui pleuvent sur les passants; tu conviendras qu'on peut taxer de paresse et d'imprévoyance quiconque va souper en ville sans faire un testament. Autant de fenêtres éclairées, autant de chances de mort. Trop heureux si tu n'es éclaboussé que du résidu de quelque vase nocturne.

» L'ivrogne querelleur qui n'a battu personne encore est au désespoir. Il se retourne, sans pouvoir dormir, tantôt sur la face, tantôt sur le dos; sa nuit est aussi douloureuse que celle d'Achille pleurant son ami Patrocle. Vraiment, ne pourra-t-il trouver le sommeil sans une bonne querelle? Pour la plupart de ces gens, une batterie vaut un soporifique. N'allez pas croire toutefois que malgré la fougue de sa jeunesse et l'ivresse du vin, il aille s'attaquer au patricien que distingue un vêtement de pourpre, une longue file de clients, des torches et le flambeau d'airain! C'est moi qui serai sa victime, moi qui, d'habitude, n'ai pour me conduire que les rayons de la lune

Digitized by Google

ou la courte lumière d'une petite lampe dont je ménage avec soin la mèche. Ecoute le prélude de la rixe, s'il y a rixe lorsque l'un donne les coups et que l'autre ne les rend pas. Il se campe devant moi et m'ordonne de m'arrêter. Il faut obéir; que faire contre un fou furieux, surtout lorsqu'il est le plus fort?

— D'où viens-tu? Chez qui t'es-tu gorgé de fèves vertes et de vin aigre? Quel savetier a partagé avec toi son plat de poreaux et de tête de mouton bouillie? Tu ne réponds rien! parle; sinon reçois ce coup de pied!... Où demeures-tu; dans quel bouge faudra-t-il que je te cherche?

» Ripostez, retirez-vous en silence, c'est tout un! Notre ivrogne commence par frapper, puis vous intente un procès. Telle est la sécurité du pauvre. Meurtri, roué de coups, on ne forme qu'un vœu, celui de regagner son gîte avec les dents qui vous restent.

» Là, toutefois, n'est pas encore le plus grand risque. Aussitôt que les maisons se ferment, lorsque les boutiques se vident, quand les verrous sont poussés, il ne manque pas de gens prêts à te détrousser, dussent-ils jouer du couteau. Pendant ce temps, la police fouille les marais Pontins ou la forêt Gallinaire; les voleurs ont beau jeu de venir à Rome comme à la curée. Et pourtant, quelle forge, quelle enclume ne prépare de lourdes chaînes! On y consacre tant de fer qu'il pourrait bien ne pas en rester pour les socs de charrue, les sarcloirs, les bêches. Heureux les aïeux de nos aïeux, heureux les siècles écoulés qui virent autrefois, sous nos Rois et sous nos Tribuns,

Digitized by Google

une seule prison suffire à la jeune Rome!

» A toutes ces raisons je pourrais en ajouter mille autres, mais le soleil est au déclin, mes mules hennissantes m'appellent; il faut partir. Depuis longtemps mon cocher impatient me fait signe avec son fouet; adieu. Ne m'oublie pas, mon cher Juvénal. Lorsque tu quitteras Rome pour respirer l'air réparateur de ton pays natal, d'Aquinum, préviens-moi; je partirai de Cumes en toute hâte; j'irai près de toi sacrifier à Cérès Helvina, et sur l'autel de votre Diane. Puis, au milieu de tes fraîches campagnes, si tu n'as pas répudié la satire, nous flagellerons de concert les vices de notre siècle. »

Digitized by Google

SATIRE IV

LE TURBOT

C'est lui encore, c'est Crispinus! Je devrai souvent le prendre à partie, ce monstre chez lequel aucune qualité ne rachète les vices, cet énervé qui n'a de forces que pour la débauche, cet adultère qui trouve des amours de femme veuve indignes de ses convoitises.

Qu'importe l'étendue des colonnades où il peut fatiguer ses attelages, la profondeur des forêts à l'ombre desquelles on le promène, et ses palais, et les terrains achetés auprès du Forum? Aucun méchant n'est heureux; moins encore ce corrupteur, coupable d'inceste avec une Vestale, et se riant du sacrilége qui devait la coucher toute vive sous terre.

Il s'agit à cette heure d'un fait moins grave, un fait qui cependant eût exposé tout autre au blâme du Censeur. Un honnête citoyen, Titius ou Séius, serait déshonoré; Crispinus se vautre dans son élément. Comment faire, si le crime lui-même est moins odieux que son auteur?

Notre homme vient d'acheter un surmulet six mille sesterces; ce poisson, il est vrai, pèse autant que la somme donnée, affirment les amants du merveilleux. Certes, j'approuve

Digitized by Google

l'habileté de Crispinus, si par un tel présent il a conquis l'héritage d'un vieillard sans famille! Il a mieux fait encore s'il a gagné la bienveillance de cette puissante matrone dont la litière est fermée de pierres transparentes? Non! A Crispinus seul, Crispinus destine ce régal. Nous sommes loin, n'est-ce pas, des luxes de gourmandise de ce pauvre Apicius! Et c'est toi, Crispinus, que nous vîmes arriver d'Egypte habillé d'une feuille de papyrus, toi qui mets une telle somme aux écailles d'un poisson! Le pêcheur, sans doute, t'aurait coûté moins cher. A ce prix, tu achèterais des domaines dans nos provinces, et de plus vastes encore en Apulie.

On peut se figurer ce que la table d'un empereur engloutit de richesses, lorsque le plus vil des bouffons hier criant par nos rues et vendant au détail la marée de son pays, aujourd'hui prince des chevaliers, prodigue tant de sesterces sur un seul plat; encore ce plat est-il trop ordinaire pour le plus simple repas du maître.

Mais prenons une forme plus grave. Calliope; ceci est de l'Histoire. O vierges du mont Piérus, inspirez-moi! Que l'expression me soit propice; j'ai dit: vierges!

A l'époque où le dernier des Flaviens déchirait l'empire agonisant, alors que Rome avait pour despote un second Néron à tête chauve, un énorme turbot de la mer Adriatique fut pris dans les filets d'un pêcheur et les remplit tout entiers. C'était à Ancône, la ville Dorienne, au pied du temple de Vénus. La taille du poisson ne le cédait en rien à ceux que re-

Digitized by Google

couvre de sa glace le Palus-Mœotides, et que le dégel charrie, engraissés par l'inaction d'un long hiver, jusqu'aux eaux dormantes du Pont-Euxin.

Le propriétaire de la barque n'hésite pas ; il destine sa capture à la table du Souverain Pontife. Est-il en effet d'autre parti? Qui donc oserait vendre ou acheter une si belle pièce? les rivages n'ont-ils pas aussi leurs délateurs? Les agents du fisc pullulent sur toute la côte et traîneraient en justice le malheureux sans défense ; ils affirmeraient que le poisson est un fugitif des viviers de César, et doit revenir à son ancien maître. S'il faut en croire les Palfurius, les Armillatus, tout ce que les mers nourrissent de bon et de beau, partout, est redevance impériale. Le plus sage était bien, on le voit, d'offrir le turbot, sous peine de le perdre complétement.

L'automne meurtrier a fait place à l'hiver; les malades attendent la fièvre quarte ; l'aquilon dévastateur sévit, et assure la conservation du turbot. Notre pauvre pêcheur ne se hâte pas moins, comme si les vents du midi le pressaient. Il a bientôt franchi le lac près duquel Albe à demi ruinée conserve encore dans le temple de Vesta le feu rapporté de Troie. Un instant, la foule barre le passage à cette merveille. Enfin, les portes du palais s'ouvrent, et le poisson est admis d'urgence : les sénateurs attendront!

Le pêcheur s'avance vers le nouvel Atride, et lui dit : « Prince, daigne accepter une offrande dont aucun de tes sujets ne serait digne. Que ce jour soit consacré à ton Génie!

Digitized by Google

Prépare ton estomac à savourer cette chair exquise. Ce turbot, que les Dieux ont engraissé pour toi depuis des siècles, s'est destiné lui-même à ta table. »

Est-il flatterie plus grossière? Le poisson proteste de ses dards hérissés. N'importe! Domitien est content. On n'invente pas de basses flagorneries auxquelles n'ajoutent foi ceux-là que nous avons élevés au rang des Dieux.

Mais il manque un plat assez vaste pour le turbot! On appelle au conseil tous les grands de l'Etat, objets de la haine de l'empereur. Leur pâleur dénote le péril de cette brillante, mais dangereuse intimité.

A peine l'huissier Liburnien a-t-il crié : « Accourez, le maître est assis! » Pégasus paraît le premier, rajustant à la hâte son manteau. C'était depuis peu le fermier de Rome interdite, les préfets, à cette époque, n'étant pas autre chose. Encore, de tous, se montra-t-il le meilleur, le plus respectueux des lois, bien que, dans ces jours désastreux, il crût tout permis contre la Justice désarmée.

Crispus le suit. C'est un agréable vieillard; sa douce éloquence est le reflet de l'aménité de ses mœurs et de son caractère. Il aurait été le plus utile conseiller d'un maître de l'univers si, dans ces temps d'épreuves, il était loisible de blâmer la cruauté, de donner un avis honnête. Impossible! avec un tyran ombrageux toujours prêt à faire tomber la tête d'un ami, après une conversation sur la pluie, la chaleur, ou les brouillards du prin-

Digitized by Google

temps. Aussi Crispus n'essaya pas de se roidir contre le torrent; il n'avait pas assez de fermeté pour oser dire ce qu'il pensait, pour faire à la Vérité le sacrifice de sa vie; il avait donc vu quatre-vingts hivers, et quatre-vingts fois la terre rajeunie au soleil.

En même temps accourt Acilius; une prudence semblable lui permit d'arriver au même âge; mais le fils qui l'accompagne est une des innocentes victimes réservées par la mort trop cruelle au glaive impérial. N'y a-t-il pas longtemps qu'être noble et vivre vieux, à Rome, est un prodige? Combien je préférerais être le dernier des enfants de la Terre! A quoi t'aura servi, pauvre jeune homme, de t'abaisser à descendre dans l'arène d'Albe, pour combattre, nu, des ours de Numidie. Cette tactique de nos patriciens ne trompe pas la haine du prince. Qui ne rirait, Brutus, de tes finesses du vieux temps! Nos anciens rois barbus, combien il était facile de les jouer?

Rubrius, quoique plébéien, n'a pas le visage plus rassuré. Il est coupable, dit-on, de l'un de ces crimes de lèse-majesté qu'il faut taire; au demeurant, plus infâme qu'un Cinède qui se ferait moraliste.

Montanus est en retard; il traîne si péniblement son ventre!

Voici Crispinus, dès le matin dégouttant d'assez de parfums pour embaumer deux cadavres. Enfin le cruel délateur Pompeïus, qui d'un seul mot murmuré à l'oreille fait couler le sang à flots.

Place à Fuscus, l'habile général qui complétait ses études militaires dans sa villa de

Digitized by Google

l'arbre avant d'abandonner ses entrailles aux vautours de Dacie! Place au rusé Veïenton, au féroce Catullus, cet aveugle qui brûle d'amour pour des jeunes filles qu'il ne peut voir!

Ce Catullus! Voilà bien le monstre digne de fixer l'attention, même à notre époque. Courtisan éhonté, il était fait pour mendier sur les ponts, en jetant de vils baisers aux chars qui descendent la colline d'Aricie. Aussi personne n'est-il plus émerveillé du turbot. Le poisson est placé à droite: n'importe, il en fait l'éloge en se tournant vers la gauche. Avec le même œil infaillible, il juge au Cirque les hauts faits du gladiateur Cilicien, et applaudit aux machines assez fortes pour enlever sur le théâtre des enfants jusqu'au velarium.

Veïenton ne lui cédera point la palme de l'adulation, et, prenant la pose d'un fanatique percé des traits de Bellone, il prononce cet oracle : « Tu as devant les yeux, César, le présage du triomphe le plus éclatant. Tu feras quelque roi prisonnier, ou tu précipiteras le Breton Arviragus de son trône. Ce turbot est barbare d'origine ; vois les piques dont il est hérissé! » Il ne manquait à ce devin que d'ajouter l'âge et la patrie du poisson.

— Enfin, dit l'empereur, que pensez-vous ? Faut-il le couper en morceaux ?

— Une telle profanation! exclame Montanus. Ne peut-on faire tout exprès un plat assez profond, assez large pour ce turbot phénomène ? Vite, de l'argile, et prestement tournez la roue! Il faut à cette œuvre l'art, le génie d'un autre Prométhée. Et par précaution, ô

Digitized by Google

César, à dater de ce jour, établis à ta suite une compagnie de potiers.

L'avis était digne de l'homme; il prévalut. En effet, Montanus n'est-il pas un vieux confident des débauches impériales, de ces nuits d'orgie où Néron avait le secret de renouveler l'appétit alors que le falerne embrâsait le poumon des convives. Montanus, le gourmet le plus fort de notre époque dans l'art de manger, distingue du premier coup de dent les huîtres de Circé, celles des rochers de Lucrin, ou du golfe de Rutupes; du premier coup d'œil il nommerait le rivage natal d'un hérisson de mer.

On se lève. Le maître les congédie, ces graves conseillers. Tous, sur l'ordre impérieux du prince, étaient accourus épouvantés dans le palais fortifié d'Albe, comme si les Cattes ou les féroces Sicambres avaient pris les armes, comme si les nouvelles les plus désastreuses étaient venues, d'un vol précipité, des différentes parties du monde. Et plût aux Dieux que le tyran eût donné tout son temps à ces puérilités ridicules, ce temps qu'il passait à moissonner dans sa rage nos plus illustres, nos plus vertueux citoyens, sans qu'il surgît un vengeur?

Il tomba! mais le jour seulement où il osa s'attaquer à la populace de Rome. Oui, tel fut le honteux écueil où se brisa le monstre impunément couvert du noble sang des Lamia.

Digitized by Google

SATIRE V

—

LES PARASITES

Ton métier, dis-tu, ne te fait pas rougir? Tu persistes à regarder comme le premier des biens de vivre aux dépens d'autrui! Tu peux souffrir des affronts que n'auraient point tolérés, même à la table d'un César capricieux, Sarmentus, ni le vil Galba? Jure-le-moi, Trébius, et j'aurai peine encore à te croire.

Je ne sais rien de plus accommodant que l'estomac; mais supposons-le : tu manques même du peu qui suffit pour le satisfaire. N'est-il plus de quais, plus de ponts ou mendier? Ces repas injurieux de parasite ont donc bien de l'attrait! Non, si pressante que soit la faim, il est plus honorable de grelotter sous des haillons trop courts et de mordre au pain grossier des chiens.

Une invitation! Avant tout, figure-toi bien qu'elle sera regardée par ton patron comme un ample dédommagement de tes anciens services. Un repas! voilà comment se traduit la protection d'un haut personnage. Du reste, ces faveurs, si rares soient-elles, le maître ne les compte pas moins et saura les faire valoir.

Ainsi, Trébius, après deux longs mois de

Digitized by Google

jeûne, tu as le bonheur de prendre place sur un troisième lit. Dans la crainte d'un convive absent, Virron a la fantaisie de te dire : « Viens souper avec moi. » N'est-ce pas le comble de tes vœux? Que pourrais-tu souhaiter encore? Je comprends que tu te réveilles en sursaut, que tu accoures à travers les rues sans prendre le temps d'attacher tes chaussures pour ne pas être devancé par la foule des autres salutateurs, à l'heure où les étoiles commencent à pâlir, au moment où le paresseux Bouvier conduit si lentement l'attelage de la constellation du Chariot.

Et quel festin vas-tu savourer?

Le vin, dont on ne voudrait pas pour dégraisser la laine, transforme bientôt en Corybantes les convives de ta sorte. On prélude par de gros mots, puis les coupes et les cruches de Sagunte volent pour venger les blessures que chacun essuie de sa serviette rouge de sang. C'est le salut courtois que les parasites échangent nécessairement avec la cohorte des affranchis de leur hôte. Le maître, lui, boit paisiblement d'une liqueur mise dans l'amphore au temps de nos consuls chevelus, ou d'un raisin pressuré lors de la guerre Sociale, sans que jamais la pensée lui vienne de faire à ton estomac délabré l'aumône d'une gorgée de ce doux cordial. Demain, il changera de breuvage : ce sera du vin d'Albe ou de Sétia, dont l'étiquette, portant son âge et sa provenance, a disparu sous la rouille des années, du vin tel qu'en buvaient Helvidius et Thraséas lorsqu'ils se couronnaient de fleurs pour fêter le jour natal de Brutus et de Cassius.

Digitized by Google

Virron lève une large coupe d'ambre, formée des larmes des Héliades, enrichie de diamants aux mille facettes. A toi, l'on ne confierait pas une coupe d'or; si, d'aventure, on te faisait cet honneur, un Argus serait là pour en compter les pierres précieuses et surveiller tes doigts crochus. Ne va pas t'offenser, au moins! Dans cette coupe est incrusté un jaspe d'une si grande valeur! Virron, en effet, suit la mode; pour orner ses coupes, il dépouille ses doigts des béryls que portait à la garde de son épée le jeune héros préféré par Didon au jaloux Hiarbas. Mais, le plus souvent, tu ne videras qu'un de ces petits pots à quatre becs qui portent le nom de leur inventeur, le savetier de Bénévent; encore la tasse est-elle fêlée et bonne seulement à contenir le soufre de ton âtre.

La digestion du maître se fait-elle laborieusement? L'eau qu'on lui donne, bouillie d'abord, puis frappée, est plus froide que les neiges de la Gétie. Je me plaignais tout à l'heure qu'on ne t'offrît pas du vin de ton hôte; tu n'auras pas même de son eau.

Un coureur Gétule, un Maure à la main noire et décharnée, tel que tu ne voudrais pas en rencontrer la nuit, lorsque tu remontes la voie Latine aux doubles rangs de tombeaux, va te verser à boire. Un jeune et bel esclave, une fleur de l'Asie, se tient aux ordres de Virron; cet adolescent a coûté plus cher que ne possédaient ensemble Tullus-le-Belliqueux et Ancus Martius; plus cher que toutes les richesses amassées par les rois de Rome. Quand tu auras soif, adresse-toi à ton Ganymède

Digitized by Google

africain ; un échanson qui vaut un prix énorme sait-il remplir la coupe d'un pauvre hère? Sa beauté, sa jeunesse lui permettent le dédain. Appelle-le! Demande-lui de l'eau chaude ou froide. Il ne t'entend pas; il ne peut descendre à te servir, quand tu serais le plus ancien des clients de Virron. Ne s'indigne-t-il pas que tu sois couché, lorsqu'il est debout! Nos grandes maisons ont toutes de ces superbes, de ces impudents esclaves-maîtres.

Quel morceau de pâte moisie, durcie, te présente en grognant le panetier, qui daigne à peine te rompre ta part? Essaye d'y mordre, tu te déchausseras les dents. Le patron aura du pain, lui! Une pâte légère, friande, blanche comme neige, et de pur froment. C'est du pain de luxe ; souviens-toi de n'y pas toucher! mais admettons que tu veuilles puiser frauduleusement dans cette corbeille? Il y a là, pour te faire lâcher prise, un vigilant gardien.

— Effronté convive, s'écrie-t-il, ne peux-tu prendre au tas qui t'est réservé; ne sais-tu reconnaître ton pain à sa couleur?

Et peut-être alors te diras-tu : « C'était donc pour un pareil accueil que, tant de fois, arraché des bras de ma femme, j'escaladai les froides Esquilies en dépit du vent, déchiré par la grêle, et le manteau ruisselant des pluies printanières! »

La belle langouste; vois son énorme carapace qui de toutes parts déborde du plat. Comme sa queue, avec son panache d'asperges, semble narguer les convives!

C'est toujours devant Virron que le major-

Digitized by Google

dome la fait placer. Un petit crabe, assaisonné d'une moitié d'œuf, voilà ta part. Un mets, cela! N'est-ce pas plutôt une offrande funèbre? Le roi du festin arrose abondamment son poisson d'huile renommée de Vénafre; le chou fané qu'on te servira sentira l'huile à brûler, car l'huile pour les parasites arrive sur les vaisseaux élancés des sujets de Micipsa, et son odeur seule fait déserter les bains de Rome où Bocchoris se lave. Que dis-je! sa puanteur suffit à préserver les nègres de la morsure des serpents.

Le maître goûte d'un surmulet à grands frais venu de Corse ou des rochers de Tauroménium; notre littoral, en effet, est épuisé; un nouveau fléau, la Gourmandise romaine, a sévi; les filets de nos pêcheurs infatigables ont fouillé les mers prochaines; un poisson ne peut plus grossir dans le golfe Tyrrhénien. Ce sont les provinces qui approvisionnent nos cuisines; c'est du plus loin qu'on se procure ces belles pièces que le rusé Lénas achète pour capter la vieille Aurélia, qui se hâte de les revendre.

Voici le tour d'une superbe murène arrachée des abîmes Siciliens. Le patron se la réserve, naturellement. Elle a été capturée au centre du gouffre de Charybde que d'intrépides matelots ne craignent pas d'affronter dès que l'Auster, père des tempêtes, s'apaise et sèche ses ailes humides dans sa grotte profonde. A toi, une anguille, bien proche parente de la couleuvre effilée, ou quelque sale poisson du Tibre, marqueté par la glace, engraissé des immondices de nos cloaques, habitué à re-

Digitized by Google

monter par nos égouts jusqu'au milieu de Suburre.

Je voudrais dire deux mots à Virron, s'il voulait me prêter une oreille complaisante.

« Personne ne réclame l'impossible; ce serait folie d'exiger de toi les mêmes largesses dont Sénèque, Cotta, le généreux Pison, comblaient les moindres de leurs clients. Alors, la libéralité primait en gloire les dignités, les faisceaux consulaires. Mais nous te demandons au moins de traiter avec politesse tes convives. De grâce, observe les premières convenances; cela fait, sois comme tant d'autres, oui, sois à ton gré, riche pour toi, pauvre pour tes amis! »

La murène est relevée par le foie gras d'une oie colossale ; l'oie, par un poulet prodigieux; puis vient un sanglier fumant, digne de tomber sous les coups du blond Méléagre. On passe enfin aux truffes, si l'on est au printemps, et si les orages tant souhaités de nos gourmets ont permis d'enrichir nos tables de ce trésor.

— O fertile Libye, s'écriait Allédius, garde pour toi ton froment, dételle tes bœufs; que nous importe; mais envoie-nous des truffes!

Un mot encore, pour ne rien oublier de ce qui mérite l'indignation. A côté de la grâce du maître d'hôtel, auprès de l'adresse de l'écuyer tranchant, à quoi sembles-tu bon? Admire de quelle main savante, avec quels mouvements réfléchis ce dernier manœuvre son couteau pour se montrer en tout digne des leçons qu'il a reçues. C'est qu'il n'importe pas médiocrement de ne point faire pour dépecer

Digitized by Google

un levreau le même geste que pour découper une poularde.

Surtout, ne risque pas un seul mot, comme si tu étais de noblesse à porter trois noms; nouveau Cacus que terrasserait un nouvel Hercule, tu te verrais bien vite traîné dehors par les pieds. Virron a-t-il jamais porté ta santé; a-t-il jamais pris la coupe que tu venais d'approcher de tes lèvres? Pauvres parasites! Qui de vous serait assez téméraire, assez abandonné des Dieux pour s'écrier, en face de ce patron hautain : « Buvons! » Il y a de ces audaces que les hommes ne peuvent se permettre sous un vêtement rapiécé.

Ah! si quelque Dieu, si quelque mortel semblable aux Dieux, mais plus généreux envers toi que le Destin, te donnait tout à coup quatre cent mille sesterces! Comme tu sortirais de ton néant, comme tu grandirais! Tu serais le meilleur ami de Virron. — « Servez Trébius... versez à Trébius... Veux-tu, mon frère, mes propres entrailles?... » — O Sesterces, c'est à vous seuls que revient cet honneur! Vous êtes ses seuls frères, ô Sesterces!

Veux-tu devenir non plus seulement l'égal, mais le roi de ton ancien seigneur et maître? Une fois possesseur de tes quatre cent mille sesterces, qu'on ne voie pas « un petit Enée jouant dans ton palais, » ou bien encore une adorée petite fille. Tu le sais, rien ne nous fait plus d'amis, rien ne les attache davantage qu'une femme stérile.

L'essentiel, toutefois, c'est d'être riche; ta chère Mycale peut alors enfanter hardiment, déposer même à la fois dans tes bras trois ju-

Digitized by Google

meaux. Virron sera le premier à s'amuser de cette nichée babillarde; toutes les fois que ses parasites en espérance viendront s'asseoir à sa table, tu verras son empressement à leur faire donner une écharpe verte, des noisettes, et quelques pièces de monnaie, s'ils les demandent.

Aux convives sans conséquence on apporte des mousserons suspects; pour le maître, un de ces bolets succulents qu'aimait Claude, avant celui qui fut empoisonné par sa femme, et après lequel il ne mangea plus rien. Ton hôte, pour les Virrons de sa sorte, fera servir des fruits dorés tels qu'en produisait l'éternel automne de l'île des Phéaciens, des fruits que l'on croirait dérobés aux Hespérides, les sœurs Africaines, et dont tu ne partageras que le parfum. Tu mordras, toi, dans quelque pomme pourrie, comme en ronge sur les remparts le jeune soldat qui, le casque en tête, le bouclier au poing, et tout tremblant de passer par les lanières, apprend d'un farouche centurion à lancer le javelot.

Ne va pas croire au moins que le maître songe à épargner la dépense; non, il ne veut que rire en te mortifiant. Oh, la bonne comédie! Les cortorsions d'un mime valent-elles les grimaces d'un gourmand éploré? Sache-le; il a son calcul: te voir suer ta bile dans tes larmes, et de colère grincer les dents. Tu te crois un homme libre, et seulement le convive de ton patron; de par le fumet de ses cuisines, tu en es l'esclave. Il le juge ainsi, et fait bien, car un esclave seul peut souffrir deux fois l'insolence de ce personnage: tout citoyen

Digitized by Google

ayant, dans son enfance, porté la bulle d'or étrusque ou même le simple nœud de cuir du pauvre, s'y refuserait. Mais toi, Trébius, archiparasite, l'espoir d'un bon souper te retient.

— « Il nous fera bien passer, te dis-tu, cette moitié de lièvre, un peu de ce filet de sanglier, quelques débris de cette volaille... »

Et te voilà comme les autres, silencieux, réservant ton pain, attendant sous les armes un bon morceau qui ne vient pas. On a raison de te traiter ainsi : Tu le supportes? C'est que tu le mérites. Va, mendiant, quelque jour, on te verra, la tête rasée, t'offrir aux soufflets, mieux encore, aux étrivières du maître ; tu es bien le digne esclave et de ce festin, et d'un pareil ami !

Digitized by Google

SATIRE VI

—

LES FEMMES

Je le crois; jadis, sous le règne de Saturne la Chasteté habita notre terre.

Elle y prolongea son séjour tant qu'une froide caverne renferma dans son abri commun l'humble foyer, les dieux Lares, le troupeau, les maîtres; alors que la femme ne préparait pour son rude compagnon qu'une couche d'herbe et de feuilles, couverte de peaux des bêtes fauves, leurs dangereux voisins. — O belle Cynthia! Et toi. Lesbie, dont les claires prunelles s'obscurcirent pour la mort d'un moineau, cette âpre fille des montagnes ne vous ressemblait guère! — Plus inculte que son mari près d'elle gorgé de glands, on la voyait livrer ses puissantes mamelles à ses enfants déjà robustes. Combien, au berceau des Ages, en ce monde nouveau, sous un ciel jeune, combien vivaient différents de nous les premiers hommes, eux que personne n'avait engendrés, et qui naissaient des flancs d'un chêne ou d'un bloc d'argile!

Peut-être trouvait-on encore quelques vestiges de la vieille Déesse, même après l'avénement de Jupiter, mais de Jupiter imberbe, quand les Grecs n'étaient pas sans cesse à ju-

Digitized by Google

rer sur une tête amie, lorsque nul, pour ses légumes ou ses fruits, ne craignait les voleurs, et qu'on demeurait jardins ouverts.

Mais insensiblement la Pudeur et la Justice s'étaient rapprochées des cieux; bientôt les deux sœurs disparurent à jamais.

C'est donc, mon cher Posthumus, un bien vieil usage, celui de profaner la couche nuptiale, de braver son Génie protecteur. Si l'âge de fer enfanta les autres crimes, l'âge d'argent a vu le premier adultère. Et quelle dépravation toujours croissante! N'importe! Tu as convoqué tes amis, fait rédiger un contrat; tu vas te marier. Déjà peut-être as-tu confié ta tête à l'habileté du coiffeur en vogue; peut-être même as-tu déjà passé au doigt de ta future femme l'anneau des fiançailles? Certes, je t'ai connu du bon sens; comment, Posthumus, fais-tu cette folie! Dis-moi quelle Tisiphone aux serpents furieux a mis cette rage dans ton cœur? Tu te donnes un maître, lorsqu'il y a tant de lacets pour te pendre, tant de béantes fenêtres du haut desquelles tu peux te précipiter. Le pont Æmilius n'est-il point à deux pas (1)! Non; Posthumus est bien décidé; il veut obéir à la loi Julia. Il pense au bonheur de presser dans ses bras un cher petit héritier; il renonce sans regrets aux volailles rares, aux poissons recherchés, à tous les cadeaux enfin que lui prodiguaient les coureurs de testaments. Allons, il n'y a plus rien d'incroyable, puisque Posthumus se résigne, puisque le plus fameux de nos libertins présente,

(1) Vers [illegible].

Digitized by Google

l'insensé, sa tête au joug du mariage, lui qui, tant de fois, pour échapper aux fureurs des maris dut se cacher dans un coffre, à l'exemple de Latinus jouant une de ses farces.

Mais ce n'est pas tout. Quelle épouse lui faut-il ? Une femme de mœurs antiques. Vite, les médecins ! et qu'on le saigne. Prosterne-toi de longues heures devant le temple de Jupiter Tarpéien, immole à Junon une génisse aux cornes dorées, si tu parviens à trouver, ô le plus favorisé des hommes, une femme chaste. Elles sont rares aujourd'hui, les vierges dignes de toucher les bandelettes de Cérès (1).

— Je n'en veux pas moins orner ma porte d'une couronne de fleurs, et d'épaisses guirlandes de lierre, car mon seul amour suffit à mon Ibérina.

— Ton seul amour ? Tu obtiendras plutôt qu'elle se contentât d'un seul œil.

— Vas-tu nier aussi la bonne réputation de cette jeune fille élevée à la campagne, chez son père !

— Qu'elle vive seulement à Gabies, à Fidènes, aussi pure qu'elle a vécu dans le petit bien paternel, et je perds tout ce que je possède. Mais encore ! Qui nous assure qu'il ne s'est rien passé sur les montagnes, dans les grottes ; Jupiter et Mars ont-ils donc tant vieilli !

Rencontreras-tu sous nos portiques la femme que tu rêves ? Nos théâtres, aux mille gradins, t'en montreront-ils une que tu puisses aimer

(1) Vers 51.

Digitized by Google

en toute confiance, choisir pour compagne?

Les théâtres! Lorsque le lascif Bathylle joue le rôle passionné de Léda, Tuccia ne peut plus commander à ses sens; Appula se croit dans les bras d'un amant, et pousse des soupirs; Thymélé écoute des yeux et des oreilles; c'est que l'innocente prend en ce moment sa première leçon. Mais les théâtres ferment; dans l'intervalle qui sépare les jeux Plébéiens des jeux Mégalésiens, Rome ne vit plus qu'au Forum; alors nos affligées, en jouant avec le masque, le thyrse, les costumes du pantomime Accius, essaient de se consoler. Urbicus est très-comique dans l'exode d'une Atellane, quand il remplit le rôle d'Antonoé; Ælia s'est éprise de cet histrion, mais elle est pauvre, et ce n'est qu'à prix d'or qu'on peut le désinfibuler. Nos grandes dames ont fait perdre à Chrysogonus sa voix. Quant à Hispulla, elle est amoureuse d'un acteur tragique. Crois-tu, par hasard, qu'on va se passionner pour Quintilien, le grand orateur!

Donc, te voilà marié. Les citharistes Echion, Glaphyrus ou le joueur de flûte Ambrosius rendront mère ton épousée. C'était bien la peine de faire dresser devant ta maison, dans nos rues étroites, ces magnifiques tentures et ces longues branches de laurier, pour qu'un beau matin, dans un somptueux berceau d'écaille, ton noble rejeton, ô Lentulus, offre à tes yeux l'image frappante du mirmillon Euryale.

L'épouse d'un sénateur, Hippia, a voulu suivre un gladiateur jusqu'à Pharos, jusqu'au Nil qui baigne la ville trop fameuse de Lagus;

Digitized by Google

jusqu'à Canope, l'infâme cité, que révoltèrent pourtant les mœurs romaines. Cette femme a pu oublier sa maison, son mari, sa sœur; elle est partie sans une larme pour sa patrie, sans un déchirement du cœur pour le désespoir de ses enfants. Le croirais-tu, elle s'est arrachée aux jeux du cirque, aux mimes de l'histrion Pâris ! Hippia est née dans l'opulence ; elle a grandi, elle a toujours dormi dans le duvet et la pourpre ; elle n'en va pas moins braver les périls d'une longue traversée, comme elle a défié l'opinion publique. — La perte de l'honneur importe peu aux âmes appauvries par le luxe. — Hippia, pleine de constance, supporta le caprice des flots Tyrrhéniens, les vagues au loin mugissantes du golfe d'Ionie, les traversées toujours fatigantes d'une mer à une autre. Comme cette belle audace se serait évanouie, s'il y avait eu pour s'exposer une cause honnête, légitime ! Hippia aurait tremblé, ses genoux se seraient dérobés, elle aurait perdu connaissance. — Les femmes n'ont d'intrépidité que pour le mal. — Lorsque c'est un mari qui l'ordonne, hélas, qu'il est dur de s'embarquer ! La sentine répand une insupportable odeur; le mal de mer vous tuera ! S'agit-il d'accompagner un amant ? On porte un estomac solide. L'une couvre son époux de vomissements; l'autre mange au milieu des matelots, parcourt le navire de la poupe à la proue, et prend plaisir à manier les plus rudes cordages.

Par quelles grâces irrésistibles Hippia fut-elle séduite ? Quel charme a pu faire passer cette patricienne sur la honte d'entendre dire :

Digitized by Google

« C'est la femme d'un gladiateur? » Sans doute il était beau, il était jeune, cet heureux Sergius! Eh non, le Sergiolus adoré d'Hippia touchait à la quarantaine, puisqu'il ne se rasait plus aux ciseaux; il pouvait d'un jour à l'autre être marqué d'une entaille au bras, être mis à la retraite. Il y a mieux: sa figure était remplie de difformités. Au-dessus du nez, le front formait un énorme pli, un bourrelet de chair sous son casque pesant. Mieux encore! Ses yeux distillaient sans cesse une sanie purulente. Mais il était gladiateur! Ce titre fait de tous ces gens-là des Adonis. Ce n'est pas Sergius, c'est le gladiateur Sergius qu'elle préférait à ses enfants, à son pays, à sa sœur, à son époux. C'est le sanglant lutteur qu'elle idolâtrait. Si le misérable avait quitté son métier, il n'eût plus été pour elle qu'un second mari.

Mais pourquoi s'occuper d'Hippia et d'une maison privée? Regarde quels furent les rivaux de nos Césars-Dieux! Ecoute ce que Claude eut à souffrir: Dès qu'elle sentait l'empereur endormi, Messaline préférant à son lit de pourpre le grabat des prostituées, se couvrait d'une misérable mante, cachait sous de faux cheveux blonds ses cheveux noirs, et s'échappait audacieusement du palais, accompagnée d'une seule esclave. Suivons-la! C'est dans un lupanar à la chaude et lourde atmosphère qu'elle est entrée; elle va droit à une logette vide, qui est la sienne. Aussitôt l'auguste courtisane rejette tout vêtement, enferme ses seins dans un réseau d'or, puis sous le nom de Lycisca elle offre à tous les flancs qui te portèrent, généreux Britannicus! O les

Digitized by Google

joies, les caresses dont elle accueille les plus vils champions! Et sans rougir, elle revendique son salaire (1). L'heure vient cependant où le maître du lieu congédie ses filles d'amour; Messaline est désolée; l'œil rouge, la poitrine encore frémissante (2), du moins est-elle la dernière à clore sa cellule. Il le faut! Epuisée de luxure, mais non rassasiée, elle part. Hideuse à voir, le teint blême, la peau imprégnée des fumées de sa lampe, elle rapporte au lit impérial l'odeur de la prostitution.

Parlerai-je de l'hippomane, des enchantements, du poison préparé par les marâtres? Vers combien de crimes l'influence tyrannique de leur sexe ne pousse-t-elle pas les femmes. A ce compte, le libertinage est le moindre de leurs défauts.

— Cependant, Césennia est une perle; son mari l'atteste.

— Elle lui a donné un million de sesterces; sur cette dot, il la déclare honnête. Il ne maigrit pas d'amour, non; Vénus ne l'a touché ni de ses flèches, ni de son flambeau. Le trait et les feux qui l'ont atteint partent de la Fortune. Certaines libertés s'achètent : Césennia a payé le droit de sourire et d'écrire sans contrainte, devant son époux, à ses galants. Elle est comme veuve, la femme riche qui épouse un avare.

— Sertorius est passionnément épris de bula.

(1) Vers 126.
(2) Vers 129.

Digitized by Google

— Veux-tu la vérité? C'est la beauté de sa femme et non sa femme qu'il aime. Voyons surgir trois rides, la peau de la fraîche Bibula se faner, l'émail de ses dents se ternir, ses yeux se rapetisser : « Pliez bagage, lui dira brutalement un affranchi; vous nous dégoûtez à vous moucher toujours! Dehors, et dépêchez-vous; une autre vient dont les narines sont moins pluvieuses. » En attendant, Bibula règne et met à profit l'ardeur de Sertorius. Elle se fait donner des bergers, des troupeaux de Canusium, et, à Falerne, des vignes embrassant les ormes. Qu'est-ce que cela! Elle veut encore des bandes d'esclaves. Tout ce qui n'est pas chez elle et que possède le voisin, qu'on l'achète! Au plus fort de l'hiver, alors que le marchand Jason est forcé de prendre du repos et que la neige enferme dans leurs pauvres cabanes ses matelots tout équipés, à tout prix Bibula exige des coupes du cristal le plus pur; on part. On fera un second voyage pour lui rapporter d'immenses vases murrhins; on repartira une troisième fois pour acquérir ce diamant célèbre que Bérénice, en le portant, a rendu plus précieux encore. C'est celui dont jadis Agrippa, le roi Barbare, paya l'inceste de sa sœur, dans ce pays où, pieds nus, les princes célèbrent le sabbat; où, par une ancienne et superstitieuse clémence, les pourceaux meurent de vieillesse.

— Eh quoi! dans cette multitude, il ne se trouvera pas une femme digne, à ton gré, du titre d'épouse?

— Je la suppose chaste, belle, riche, féconde; pouvant montrer sous ses portiques

Digitized by Google

une longue suite d'aïeux; plus admirable que les Sabines quand elles vinrent, échevelées, se jeter entre les combattants; — oiseau rare, n'est-ce pas, plus rare qu'un cygne au noir plumage! A cause même de toutes ces perfections, qui donc supporterait une pareille merveille? Oui, je te préfère une paysanne de Venouse, ô Cornélie, mère des Gracques, je la préfère, si tu dois compter dans ta dot les triomphes de ta maison, si tu m'apportes avec tes hautes vertus un front plus hautain encore. De grâce, incomparable matrone, laisse-nous en paix, toi, ton Annibal, ton Syphax forcé dans son camp et toutes tes histoires carthaginoises.

« Pardonne, Apollon; ô Diane vengeresse, ne perce pas de tes flèches ces pauvres innocents! C'est leur mère qu'il faut punir. » Ainsi suppliait le malheureux Amphion. Mais Pæan inflexible tend son arc; la mort moissonne ce troupeau d'enfants et leur père lui-même. L'orgueil de Niobé fut leur ruine à tous. Imprudente! Pourquoi défier Latone en te proclamant d'une naissance plus illustre qu'elle, d'une fécondité plus grande que celle d'une truie blanche? Le bel avantage! Des vertus, une beauté dont l'épouse se targue éternellement contre toi. Où peut être le charme des plus rares, des plus précieuses qualités, lorsque corrompu par l'orgueil il s'y mêle plus d'aloës que de miel. Je ne sais pas un mari, si pleinement captivé, auquel ne soit à charge celle-là même qu'il porte aux nues, et qui ne la déteste sept heures sur douze.

Il est certains travers moins graves, mais

Digitized by Google

qui n'en sont pas plus tolérables. Quoi de plus irritant qu'une femme qui ne se croit pas charmante si, de Toscane, elle ne se transforme en petite Grecque? On est de Sulmone; le bon ton veut qu'on paraisse une pure Athénienne. Tout à la Grecque! Comme s'il n'était pas plus honteux pour nos Romaines d'ignorer le latin, c'est en grec qu'elles ont peur, en grec qu'elles expriment leur colère, leur joie, leurs peines; c'est en grec qu'elles épanchent les secrets de leur cœur. Bien plus! c'est en grec qu'elles sacrifient à l'Amour. Passe pour la jeunesse; mais toi, vas-tu parler grec, avec tes soixante-six ans! « Ζωὴ καὶ ψυχὴ » (ma vie! mon âme!) Eh, pauvre vieille, voilà de ces mots indécents dans ta bouche. Tu les as naguère prononcés sous les voiles du lit, soit; mais ne t'en sers pas en public. Tu n'ignores point que ce sont de ces propos lascifs, de ces mignardises libertines, qui réveillent les sens les plus glacés aussi sûrement qu'une caresse. Sans doute! Mais tu les roucoulerais plus tendrement encore que Hæmus ou Carpophorus, tu portes gravé sur ton visage le chiffre de tes années.

Si tu ne dois pas aimer l'épouse que des liens légitimes uniront à toi, pourquoi te marier; pourquoi le festin des noces, si coûteux; pourquoi toutes ces friandises distribuées à la fin du repas, lorsque tes convives sont plus que rassasiés; pourquoi sur ce riche plateau ces pièces d'or brillantes, frappées en souvenir des victoires de l'empereur sur les Daces et les Germains, et offertes à l'épousée en échange des prémices de la première nuit?

Digitized by Google

Si tu dois au contraire lui donner toute ton âme, courbe la tête, mari débonnaire; le joug sera pesant. Pas une femme n'épargne l'homme qui l'aime. Celle qui rendrait amour pour amour ne s'en ferait pas moins un jeu de torturer, de dépouiller son amant. C'est ainsi que plus on est d'étoffe à faire un époux parfait, moins il faut s'enchaîner par le mariage. Tu ne pourras plus disposer de rien, si elle s'y oppose, rien acheter sans son avis. Elle t'imposera tes sympathies; ce vieil ami dont ta maison a vu la première barbe, avec lui tu devras rompre! Un proxénète, un gladiateur, tout ce qui vit de l'arène a le droit de tester librement; elle te dictera, sois-en certain, le nom de plus d'un de tes rivaux, à titre d'héritiers.

— Dressez une croix pour cet esclave!

— Par quel crime le malheureux a-t-il mérité ce supplice? Où sont les témoins; qui l'a dénoncé? Ecoutons-le; on ne saurait trop temporiser, lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme.

— Quelle sottise! un esclave serait un homme? Il n'est pas coupable, soit; mais il mourra, je le veux, je l'ordonne. Ma volonté, je ne connais pas d'autre loi!

Donc, elle commande. Toutefois, elle ne tarde pas à se lasser de cet empire. Elle va fouler aux pieds son premier voile nuptial pour entrer dans une autre famille. Puis, sans plus de raison, abandonnant sa nouvelle demeure encore parée de riches tentures, de vertes guirlandes, elle reviendra reprendre auprès de toi place dans le lit qu'elle a d'abord méprisé. Et le même manége recommencera bientôt.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'en cinq années, une femme a compté jusqu'à huit maris. Glorieuse épitaphe à mettre sur sa tombe!

Tu peux désespérer de la concorde aussi longtemps que vivra ta belle-mère. Elle apprend à sa fille l'art de te ruiner en riant; elle lui enseigne à répondre sans rudesse, mais non sans astuce aux tendres billets d'un séducteur. C'est elle qui trompe la vigilance ou achète la conscience de tes argus. C'est elle qui, ménageant à ta femme une nuit de liberté, suppose quelque maladie, mande le grave Archigènes, et profite de ce prétexte pour rejeter comme importuns tous les voiles de la fausse malade; cette vue, elle le sait, doit porter à son comble l'ardeur de l'amant introduit en secret. En effet, celui-ci impatient d'un plus long retard, comme un étalon écume et se cabre. Une mère peut-elle donner d'autres mœurs que les siennes? Ces vieilles éhontées ont trop d'intérêt aux débordements de leurs filles.

Il n'est presque point de procès dans lesquels une femme n'ait soulevé le différend. Manilie accuse, quand elle n'est pas en cause. Nos matrones composent elles-mêmes et rédigent leurs mémoires; elles indiqueraient à Celsus son exorde et les passages à effet d'un plaidoyer.

Pour d'autres joutes ne les voyons-nous pas se frotter d'huile, comme les athlètes, comme eux porter l'épais manteau tyrien? Le but contre lequel elles s'escriment, le bouclier au bras, est criblé de coups d'épée, dans toutes les règles de l'art. Les voilà dignement prépa-

Digitized by Google

rées aux luttes musicales des jeux floraux. Leur rêve ambitieux est bien autre, vraiment! Elles se disposent à de vrais combats dans l'arène. Hélas, restera-t-il une ombre de pudeur à la femme qui prend le casque, fuit la modestie de son sexe, et ne prise que la vigueur du nôtre? Cependant, ne crois pas qu'elle voudrait être homme; que sont nos plaisirs à côté des siens!

Quelle gloire pour un époux, si l'on vient à vendre la garde-robe de sa chaste compagne, d'entendre crier son baudrier, ses gantelets, son aigrette, son demi-jambard gauche; ou ses bottines de course, si ta jeune épousée, heureux mari, s'en tient à cette seule gymnastique. Et voilà les frêles créatures qui étouffent sous le plus léger vêtement; dont un tissu de fil de bombyx brûlerait les délicates beautés! Voyez avec quelle ardeur elles portent les coups; quel poids a ce casque qui leur fait à peine baisser la tête! comme elles sont campées sur leurs jarrets, les membres bien serrés dans des bandelettes, et la tunique roulée autour des reins. Mais, ô plaisant intermède! les voilà qui posent bientôt les armes pour prendre un vase nocturne. Dites-moi, fières descendantes des Lépides, des Métellus, des Fabiens, quelle femme de gladiateur s'affuble de la sorte; l'épouse elle-même d'Asyllus s'est-elle jamais essoufflée en bataillant contre un poteau?

Le lit conjugal! c'est le foyer auquel s'avivent les rancunes et les reproches mutuels; on y dort rarement. Tu ne pourras même plus y fermer les yeux dès l'instant où ta femme

Digitized by Google

aura sur la conscience quelque trahison secrète. L'infidèle va s'attacher à toi, plus tenace qu'une tigresse à laquelle on aurait arraché ses petits : elle simulera la jalousie ; avec d'artificieux gémissements elle te reprochera quelque maîtresse (1) supposée. Ses larmes, elle les suspend ou les redouble à volonté. Pauvre sot, à ton gré, c'est de l'amour ? Tu t'enorgueillis d'inspirer une telle passion ; tu recueilles avidement ces chères larmes sur tes lèvres. Ah! justes Dieux, si l'on t'ouvrait certain coffret de ta jalouse adultère, quelle découverte, quelles épîtres !

Mais la faute est flagrante ; voilà ta perfide dans les bras d'un esclave ou d'un chevalier ! Parle, Quintilien ; parle, illustre orateur, as-tu moyen de colorer ce crime ?

— Je l'avoue, je suis embarrassé.

— Elle ne le sera pas. Ecoute avec quelle assurance elle répond à son mari : « N'avait-il pas été convenu tout d'abord que tu ferais ce que bon te semblerait, et que, de mon côté, j'agirais à ma guise ? Crie tant qu'il te plaira, mêle ciel et terre ! Une femme vaut un homme, et je prétends aux mêmes libertés. »

Rien de plus impudent qu'une femme prise sur le fait ; elle tire du crime même sa colère, son audace.

— Quelle est la source d'une semblable dépravation ?

— Autrefois, la médiocrité des fortunes conservait la chasteté des femmes romaines : beaucoup de travail, peu de sommeil, les

(1) Vers 272.

Digitized by Google

mains endurcies à filer les laines grossières d'Étrurie. Quant aux hommes, sur les remparts de la porte Colline, ils défendaient en même temps Rome contre Annibal, et contre le [illegible] l'accès de leurs modestes foyers. Aujourd'hui, nous souffrons les maux inséparables d'une trop longue paix. Plus redoutable que la guerre, le luxe nous submerge, vengeant le monde asservi. Pas un forfait ne nous manque ; toutes les infamies de la débauche nous sont habituelles depuis que la Pauvreté romaine a disparu. Sybaris, Rhodes, Milet, Tarente avec ses couronnes de fleurs, ses rires joyeux, ses lèvres humides de vin et de baisers, toutes ces villes folles s'élèvent maintenant sur nos sept collines. C'est à l'or, père de toutes les hontes, que nous devons l'introduction des mœurs étrangères; un bien-être énervant a détrempé nos âmes ; les richesses corruptrices ont détruit l'œuvre des siècles.

Comment une femme se respectera-t-elle dans l'ivresse? De quoi donc aurait-elle conscience (1), quand au milieu de la nuit elle se gorge de larges huîtres, mêle dans une coupe démesurée des parfums au Falerne écumant, et bientôt prise de vertige, voit tourner le plafond, danser la table, et les lumières se tripler. Doutes-tu maintenant des désirs infâmes de Tullia; devines-tu ce qu'elle peut dire à la trop fameuse Maura, sa sœur de lait, lorsqu'elles passent devant le vieil autel de la

(1) Vers 301.

Digitized by Google

Pudeur? Elles y font arrêter leurs litières à minuit, souillent d'immondices la statue de la Déesse (1), puis, aux rayons de la lune, échangent leurs caresses! Alors seulement, elles rentrent. Et toi, lorsque tu cours, à l'aurore, saluer tes protecteurs, tu glisses en chemin sur les marbres que ta femme a salis.

Ils sont connus, les mystères de la Bonne Déesse. Le son des flûtes, le bruit des cors, les vapeurs du vin excitent bientôt les nerfs, embrasent les sens; les initiées, les cheveux en désordre, les yeux égarés, se mettent alors à tourner sur elles-mêmes, puis, véritables Ménades, elles invoquent Priape. Quelle ardeur amoureuse commande à leurs esprits! Quels cris palpitants de désirs; quels torrents de vieux vins inondent leurs corps! Une patricienne, Laufella, sa couronne à la main, porte un défi aux plus savantes prostituées et remporte les palmes de la lubricité. Mais à son tour elle est heureuse de s'avouer vaincue par les raffinements de Médullina, une autre grande dame. Ainsi gardent-elles leur suprématie, et par la naissance, et par leurs exploits. Et nulle caresse n'est simulée; c'est une véritable lutte dont le spectacle stimulerait la vieillesse de Priam, les infirmités de Nestor. A ce moment, la passion est au comble; elle ne souffre plus de retard; chaque femme comprend qu'elle ne tient enlacée qu'une femme; une clameur unanime emplit le temple : « L'heure est venue; faites entrer les hommes! »

(1) Vers 309-312.

Digitized by Google

— Eh quoi, mon amant dort! Qu'on le réveille, il est jeune ; et qu'il se hâte. A son défaut, des esclaves! Pas d'esclaves ? Nous paierons un porte-faix (1).

Plût au ciel que du moins nos vieux rites, nos cérémonies religieuses eussent été préservées de semblables profanations. Mais chacun sait, le Maure comme l'Indien, quel amant audacieux, sous un costume de joueuse de flûte (2), osa violer les secrets d'un mystère où ne se serait pas aventuré un rat ayant conscience de son sexe ; où tout attribut masculin est soigneusement voilé. Autrefois, qui donc n'eût pas craint de se rire ainsi de la Divinité ? Qui donc se serait moqué de Numa sacrifiant aux Dieux dans des vases d'argile! Aujourd'hui, quel autel n'a pas son Clodius !

Je vous entends, mes vieux amis, me répéter ce que vous m'avez dit si souvent : « Placez des verrous ; postez des gardiens. » Mais qui gardera les gardiens ? La femme est si rusée ! Elle commence par eux ses séductions.

Du reste, riches ou pauvres, même dépravation. La plébéienne qui parcourt à pied nos rues pavées de noir silex ne vaut pas mieux que la matrone portée en litière par ses longs esclaves Syriens.

Ogulnia n'a pas de fortune; cependant, pour assister aux jeux du cirque, elle loue des vêtements, des suivantes, une litière, des coussins ; elle loue des amies, une nourrice et une blonde jeune fille qui recevra ses ordres. Lui

(1) Vers 333-334.
(2) Vers 338.

Digitized by Google

reste-t-il quelque chose de l'argenterie paternelle? Tout, jusqu'à son dernier vase, elle donnera tout à de jeunes athlètes. Ah! combien de femmes, à l'exemple d'Ogulnia, voient la gêne assise à leur foyer. Et pas une n'a la pudeur de la pauvreté ; aucune ne mesure ses besoins à sa position précaire. On trouve encore des hommes qui pensent quelquefois au côté sérieux de la vie, et s'instruisant des leçons de la fourmi, savent prévoir le froid et la faim. Mais la femme, naturellement prodigue, ne veut pas s'apercevoir que son patrimoine s'épuise; elle prend à pleines mains dans le coffre-fort comme si les sesterces y devaient renaître à volonté. Jamais femme ne calcule ce que peut coûter un plaisir.

Il est des matrones qui se pâment aux baisers sans vigueur des eunuques; avec ces amants sans barbe, nul besoin de recourir aux avortements. Toutefois, afin que le plaisir soit tout ce qu'il peut être, on attend, pour livrer ces favoris au chirurgien, que la chaleur de la jeunesse ait développé la puberté (1). L'esclave ainsi façonné, dès qu'il entre dans nos bains, fixe tous les regards; il semble, par son état florissant, porter un défi au Dieu des vignes et des jardins. Qu'il dorme aux côtés de sa maîtresse, soit! mais garde-toi, mon cher Posthumus, de lui confier ton fils Bromius déjà formé, prêt à déposer sa première barbe.

Pour une matrone passionnée de musique, il n'est pas de ceinture qui puisse défendre les chanteurs gagés par le magistrat. Elle a

(1) Vers 370-374.

Digitized by Google

sans cesse entre les mains leurs cithares où brillent les plus belles de ses pierreries; avec l'archet du tendre Hédymelès, elle en fait vibrer les cordes; cet archet qui la ravit et la consolerait de tout, elle le couvre de mille baisers. Une Lamia, une patricienne des plus illustres, osa bien offrir à Janus et à Vesta la farine et le vin consacrés, leur demandant si le harpiste Pollion obtiendrait la couronne de chêne aux jeux Capitolins! Eût-elle fait plus pour son époux malade, pour son enfant condamné des médecins? Elle se tint debout devant l'autel, se voila la tête, répéta les formules dictées et pâlit à l'ouverture de la victime; tout cela sans rougir, pour un Pollion! Dis-moi, Janus, ô toi le plus ancien des Dieux, réponds-tu à de pareilles questions? Vous n'avez donc pas, là-haut, d'occupation plus sérieuse? Il faut que votre Olympe ait de grands loisirs! L'une te consulte pour un comique; l'autre te recommande un tragédien; ton Aruspice, à ce métier, gagnera des varices. Pourquoi la suppliante ne se fait-elle chanteuse!

Cela vaudrait mieux encore que de courir les rues comme cette effrontée qui s'arrête à tous les groupes pour écouter, et la tête haute, les seins nus, en présence de son mari, ne craint pas même d'aborder et de questionner nos généraux en habits de guerre. La nouvelliste sait tout ce qui se passe dans le monde entier, chez les Sères ou chez les Thraces; elle a le secret d'une belle-mère et de son beau-fils; un tel est épris, un tel est trompé. Elle vous dira quel galant a rendu mère cette veuve, et dans quel mois; elle vous dira les

Digitized by Google

exclamations et les attitudes de cette autre, dans les sacrifices de l'amour. C'est elle qui la première aperçoit la comète dont l'apparition est un présage sinistre pour les rois des Parthes et d'Arménie. Elle établit son camp aux portes de la ville, et là recueille de première main tous les bruits, les moindres commérages. Des nouvelles! Au besoin, elle en inventerait. « Vous savez que le Niphatès a débordé? Une terrible inondation, un nouveau déluge engloutit les populations riveraines. Des villes viennent de disparaître dans un tremblement de terre! » Voilà ce qu'elle se hâte d'apprendre, dans nos carrefours, à tout venant.

Et cette mégère qui sous le premier prétexte fait saisir de pauvres gens, ses voisins, et quand elle est en veine de clémence, se contente de les faire entailler à coups de fouet! Quelques aboiements ont-ils troublé ses rêves dorés : « Vite, des verges. s'écrie-t-elle ; le maître d'abord, le chien ensuite! » Garez-vous de sa rencontre, à l'heure de nuit où elle se rend au bain, la mine toujours renfrognée, et traînant après elle un tel attirail que l'on dirait un général levant son camp. Veut-elle transpirer, c'est pis encore. Et lorsque fatiguée de soulever des poids énormes, elle se livre à l'eunuque qui doit la masser, on sait avec quel art celui-ci va satisfaire certaines voluptés de sa cliente (1). Pendant ce temps, ses convives souffrent la faim et le sommeil. Enfin elle arrive, haute en couleur, tellement altérée qu'elle vide d'un trait une coupe

(1) Vers 422-423.

Digitized by Google

pleine : on laisse l'œnophore à ses côtés. Deux nouvelles rasades, rejetées aussitôt qu'englouties, sont destinées à nettoyer l'estomac, à lui donner un appétit furieux. Le vin ruisselle sur les marbres, ou bien une large jatte recueille le Falerne aigri. Comme un serpent tombé dans un tonneau profond, elle boit et vomit tour à tour. A cette vue, son mari pris de nausées ferme les yeux, pour retenir la bile prête à déborder.

Plus fâcheuse encore celle qui, dès le début d'un repas, entame l'éloge du chantre d'Énée, justifie le désespoir de Didon se donnant la mort, fait un parallèle longuement motivé de nos poëtes, et conclut en mettant dans une même balance Virgile et Homère. Les grammairiens sont surpassés et les rhéteurs vaincus; tous les convives doivent se taire. Un avocat, un crieur, une autre femme essaieraient en vain de se faire entendre. Le flux, le cliquetis de ses paroles sont tels qu'ils semblent un mélange infernal de mille instruments bizarres. En cas d'éclipse, plus ne serait besoin de trompettes ou de cloches pour rappeler à la vie la lune défaillante; notre belle parleuse y suffirait.

En dépit de la sagesse, ne saurons-nous jamais nous arrêter, même dans nos goûts les plus avouables? Eh, vous, grave matrone, qui voulez à toute force vous donner tous les airs d'un savant, que ne portez-vous une tunique retroussée jusqu'à mi-jambes! Immolez un porc à Sylvain, et payez votre bain une obole. Ah! les Dieux te préservent de partager ta couche avec cette érudite qui s'est fait un

Digitized by Google

style particulier, tourne à merveille un syllogisme parfait, et n'ignore rien de notre histoire. Je souhaiterais plutôt que ta moitié ne comprît même pas tout ce qu'elle pourrait lire. Une puriste citant ou consultant la syntaxe de Palémon, et toujours à cheval sur les règles les plus strictes du langage ; une collectionneuse de vieux mots oubliés et de vers à l'usage des antiquaires ; une pédante, en un mot, ayant grand soin de reprendre vertement une amie de modeste instruction à propos d'un terme que des hommes n'auraient certes pas remarqué, c'est trop! qu'un mari puisse au moins se permettre un solécisme.

Dès lors qu'une femme porte un collier d'émeraudes et de lourds pendants à ses oreilles étirées, elle se croit tout permis, elle ne rougit plus de rien. Une femme riche, quel fléau! Il faut la voir, repoussante et ridicule, s'enduire le visage d'un masque de mie de pain, et ruisseler des onguents dont se servait Poppée. On commence à la reconnaître quand elle a levé le premier appareil, essuyé la première couche de pommades; puis, viennent les ablutions de lait. Pour ce détail de toilette, elle traîne après elle un troupeau d'ânesses, et ne s'en séparerait pas, même en exil sous le ciel hyperboréen. En vérité, quel nom donner à un visage qu'il faut couvrir de tant de préparations, d'émollients si souvent renouvelés? Est-ce une figure, est-ce un ulcère? A ces emplâtres de farine cuite le mari va s'engluer les lèvres. Oh! l'amant, c'est autre chose : on se montre à lui la figure nette. Une femme ne tient guère à être séduisante dans son intérieur? Mais pour

Digitized by Google

les rivaux de l'époux, elle achète les plus suaves parfums de l'Inde efféminée.

Comment notre coquette passe ses journées? Cela n'est pas sans intérêt. Tout d'abord, si pendant la nuit son mari lui a tourné le dos, malheur à la distributrice des tâches, malheur aux hatilleuses. Elle accusera les porteurs de litière d'être en retard; les pauvres gens paieront pour le sommeil du maître : sur les épaules de celui-ci se brisent les férules; les verges meurtrissent celui-là; les courroies se rougissent du sang de cet autre!... Quelques-unes de nos matrones gagent des bourreaux à l'année... On frappe ses victimes; l'inexorable créature se peint le visage, cause avec ses amies, considère l'or et le dessin d'une robe nouvelle. On frappe encore! Elle parcourt une longue gazette. On frappe jusqu'à ce que les exécuteurs soient rendus. Hideuse, elle s'écrie alors : « Justice est faite; sortez! » Le gouvernement de sa maison n'est pas moins dur que celui de la Sicile par Denys le Tyran. Mais voici l'heure à laquelle elle est attendue dans nos jardins, ou plutôt dans le sanctuaire de la complaisante Isis; sa toilette presse; il faut qu'elle soit plus séduisante que jamais. Psécas la coiffe. Malheureuse Psécas! ses cheveux en désordre, ses épaules et ses seins lacérés sont là pour attester les impatientes colères de sa maîtresse. Pourquoi cette boucle relève-t-elle? Que le nerf de bœuf punisse sur-le-champ ce crime de lèse-chevelure. Hélas! quel forfait a donc commis cette esclave? Est-ce la faute de cette enfant si ton profil, aujourd'hui, n'a pas le bonheur de te plaire! Une autre femme

Digitized by Google

vient réparer le désastre, rassemble les cheveux, les roule en spirales. A cette opération préside une coiffeuse émérite que la vieillesse a condamnée aux fuseaux, mais qui la première donne son avis ; après elle, par rang d'âge et de science, les autres femmes sont consultées comme s'il s'agissait de l'honneur ou de la vie. Il s'agit d'être belle, n'est-ce pas tout ! Que d'étages savamment superposés dans l'édifice de cette coiffure ! Vue de face, c'est le portrait de la majestueuse Andromaque ; vue par derrière, elle semble rapetissée ; vous croiriez une autre personne. Ah ! passons-lui ce stratagème ; sans doute elle est juste de la taille d'un Pygmée quand elle ne se grandit point avec de hauts cothurnes. La voyez-vous se lever sur la pointe des pieds pour atteindre un baiser ! De son mari ? Elle pense bien à son mari, non plus qu'au soin de sa fortune. Elle vit avec lui comme avec un voisin. La seule chose qui les rapproche, c'est la haine de la femme pour les amis et les esclaves de l'époux ; ce sont aussi les dépenses dont elle l'accable.

Entends-tu la confrérie de la violente Bellone, ou la bande des Prêtres de Cybèle se ruer chez cette dévote ? A la tête de ces criards enroués et jouant du tambour, marche gravement une imposante moitié d'homme. Oui, ce Galle, la tête couverte d'une tiare Phrygienne, s'est depuis longtemps séparé des signes de sa virilité ; par cela même il est un objet de vénération aux yeux de cette tourbe. « Septembre et le terrible Auster approchent, dit-il avec emphase, redoutez-en les rigueurs,

Digitized by Google

à moins que vous ne fassiez à la Déesse offrande de cent œufs, — et à son interprète, cadeau de vos vieilles tuniques, — moyennant quoi, tout ce qui vous menace de subit, de terrible, s'abattra seulement sur les hardes données ; et l'année entière sera exempte de malheurs. »

Un mot de cet imposteur, et notre folle va faire casser la glace du Tibre pour se plonger par trois fois, le matin, en plein hiver, dans ses gouffres les plus profonds ; puis, nue et grelottante, elle fera sur ses genoux saignants, comme expiation, le tour du champ de Tarquin le Superbe. Si la blanche Io est censée l'ordonner, elle ira jusqu'au fond de l'Egypte, à Méroë brûlée du soleil, chercher de l'eau lustrale pour le temple d'Isis, bâti près de la vieille ovilie de Romulus. En effet, elle croit entendre parler la Déesse par la voix de son ministre. Vraiment, ce sont bien là les cœurs purs, les esprits honnêtes avec lesquels des Dieux auraient des entretiens nocturnes!

Telle est pourtant l'erreur qui vaut une si grande déférence à cet intrigant courant nos rues suivi de son cortége d'adeptes tondus et vêtus de lin, et, nouvel Anubis, riant à part lui des crédules supplications du peuple. Il se charge aussi d'obtenir la grâce des coupables qui, pendant les jours consacrés, ne se sont pas abstenus des plaisirs de l'hymen. C'est qu'il s'agit d'un crime grave ! le Serpent d'argent a été vu faisant de la tête un signe d'indignation. Toutefois, les larmes, les prières ferventes du prêtre apaiseront la colère céleste, surtout si l'on y joint une oie

Digitized by Google

grasse et un gâteau. On désarme à peu de frais les rigueurs d'Osiris.

Après l'Hiérophante, arrive une vieille juive; elle a quitté sa corbeille et sa botte de paille, et, la tête branlante, elle mendie avec les mystères qu'elle vous chuchotte à l'oreille. Elle explique les rites de Solyme, c'est la grande-Prêtresse du bois sacré, une fidèle entremetteuse des volontés du ciel! Sa dupe lui donne aussi, mais peu. Toutes les billevesées du monde, les Juifs vous les vendront, et à prix modéré.

Plus cruel, un aruspice d'Arménie ou de Comagènes, pour promettre un jeune amant ou la fortune immense d'un vieillard sans héritiers, doit inspecter les poumons d'une colombe encore palpitante. Il fouillera, s'il le faut, les entrailles d'un poulet, d'un chien, et même d'un enfant! puis se fera le délateur de son propre crime.

Mais ce sont les Chaldéens qui jouissent de la plus grande confiance. Tout ce que dit un astrologue semble sortir de la bouche de Jupiter Ammon, depuis que l'oracle de Delphes reste muet, et cela pour châtier, par l'ignorance de l'avenir, l'humanité pervertie. Le plus écouté de ces tireurs d'horoscopes est celui qui fut le plus de fois frappé d'exil : Ptolémée, dont les prédictions vénales et l'hypocrite amitié causèrent la mort d'un grand citoyen, Galba, rival d'Othon. Le crédit de ces devins augmente en proportion du poids des chaînes dont leurs bras ont été chargés; s'ils furent détenus, un long temps, au camp prétorien, la crédulité n'a plus de bornes. Aucun d'eux, à

Digitized by Google

moins d'une condamnation, n'aura le génie de son art. Mais vous avez contre vous sentence de mort; une faveur insigne vous a relégué dans les Cyclades; bref, vous avez pu vous échapper de la petite île de Sériphe? A merveille! voilà le digne oracle qu'une nouvelle Tanaquil consultera sur la jaunisse et la mort trop lente de sa mère, et avant tout sur un prochain veuvage. Quand portera-t-elle au bûcher ses oncles et sa sœur? Son amant lui survivra-t-il? Ah! ce serait la plus grande joie qu'elle puisse attendre des Dieux!

Cette femme ignore ce que l'astre de Saturne présage de funeste; dans quelle conjonction Vénus est riante; quels sont les mois propices ou néfastes? Mais souviens-toi, mon cher Posthumus, d'éviter jusqu'à la rencontre de cette autre superstitieuse qui, ne quittant jamais ses éphémérides, les a, par ce long usage, rendues plus jaunes que de l'ambre. Celle-là n'en est plus à consulter, on la consulte. Elle refusera d'accompagner son mari, soit qu'il parte pour l'armée, soit qu'il retourne dans sa patrie, si les calculs de Thrasylle ne sont pas favorables. Veut-elle se faire porter jusqu'au premier mille en dehors de Rome, elle choisit son heure d'après son calendrier magique. Éprouve-t-elle au coin de l'œil une légère démangeaison, elle consulte son thème natal avant d'appliquer un collyre. Une indisposition lui fait garder le lit? Elle ne prend rien, qu'aux instants fixés par son manuel de Pétosiris.

Les femmes riches consultent à grands frais des augures de l'Inde ou de Phrygie, et quel-

Digitized by Google

quefois l'un de ces Aruspices chargés de purifier les lieux publics frappés de la foudre, un de ces vieillards instruits dans la marche des astres et les secrets de l'univers. Quant aux sorciers à bon marché, aux charlatans du peuple, ils se tiennent au bout du cirque ou dans le champ de Tarquin. C'est là que les femmes de basse condition viennent présenter la main au devin, lequel multiplie les attouchements. Celles qui ne relèvent pas leurs cheveux avec des épingles d'or, viennent au pied des Phales ou sous les colonnes des Dauphins demander à l'oracle si, quittant le tavernier, elles prendront le fripier pour mari?

Du moins nos plébéiennes courent-elles les dangers de l'enfantement! La pauvreté les contraint aux dures fonctions de nourrices. Mais sur un lit doré, cela ne se voit guère: une femme en couches. Il y a tant de manœuvres, de breuvages ayant cette puissance de rendre la fécondité stérile, de tuer, à prix d'argent, des hommes dans les entrailles de leur mère. Encore faut-il te réjouir, infortuné! N'hésite pas à présenter toi-même l'horrible potion; s'il prenait fantaisie à ta compagne de sentir les tressaillements de la maternité dans ses flancs élargis, c'est probablement un Éthiopien dont tu te trouverais le père. Et bon gré, mal gré il figurerait sur ton testament, cet héritier de couleur disparate, dont la vue chaque matin te serait un supplice.

Parlerai-je des enfants supposés, et pour répondre aux vœux, aux joies d'un époux, des nouveau-nés recueillis dans les boues du Vélabre? Donc, soyez les fils du Hasard, et vous

Digitized by Google

compterez au nombre de nos prêtres Saliens; une supercherie vous revêtira du noble nom des Scaurus. C'est près d'un infâme lieu d'exposition que maintenant la déloyale Fortune veille la nuit. Elle prend dans ses bras, elle réchauffe sur son sein les petits êtres nus qu'on vient abandonner, puis les distribue à nos plus grandes familles. La Fortune! Quelle comédie elle se prépare à elle-même. Et ces favoris peuvent toujours compter sur sa tendresse; elle les élève en riant, comme ses propres enfants, aux suprêmes dignités.

Une femme veut-elle chez son mari tuer la raison, et par ce fait le conduire du bout du pied, l'un va lui révéler des incantations magiques; un autre lui vend des philtres thessaliens. De là, mon pauvre Posthumus, le trouble de tes sens, le désordre de ton esprit, l'oubli si complet de tes actions les plus récentes. Toutefois, tiens-toi pour heureux si ton délire n'atteint pas la folie furieuse, comme cet oncle de Néron pour lequel Césonia fit un breuvage de tout l'hippomane recueilli sur le front d'un jeune poulain. — Quelle femme n'imitera l'épouse de César! — Bientôt le prince ne se connut plus; l'empire embrasé menaça de s'écrouler de toutes parts; en rendant fou son époux, Junon n'eût pas préparé de plus grands désastres. Au moins le bolet dans lequel Agrippine empoisonna Claude eut-il des effets plus innocents : il ne causa que la mort d'un vieillard au chef branlant, aux lèvres toujours dégouttantes de salive, et qui de son apothéose terrestre dut tomber au ciel! Mais le breuvage de Césonia appelle le fer, le feu, les

Digitized by Google

tortures ; il mêle au sang des chevaliers le sang des senateurs. D'une boisson mêlée d'hippomane, et d'une seule empoisonneuse, que de fléaux !

Les femmes ont en haine les enfants d'une concubine ; c'est leur droit, personne n'y contredit. Mais n'ont-elles pas admis déjà, comme naturel, le meurtre des fils du premier lit ! Et vous-mêmes, leurs propres entrailles, si votre patrimoine est opulent, je vous avertis : défendez bien vos jours ; prenez garde à ces mets succulents ; leurs teintes livides peuvent receler du poison. Ayez soin qu'un vieux serviteur, le premier et malgré ses craintes, déguste les aliments que vous présentera celle qui vous a donné la vie.

J'invente ces énormités? Je veux, dis-tu, me hausser sur l'austère cothurne ; oublieux des lois fixées à la satire par les poëtes mes devanciers, je prends le vers tragiquement pompeux de Sophocle pour raconter des crimes inconnus aux montagnes Rutules et au ciel du Latium. Inconnus! Les Dieux t'entendent! Mais écoute Pontia :

— Oui, je l'avoue, j'ai préparé l'aconit mortel à mes enfants. Je devais être prise sur le fait ; n'importe, j'ai consommé mon crime.

— Tes deux enfants, impitoyable vipère! A la fois, tes deux enfants!

— Sept, s'ils avaient été sept.

Et maintenant, nous pouvons croire, n'est-ce pas, à tout ce que les tragiques racontent des fureurs de Médée et de Procné la marâtre. Certes, ces deux monstres eurent aussi l'audace de forfaits épouvantables pour leur épo-

Digitized by Google

que, mais du moins l'or n'en était pas le mobile. Elles obéissaient à une rage aveugle, et à quels actes la fureur ne pousse-t-elle pas ce sexe! Presque toutes, dans leurs noirs accès, sont entraînées avec la même force qu'un rocher se précipite des flancs d'une montagne, son point d'appui venant soudain à manquer. Mon indignation est toute pour celle qui de sang-froid calcule, accomplit son infâme dessein.

Au théâtre, les femmes applaudissent la tendre Alceste se dévouant à la mort pour son mari : que pareille substitution leur soit offerte, ce sont les jours de leur époux qu'elles donneront pour sauver leur petite chienne favorite. Regarde; de toutes parts, que de Danaïdes, que d'Eriphyles! Demain, chaque quartier de Rome aura sa Clytemnestre. La seule différence est que la fille de Tyndare, victime du Destin et de son vertige, tua brutalement, à deux mains, son mari d'un coup de hache; maintenant on arrive sans bruit au même but, avec le poumon venimeux d'une grenouille. Ce n'est pas, toutefois, que le fer répugne à nos vaillantes Romaines! Si leur Agamemnon, comme Mithridate trois fois vaincu, s'est prémuni d'antidote, elles useront du poignard.

Digitized by Google

SATIRE VII

—

LES BELLES-LETTRES

Les lettres n'ont plus de mobile et d'espoir que la protection du Prince.

Seul, en ce siècle d'indifférence, il laissa tomber un regard favorable sur les Muses consternées, au moment où des écrivains déjà connus, nos poëtes les plus célèbres eux-mêmes, allaient ouvrir des bains à Gabies, des panneteries à Rome. D'autres ne trouvaient rien de honteux à se faire crieurs publics ; en un mot, Clio, pauvre affamée, désertait les vallons d'Aganippe, frappant en vain aux plus riches atriums.

Et, vraiment ! si l'on ne doit pas voir reluire le plus petit sesterce au pied des lauriers d'Apollon, mieux vaut avec Machéra partager le titre et le pain du gladiateur. Mieux vaut se faire marchand d'amphores, de trépieds, de cassettes ; trafiquer de *l'Alcyone*, tragédie de Paccius, ou de la *Thèbes* et du *Térée* de Faustus, que dire en justice : « J'ai vu » lorsque ce n'est point vrai. Laissons les faux témoignages à ces nouveaux chevaliers d'Asie, de Cappadoce, de Bithynie, de Gaule arrivés chez nous les pieds nus.

Oui, l'empereur veille, plein de sollicitude;

Digitized by Google

courage, jeunes gens! sa bonté n'attend qu'une occasion pour se manifester, et nul de ceux qui savent harmonieusement rhythmer la parole, ou qui ont mordu aux feuilles de laurier, ne sera dorénavant contraint à d'indignes labeurs.

Mais crois-moi, Télésinus, ne cherche aucun autre appui sérieux, et si, dans cette folle espérance tu as rempli tes tablettes, demande du feu pour offrir tes œuvres à l'époux de Vénus, ou laisse-les ronger aux mites dans ton coffre. Brise ta plume, efface ces combats épiques, fruits de tes veilles, malheureux auteur qui dans ton humble réduit composes des vers sublimes. A peine te feraient-ils décerner une maigre statue, une couronne de lierre; et après? Nos riches avares ne savent donner au talent que des louanges; c'est la stérile admiration des enfants pour l'oiseau de Junon.

Il passe, cependant, l'âge d'affronter la mer, de manier la bêche, de porter les armes! Les ennuis s'emparent du cœur; soi et ses œuvres on se prend en dégoût, dans une vieillesse érudite, mais indigente.

Le protecteur pour lequel tu désertes le temple d'Apollon et des Muses, fait comme toi des vers; si même il cède le pas à Homère, c'est en raison seulement d'un droit d'aînesse de dix siècles; l'habile patron te rendra tes bons offices en monnaie poétique. L'amour d'une flatteuse popularité te pousse-t-il à faire des lectures? Maculonus consent bien à te prêter une salle dans une vieille maison si bardée de fer aux portes, aux fenêtres, qu'elle

Digitized by Google

semble une forteresse, pourvue en guerre. Il mettra probablement le comble à ses largesses en garnissant de ses clients le fond de ton auditoire, avec ordre de te soutenir de leurs robustes voix. Mais aucun de nos Crésus ne fera les frais des banquettes, de l'estrade, ni des fauteuils de l'orchestre, que le loueur est prêt à remporter. Nous n'allons pas moins en avant, creusant le sol ingrat, traçant notre sillon sur une frêle poussière; vainement nous voudrions discontinuer, la maladie de l'ambition nous tient tributaires; hélas, chez le plus grand nombre la rage d'écrire est incurable et jusqu'à la fin nous ronge.

Pour former un vrai poëte, qui, ne se traînant point dans l'ornière commune dédaigne les sujets rebattus, et frappe son vers en dehors de l'effigie courante, un poëte comme je ne le saurais peindre, mais tel que je le sens, que faut-il? Un esprit dégagé d'inquiétudes, exempt de chagrins; une âme amie des forêts solitaires, pouvant s'abreuver aux sources limpides du génie. Le thyrse en main, faites donc résonner de vos chants l'antre des Piérides, si la froide pauvreté, mortelle à l'inspiration, nuit et jour vous assiége. Quand Horace s'écrie : « Evohé, Bacchus. » Horace a soupé. La pensée peut-elle prendre son essor, si l'auteur n'est uniquement tourmenté du soin de faire des vers, si les Dieux de Cirrha et de Nysa ne possèdent pas seuls son cœur incapable de se partager. Adieu l'enthousiasme, adieu les chars, les chevaux, l'image des Dieux, et les Furies bouleversant l'âme de Turnus, s'il faut se demander : « Comment acheter un

Digitized by Google

manteau ? » Virgile, sans esclave et dans une masure, n'aurait pas tressé son effroyable couronne de serpents sur la tête d'Erynnis ; Erynnis n'aurait pas fait entendre les sons lugubres de sa trompe infernale. Et nous voulons que Rubrénus ne reste pas au-dessous de nos anciens tragiques, lui dont le pain et l'habit dépendent du succès de son *Atrée!*

— Numitor n'est donc pas assez riche pour venir en aide à cet auteur, son ami?

— Il trouve de l'argent pour payer les caresses de Quintilla. Il vient même d'acheter un lion familier qu'il faut gorger de viande; mais sans doute l'estomac d'une bête fauve coûte moins à remplir que le ventre d'un poëte. Lucain, dans le luxe de ses jardins de marbre, peut se contenter de la renommée; mais Serranus, mais le maigre Saléius! Que leur importe la gloire, à son comble, s'ils ne gagnent que la gloire. On accourt entendre Stace lire de sa voix harmonieuse sa *Thébaïde* si goûtée; lorsqu'il a donné jour, la ville est dans l'allégresse, car il sait toucher le cœur, charmer l'esprit. O délire! la salle croule sous les applaudissements. Et le lendemain, Stace meurt de faim, s'il ne vend pas les prémices de l'*Agavé*, sa nouvelle tragédie, au fameux Pâris, cet histrion qui dispose aujourd'hui des dignités aux armées, lui qui peut mettre à ton doigt, poëte, l'anneau d'or des tribuns militaires. Ce que ne sauraient accorder les grands de l'Etat, un comédien le donne. Tu fais ta cour aux Camérinus, aux Baréas; tu passes des jours entiers dans les fastueux atriums de nos patriciens: à quoi bon? Les pièces de *Pé-*

Digitized by Google

lopée et de *Philomèle*, offertes à Pâris, ont valu des provinces et le tribunat. Toutefois, n'envions pas le poëte que la scène fait vivre à ce prix ! De nos jours, plus de Mécène, de Fabien, de Cotta, de Lentulus. Jadis le génie trouvait sa récompense. Pourquoi, maintenant, pâlir sur une œuvre, jusqu'à se défendre le vin pendant les Saturnales de décembre?

Et vous, Historiens, votre travail est sans doute plus lucratif, car il demande plus de temps, plus d'assiduité; souvent mille et mille pages ne suffisent pas à ce labeur; vous vous ruinez en papyrus. L'histoire offre un champ si fécond C'est la loi du genre, soit. Mais quelle récolte attendre de cette terre péniblement défrichée? Nul ne paie un historien autant qu'un crieur public.

— Tous ces gens-là sont des songe-creux, grands amis du repos et de l'ombre....

— Passons donc aux avocats. Combien leur rapportent les services rendus, ces liasses de documents qu'ils traînent au Prétoire? Ils ont la voix haute et sonore, surtout s'ils plaident devant un créancier, ou contre un adversaire virulent, armé de pièces nombreuses et contradictoires à leurs droits incertains. C'est alors que leurs poumons bruyants soufflent avec des flots d'écume mensonges sur mensonges ! Et pour quel salaire? La fortune de cent avocats représente juste les gages de Lacerna, le cocher de la faction rouge.

« Les juges ont pris place. » Nouvel Ajax, pâle de colère, tu te lèves pour défendre devant Bubulcus une question douteuse d'affranchissement. Allons, malheureux, crie à te

Digitized by Google

rompre les côtes ! En rentrant, épuisé de fatigue, tu trouveras l'échelle de ton galetas ornée de vertes guirlandes. Mais le vrai prix de tes paroles? Un jambon desséché, un pot de sardines, de vieux oignons d'Afrique, ou cinq cruches de vin des bords du Tibre. Pour quatre plaidoiries, s'il te revient une pièce d'or, n'oublie pas que, de rigueur, tu en dois une partie aux praticiens.

— Emilius obtient tout ce qu'il demande; cependant il plaide moins bien que moi.

— D'accord, mais il a dans son vestibule un grand quadrige d'airain, et sa statue équestre le représente l'œil enflammé, la lèvre menaçante, prêt à lancer, de loin, son redoutable javelot. C'est pour en imposer par le même luxe que Pédon devient insolvable, Mathon, banqueroutier. Un sort égal attend Tongillius faisant porter aux bains son huile dans une immense corne de rhinocéros, encombrant nos thermes du cortége crotté de ses clients. Il traverse le Forum porté par ses Mésiens. Pour acheter des esclaves, de l'argenterie, des vases murrhins, des villas, son riche vêtement lui tient lieu de caution. Et faut-il l'avouer ! Toute cette ostentation n'est pas inutile; la pourpre et l'améthyste donnent du prix à un orateur; plusieurs ont tiré parti de cette opulence d'emprunt. Où s'arrêter? A Rome, la prodigalité ne garde plus de mesure.

Compter sur l'éloquence ! Personne ne donnerait aujourd'hui deux cents sesterces même à Cicéron, s'il ne portait au doigt un énorme diamant. Un plaideur regarde d'abord si vous

Digitized by Google

avez huit porteurs, dix clients, une litière, des applaudisseurs proprement vêtus. Pour plaider, Paulus louait une sardoine, et se faisait ainsi payer plus cher que Cossus et Basilus. L'éloquence est douteuse, avec une toge râpée, et le pauvre Basilus n'oserait pas présenter aux juges une mère en larmes. Montrât-il un vrai talent, qui l'écouterait? Si tu veux vivre de ta parole, émigre dans la Gaule, ou mieux encore en Afrique, terre hospitalière aux avocats sans fortune.

Mais l'enseignement de la déclamation? Qu'en dis-tu, ô poitrine de fer, ô Vectius? Ta classe nombreuse immole dans ses compositions les plus farouches tyrans; chaque élève va maintenant réciter debout ce qu'il a lu sur son banc, tout à l'heure; cette nourriture toujours la même, ces insipides répétitions te font mourir de satiété, infortuné rhéteur! Chacun désire apprendre quel est le ton d'un sujet, le genre d'une cause, le point important d'une question, quelles sont les flèches à se lancer de part et d'autre; personne, en revanche, ne voudra te rémunérer de tes peines!

— Payer! Qu'ai-je donc appris?

— Est-ce ma faute, jeune Arcadien, si tu n'as rien qui batte sous la mamelle gauche? Je n'en ai pas moins tous les six jours ma pauvre tête rompue de ton héros carthaginois : discours d'Annibal ne sachant pas s'il doit marcher de Cannes sur Rome; discours d'Annibal se demandant si la prudence ne conseille pas de faire reposer ses cohortes battues des orages. Stipulons une somme, et ce prix je m'engage à le donner à ton père, s'il

Digitized by Google

écoute autant de fois ces vieilles redites.

Ainsi se plaignent la plupart des sophistes, et ce ne sont plus leurs thèmes ressassés : les rapts, les empoisonnements, l'ingratitude et la méchanceté des maris, les sortiléges rendant la vue aux vieillards aveugles, ce sont de vrais procès qu'ils ont à soutenir. Ah, s'ils voulaient écouter mes conseils! « Vous êtes contraints, leur dirais-je, d'abandonner les ombrages de l'École, d'entrer en lice pour disputer la plus mince rétribution, une mesure de froment qu'on ose même vous reprocher? Eh bien, quittez le métier, et prenant une autre carrière, enseignez la musique, comme Chrysogonus ou Pollion qui tous deux ont si bien l'art de s'enrichir avec les fils de nos premières familles, sans souci de Théodore ni de sa Méthode. »

On prodigue pour des bains six cent mille sesterces, et plus encore pour un portique à l'abri duquel le maître se fera promener, les jours de pluie. Faut-il, en effet, attendre le retour du beau temps; exposera-t-on ses mules à piétiner dans la boue? Mieux vaut le portique; de cette façon un brillant attelage conserve tout son éclat. Notre opulent patricien fait construire, d'un autre côté, sur de hautes colonnes en marbre de Numidie, une salle à manger qui, en hiver, recueille quelques pâles rayons de soleil. A ces dépenses, il ajoutera le luxe d'un maître d'hôtel expert en la science d'ordonner un repas, et du cuisinier le plus habile à combiner les épices. Puis, au milieu de ces profusions, il croira donner suffisamment, donner beaucoup, en offrant deux mille ses-

Digitized by Google

terces à un Quintilien! Ce qui coûte le moins aux pères, c'est l'éducation de leurs enfants.

— Comment alors Quintilien possède-t-il, lui, de si beaux domaines?

— Une exception, un caprice du Destin! Passons. Quintilien est heureux : il a la beauté virile, il a l'esprit. Quintilien est heureux : il a la sagesse, la noblesse; il porte sur sa chaussure noire le croissant d'or des sénateurs. Que dire? Il est heureux! C'est le prince des dialecticiens, la perle des orateurs. Un rhume n'a pas de prise sur sa voix mélodieuse! Décidément, il importe sous l'influence de quelle constellation on a jeté le premier cri, en sortant du sein ensanglanté de sa mère. La Fortune peut à son gré faire d'un Rhéteur un Consul, et tout aussi facilement d'un Consul un Rhéteur. Qu'était Ventidius? Servius Tullius, quel était-il? Oui, nous devons reconnaître le pouvoir des astres, la toute-puissance d'une destinée miraculeuse qui donne des empires aux esclaves, le triomphe aux captifs. Avouons-le, du reste, ce bonheur constant de Quintilien est un exemple plus rare qu'un blanc corbeau. En revanche, combien d'autres ont regretté leurs stériles paroles tombées vainement du haut de leur chaire! Témoin le suicide de Thrasimaque; témoin le meurtre de Carrinas, dont vous avez vu la détresse, lâches Athéniens, et auquel vous n'avez su présenter que la froide ciguë.

La terre soit légère aux mânes de nos ancêtres! Dieux, accordez à leurs cendres un printemps éternel, embaumé des plus doux

Digitized by Google

parfums, car nos aïeux avaient voulu donner au précepteur la sainte autorité du père de famille. Achille grand déjà, prenant sur ses montagnes natales des leçons de chant, craignait la férule du centaure Chiron. Aujourd'hui, qui ne rirait à la vue d'un professeur de cithare portant une queue de cheval? Aujourd'hui, les élèves se permettent de frapper leurs maîtres, et Rufus comme un autre; oui, le fameux Rufus qui, plus d'une fois, traita Cicéron d'Allobroge

Encélade, le docte Palémon, voilà de savants grammairiens. Comment leur mérite est-il rétribué? Moins encore que les travaux d'un rhéteur. Et sur une somme aussi modique, Acénitus, le gouverneur de l'enfant, prélève à son tour une part; l'intendant lui a donné l'exemple. Résous-toi, Palémon, à ce rabais avilissant. Il vaut mieux se voir marchander comme un fripier vendant d'occasion de grossiers vêtements d'hiver et des couvertures de laine, que de s'être mis pour rien au travail dès le milieu de la nuit, lorsque tout repose encore, le forgeron lui-même, le cardeur et ses apprentis. Hélas, puisses-tu ne pas tout perdre! Tu as respiré l'odeur d'autant de lampes que tu comptes d'élèves, pendant un assez long temps pour changer la couleur de ton Horace, pour enfumer ton Virgile? Heureux homme, qui peut-être sera payé sans l'office du Tribun!

Quant au précepteur, imposez-lui les plus rudes obligations! Qu'il soit imperturbable sur les principes de la langue, sur les événements de l'histoire: qu'il sache ses auteurs

Digitized by Google

sur le bout de l'ongle, et que, interrogé au hasard, lorsqu'il se rend aux thermes ou aux bains d'Apollon, il réponde sans hésiter quelle était la nourrice d'Anchise, le nom et la patrie de la belle-mère d'Anchémolus, à quel âge Acaste, roi de Sicile mourut, et combien il donna de jarres de vin aux compagnons d'Enée. Exigez qu'il façonne le cœur de vos jeunes enfants comme un sculpteur habile pétrit une maquette de cire. Exigez qu'il soit pour eux un véritable père, sachant prévenir toute privauté déshonnête, intime ou réciproque. « Ce n'est pas peu de chose, objectera le malheureux, que de ne jamais perdre de vue, au milieu de tant d'enfants, les mains coupables, les yeux qui se troublent. » Cela vous regarde ! lui répondrez-vous, parents ingrats. Puis, l'année révolue, que recevra le pauvre hère? A peine ce que le peuple fait donner dans le cirque à l'athlète victorieux.

Digitized by Google

SATIRE VIII

—

LA NOBLESSE

Que prouvent des titres, des insignes? A quoi bon, ô Ponticus, être issu du sang le plus noble ; à quoi bon montrer avec orgueil les images d'une longue suite d'aïeux les Emiliens sur leurs chars de triomphe, les Curius mutilés, un Corvinus sans bras, un Galba sans nez et sans oreilles; à quoi bon, enfin, ces bustes enfumés d'un Dictateur ou de Maîtres de la cavalerie, si le descendant de pareils ancêtres mène, sous les yeux des Lépides, une vie scandaleuse; si, devant les portraits de tous ces hommes de guerre, devant les vainqueurs de Numance, il passe sa nuit au jeu; s'il ne se couche qu'au lever de l'aurore, à l'heure où ces héros, enseignes déployées, marchaient à l'ennemi!

De quel droit Fabius ose-t-il se parer du surnom d'Allobroge, s'épanouir au grand autel de sa famille, se vanter d'être un neveu d'Hercule? Plein de cupidité et d'arrogance, il surpasse en mollesse une brebis de Padoue. En face de ses rigides aïeux il s'épile honteusement les reins, et vil empoisonneur, il déshonore, par sa statue qui sera brisée un jour, sa race infortunée.

Digitized by Google

Un atrium a beau regorger de vieilles figures de cire ; il n'est qu'une seule, une vraie noblesse : la vertu.

Sois par tes mœurs un Drusus, un Cossus, un Paul-Emile. Que ta bonne réputation précède les images de tes pères; consul, qu'elle ait le pas sur les faisceaux mêmes de tes licteurs. Tu me dois, avant tout, les qualités de l'âme. Tes actions, tes paroles sont-elles d'un homme intègre, d'une invariable justice? Je te reconnais noble. Gétulicus, salut! Qu'un Silanus ou tout autre t'ait donné le jour, je t'estime un citoyen rare, l'honneur de sa patrie fière d'un tel fils, et ma joie égale celle du peuple d'Egypte lorsqu'il retrouve son Osiris. Mais puis-je dire noble, un homme indigne de sa naissance, ayant pour seul mérite un nom illustre? Quelquefois, par dérision, nous appelons un nain : Atlas ; un nègre : Cygne; une petite fille contrefaite : Europe; de vieux chiens pelés, galeux, réduits à lécher les bords d'une lampe vide, portent les sobriquets de Léopard, Tigre, Lion, ou, s'il se peut, de quelque animal plus redoutable encore. Prends garde de mériter au même titre le nom de Créticus ou de Camérinus!

A qui ces conseils? A toi, Rubellius. Ta vanité n'a pas de bornes, car tu figures sur la généalogie des Drusus! As-tu fait la moindre chose pour gagner ta noblesse, pour naître d'une mère rayonnante de l'auréole des Jules, plutôt que d'une pauvre tisseuse, exposée à la bise, sous nos murs?

— Vous autres, dis-tu, vous êtes les infimes, la plèbe; aucun de vous ne pourrait nommer

Digitized by Google

la patrie de son père; moi, je remonte à Cécrops !

— A merveille; jouis longtemps de la gloire d'être descendu de si haut, mais sache que de l'abîme populaire surgiront les éloquents citoyens appelés à défendre tes nobles ignorants. Du peuple naît le jurisconsulte chargé d'expliquer les énigmes des lois. Le peuple donne cette vaillante jeunesse qui va protéger de ses armes victorieuses les Aigles romaines jusque sur les bords de l'Euphrate, jusque chez le Batave dompté. Toi, tu n'es rien qu'un Cécropide. Une chose te distingue seule de nos Hermès : c'est qu'ils sont une figure de marbre, et toi, une statue vivante.

Superbe rejeton des Troyens, daigne répondre : Parmi les animaux muets, le plus estimé n'est-il pas le plus valeureux? Ce cheval, habitué aux fréquentes victoires, aux bruyantes acclamations du cirque, nous prisons sa vitesse sans demander quels pâturages l'ont nourri. C'est une noble bête, puisque sa course agile laisse loin en arrière les autres jouteurs, puisque, le premier, il soulève la poussière de l'arène. Au contraire ce poulain né de la jument Corita et de l'étalon Hirpinus, on le vendra, si la victoire s'assied rarement sur le timon de son char. En dépit de ses ancêtres, sans tenir compte de ces grandes Ombres, à bas prix il changera de maître, et tout pelé finira par traîner une charrette ou tourner la roue d'un meunier.

Eh bien, Rubellius, veux-tu que l'on t'admire pour tes propres œuvres? Enrichis de vertus les titres et les honneurs que nous avons

Digitized by Google

donnés et que nous conservons à Ceux dont tu as reçu tout.

Mais laissons ce jeune homme si complétement infatué d'être l'un des proches de Néron, — le sens commun n'est pas souvent l'apanage d'une haute fortune, — et parlons de toi, Ponticus. Avec quel chagrin je te verrais assez enorgueilli de tes devanciers pour ne pas travailler par toi-même à ta gloire. O misère! vivre sur la renommée d'autrui. Sapez les colonnes, l'édifice s'écroule! sans l'ormeau qui la soutient, la vigne ramperait à terre.

Sois brave soldat, tuteur fidèle, juge intègre. Si l'on réclame ton témoignage sur un fait douteux, le tyran Phalaris t'ordonnât-il un parjure sous peine d'être brûlé vif dans son taureau d'airain, regarde comme la dernière des hontes de préférer la vie à l'honneur. Quoi! Faut-il conserver l'existence au prix de ce qui doit seul nous engager à vivre? Quiconque a mérité la mort, aux yeux du sage ne fait plus partie des vivants, quand même à souper il se gorgerait d'huîtres de Lucrin par centaines; quand même il se baignerait dans toutes les essences de Cosmus.

Depuis longtemps tu souhaites le gouvernement d'une province; tu l'obtiendras. Mais alors, Ponticus, commande à la colère, enchaîne la cupidité, en un mot, prends pitié de nos malheureux alliés dont les rois ont été pillés, pressurés jusqu'à la moelle. Tiens compte des lois, et des ordres du Sénat. De justes récompenses attendent le Proconsul irréprochable! Au contraire, souviens-toi du châtiment qui foudroya Numitor et Capiton, ces

Digitized by Google

odieux prévaricateurs, ces pirates des pirates de Cilicie. Du reste, pourquoi punir les uns, et ne pas sévir contre Pansa, qui trouve encore à voler dans un pays spolié par Nutta? Pauvre Chærippus! Ah! laisse vendre tes hardes par le crieur, et tais-toi. Tu voudrais venir dans Rome te plaindre? Quels frais inutiles; c'est de la démence. Non, au moment même de leur défaite, les peuples vaincus n'eurent pas à gémir de déprédations semblables à celles qui les ruinent aujourd'hui. On respecta d'abord tout ce dont leurs maisons regorgeaient, y compris l'or : les chlamydes de Sparte, la pourpre de Cos, l'ivoire auquel Phidias avait donné la vie, des tableaux de Parrhasius, des statues de Myron, de Polyclète, des vases ciselés par Mentor. Puis vinrent les Dolabella, les Antoine, Verrès le sacrilége. Ils rapportèrent en secret, sur leurs larges vaisseaux, toutes ces merveilles, dépouilles opimes d'une paix déloyale. Si bien que nos malheureux alliés restent avec quelques paires de bœufs, quelques maigres cavales. Bientôt, sans doute, après avoir pris le champ, on enlèvera jusqu'au maître du troupeau. Respectera-t-on du moins leurs autels domestiques? Et pourquoi, si les statues des dieux Lares valent quoi que ce soit, comme métal ou comme rareté? Voilà pourtant leur dernier, leur plus précieux trésor!

Passe encore à l'égard des Rhodiens sans vigueur, de Corinthe la voluptueuse; on peut mépriser impunément une jeunesse qui s'épile, une nation occupée à se poncer les jambes. Mais quant à l'Espagnol velu, quant aux Gau-

Digitized by Google

lois, quant aux Illyriens endurcis par le froid et la fatigue, prends garde! Ménage aussi ces robustes moissonneurs africains qui nourrissent notre ville toute à l'oisiveté du cirque et des théâtres. D'ailleurs, que retirerais-tu des plus insignes violences? Marius n'a-t-il pas réduit ces malheureux à la dernière pauvreté? Ne poussons pas au désespoir ces valeureux athlètes. Vous avez beau prendre aux peuples conquis tout ce qu'ils possèdent d'or et d'argent, il leur restera des épées, des boucliers, des casques, des javelots; il leur reste du fer! Et ce ne sont pas là de vaines sentences; ce que je te dis, est, crois-le, l'oracle même de la Sibylle.

Ne reçois parmi tes familiers que des hommes vertueux; ne laisse pas un esclave favori vendre ta justice; défends à ton épouse, qu'un soupçon ne doit pas effleurer, de parcourir les villes, les bourgades de ta province pour s'emparer avec ses doigts crochus de la moindre obole. Alors, je te permets de descendre de Picus lui-même! Dans le cas où tu te complairais aux noms sonores, écris en tête de ta généalogie tous les Titans rebelles et l'audacieux Prométhée. Choisis des aïeux dans la Fable et dans notre Histoire. Mais si tu cèdes au torrent de l'ambition et de la volupté, si tu brises tes faisceaux dans le sang de nos alliés, si tu prends plaisir à émousser les haches de tes bourreaux lassés, vois la noblesse de tes ancêtres se lever et protester soudain contre toi. Leur noblesse! radieuse lumière venant éclairer les ténèbres de tes forfaits. Plus le coupable est grand, plus grand est le crime.

Digitized by Google

Que penser, en te voyant faire un faux testament dans le temple élevé par ton aïeul, devant la statue triomphale de ton père? Où vas-tu, nocturne adultère, te cachant le visage sous une cape gauloise

Sur un char rapide, le gras Damasippe parcourt la voie le long de laquelle reposent les cendres de ses aïeux, et tout Consul qu'il est, il s'essouffle à conduire, il enraye lui-même. C'est pendant la nuit, sans doute; mais la lune le voit, mais les astres fixent sur lui leurs yeux étonnés. Le temps de sa magistrature écoulé, Damasippe prendra les rênes en plein jour; il ne craindra plus alors la rencontre et les reproches d'un ami plus âgé; il le saluera le premier de son fouet; puis nous verrons ce patricien délier lui-même les bottes de paille et distribuer l'orge à ses juments fatiguées. Lorsqu'il veut, à l'exemple de Numa, sacrifier sur l'autel de Jupiter un taureau farouche et de tendres brebis, n'est-ce point par Epône qu'il jure, ou telle autre des singulières Divinités peintes sur les portes des écuries mal odorantes?

Lui plaît-il de passer la nuit dans les tavernes toujours éveillées, dans celle de Syrophœnix le cabaretier-baigneur, près de la porte Iduméenne, aussitôt le maître de céans s'avance, accueillant son hôte habituel par ces mots : « Mon seigneur, mon roi! » Et la gentille Cyané, en tunique courte, lui apporte une cruche du meilleur vin.

— Nous en avons fait autant, lorsque nous étions jeunes.

— Soit, mais il faut s'arrêter à propos;

Digitized by Google

malheur à qui s'attarde dans le vice. Je suis plein d'indulgence pour des fautes de jeunesse devant disparaître avec la première barbe; quant à Damasippe, quitte-t-il nos thermes ni les bouges qui s'affichent par une portière d'étoffe bariolée? Pourtant, Damasippe est mûr pour les guerres d'Arménie, de Syrie, pour la garde du Rhin et du Danube; son âge en fait un défenseur du Prince. Tu veux, César, lui confier un commandement à l'embouchure de nos fleuves? Cherche-le, ton lieutenant, cherche-le dans nos tavernes. Tu le trouveras pêle-mêle avec des assassins, des matelots, des voleurs, des esclaves fugitifs, des bourreaux, des fossoyeurs, des Galles ivres-morts auprès de leurs cymbales muettes. Là règnent une licence, une égalité absolues; on y boit aux mêmes coupes, on mange aux mêmes tables, on repose sur les mêmes lits. Sois franc, Ponticus; que ferais-tu d'un esclave agissant de la sorte? Tu l'enverrais dans tes ergastules de Lucanie ou de Toscane. Mais vous, glorieux descendants des Troyens, vous pouvez tout vous permettre! Pour un savetier, ce serait infâme; c'est parfait, de la part d'un Volusius ou d'un Brutus.

Quoi! même en citant les exemples les plus abjects, les plus répugnants, resterai-je toujours au-dessous de la vérité? Voilà qu'après avoir dissipé ton patrimoine, Damasippe, tu t'es loué pour déclamer sur un théâtre « le Fantôme » de Catullus. Lentule, un noble aussi, joue le rôle de « Laureolus », et si bien, qu'il mériterait à mon avis d'être vraiment loué au gibet. Certes, si je rougis pour ces

Digitized by Google

patriciens, je ne pardonne pas non plus au peuple qui peut jouir sans honte de ces dégradantes métamorphoses; au peuple s'amusant des mimes jouées par un Fabius, riant des soufflets qu'un Mamercus reçoit.

Qu'importe le prix auquel de grands noms vendent leur existence, sans qu'un Néron les contraigne à descendre dans le cirque. Ils se vendent! Et pourquoi? Pour combattre honteusement aux jeux donnés par le Préteur. Supposons qu'il faille subir ou la mort ou l'ignominie de monter sur des tréteaux; lequel serait assez lâche pour représenter le mari jaloux d'une Thymélé, pour se voir le collègue du stupide Corinthius? Mais comment s'étonner; un patricien ne peut-il devenir histrion, quand le prince se fait cithariste!

Ce n'est point assez : on va lutter d'infamie. Rome déshonorée aura le spectacle d'un Gracchus gladiateur. Gracchus ne revêtira point l'armure du Mirmillon, le bouclier, le harpé, le casque qui du moins déroberait son visage. Attirail gênant! il veut paraître à découvert. D'une main il agite son trident de Rétiaire, de l'autre il lance son filet. Mais il a manqué son ennemi, et nous voyons l'illustre combattant forcé de fuir, au milieu des huées, d'un bout à l'autre de l'arène. Je voudrais ne pas y croire; mais sa tunique tissée d'or, les bandelettes flottantes de sa haute coiffure ne permettent pas le doute. Devant un pareil adversaire, le vainqueur est plus humilié de sa victoire que d'une défaite.

Si le peuple avait ses libres suffrages, se trouverait-il un homme assez perdu pour hési-

Digitized by Google

ter entre Sénèque et Néron, ce monstre dont les crimes réclamaient plus que le sac de cuir, le singe et le serpent des parricides. Le fils d'Agamemnon commit le même meurtre; mais quelles causes différentes, pour un forfait semblable! Si les dieux irrités poussèrent Oreste à venger son père, assassiné dans un banquet, Oreste ne trempa ses mains ni dans le sang d'une sœur, ni dans celui d'une épouse; il ne présenta pas l'aconit à ses proches; il ne chanta pas sur un théâtre public; il n'écrivit point en vers « l'incendie de Troie. » Virginius, Vindex, Galba pouvaient-ils rien venger de plus odieux? Quelle brutale et sanglante tyrannie, celle de Néron! Les travaux, les talents de ce prince né de tant d'illustres ancêtres, consistaient à prostituer sur des scènes étrangères la majesté impériale, à remporter la couronne d'ache aux jeux de la Grèce. Et maintenant, sois fier, prince! Tu peux placer devant les grandes images de tes pères, devant Domitius, les glorieux trophées de ta voix, les costumes et le masque de Thyeste, d'Antigone ou de Ménalippe. Suspends ta lyre à la statue colossale d'Auguste

Catilina, Céthégus, quels Romains descendent d'une race plus illustre! Cependant vous avez tenté de nous massacrer, d'incendier dans la nuit nos maisons, nos temples. Les Gaulois n'eussent pas rêvé d'autre vengeance; votre crime méritait la tunique brûlante de soufre. Heureusement, un magistrat veillait: il arrêta vos mains criminelles. Et quel était ce Consul? Un homme nouveau,

Digitized by Google

un obscur chevalier d'Arpinum qui sut protéger, rassurer, vivifier Rome, folle d'épouvante. Sans quitter la ville, sans quitter la toge, il mérita des titres, une renommée que jamais ne put conquérir Octave, enivré du carnage de milliers de concitoyens à Actium et dans les champs de la Thessalie. Rome décerna le surnom de « père de la patrie » à son sauveur, à Cicéron. Vraie gloire! puisque Rome alors était libre.

Un autre citoyen d'Arpinum labourait le champ d'autrui sur les montagnes des Volsques, et vivait du salaire de ses fatigues. Plus tard, le centurion lui cassa plus d'une fois son bâton noueux sur les épaules, lorsque, simple manœuvre dans les camps, il ne construisait pas assez vite une palissade. Et c'est ce même Marius qui fera bientôt face aux plus grands dangers, tiendra tête aux Cimbres, seul enfin protégera cette Rome une fois encore éperdue. N'était-il pas juste, après une semblable victoire, quand les corbeaux étonnés d'une proie si belle se ruaient sur les cadavres gigantesques de l'ennemi, n'était-il pas juste qu'il obtînt le triomphe, et que son collègue, le patricien Catulus reçût seulement la seconde couronne?

Les âmes des Décius étaient plébéiennes, leurs noms plébéiens; leur mort suffit néanmoins à sauver nos légions, nos alliés, nos auxiliaires. Ainsi les Dieux Infernaux et la Terre, notre mère, estimaient plus le sacrifice des deux Décius que le sang d'une armée entière sauvée par eux.

Le dernier de nos bons rois, Servius Tullius,

Digitized by Google

né d'une esclave, porta, grâce à ses vertus, le manteau de pourpre, le sceptre et le diadème de Romulus.

Les fils de notre premier Consul allaient livrer aux tyrans les portes de la Ville, eux, ces jeunes hommes qui devaient à la liberté naissante des prodiges de valeur capables d'étonner Horatius Coclès, Scævola, et cette jeune vierge traversant à la nage le Tibre, ancienne limite de notre République. Qui découvrit leur complot au Sénat? Un esclave dont nos matrones auraient dû porter le deuil. Les traîtres, battus de verges, livrèrent leurs têtes aux bourreaux, et pour la première fois la hache frappa d'accord avec la Loi.

En vérité, Ponticus, je te préférerais fils du lâche Thersite, mais portant au cœur la bravoure d'Achille et capable de manier des armes forgées par Vulcain, que fils d'Achille et semblable à Thersite. Noble! Encore une fois, de si loin que date ton antique race, souviens-toi que Rome a commencé par être un infâme lieu d'asile. Le premier de tes aïeux fut certainement un pâtre, — ou... Mais tu m'épargneras la honte de te le dire.

Digitized by Google

SATIRE IX

LES PLAINTES DE NÉVOLUS.

LE SATIRIQUE.

Dis-moi, Névolus, pourquoi te te rencontre si souvent triste, le front soucieux comme Marsyas après sa défaite. Pourquoi cette mine semblable à celle de Ravola surpris en flagrant délit avec Rhodope? (1) Crains-tu le soufflet que nous donnons à l'esclave qui lèche une friandise? Certes, Pollion avait un visage moins piteux quand il essayait d'emprunter à triple usure, et ne trouvait point sa dupe!

D'où viennent ces rides soudaines? Naguères content de ta modeste position, tu jouais à merveille ton rôle de chevalier d'Atrium; facétieux convive, avec quel à-propos tu égayais un festin par tes saillies heureuses, par ces traits mordants qui sentent leur Romain de Rome! Maintenant, tout est changé; quel air sombre! Tes cheveux sont incultes, ta peau n'a plus cet éclat que lui donnait la poix luisante du Brutium. Un poil touffu couvre tes jambes; quel abandon! quelle maigreur! ne dirait-on pas un malade depuis longtemps brûlé par la fièvre quarte?

L'aspect du corps nous livre le secret des

(1) Vers 4.

Digitized by Google

tourments ou des joies de l'âme; le visage est le fidèle miroir de nos sentiments. Le sort a donc bien démenti tes projets, Névolus, puisque te voilà complétement changé. Je t'ai connu plus fameux adultère qu'Aufidius : si j'ai bonne mémoire, tu profanais assidûment le temple d'Isis, celui de Jupiter et de Ganymède, celui de la Paix, le mystérieux sanctuaire de Cybèle dont le culte fut importé d'Asie, et l'autel de Cérès, puisque même dans ce lieu sacré les femmes ont porté leurs coupables passions! On sait enfin, tu ne peux le cacher, on sait que tu subjugais également les maris.

NÉVOLUS.

Nombre de gens se sont enrichis à ce métier. Hélas, moi, je n'ai retiré nul prix de mes peines. Parfois on m'a donné, pour garantir ma toge, un manteau grossier et de couleur commune, lourd produit d'un tisserand des Gaules, ou quelque pièce d'argenterie bien mince et de bas aloi; voilà tout! Les hommes sont le jouet du sort. Il influe même sur les organes que dérobent nos vêtements. Les astres cessent-ils de te favoriser? En vain la nature t'aura prodigué les formes les plus rares (1). Et quand bien même Virron, la lèvre baveuse de luxure, te verrait nu dans le bain et t'accablerait de mille tendres épîtres, le beau profit? « En résumé, dirait-il, nos mérites sont réciproques! » Non, il n'est pas au monde un monstre pareil au libertin avare sur lequel je

(2) Vers 34.

Digitized by Google

suis tombé ! Au plus fort de ses désirs, il calcule encore :

— Je t'ai donné ceci, puis cela : bref, pour toi je me ruine.

— Esclaves, apportez une table, des marques. Comptons : cela fait, en tout, cinq mille sesterces. A présent, supputons mes fatigues. Est-il si facile, si naturel de satisfaire tes goûts infâmes (1) ? Plus heureux, l'esclave qui bêche la terre (2) ! Sans doute, Virron, tu t'imagines être jeune, beau, délicat, digne enfin de rivaliser avec le céleste échanson des Dieux ! Que peut attendre de toi le complaisant le plus attentif ? Tu ne sais pas même sacrifier largement à tes vices, à ta maladie !

Et voilà l'homme auquel j'envoie une ombrelle verte, de grands vases d'ambre, le jour anniversaire de sa naissance, ou bien au retour du printemps ! Comme une femme, pendant les calendes de Mars, il reçoit mes cadeaux mystérieux languissamment étendu sur les coussins de sa chaise longue. Réponds, moineau lascif ! En revanche, pour qui réserves-tu ces collines, ces domaines d'Apulie, ces prairies si vastes qu'un milan fatiguerait ses ailes à les traverser ? Tes vignes savoureuses couvrent les plaines de Trifolni, la montagne qui menace Cumes, les flancs volcaniques du Gaurus. Personne ne possède plus de tonneaux, afin d'y laisser vieillir la récolte prochaine. Ne pourrais-tu donner quelques arpents de terre au malheureux épuisé

(1) Vers 43-44.
(2) Vers 45.

Digitized by Google

par tes caprices! Comment! Ce prêtre de Cybèle, aux cymbales retentissantes, l'emporterait sur moi? Tu lui léguerais ce jeune enfant, sa mère, le chien qui partage leurs jeux, et cette rustique cabane que seul je mérite!

— Effronté, s'écrie Virron, toujours quémander!

— Hélas, mon loyer me crie : demande! J'entends aussi les plaintes de mon petit esclave, unique comme l'œil de Polyphème, cet œil géant que l'astucieux Ulysse creva pour s'enfuir. Cet enfant, tu le sais, ne me suffit pas, il me faut un second serviteur : deux bouches à nourrir! La bise soufflera bientôt. Dirai-je à ces infortunés sans vêtements, sans chaussures en plein décembre : « Prenez patience, attendez le retour des cigales? »

Laissons, j'y consens, tous mes autres services, mais pour quoi comptes-tu ce dévouement à ta personne, cette abnégation grâce à laquelle ton épouse n'est pas restée vierge? Certes, tu n'as point oublié tes instances, tes promesses et ma belle conduite. Souvent j'ai retenu dans mes bras prodigues de caresses ta jeune femme prête à divorcer. N'avait-elle pas, un soir, déchiré votre contrat; n'allait-elle pas en signer un autre? En toute une nuit, à peine ai-je pu racheter tes désertions, pendant que tu pleurais à la porte (1). Dans combien de maisons l'adultère n'a-t-il pas renoué les liens d'un hymen mal assuré, presque rompu déjà! Va, cherche des subterfuges;

(1) Vers 76-77.

Digitized by Google

n'est-ce rien, ingrat, perfide, n'est-ce rien de t'avoir donné et ton fils et ta fille?

Ces enfants, tu les élèves, heureux de fournir sur nos registres publics cette double preuve de ta virilité. Allons! suspends des guirlandes au seuil de ta demeure; te voilà père, et tu peux enfin, de par moi, répondre victorieusement à la médisance. A toi les droits, les priviléges de la paternité. Je t'ai fait capable d'hériter; capable de recueillir un legs tout entier, y compris la portion du fisc, la plus douce à garder. Vois! je ne parle même pas des autres avantages que la loi te réserve si je complète ma tâche, si je porte à trois le nombre de tes descendants.

LE SATIRIQUE.

Rien de plus juste que ces plaintes, Névolus; et que réplique-t-il, lui?

NÉVOLUS.

Il me néglige; il porte ailleurs ses visées (1). Mais à toi seul j'ai confié ce secret : qu'il reste entre nous. Mortelle est la haine d'un efféminé qui s'épile. Dès que l'un d'eux m'a dévoilé sa turpitude, il ne songe plus qu'à se venger, car il me redoute comme si j'avais déjà trahi sa confiance. Un mot imprudent, et sans hésiter il me poignarderait, me fendrait la tête ou brûlerait ma maison. Songe que je ne puis braver ses menaces; il n'est pas de

(1) Vers 91

Digitized by Google

poisons chers aux rancunes d'un pareil homme. Donc, je t'en supplie, sois muet comme un membre de l'aréopage.

LE SATIRIQUE.

O Névolus-Corydon ! un riche peut-il avoir des secrets ? Ses esclaves se tairaient-ils, ses chevaux, ses chiens parleraient; que dis-je, ses portes aussi, et ses marbres. Il ferme les fenêtres, calfeutre les moindres fentes, éteint les lumières; la rumeur publique n'en est pas moins instruite de ce qui se passe chez lui. Personne ne couche dans sa demeure silencieuse? Ce qu'il aura fait au second chant du coq, le cabaretier voisin va le savoir avant le jour, le tout enrichi des commentaires de l'intendant, du chef de cuisine, de l'écuyer. Et devant quelles accusations hésitent ces gens-là, pour se venger des étrivières? Combien vous en trouverez qui vous aborderont malgré vous dans la rue, et vous infligeront les confidences de leur ivresse!

Le Maître ira-t-il les prier d'être discrets? peine perdue; il leur semble plus doux encore de divulguer un secret que de boire du Falerne volé, d'en boire autant que Laufella sacrifiant pour le peuple. Cent raisons nous conseillent le bien; mais il faut surtout n'avoir pas à craindre les propos de nos esclaves. Dans un mauvais serviteur, rien de plus mauvais que la langue. C'est le dernier degré de l'abjection, se placer par ses vices sous la dépendance de gens vêtus et nourris de votre blé, de votre argent.

Digitized by Google

NÉVOLUS.

Tes maximes sont bonnes, mais trop générales. Quels conseils vas-tu me donner, à moi? J'ai perdu bien du temps; mes espérances ont été souvent déçues! La jeunesse, cette fleur de notre triste et fugitive existence, se fane vite, et tandis que nous buvons, demandant des parfums, des couronnes, des jeunes filles, se glisse traîtreusement jusqu'à nous la vieillesse.

LE SATIRIQUE.

Ne crains rien; tu ne chômeras pas de protecteurs patients, tant que les sept collines resteront debout. Rome sera toujours le rendez-vous des infâmes qui se grattent la tête avec un seul doigt. Les chars, les vaisseaux suffisent-ils à nous amener les débauchés du dehors? Confiance! L'avenir te deviendra propice, surtout si tu mâches force balsamiques.

NÉVOLUS.

Hélas, laissons ces riantes perspectives aux favoris de la Fortune. Que mes reins me fassent vivre, je n'en demande pas davantage.

O mes Lares d'argile, vous que j'implore avec un grain d'encens, un peu de farine, une guirlande de fleurs chétives, quand mettrai-je ma vieillesse à l'abri du bâton et de la natte des mendiants. Vingt mille sesterces de revenus, placés sur de bons gages; quelques vases

Digitized by Google

d'argent sans ciselures, mais assez pesants pour me faire noter par un Censeur rigide comme Fabricius; enfin deux vigoureux esclaves de Mésie qui me portent doucement jusqu'au milieu des clameurs du cirque, est-ce trop exiger? Ah! je voudrais en outre un graveur toujours courbé sur son ouvrage, et un autre artisan habile à modeler de nombreuses statues...

Voilà qui me suffirait, puisque ma destinée est de vivre pauvre : Vœux modestes! et je n'ai pas même l'espérance de les voir exaucés! La maligne Fortune, quand je lui adresse mes prières, se bouche les oreilles avec la cire que portait Ulysse, et qui rendit ses matelots sourds aux chants des Sirènes.

Digitized by Google

SATIRE X

LES PRIÈRES AUX DIEUX

Du fleuve où naît le jour, du Gange à Gadès, dans tout l'univers, peu d'hommes savent discerner, entre mille apparences spécieuses, les vrais biens, et se défendre des chimères du préjugé.

Est-ce la raison qui dicte nos craintes ou nos espérances? Quelqu'un a-t-il jamais su concevoir un projet assez sage pour ne pas se repentir bientôt de son entreprise et du succès le plus désiré?

Des familles ont dû leur ruine complète à des vœux trop facilement exaucés. Sous la toge, sous la cuirasse, nous souhaitons ce qui doit nous perdre. Combien d'orateurs, par leur véhémente facondé, ont conspiré leur propre mort! Milon de Crotone succomba, victime de sa force trop jalousée.

Mais il est une autre cause à des malheurs encore plus nombreux; ce sont ces coffres gorgés d'or avec tant d'âpreté, cette ambition d'une fortune qui surpasse les autres patrimoines comme la baleine du Nord l'emporte sur les dauphins. Et cependant, aux jours maudits des Néron, c'est la somptueuse demeure de Longin, ce sont les vastes jardins

Digitized by Google

du trop riche Sénèque, c'est le superbe palais de Latéranus, que l'empereur fait cerner, envahir par toute une cohorte. Quant aux galetas, les sicaires s'en inquiètent bien! Voyagez-vous la nuit, si mince soit votre bagage, il vous fait redouter les embûches et le poignard d'un assassin; vous tremblez devant l'ombre d'un roseau s'agitant aux rayons de la lune. Qui chemine la bourse vide, chante aux oreilles du voleur.

Le premier de nos souhaits, le plus commun dans nos temples, est pour l'opulence. « Grandissent ma fortune et mon crédit! De tous les coffres-forts déposés au Forum, puisse le mien être le plus lourd! » Insensés! Est-ce dans l'argile que se boivent les poisons? Au fond d'une coupe d'or étincelante de pierreries, quand écume le vin de Sétia, frémissez!

N'avaient-ils pas raison, ces deux sages, l'un riant dès qu'il mettait le pied dehors, l'autre pleurant sans cesse? Toutefois, le sarcasme sied mieux à la satire, et je m'étonne que l'eau de ses yeux ait pu suffire aux larmes d'Héraclite. Démocrite riait donc à pleins poumons! Pourtant, on ne connaissait pas, dans sa patrie, nos robes prétextes, nos trabées, nos faisceaux, nos litières, nos tribunaux. Y voyait-on certain Préteur, tout raide sur un char élevé, tout fier de dominer la foule au milieu de la poussière du cirque, couvert de la tunique de Jupiter, et laissant flotter sur ses épaules un manteau de pourpre brodé, ample comme un vélarium de théâtre? Quelle énorme couronne, trop pesante à des fronts humains! Aussi, pour la tenir au-

Digitized by Google

dessus de la tête du Consul, est-il besoin des deux bras d'un esclave public. Oui, sur le même char, un esclave ! afin que le triomphateur se rappelle qu'il est homme. Regardez-le, portant à la main le sceptre d'ivoire surmonté de l'aigle impériale; devant lui, une foule de musiciens; sur deux rangées, les longues files de ses affranchis; puis, conduisant ses chevaux par la bride, des citoyens vêtus de blanc et que la sportule a faits ses amis. Jamais tableau semblable s'offrit-il au philosophe Thrace, lui qui déjà riait à la seule rencontre d'un homme. Cette sagesse prouve que sous un air épais, dans la patrie des moutons, peuvent naître de grandes intelligences. Rions des soucis, des joies vulgaires, quelquefois même des larmes. La Fortune nous menace-t-elle, comme Démocrite narguons-la du doigt. Certes, les vœux pour lesquels nous brûlons tant de cire aux genoux des Dieux sont au moins superflus, sinon funestes.

Les grandeurs, en butte à tant d'envie, ont précipité bien des ambitieux dans l'abîme. Accablés du poids de leurs titres, comment ces malheureux surnageraient-ils? Une corde, et la plus belle statue tombe de son piédestal; deux coups de hache, et le char triomphal, avec ses innocents chevaux de bronze, vole en éclats! Entends-tu les soufflets haletants aviver le feu dans la fournaise? On va fondre le colossal Séjan. Oui, cette image devant laquelle se prosternait le peuple romain, cette image, la seconde du monde entier, sera transformée bientôt en menus objets les plus vulgaires.

Digitized by Google

— Orne ta maison de lauriers! Courons au Capitole sacrifier un taureau magnifique et blanchi de craie. On traîne aux gémonies le cadavre du conspirateur; toute la ville se réjouit.

— Quelle fierté, quelle insolence sur son visage! Crois-moi, jamais je n'ai pu souffrir cet homme. Mais quel crime l'a perdu? Qui le dénonça; les indices, les témoins?

— Rien de tout cela. Une longue et verbeuse épître est venue de Caprée...

— Il suffit, je comprends de reste.

O fils de Rémus, c'est bien vous! La foule suit la Fortune, comme toujours, et insulte à ceux qui tombent. Si la déesse Nurscia eût mieux secondé le favori Toscan, si, plus confiant, le vieux prince s'était laissé surprendre, ce même peuple, à cette heure même, proclamerait ce même Séjan : Auguste! Le peuple! de quoi donc s'inquiète-t-il depuis qu'il n'a plus de suffrages à vendre? Il donnait autrefois la dictature, les faisceaux, les légions, toutes les dignités; il vit à présent dans un égoïsme absolu; il n'y a plus que deux choses dont l'attente l'excite, l'inquiète : « Du pain et les jeux du cirque! »

— Les victimes, dit-on, seront nombreuses.

— Assurément, la fournaise est immense. Je viens de rencontrer près de l'autel de Mars, mon ami Brutidius, la pâleur au front. S'il ne peut se disculper, j'ai peur que, nouvel Ajax, il ne soit contraint de se donner la mort. Vite, avant que les ennemis de l'Empereur ne soient jetés à la voierie, courons les fouler aux pieds;

Digitized by Google

et surtout faisons-nous remarquer de nos esclaves ! Que pas un ne puisse nier notre zèle, et nous traîner, garrottés et tremblants, devant les tribunaux.

Tels sont les propos qui circulent, et que la foule répète à voix basse.

Eh bien, veux-tu encore, comme Séjan, avoir tes flatteurs? Veux-tu ses trésors, et donner à l'un la chaise curule, à l'autre un commandement militaire? Veux-tu passer enfin pour l'appui, le tuteur du prince, retiré sur son rocher de Caprée avec sa troupe de sorciers Chaldéens ? Tu désires, à coup sûr, des centuries, des cohortes, une cavalerie brillante, et transformer ton palais en camp Prétorien. Pourquoi pas ? Tel qui ne songe à tuer personne, veut être en état d'infliger la mort. Cependant, où ne voit-on point, dans les honneurs et les prospérités, le nombre des maux dépasser la somme des jouissances ! Aux insignes de ce cadavre traîné dans la boue, ne préférerais-tu pas, soit une paisible magistrature à Fidènes, à Gabies, soit dans la solitaire Ulubre, la grossière tunique d'un Edile réglant les poids, faisant briser les mesures frauduleuses. Avoue-le, Séjan a méconnu les biens vraiment désirables. Soupirer sans cesse après des dignités nouvelles, souhaiter des richesses toujours croissantes, c'était construire une tour dont les nombreux étages devaient rendre l'abîme plus profond et plus terrible sa chute.

Et les Crassus, et les Pompée, et cet autre, César, qui façonna si bien au joug les Romains asservis, quelle fut la cause de leur perte? Le

Digitized by Google

rang suprême, cette conquête pour laquelle tous les artifices semblent permis; leurs vœux insatiables, dont les Dieux irrités firent des expiations, en les exauçant. Combien peu de rois descendent sans blessures au séjour des Ombres; combien peu de tyrans échappent à une mort sanglante!

L'éloquence, la gloire de Démosthène ou de Cicéron, tel est le but que nous montrons à nos enfants. « Donne-moi cette renommée! » demande à Minerve, pendant les Quinquatries, le moindre de nos écoliers, qui, suivi d'un jeune esclave porteur de son léger bagage, ne paie encore ses leçons qu'une obole. Mais cette éloquence, n'a-t-elle pas perdu ces deux orateurs? Pour tous deux leur génie n'a-t-il pas été comme un flot large et profond qui les a submergés? Le génie! C'est lui, Cicéron, qui t'a fait trancher la tête et les mains, car le sang d'un avocat médiocre n'a jamais rougi la tribune. Tu aurais bravé les poignards d'Antoine, si tu avais parlé toujours ainsi : « O Rome fortunée, sous mon consulat née... » Vers ridicule! De combien je te préfère à la seconde des Philippiques, œuvre divine, monument d'éternelle mémoire. Une mort cruelle attendait également ce fleuve d'éloquence tant admiré d'Athènes, dont il dirigeait à son gré le peuple pressé pour l'entendre. Des Dieux ennemis avaient sans doute présidé à sa naissance! Par quel sinistre destin son père, le forgeron aux yeux brûlés par l'éclat du fer rouge, lui fit-il quitter l'enclume à forger des épées, et son antre de Vulcain, pour l'Ecole d'un rhéteur?

Digitized by Google

Le butin fait à la guerre, une cuirasse clouée sur un tronc d'arbre surmonté d'un casque aux jugulaires pendantes, le timon d'un char, la poupe ornementée d'une trirème vaincue, de mornes captifs enchaînés sur le faîte d'un arc de triomphe, voilà ce qu'on estime au-dessus de tous les bonheurs humains. Puissant mobile, qui fit braver aux généraux grecs et romains, aux Chefs Barbares, tant d'épreuves, tant de périls. Ainsi, l'homme est plus avide de renommée que de vertu! O vertu, qui donc t'embrasserait pour toi-même si l'on supprimait l'attrait des récompenses? Oui, c'est à la Gloire qu'un petit nombre d'ambitieux sacrifièrent jadis leur patrie, dans l'espérance de vaines louanges, d'un titre à graver sur le marbre qui garderait leur poussière! Mais que faut-il pour renverser un tombeau? Le tronc stérile d'un figuier sauvage. Les sépulcres eux-mêmes sont tributaires de la Mort.

Vois ce qui reste d'Annibal, et dis-nous ce que pèsent les cendres du plus grand capitaine? L'Afrique, de l'Océan maure aux eaux tièdes du Nil, lui était un théâtre trop étroit. A l'Ethiopie, à mainte autre contrée remplie d'éléphants, il ajoute l'Espagne, puis il franchit les Pyrénées. La nature lui oppose les neiges des Alpes ; il dissout les roches à l'aide du vinaigre, et il s'ouvre la montagne. Maître de l'Italie, il veut avancer toujours. « Je n'ai rien fait, dit-il, tant que mes Carthaginois n'ont pas brisé les portes de Rome et planté mes enseignes au milieu de Suburre! » Mais attendons la fin. O Destinée! à son tour, il est vaincu. La fuite, l'exil! Le voilà, cet il-

Digitized by Google

lustre, cet incomparable client, assis à la porte du palais d'un roi, jusqu'à ce qu'il plaise au tyran de Bithynie de s'éveiller. Et ce conquérant qui bouleversa le monde, ne mourra pas d'un coup d'épée, d'une flèche, ni même d'une pierre; le poison de son anneau nous venge de tout le sang qu'il fit couler à Cannes. Insensé! Gravir les sauvages Apennins pour que nos enfants s'amusent de la caricature d'un général borgne huché sur un éléphant. Courage! Ces exploits fourniront matière aux écoliers de Rome, et tu deviendras une déclamation!

L'empire d'un monde ne contente point le jeune ambitieux de Pella. Dans les étroites limites de l'Univers, Alexandre étouffe comme un condamné entre les roches de Gyare ou de Sériphe. Qu'il entre à Babylone, la ville fortifiée par des potiers : un cercueil lui suffira. Seule, la mort nous fait voir combien l'homme est chose exiguë et misérable.

S'il faut en croire l'histoire de la Grèce, cette hardie menteuse, une flotte Mède a traversé le mont Athos; on prétend que ces innombrables vaisseaux, réunis bord à bord, fournirent aux chars un passage sur les mers immenses comme sur un terrain solide; on affirme que les phalanges Perses ont tari des rivières profondes, humé dans un repas des fleuves entiers; et quelles fables encore Sostrate ne célèbre-t-il pas, le verre à la main! Mais ce formidable Xerxès, comment est-il revenu de Salamine? Il avait fait battre de verges l'Eurus et le Corus, outrages que ne subirent jamais les vents dans les cavernes

Digitized by Google

d'Eole; il avait enchaîné Neptune même, et s'il ne le fit pas marquer d'un fer rouge, ce fut par excès de clémence. Eh bien, comment est-il échappé, ce Barbare que n'eût pas voulu servir le moindre des Dieux? Dans une barque, sur des flots pourpres de sang, à travers tant de cadavres que sa fuite en était retardée. Et voilà de quelles faveurs la Gloire paie ses courtisans!

« Prolonge mes jours, ô Jupiter; multiplie le nombre de mes années! » Heureux ou malheureux, n'est-ce pas ta plus fervente prière?

Cependant, combien de maux, et sans trêve, tyrannisent une vieillesse obstinée! Ce sont d'abord des traits déformés, hideux, méconnaissables; un front parcheminé, des joues pendantes, en un mot le masque des singes de la forêt de Tabraca. Du moins, la jeunesse offre-t-elle des contrastes : cet adulte est plus beau; cet autre est plus fort. Mais tous les vieillards se ressemblent : tête chauve, voix tremblante, nez humide comme dans l'enfance. Leurs gencives édentées peuvent à peine broyer le pain. Ils sont, les malheureux, une telle charge pour leur femme, leurs enfants, aux yeux de tous, dans leur propre conscience, qu'ils rebuteraient Cossus lui-même, l'intrépide coureur de testaments.

Leur palais engourdi ne trouve plus la même saveur au vin, à la bonne chère. Depuis longtemps, ils ont oublié les plaisirs de l'amour, ou s'ils veulent une réminiscence, il n'est plus d'excitant qui les réveille (1); forcés de languir sans espoir, cette lubrique impuissance peut

(1) Vers 205 208.

Digitized by Google

même les faire soupçonner de grandes infamies. Ce n'est pas tout. Quel attrait peut avoir pour eux un concert? Que leur importe le joueur de cithare le plus habile, Séleucus en personne, et tous nos musiciens illustres revêtus de leurs riches costumes? Il leur est bien indifférent d'occuper telle ou telle place au Grand Théâtre, eux qui entendent à peine le son bruyant des cors et les fanfares des trompettes. Un esclave leur crie aux oreilles quand une visite se présente ou lorsqu'ils ont demandé l'heure.

La fièvre peut seule redonner quelque chaleur au sang appauvri de leurs veines glacées. Comme une armée en bataille, toutes les infirmités leur font assaut, et s'il m'en fallait dire les noms, j'aurais plus vite compté les adultères d'Hippia, les malades tués par le docte Thémison dans un automne, les alliés dépouillés par Basilus, les pupilles circonvenus par Hirrus, les hommes épuisés en un jour par Maura l'efflanquée, les écoliers corrompus par Hamillus; enfin j'aurais plutôt fait d'énumérer les villas que possède aujourd'hui ce même homme dont les ciseaux résonnèrent, quand j'étais jeune, sur ma barbe touffue. Ce vieillard souffre des reins, cet autre de l'épaule; cet autre encore a les jambes paralysées. Un quatrième est aveugle et porte envie aux borgnes. Un dernier ne peut manger seul; à table, ses lèvres décolorées ne savent plus que s'ouvrir comme pour un bâillement; il est semblable à ces petits des hirondelles auxquels la mère apporte une pleine becquée, lorsqu'elle-même est à jeun.

Digitized by Google

Hélas, il y a une chose plus cruelle que l'affaiblissement du corps, c'est la décrépitude de l'esprit. On oublie le nom de ses esclaves; on ne reconnaît plus un ami qui la veille soupait à vos côtés; on méconnaît même ses enfants. Ses enfants! un testament indigne les déshérite en faveur d'une Phialé, tant est insidieuse une bouche vouée depuis longtemps à la prostitution.

J'admets que la raison surnage; il faut suivre le convoi de son fils, de sa fille, contempler le bûcher de sa femme bien aimée, les urnes renfermant les cendres de son frère, de ses sœurs. Vieillir dans les larmes, la douleur, un deuil perpétuel, au milieu d'une famille sans cesse décimée par la mort, tel est le supplice de ceux qui vivent trop longtemps.

Le roi de Pylos, au dire du grand Homère, nous fournit l'exemple d'une longévité presqu'égale à celle des corneilles. Heureux était-il sans doute d'ajourner la mort pendant mainte génération; heureux de compter ses années sur la main droite; heureux d'avoir bu si souvent le vin des vendanges nouvelles? De grâce, écoutez-le se plaindre des rigueurs du destin, accuser la lenteur des Parques, lorsque le feu consume la barbe de son vaillant Antiloque : « O mes amis, pourquoi vivre si vieux! Quel crime ai-je commis digne d'un tel châtiment? » Ainsi gémissaient Pélée pleurant Achille, Laërte regrettant Ulysse qu'il croyait la proie des flots. Si Priam fût mort avant l'audacieuse entreprise de Pâris, son Ombre, laissant Troie florissante, aurait, au milieu d'une pompe solennelle, rejoint les Mâ-

Digitized by Google

nes d'Assaracus; Hector et tous ses frères eussent porté le lit funèbre; Cassandre et Polyxène, déchirant leurs vêtements, frappant leur poitrine, auraient jeté les premiers cris de désespoir au milieu des Troyennes éplorées. Où l'a conduit ce surcroît d'existence? A voir son trône renversé, ses sujets égorgés, l'Asie livrée aux flammes. Alors, combattant débile, il dépose la tiare, revêt ses armes et vient tomber devant l'autel du tout-puissant Jupiter, tel qu'un vieux bœuf impropre désormais au labourage présente son col décharné au couteau de son maître ingrat. Encore cette fin déplorable est-elle d'un homme. Sa femme qui lui avait survécu, meurt désespérée et pousse, au lieu de sanglots, d'horribles aboiements!

J'ai hâte de puiser dans notre histoire. Je ne citerai ni Mithridate, ni Crésus, auquel Solon conseillait sagement d'attendre la fin d'une longue existence avant de croire au bonheur. L'exil, la prison, les marais de Minturnes, le pain qu'il dut mendier sur les ruines de Carthage vaincue, tels furent, dans sa vieillesse, les malheurs de Marius. Quel Romain, quel homme plus favorisé de la Fortune dans le monde entier, si rassasié d'honneurs et de gloire; il eût rendu l'âme au milieu de ses troupes victorieuses et de la foule de ses captifs Teutons, dans cette pompe guerrière ou, de retour à Rome, il allait descendre de son char triomphal? Les Dieux prévoyants avaient frappé Pompée, en Campanie, d'une fièvre mortelle; c'était un bienfait. Les prières du peuple, les larmes de tant de villes en

Digitized by Google

deuil obtinrent sa guérison, et le sort fatal à l'Italie comme à ce grand capitaine, voulut qu'il fût vaincu, puis décapité. Lentulus, Céthégus ne subirent pas semblable supplice, pareille honte; Catilina tombe, mais son cadavre n'est point mutilé.

Une mère, dès qu'elle aperçoit un temple de Vénus, souhaite la beauté à ses fils, et mieux encore pour ses filles, se complaisant alors dans les plus radieuses chimères.

— Qui pourrait la blâmer; les grâces de Diane ne font-elles pas l'orgueil de Latone?

— L'exemple de Lucrèce défend de désirer pour ses filles un visage aussi remarquable. Virginie aurait volontiers échangé ses charmes contre les difformités de Rutila. Quant à ton fils, s'il est beau, tu vivras dans des transes perpétuelles. Rarement on réunit les dons physiques et la pureté. Sa famille lui donnera le constant modèle des mœurs saintement antiques, rappelant les vertus des Sabins, soit! En le douant surtout d'un esprit candide, d'un front que la modestie fait aisément rougir, la Nature le combla de ses biens, je l'avoue, car ces présents sont plus efficaces que la contrainte et nos préceptes. Malgré tout, il ne lui sera pas permis d'être un homme. Un infâme corrupteur osera tenter jusqu'à ses parents. L'or rend si hardi! Les tyrans, dans leurs antres fortifiés, ne choisirent jamais un enfant disgracieux pour en faire un eunuque. Parmi les jeunes patriciens revêtus encore de la robe prétexte, Néron enleva-t-il un boiteux, un scrofuleux, un double bossu? Hélas, réjouis-toi de la beauté d'un fils qui bientôt va cou-

Digitized by Google

rir encore de plus grands dangers. Adultère public, à chaque pas il devra craindre les rancunes d'un mari; son étoile, plus heureuse que celle de Mars, lui fera-t-elle éviter les pièges? La fureur jalouse franchit souvent les bornes prescrites par les lois au ressentiment : l'un poignarde son rival, l'autre le fait déchirer à coups de lanières, un dernier veut pour vengeance le supplice du Mugile.

— Mon Endymion n'aura qu'une maîtresse, et l'aimera.

— Jusqu'à ce qu'il devienne, sans amour, pour de l'argent, l'amant de Servilia qu'il dépouillera même de ses bijoux. Quelle femme refuse jamais rien à l'homme qui la passionne? Le plaisir, voilà ce qu'elles veulent, Hippia comme Catulla, et la plus avare devient alors prodigue de largesses.

— Mais en quoi la beauté nuirait-elle à un adolescent chaste?

— Vois ce dont la sagesse d'Hippolyte et de Bellérophon fut cause : Phèdre et Sténobée, également dédaignées dans leur amour, ne respirent plus que vengeance. Une femme en arrive à la férocité quand chez elle la honte aiguillonne la haine.

Par exemple, quel conseil donner à Silius que la femme de César veut épouser? C'est un jeune patricien de mœurs irréprochables, d'un visage charmant; on le traîne aux genoux de l'impératrice; il va mourir de l'amour de Messaline. Depuis longtemps impatiente, elle l'attend couverte du voile des nouvelles mariées; le lit nuptial, aux tentures de pourpre, s'étale à ciel ouvert, dans les jardins. Le

Digitized by Google

million de sesterces est prêt, suivant l'antique usage. L'augure arrive, voici les témoins. Tu te figurais un hymen secret! Elle veut, elle, un mariage avec toutes les solennités légitimes. Choisis : il faut obéir, ou mourir sur l'heure. Si tu deviens son complice, tu peux compter sur un sursis; tu vivras jusqu'au moment où le crime, connu de Rome et du peuple entier, parviendra enfin aux oreilles du prince, le dernier à savoir les déshonneurs de sa maison. Tu prises assez quelques moments d'existence pour tout consentir? Peine perdue; il faudra toujours finir par tendre au glaive ce beau cou d'albâtre.

— Nous ne devons donc rien demander au ciel?

— Crois-moi, laisse les Dieux juges de tes véritables intérêts. Nous souhaitons les biens qui nous séduisent; ils nous accorderont d'utiles faveurs. Ils aiment mieux l'homme que l'homme ne s'aime lui-même. La passion, l'aveugle désir nous poussent-ils, je suppose, à vouloir des enfants, une femme ; les Dieux seulement savent ce que seront et cette femme, et le naturel de ces enfants.

— Je voudrais cependant former un vœu, ne serait-ce qu'un prétexte pour offrir à nos divinités les entrailles de quelque victime.

— En ce cas, demande une âme saine dans un corps valide. Que les Dieux te donnent un cœur ferme, au-dessus des terreurs de la mort, regardant le dernier jour comme un bienfait de la nature, capable de supporter les peines de la vie, inaccessible à la colère, aux vains désirs, préférant enfin les misères,

Digitized by Google

les travaux d'Hercule aux caresses de Vénus à la mollesse, aux festins de Sardanapale. Tous ces biens, du reste, tu peux les acquérir par toi-même : la vertu seule est une route sûre au bonheur. O Fortune! si nous avons la sagesse, ton prestige s'évanouit! C'est à nous, Fortune, uniquement à nous que tu dois ta place au ciel et ta divinité.

Digitized by Google

SATIRE XI.

LE LUXE DE LA TABLE.

Atticus fait chère lie : c'est un homme magnifique. Rutilus veut l'imiter ; quel fou ! Rien au monde porte-t-il plus à la moquerie qu'un Apicius dans l'indigence ? A tous les soupers, aux Thermes, sur les places, au théâtre, Rutilus est la risée du jour. Jeune encore, robuste, en état de porter le casque, le voilà, sans que l'empereur le commande ou l'interdise, le voilà contraint de se vendre pour écrire les règles de l'escrime sous l'impérieuse dictée d'un maître d'armes.

Combien de gens ont dans la vie un seul but : les délices de la table. Leurs créanciers souvent éconduits, afin de les saisir se postent auprès des marchés. Et remarquez-le : ceux-là veulent les services les plus raffinés, dont les affaires sont le plus compromises, la ruine imminente. Peu soucieux de la dépense, ils mettent à contribution toute la nature ; au résumé, les choses hors de prix leur semblent les meilleures. Mais comment trouver des ressources à de nouvelles dépenses ? On porte sa vaisselle en gage ; on brise, on vend par morceaux le buste de sa mère ; on trouve en-

Digitized by Google

core à dévorer quatre cents sesterces sur un plat d'argile; puis un jour on se voit réduit au pain du gladiateur.

Le luxe est relatif : telle prodigalité qui honore le riche Ventidius, chez tout autre deviendrait coupable. C'est pitié qu'un homme sachant combien l'Atlas surpasse les autres montagnes de Libye, ne fasse aucune différence entre un coffre-fort aux larges flancs et la plus maigre sacoche. Tu rêves un mariage, tu brigues une place dans l'auguste Sénat? Grave en ta mémoire, médite sans cesse cette sentence inspirée du ciel : « Connais-toi toi-même! » Thersite songea-t-il à disputer les armes d'Achille déjà pesantes pour Ulysse? Avant de plaider une cause difficile et de grand intérêt, tu dois te dire : « Suis-je vraiment un orateur, ou bien un Curtius, un Mathon, une machine à paroles? » Il faut apprécier ses forces, et ne pas se laisser entraîner dans les grandes ni dans les petites choses; même pour l'achat d'un poisson, ne convoite pas un surmulet quand ta bourse ne contient qu'un goujon. Quelle perspective, lorsque après avoir digéré ton patrimoine, engouffré dans ton ventre capital, revenus, mobilier précieux, troupeaux, domaines, tes ressources seront en raison inverse de tes appétits! Alors, tu vendras jusqu'à ton anneau de chevalier, comme Pollion, qui mendie le doigt nu.

Jamais gourmand n'arrive trop vite au bûcher; moins redoutable est pour lui la mort la plus cruelle que la vieillesse. Vois la pente fatale : on emprunte de l'argent; on le gas-

Digitized by Google

pille à la barbe du créancier; puis, quand il ne reste plus rien, quand la mine de la dupe s'allonge, on se réfugie à Baïa, où l'on se gorge d'huîtres. Il semble maintenant aussi simple d'abandonner la Ville pour ce honteux motif, que de quitter le bruyant quartier de Suburre, et de se retirer aux Esquilies. En fuyant sa patrie, on a quelque ennui, oui sans doute, un regret : Adieu les jeux du Cirque pendant toute une année. Mais que dis-je! est-il un front qui sache encore rougir? Combien peu de gens s'exilent de Rome! Cette pudeur est aujourd'hui ridicule.

Tu verras ce soir, mon cher Persicus, si, pour moi, la frugalité n'est qu'un prétexte à beaux discours; si ma vie, mes mœurs, ma table mentent à mes préceptes; tu verras si, gourmand timide, affectant de vanter le régime végétal, à mon esclave je demande tout haut : Un peu de farine bouillie; et furtivement : Quelque pâte exquise. Tu m'as promis de partager mon souper ; je t'accueillerai comme Evandre reçut Hercule, le héros de Tirynthe, et plus tard Enée, un hôte moins illustre, mais issu toutefois du sang des Dieux; et tous deux remontés au ciel, l'un après s'être noyé, l'autre en se brûlant sur le mont Œta.

Voici le menu du repas; nul des mets n'aura subi les artifices de nos marchands. J'ai fait venir de Tibur le plus gras, le plus tendre de mes agneaux; il n'a pas encore brouté l'herbe, ni les jeunes pousses des saules inclinés; du lait coule dans ses veines. Ma fermière a quitté ses fuseaux un instant pour nous cueillir des

Digitized by Google

asperges sur la montagne. J'ai là, dans la paille épaisse, de beaux œufs tout chauds, avec leurs couveuses. Je t'offrirai du raisin de la dernière récolte, aussi frais que s'il pendait au cep; enfin, nous aurons des poires de Signium, de Syrie, et dans les mêmes corbeilles des pommes mûres, parfumées, rivalisant avec celles du Picénum; tu pourras les goûter sans crainte; l'hiver, en les séchant, a corrigé la crudité de leur suc.

Ce modeste souper aurait été pour nos anciens sénateurs un festin somptueux. Curius faisait cuire lui-même à son humble foyer les légumes cultivés dans son petit jardin; aujourd'hui, le plus misérable des esclaves à la chaîne rejetterait cette grossière nourriture, car il se rappelle le fumet de certains plats dégustés aux lourdes vapeurs de la taverne. Autrefois on conservait précieusement pour les jours de fête un dos de porc séché sur une claie; afin de célébrer une naissance, on offrait à ses proches une tranche de lard avec quelque peu de viande fraîche, si l'on avait immolé une victime. A ce repas on voyait arriver, la bêche sur l'épaule, un parent illustré par trois consulats, le commandement des armées, la dictature; il quittait, cette fois plus tôt que de coutume, la montagne domptée par ses fertiles labeurs. A l'époque où les Fabius, le sévère Caton, les Scaurus, les Fabricius étaient redoutables au vice, lorsque l'austérité du censeur Salinator faisait trembler même son collègue, personne ne s'était encore posé cette question importante, dans quels parages nageaient les tortues dont l'é-

Digitized by Google

taille allait enrichir la noble et luxueuse couche des descendants d'Enée. Les lits étaient étroits, et sur les côtés, sans aucun ornement; le chevet de bronze représentait grossièrement une tête d'âne couronnée de pampres; là se jouaient de folâtres et rustiques enfants. Les aliments, les meubles, la maison, rivalisaient de simplicité. Nos rudes soldats étaient étrangers aux arts de la Grèce; quand ils trouvaient dans leur part de butin, après le sac d'une ville, quelque coupe ciselée par un maître, ils la brisaient pour orner les caparaçons de leurs chevaux enorgueillis; ou bien ils en faisaient fondre, pour leur cimier, l'image de cette louve s'apprivoisant par l'ordre du Destin et allaitant dans une grotte les deux jumeaux; ou bien encore une statuette de Mars nu, armé de son bouclier, de sa lance redoutable, et penché vers son ennemi qui succombe. L'argent brillait uniquement sur les armes. La farine bouillie, composant tout le repas, était servie sur des plats de terre étrusque. Ah! si nous devons envier quelque chose, envions ces mœurs!

La protection des Dieux se manifestait aussi plus sensible. Une voix céleste, entendue au milieu de la nuit dans toute la Ville, avertit nos aïeux que les Gaulois arrivaient des bords de l'Océan. Les Immortels daignaient nous servir d'augures. Un Jupiter d'argile, dont l'or n'avait pas encore souillé l'effigie, prodiguait aux Latins sa paternelle sollicitude.

Dans les siècles passés, nos tables étaient de bois; un noyer centenaire, poussé sur notre terre d'Italie et déraciné par l'Eurus,

Digitized by Google

servait à cet usage. Aujourd'hui, pour nos riches, un festin n'offre de plaisirs ; un turbot, un daim n'ont de saveur ; les essences et les roses ne répandent de parfums qu'à cette condition : posséder une immense table, à larges pieds d'ivoire, représentant un léopard, la gueule béante. Cette matière précieuse vient de Syène, du pays des Maures agiles ou des Indiens presque inconnus, et de la forêt Nabathéenne ; les éléphants se dépouillent là de leurs défenses, quand elles deviennent trop lourdes. L'ivoire ! voilà qui stimule la faim et redonne du ton à l'estomac. De simples supports d'argent révolteraient les convives autant qu'un anneau de fer au doigt. Aussi, combien je me garde de ces hôtes superbes. Ils compareraient leur luxe à mon bien-être, et mépriseraient mon heureuse médiocrité, car il faut bien l'avouer : je ne possède pas une once d'ivoire, pas un dé, pas un jeton ! Les manches de mes couteaux sont en os ; cependant, ils ne gâtent point les viandes, et la poule découpée n'est pas moins tendre.

Je n'ai pas pour écuyer tranchant un disciple sans rival de cet illustre Tryphérus dont l'école de découpage remplit de bruit tout Suburre lorsque ses élèves s'exercent à détacher, avec un fer émoussé, les membres de divers animaux : porc, lièvre, sanglier, gazelle, faisan de Scythie, flamant, chèvre de Gétulie ; tout un magnifique souper, en bois ! Mon maître d'hôtel ne sait pas enlever adroitement un filet de chevreuil, un blanc de pintade d'Afrique ; à peine fait-il un émincé de grosse viande, — et qu'il garde longtemps cette igno-

Digitized by Google

rance ! Un autre esclave rustique, plutôt vêtu que paré, te présentera des coupes de quelques as, des coupes plébéiennes. Ces deux serviteurs ne viennent pas de Phrygie ou de Lycie, et n'ont pas été chèrement payés au marchand. Si tu leur demandes quelque chose, parle en latin. Ils portent le même costume, avec les cheveux courts et plats ; aujourd'hui seulement ils seront, en l'honneur de notre hôte, un peu mieux peignés. L'un est fils de mon robuste bouvier, l'autre de mon berger. Le premier soupire après sa mère qu'il n'a pas vue depuis longtemps, regrette sa cabane et ses chevreaux tous bien connus de lui. C'est un enfant de figure candide et de pudeur plus ingénue encore, tels que devraient être ceux que revêt l'ardente pourpre. Il a cette voix fraîche qui témoigne de la chasteté (1). Il te versera du vin mûri sur les coteaux au pied desquels lui-même joua si souvent ; l'enfant et le vin sont du même cru.

N'espère pas, au milieu d'un cercle de chanteuses, voir de provocantes Gaditaines dont les ondulations de hanches, quand elles s'inclinent jusqu'à terre, excitent tant de transports ; danses lascives, âcres stimulants aux forces épuisées de nos riches. Que dis-je ! cette volupté ne leur suffit pas. Ils en souhaitent une autre, virile (2) et plus honteuse, plus frappante à leurs sens, plus prompte à leur jeter l'incendie par les yeux et par les oreilles. Mon humble maison n'admet pas de sembla-

(1) Vers 156-157.
(2) Vers 166-168.

Digitized by Google

bles passe-temps. Laissons le bruit des crotales, laissons les chants obscènes que n'oserait répéter la plus vile prostituée s'offrant nue dans un bouge, laissons tous les raffinements de la débauche à ceux-là qui n'ont pas honte de souiller leurs mosaïques grecques de Falerne vomi! A Rome, l'opulence fait tout pardonner. On trouve pour les gens pauvres les jeux de hasard une honte, l'adultère, une infamie Chez les grands, c'est de bon goût, ce sont gaietés permises. Quant à notre souper, il aura d'autres plaisirs. Nous entendrons des vers de Virgile et du père de l'Iliade, ces deux émules de génie entre lesquels la palme est indécise. A de tels chefs-d'œuvre qu'importe la voix, le débit du lecteur?

Sache éloigner les soucis d'affaires; goûte les douceurs du repos, puisque tu as le loisir de te reposer tout un jour. Point de questions d'intérêts. Ta femme, sortie dès le matin, a-t-elle l'habitude de ne rentrer que le soir, le visage enflammé, les oreilles rouges, les cheveux en désordre, la tunique froissée? ne m'apporte pas un front morne, un cœur plein de tristesses. Dépouille à mon seuil tes chagrins; oublie ta maison, la maladresse ou les vols des esclaves, et par-dessus toutes choses, l'ingratitude de tes amis.

On célèbre les jeux Mégalésiens en l'honneur de la Déesse du mont Ida. Le Préteur qui se ruine en chevaux pour ces fêtes, debout sur son char, comme un triomphateur, donne le signal en agitant la mappe. S'il m'était permis de le dire sans blesser un peuple nombreux, trop nombreux, Rome entière est dans le cir-

Digitized by Google

que. Quelles acclamations! Elles annoncent la victoire de la faction verte; sinon, l'épouvante, la consternation régneraient dans la Ville autant que le jour où nos consuls ont, à Cannes, mordu la poussière. Ce spectacle est bon pour les jeunes gens qui aiment le bruit, les paris téméraires, les courtisanes en vogue. Vous aussi, nouvelles épousées, allez, près de vos maris, souiller vos yeux de pantomimes dont personne n'oserait rendre compte en votre présence. Nous, mon cher Persicus, fuyons la foule, et viens au soleil d'avril nous rajeunir le front. Nous pourrions même, sans être montrés au doigt, aller au bain dès la cinquième heure. Mais trois jours de cette oisiveté nous causeraient de mortels dégoûts. La modération fait tout le prix des plaisirs.

Digitized by Google

SATIRE XII

—

LES COUREURS DE TESTAMENTS

Ce jour, Corvinus, m'est plus doux que celui de ma naissance.

Un autel de gazon dressé pour cette fête attend mes sacrifices : je vais immoler une brebis blanche à la Reine des Dieux ; une autre toison de neige à la Déesse qui porte sur son bouclier la Gorgone mauritanienne. Une troisième victime, plus indocile, raidit sa corde ; c'est un bouvillon impétueux, prêt pour l'holocauste, digne du vin des libations. Il dédaigne déjà les mamelles de sa mère, et laboure le tronc des arbres de ses cornes naissantes ; je le réserve à Jupiter Tarpéien.

Si j'étais riche ! si ma fortune égalait ma tendresse, on me verrait offrir un taureau plus gras qu'Hispulla, un taureau alourdi par sa masse, et que n'auraient pas nourri les prairies voisines de Rome ; son sang attesterait les pâturages plantureux de Clitumnes ; il mériterait un victimaire de premier ordre. C'est ainsi que je voudrais célébrer le retour d'un ami tout frémissant des dangers qu'il a courus, étonné lui-même d'être vivant.

Les hasards de la mer, les coups de foudre ne le menaçaient pas seulement. Une nuée voile

Digitized by Google

à l'improviste le ciel d'épaisses ténèbres ; une flamme éclate ; elle court sur les antennes ; chacun se croit frappé. Dans la terreur commune il n'y a pas de naufrage qui ne semble préférable à l'embrasement du vaisseau. Nos poëtes n'ont point décrit de scènes plus effrayantes. Mais ce n'est pas tout! Ecoute, et partage ma pitié, Corvinus, quoique cet autre malheur n'ait rien de plus terrible, quoique les exemples en soient communs à juger par les tableaux votifs de nos temples, ces tableaux avec lesquels Isis fait vivre nos peintres. Tous les périls, mon cher Catullus les a donc traversés.

Déjà les vagues avaient rempli la moitié du navire ; déjà les flots dont il devenait le jouet battaient ses flancs au gré de leurs violences ; la science du vieux pilote était inutile. Catullus résolut alors de céder à la tempête, de lancer ses richesses à la mer, imitant le Castor qui, trop heureux d'échapper en livrant aux chasseurs l'objet de leurs convoitises, lui-même se fait eunuque. « Jetez tout ce qui m'appartient! » disait Catullus, et il n'exceptait pas les choses les plus précieuses : tuniques de pourpre dignes de nos Mécènes délicats, étoffes teintes sur le dos des brebis par la nature même des pâturages, grâce à la vertu secrète des eaux et à l'influence de l'air de la Bétique. Il n'hésite pas à sacrifier, de ses mains, l'argenterie, des vases magnifiques, chefs-d'œuvre de Parthénius, un cratère ou plutôt une urne capable d'étancher la soif d'un Pholus ou de l'épouse de Fuscus. Puis des amphores, mille objets, et des cou-

Digitized by Google

pes où jadis avait bu le rusé Philippe, l'acheteur d'Olynthe.

Quel autre, au monde, préférerait aujourd'hui son salut à son argent, sa vie à ses trésors? Le plus souvent, nous n'économisons point pour vivre: aveuglément cupides, nous vivons pour thésauriser.

Catullus, lui, a déjà sacrifié la plus grande partie de ses richesses. Mais le danger n'a pas diminué; les vagues furieuses l'assiégent toujours. Il en est réduit à couper le mât, et certes la détresse est grande, si le seul moyen de sauver le navire, c'est de le mutiler.

Va, maintenant, et mets ton existence à la merci des vents! Confie tes jours à quelques planches mal jointes; vogue, séparé de la mort par l'épaisseur de quatre doigts, de sept au plus, suivant les charpentes! Mais souviens-toi d'emporter dans tes bagages, avec le pain et les cruches au large ventre, des haches contre la tempête.

Cependant la mer aplanit ses flots accumulés et se calme; le temps redevient propice aux navigateurs; le Destin triomphe de l'Eurus et de Neptune; les Parques souriantes couvrent leurs fuseaux d'une blanche laine, et vont encore filer des existences prospères. Les Aquilons prennent la douceur des Zéphyrs. Le vaisseau désemparé peut manœuvrer grâce à une ressource dernière, aux vêtements que les matelots se hâtent d'étendre en guise de voiles, celle de la proue ayant seule résisté. L'orage dissipé, l'espoir renaît avec le soleil. Alors apparaissent les collines où, délaissant Lavinium, bâtie par sa belle-mère, Iule fonda la

Digitized by Google

ville d'Albe, ainsi nommée à cause d'une truie blanche que les Troyens trouvèrent allaitant, chose inouïe, trente marcassins.

Enfin on double le phare Tyrrhénien, on pénètre dans les eaux que protégent deux môles puissants, avançant jusqu'à la haute mer leurs bras immenses qui semblent vouloir se détacher de l'Italie : superbes travaux, plus admirables que les ports creusés par la nature. Le pilote, avec les débris de sa poupe, gagne le fond de la jetée, où la vague est si bien endormie qu'un pêcheur de Baïa pourrait lui confier sa barque. Comme les matelots, la tête rasée, vont raconter avec joie leurs traverses, maintenant qu'ils sont hors de péril!

Allez donc, enfants, et veillez avec soin sur vos pensées, sur vos paroles. Entourez de guirlandes l'enceinte sacrée; versez la farine sur les couteaux des sacrificateurs; ornez l'autel de fleurs et de bandelettes. Je vous rejoins. Puis, ce devoir pieusement accompli, je reviens parer de couronnes légères mes petits Pénates de cire, brillants, mais fragiles. J'apaiserai Jupiter, notre protecteur. Je ferai fumer l'encens pour mes Lares paternels, et leur prodiguerai les violettes aux nuances diverses.

Bien! Tout respire la joie. A ma porte, de grands rameaux de lauriers et des lampes allumées depuis le matin attestent aussi un jour de fête.

Mais que mon empressement, Corvinus, ne te soit pas suspect. Catullus, dont le retour me fait élever ces autels, Catullus a des héritiers, trois jeunes enfants. Voyons, trouve un autre homme qui consente seulement à sacri-

Digitized by Google

fier une poule malingre, demi-morte, pour une amitié aussi peu productive? Une poule! C'est encore trop. Qui donc consacrerait même une caille au salut d'un père de famille? Ah! que Paccius ou Gallita, tous deux riches et sans enfants, ressentent les premières ardeurs de la fièvre, les portiques de nos temples se couvrent de tablettes votives. Pour cette guérison, il y a des gens qui promettent un sacrifice de cent bœufs, d'autres dévoueraient des éléphants, si on en vendait à Rome. Par malheur, ces animaux géants ne naissent pas sous notre ciel du Latium. Ils nous viennent des peuples noirs de l'Orient, et dans le troupeau impérial que nous voyons paître parmi la forêt des Rutules et les champs de Turnus, aucun n'est prêt à subir les ordres d'un simple citoyen. Ils savent que leurs ancêtres servirent jadis sous le Carthaginois Annibal, sous nos généraux, sous Pyrrhus, roi des Molosses, et qu'ils prenaient leur part du combat, en portant sur leur dos des tours et des cohortes. Oui, s'il était possible d'acheter des éléphants, Novius, sans retard, Pacuvius, plus vite encore, conduiraient aux autels l'énorme animal aux défenses d'ivoire; ils le consacreraient aux Dieux Lares de Gallita, comme la seule offrande digne de Dieux si puissants, et d'aussi fameux coureurs d'héritages.

Ce Pacuvius! Mais il serait capable, si la loi ne le défendait pas, de faire un holocauste des plus grands et des plus beaux de ses esclaves; lui-même il attacherait les bandelettes aux fronts des enfants et des femmes. Est-ce assez? S'il avait une fille prête à marier, il li-

Digitized by Google

vrerait au couteau sacré cette nouvelle Iphygénie, bien qu'il n'ait guère l'espoir qu'une biche vienne, comme dans la tragédie, prendre la place de la victime. Quel homme! quelle gloire d'être son concitoyen! Et sans doute, qu'importait le salut de la flotte grecque auprès d'un testament? Songez donc! si le malade échappe à Libitine, il ne manque pas de donner dans la nasse; après une preuve si remarquable de dévouement, il détruit ses premières tablettes, et d'un mot fait Pacuvius son unique légataire. Le vois-tu s'avancer alors triomphant au milieu de ses rivaux distancés! Vois-tu comme il importe de savoir à-propos renouveler le meurtre de la vierge de Mycènes!

Eh bien, vive Pacuvius! A lui la longévité de Nestor; qu'il possède autant de richesses que Néron en vola; qu'il entasse des montagnes d'or. Mais qu'il n'aime personne, et que de personne il ne soit aimé!

Digitized by Google

SATIRE XIII.

—

LA MAUVAISE FOI.

Toute action mauvaise répugne même à son auteur; tel est le premier châtiment d'une faute. On peut échapper aux rigueurs des lois, grâce à la fraude d'un Préteur corrompu, mais personne n'est absout au tribunal de sa conscience.

Sans doute, Calvinus, tu deviens victime d'une odieuse trahison, le crime de la bonne foi violée! Mais tu sais comme l'opinion publique s'en émeut? Du reste, ta fortune n'est pas si minime qu'une perte légère doive t'accabler; ce revers, bien d'autres l'ont subi; c'est un malheur trop commun au milieu des misères de la vie.

Donc, point de plaintes immodérées. La douleur d'un homme doit avoir des bornes; il ne faut pas être plus faible que malheureux. Ne peux-tu supporter la moindre des infortunes humaines? Quoi! l'indignation te brûle les entrailles, la rage te met l'écume aux lèvres, parce qu'un faux ami ne te rend pas un dépôt confié à son honneur. Un trait semblable étonne un homme né sous le consulat de Fontéius, et qui, déjà, laisse en arrière soixante années? Est-ce le fruit d'une si longue exué-

Digitized by Google

rience ? S'il est vrai que les divins préceptes de la philosophie nous apprennent à triompher des coups du sort, l'Ecole du monde, elle aussi, nous enseigne à souffrir patiemment de l'existence les maux de l'existence.

Il n'est si grand jour de fête qui fasse trève à la fraude, aux perfidies, aux vols, à la recherche de l'or dans tous les crimes, par le poignard et le poison. Les hommes de bien sont rares. Leur nombre égale à peine celui des portes de Thèbes ou des bouches du fleuve qui féconde l'Egypte. Nous vivons dans le neuvième âge, en des jours plus tristes que le siècle de fer, si bien que les noms manquent aux crimes et que la nature ne nous a pas fourni de métaux pour stigmatiser notre époque. Et nous en appelons aux Dieux et aux hommes, à plus grand bruit encore que les clients faméliques de Fœsidius, applaudissant leur patron ! Dis-moi, vieillard trop digne de porter la bulle, ignores-tu combien a d'attraits l'argent des autres ? Ignores-tu que ta simplicité fait rire le peuple, quand tu exiges du premier venu qu'il ne se parjure pas et qu'il croie à quelque divinité présente dans nos temples et sur les autels rougis de sang ! Ce furent autrefois les mœurs du Latium, avant que dans sa fuite Saturne déposât la couronne et prît la faux rustique ; mais alors Junon n'était qu'une enfant, et Jupiter, dans les grottes de l'Ida, ne tenait point le sceptre. Un banquet ne rassemblait pas les Dieux au delà des nues ; Ganymède et la belle épouse d'Hercule n'y servaient point d'échansons ; Vulcain, essuyant ses bras noirs de fumée n'arrivait pas tou-

Digitized by Google

jours des forges de Lipari, le repas achevé, les coupes vides.

Chacun des Dieux soupait chez soi; la foule des Divinités n'était pas si grande qu'aujourd'hui, et les cieux, contents de ce petit nombre, pesaient moins aux épaules d'Atlas. Le sort n'avait point assigné le sévère Empire de l'abîme à Neptune; au farouche Pluton ainsi qu'à sa compagne Sicilienne, la souveraineté des Morts. On ne connaissait aux Enfers ni les Furies, ni la roue d'Ixion, ni le rocher de Sisyphe, ni l'atroce vautour; enfin, exemptes de rois, les Ombres allaient joyeuses!

Oui, dans ce temps, l'improbité frappait de stupeur. Ne regardait-on pas comme un forfait inouï, un crime capital, qu'un jeune homme ne se levât point à l'aspect d'un vieillard, un enfant devant un jeune homme, lors même que celui-ci savait sa maison plus riche en fruits et en monceaux de glands? Quatre années de plus donnaient droit au respect; la barbe naissante était presque sacrée à l'égal de la vieillesse.

Aujourd'hui, si un ami ne nie pas un dépôt, s'il rend dans le même sac les sesterces avec toute leur rouille, son honnêteté tient du merveilleux; c'est un prodige à consigner dans les Livres Etrusques; c'est un miracle qui mérite le sacrifice d'une brebis couronnée. Pour moi, lorsque je rencontre un homme d'une intègre vertu, cette curiosité me rappelle un enfant à deux corps, une mule féconde; devant ce phénomène je me trouble comme si je voyais une pluie de pierres, un soc de charrue donner naissance à des poissons, un essaim pen-

Digitized by Google

dre en longue grappe aux voûtes d'un temple, un fleuve de lait, chose inouïe, rouler à la mer ses flots abondants.

Une fraude sacrilége t'enlève dix mille sesterces, et tu t'affliges. Mais un autre, dans les mêmes conditions, en a perdu deux cent mille; un autre encore, une somme plus forte et qu'un large coffre avait peine à contenir. Il est si naturel, si facile de mépriser les regards des Dieux, quand les hommes n'en doivent rien savoir! Ce misérable, vois-le niant un dépôt : comme sa voix est assurée; avec quel sang-froid il compose son visage! Il jure par les rayons du soleil, les foudres de Jupiter Tarpéien, la framée de Mars, les javelots de l'Augure-Dieu de Cirrha; il jure par le carquois de Diane chasseresse, sans omettre l'arc d'Hercule, la lance de Minerve, et par ton trident, ô Neptune! Il jurerait par toutes les armes de l'arsenal céleste. Est-il père, il s'écrie : « Si j'en impose, faites-moi manger la tête de mon fils chéri, apprêtée au vinaigre de Pharos! »

Il est des gens pour qui tout repose sur le hasard et ses caprices; ceux-là nient qu'un moteur préside à la marche du monde, et prétendent que la nature seule ramène les évolutions des jours et des années. Aussi leur main profane touche-t-elle intrépidement les autels.

D'autres croient aux Dieux, redoutent que l'expiation ne suive leur crime, et néanmoins se parjurent, en se disant : « Isis, dans sa colère, peut affliger à son gré mon corps, de son Sistre frapper mes paupières, du moment

Digitized by Google

où, même au prix de la cécité, je garderai cet argent dont je refuse la restitution. La phthisie, les ulcères, une jambe de moins, sont-ce là des maux intolérables? Le pauvre Ladas, s'il n'est pas hors de son bon sens, n'hésitera pas à souhaiter la course, pourvu qu'en même temps vienne la fortune. Qu'importe la gloire d'être sans rival à la cause, à quoi bon avoir reçu dans Pise le rameau d'olivier, pour mourir de faim! Elle est terrible, mais elle est lente, la colère des Dieux. S'ils prennent à cœur de punir tous les coupables, quand arriveront-ils jusqu'à moi? D'ailleurs, je réussirai peut-être à les apaiser; d'habitude ils sont indulgents à ces fautes. Enfin, le même crime n'a pas toujours les mêmes suites : à l'un, il vaut le gibet; à l'autre, le diadème! »

C'est ainsi qu'ils affermissent leur âme ébranlée par la crainte du châtiment. Et maintenant, appelle ton faussaire au temple! Il te précédera dans le sanctuaire; il est prêt à t'y entraîner avec force menaces. Dans une cause injuste, trop souvent l'audace passe aux yeux du vulgaire pour l'assurance de la bonne foi. Il joue donc son rôle avec toute l'adresse de l'esclave fugitif, dans la comédie de Catullus. Et toi, malheureux, tu t'écries alors d'une voix plus forte que celle de Stentor, d'une voix à couvrir celle de Mars dans l'Iliade : « O Jupiter, tu l'entends, et tes lèvres restent immobiles! Ta bouche, qu'elle soit de marbre ou d'airain, aurait dû confondre à l'instant l'impie. Pourquoi ce pieux encens brûlé sur tes autels; pourquoi ces victimes, cette offrande

Digitized by Google

des entrailles d'une truie blanche? Je le vois; il n'est pas de différence entre tes statues et celle de Bathylle le pantomime! »

Pour te consoler, Calvinus, écoute un ami qui n'est pas plus attaché aux préceptes des Cyniques qu'aux dogmes des Stoïciens, deux sectes ne différant guère que de costume; un ami qui n'admire pas davantage Epicure, vivant des seuls légumes de son jardin. Laisse aux malades en danger les grands médecins; tu peux, toi, confier tes veines à un élève de Philippe. Si tu me prouves que jamais sur terre action plus détestable ne fut commise, je me tais; frappe-toi le visage, meurtris ta poitrine, je ne m'y oppose point. Et puisque, après un malheur terrible, il est d'usage de s'enfermer chez soi, fais retentir ta maison en désordre de sanglots plus lugubres que pour une mort, car il s'agit de ton argent perdu! Voilà le cas où personne ne songe à feindre la douleur; on ne se contente pas de déchirer les bords de sa robe, de se frotter les yeux pour appeler les pleurs; quand on regrette ses pièces d'or, on verse des larmes sincères.

Mais si le Forum ne retentit que de plaintes semblables aux tiennes, si ceux-là même que démentent leur écriture et leur cachet osent encore, malgré dix témoins, soutenir que les tablettes sont fausses, et que l'empreinte de leur riche sardoine, renfermée dans un étui d'ivoire, ne prouve rien; alors crois-tu, mortel privilégié, qu'il faille t'exempter de la loi commune, comme si tu étais fils de la poule blanche, et nous autres de misérables poussins nés des œufs les plus vils.

Digitized by Google

Pourquoi te courroucer autant? Tu souffres un dommage bien léger, si tu veux jeter les yeux sur des forfaits autrement odieux. A ton voleur, compare l'assassin gagé, l'incendiaire qui, traîtreusement, allume le soufre et se cache lorsque les portes prennent feu. Que dis-tu des impies enlevant de nos vieux temples ces grands vases, dont la rouille même est vénérable, et les offrandes des peuples étrangers, et les couronnes consacrées par quelque roi des anciens temps? Faute d'une proie si riche, un sacrilége de bas étage limera la cuisse dorée d'un Hercule, la face de Neptune, enlèvera une feuille d'argent à la statue de Castor, et plus tard, criminel endurci, n'hésitera pas à fondre tout entier un Jupiter Tonnant. Enfin, que dis-tu de ces misérables qui achètent ou fabriquent des poisons, mais surtout du parricide, que l'on jette à la mer, cousu dans un sac de cuir, avec un singe, innocente victime!

Et tout cela n'est qu'une faible partie des crimes dénoncés, du matin au coucher du soleil, à Gallicus, le préfet de Rome. Sa maison, à elle seule, te pourrait édifier sur la moralité humaine. Entre ces murs passe quelques jours, et quand tu sortiras, de tes misères ose te plaindre!

Qui s'étonne de rencontrer des goîtres dans les Alpes; près du Nil une mère dont les mamelles sont plus grosses que son enfant? Qui s'étonne des yeux bleus des Germains, de leur blonde chevelure tressée et réunie en gerbe sur la tête? Personne; car ces caractères leur sont communs. Quand apparaissent les oiseaux

Digitized by Google

de Thrace, à cette nuée sonore, le Pygmée, frêle combattant, court aux armes; mais bientôt, de force inégale, enserré dans les ongles de son ennemi, il est enlevé par l'impitoyable grue. Si pareille chose arrivait ici, on éclaterait de rire. Mais dans cette contrée, bien que ces luttes se répètent souvent, aucun ne se moque, tout ce peuple de même taille n'ayant pas plus d'une coudée.

— Quoi! ce parjure ne payerait pas de la tête son forfait exécrable?

— Suppose-le courbé sous le poids des chaînes, prêt à mourir du supplice que tu vas désigner. Ta colère ne peut souhaiter rien de plus. Mais ta perte en sera-t-elle moindre; le dépôt te sera-t-il restitué? Quelques gouttes de sang, un cadavre mutilé, ce sont là d'odieuses satisfactions.

— La vengeance est un bien plus charmant que la vie même.

— Oui, pour ces esprits grossiers que tu vois s'emporter sans motif, ou sur la cause la plus futile. Si léger soit le prétexte, il suffit à leur colère. Mais tels ne sont pas les préceptes de Chrysippe, de Thalès, ce caractère indulgent, ni du vieillard voisin de l'Hymette au doux miel, lui qui, dans son injuste prison, n'eût pas voulu faire partager la ciguë à son accusateur. Ainsi l'heureuse philosophie, en nous enseignant la vertu, nous dépouille peu à peu de bien des préjugés, puis de tous nos vices. La vengeance est le plaisir des intelligences mesquines, des cœurs étroits, incomplets; la preuve, c'est que nul, plus qu'une femme, ne brûle d'assouvir ses rancunes. Et

Digitized by Google

d'ailleurs, pourquoi les crois-tu quittes, les coupables que la conscience de leur faute remplit d'épouvante, eux dont la pensée se fait le bourreau pour les frapper à bas bruit, mais de coups redoublés et sanglants. Ni le sévère Cœditius, ni Rhadamanthe n'ont inventé de peines plus fortes, de plus affreux supplices que la torture de porter dans son cœur, nuit et jour, le témoin de ses crimes.

Un Spartiate vint au temple d'Apollon; « devait-il rendre un dépôt, ou se l'approprier par un faux serment? » Il voulait connaître la pensée du Dieu : « Apollon approuverait-il une semblable action ? »

— Tu seras puni pour avoir même hésité, répondit la Pythonisse.

Notre homme, par crainte et non par bonne foi, restitua l'argent. Mais bientôt après il mourait, lui, ses enfants, sa famille, et jusqu'à ses parents les plus éloignés; l'oracle avait été véridique, et digne du célèbre sanctuaire.

Les Dieux punissent la seule intention du mal. Caresser la pensée d'une faute, c'est être déjà coupable. Qu'est-ce donc, le crime accompli? Plus de trêve aux poignantes inquiétudes, même à table. Le malheureux! sa gorge desséchée comme par la fièvre, refuse le passage aux aliments entassés dans sa bouche et rejette le vin, même celui d'Albe, dont la vieillesse a tant de prix. Offrez-lui d'un nectar plus exquis encore, les rides s'épaississent sur son front, comme s'il buvait du falerne aigre. La nuit, ses sens troublés lui permettent-ils de goûter un instant de sommeil, trouve-t-il pour ses membres longtemps agités sur sa couche

Digitized by Google

un peu de repos, soudain l'autel de la Divinité outragée se présente terrible à son esprit; une chose surtout le glace d'épouvante, c'est ton apparition, Corvinus, au milieu de ses songes. Ton image, de proportions surhumaines et revêtant une forme presque sacrée, achève de le confondre, et le force d'avouer son forfait. Voilà les gens qui pâlissent et tremblent à la lueur seule d'un éclair; voilà les gens qui restent anéantis d'épouvante aux premiers grondements de la foudre, comme si le tonnerre était moins une chose accidentelle, le résultat du choc furieux des vents, qu'un feu vengeur tombant sur la terre pour les châtier. La tempête les épargne-t-elle? Ils en attendent une seconde au milieu de terreurs plus fortes encore; la sérénité du ciel n'est pour eux qu'un sursis plein d'angoisses. Eprouvent-ils les fièvres de l'insomnie, ou dans la poitrine quelque douleur aiguë, ils ne doutent pas qu'une implacable Divinité ne les frappe de ces souffrances; ils croient que telles sont les flèches, les armes des Immortels. Ils n'oseraient point promettre à Jupiter une brebis, une crête de coq à leurs Dieux Lares. Un criminel aux prises avec la maladie a-t-il le droit d'espérer? Plus que lui, la moindre victime mérite de vivre.

L'esprit des méchants est mobile, plein d'indécisions : au moment du crime, quelle audace! Un instant après, la conscience du juste et de l'injuste reprend ses droits; puis l'inflexible habitude les ramène au mal dont ils viennent de rougir. Qui donc s'est arrêté sur la pente fatale? S'en tient-on jamais à la première infamie? Une fois chassée, la pu-

Digitized by Google

leur ne revient plus au front de l'homme.

Ami, tu peux me croire : ton Parjure donnera tôt ou tard dans les filets de la justice. Il terminera ses jours au fond d'un cachot obscur, ou sur l'un de ces rochers de la mer Egée, qui virent tant d'illustres proscrits. Tu goûteras les joies amères de la vengeance, et tu conviendras alors que les Dieux ne sont ni sourds ni aveugles!

Digitized by Google

SATIRE XIV

—

LES EXEMPLES.

Combien de fautes méritant l'improbation publique, combien de vices, Fuscinus, capables de flétrir sans retour les plus brillantes qualités, résultent des mauvais exemples donnés par les parents eux-mêmes à leurs enfants!

La coupable passion du jeu captive ce vieillard? Vois son jeune héritier : il porte encore au col la bulle d'or, il joue déjà. Sa petite main agite un cornet et des dés en miniature.

Faudra-t-il mieux augurer de ce fils auquel son père, un vieux maître en gloutonnerie, a vite appris l'art de cuire les truffes, de mariner des champignons et des becfigues dans une saumure commune? Laisse grandir notre apprenti gourmand! Qu'il passe sa septième année, et toutes ses dents à peine repoussées, on aura beau l'entourer de mille précepteurs plus graves et plus barbus les uns que les autres, toujours il désirera une table délicate, jamais il ne voudra dégénérer de la grande cuisine paternelle.

Rutilus peut-il inspirer à ses enfants la mansuétude, l'équité punissant légèrement les

Digitized by Google

peccadilles légères? Peut-il leur enseigner que les corps de nos esclaves sont formés de la même argile, et leurs âmes des mêmes éléments que les nôtres; ne leur inoculera-t-il pas plutôt la cruauté, lui qui, tyran de sa maison tremblante, nouveau Polyphème, Antiphate nouveau, se pâme au bruit des verges, ce sifflement douloureux qu'il préfère aux mélodies des Sirènes? Bonheur complet, s'il peut mander le bourreau pour marquer d'un fer rouge un malheureux ayant égaré deux misérables loques! Quelle leçon pour un jeune homme que la vue d'une pareille joie, à l'inspection des cachots de ville et des ergastules des champs, au grincement sourd des chaînes.

Comment la fille de Larga ne serait-elle pas adultère? Si rapidement qu'elle les nomme, je la défie de citer les amants de sa mère sans reprendre haleine jusqu'à trente fois. Vierge, elle fut la confidente des désordres maternels; ces confidences, aujourd'hui, lui dictent les billets tendres qu'elle fait porter par les mêmes complaisants d'autrefois.

Ainsi le veut la Nature : les exemples domestiques nous corrompent bien plus vite, bien plus sûrement, quand le vice pénètre en nous par des modèles d'une imposante autorité. Un ou deux enfants résisteront peut-être, si Prométhée a pris soin de pétrir leur cœur d'un limon meilleur et plus généreux, mais les autres, entraînés sur l'aveugle pente, tourneront dans le cercle des erreurs paternelles qui leur furent trop enseignées.

Donc, garde-toi de la moindre action coupa-

Digitized by Google

ble. Et quel motif puissant de bien vivre! Tes fils pourraient suivre tes déportements. L'homme est un imitateur docile des choses mauvaises et honteuses. Chaque peuple, sous chaque ciel, compte un Catilina; mais cherchez des Brutus et des Catons! Que rien de ce qui peut faire rougir les yeux ou les oreilles n'approche du toit où s'abrite le premier âge. Hors d'ici les femmes perdues! Silence aux chants nocturnes des parasites! On ne saurait trop respecter l'enfance. Médites-tu, Fuscinus, un sinistre projet? Que la pensée de ton fils au berceau, que la candeur de ses jeunes années te soient un bouclier contre le mal. Dans la suite, si ce jeune homme venait à mériter le blâme du censeur; si, non content de rappeler ta taille, ton visage, il se montrait aussi ton fils par ses mœurs; s'il allait plus loin encore sur le chemin de la corruption, comment l'arrêter, lui faire de justes reproches, le menacer de changer l'ordre de ton hérédité? De quel droit oserais-tu montrer le courroux et le pouvoir d'un père, quand à ton âge tu fais pis que lui, vieux fou, cervelle éventée!

Tu attends un hôte, et tes esclaves sont sur pied :

« Nettoyez ce parvis, dis-tu d'une voix pressante, et le fouet à la main; redonnez du lustre à ces colonnes; que cette maigre araignée descende avec toute sa toile; celui-ci prendra soin de mes plats d'argent, celui-là des vases ciselés.

— Hélas, tu trembles que l'ordure d'un chien dans ton atrium, qu'un peu de boue sous tes

Digitized by Google

portiques, n'offusquent les regards d'un ami! ce sont pourtant des malheurs que le plus petit esclave, avec de la sciure de bois, réparerait sans peine. Mais t'inquiètes-tu que, dans le foyer sacré de la famille, ton enfant ne rencontre aucune souillure, aucun vice? Tu donnes un citoyen à la patrie? pour mériter la reconnaissance du peuple, que ton fils soit utile au pays, savant agriculteur, général habile, juge éclairé dans les arts de la paix. A cette fin, il importe beaucoup dans quels principes, par quels exemples tu l'as instruit. La cigogne nourrit sa couvée de lézards et de serpents trouvés dans les endroits déserts; c'est lui apprendre, lorsqu'elle aura ses plumes, à chercher, elle aussi, des reptiles. Le vautour abandonne les carcasses de chevaux et de chiens, les cadavres des criminels au gibet, pour revoler vers ses petits, leur apportant quelques lambeaux putrides; dès qu'ils feront leur nid sur un arbre séparé, nous les verrons avides de la même pâture. L'oiseau familier de Jupiter, lui, chasse noblement dans les forêts le lièvre et le chevreuil, qu'il dépose en son aire; aussi, quand les aiglons auront pris l'essor, la faim les stimulant, ils s'attaqueront à cette riche proie dont ils ont goûté au sortir de l'œuf. »

Centronius avait la fièvre de bâtir : tantôt sur les plages sinueuses de Gaëte, tantôt sur les collines de Tibur ou de Préneste, il élevait les faîtes de ses villas. La Grèce, les pays les plus lointains, fournissaient le marbre de ces constructions plus somptueuses que les temples d'Hercule et de la Fortune. C'est ainsi

Digitized by Google

que les bains de l'eunuque Posidès surpassèrent les splendeurs du Capitole. Toutefois, par cette manie invétérée, Centronius diminua son patrimoine, fit une brèche à sa fortune, bien qu'il laissât encore des richesses considérables. Son fils voulut follement construire de nouveaux palais avec des matériaux toujours plus précieux, et sa ruine fut complète.

Celui que le sort a fait naître de parents observateurs du sabbat, n'adore que les nuées et la majesté du ciel. A l'exemple de sa famille, il croit la viande de porc aussi sacrée que la chair humaine; bientôt il se fait circoncire. Elevé dans le mépris des lois romaines, ce qu'il apprend, ce qu'il pratique, ce qu'il vénère, c'est le droit judaïque et les dogmes consignés par Moïse dans un livre mystérieux. A quelqu'un ne révérant pas les mêmes symboles, il n'indiquera ni son chemin, ni la fontaine voisine. D'où viennent ces superstitions? De son père qui, un jour sur sept, plongé dans une complète inaction, n'eût osé s'acquitter d'aucun des soins de la vie.

Les jeunes gens, si faciles par nature aux entraînements du mal, se plient difficilement à une seule chose : l'avarice. En effet, ce vice prend les dehors mensongers d'un semblant de vertu : démarche grave, visage et mise sévères; aussi, combien d'éloges prodigués à l'avare!

« C'est un homme frugal, un homme soigneux, un homme dans les mains duquel une fortune est plus en sûreté que sous la garde du Dragon des Hespérides. »

Digitized by Google

Le peuple ne considère-t-il pas ce personnage comme un artisan admirable, merveilleux, dont le patrimoine va toujours augmentant? Oui, sans doute, il centuple son revenu, mais tous les moyens lui sont bons, mais ses scrupules ne laissent pas un instant reposer l'enclume, ni le feu s'éteindre.

« Parlez-moi des avares pour être intimement heureux! » s'écrie un père qui par-dessus tout estime les richesses, et croit impossible le bonheur dans la pauvreté.

Il exhorte donc ses fils à prendre cette route, à s'enrôler dans cette confrérie, et comme les vices ont aussi leurs premiers éléments, il s'empresse d'inculquer à ses élèves d'abord les moindres détails de la plus sordide économie, puis l'insatiable passion d'acquérir. Il rogne sur les portions de ses esclaves, espérant tromper leur estomac; lui-même reste sur sa faim et ne peut se résoudre à manger tout son pain azuré de moisissure; pendant les chaleurs de septembre, il ménage pour le lendemain un reste du hachis de la veille; il enferme un plat de fèves aigries, une moitié de silure avancée; il compte les filandres qui restent d'une feuille de poireau, si bien qu'un mendiant de nos ponts refuserait de s'asseoir à sa table.

A quoi bon la fortune au prix de semblables privations? Folie incontestable, frénésie manifeste, vivre de misère pour mourir dans l'opulence. Ses coffres sont pleins à regorger! l'avare sent sa fièvre croître avec son trésor. Moins on possède, moins on désire. Allons, achète cette autre métairie, puisque tu ne te contentes pas d'un seul domaine. Et cette ac-

Digitized by Google

quisition, tu veux l'arrondir ? La récolte du voisin paraît plus abondante et d'un grain supérieur ; marchande donc ce champ, puis ce bouquet de bois, et ce coteau que blanchit le feuillage de nombreux oliviers. Si le propriétaire ne cède à aucune offre, malheur à lui ! On lâche sur les jeunes épis, nuitamment, des chevaux étiques et fourbus, un troupeau de bœufs décharnés qui, mourants de faim, ne rentreront à l'étable que rassasiés, quand la récolte printanière sera détruite comme avec une faux. On aurait peine à compter le nombre des malheureux pleurant ces dévastations, et combien furent obligés de la sorte à vendre leur petit héritage. Mais aussi, comme on t'accuse ! Les trompettes de la renommée en retentissent.

« Quel tort cela me fait-il ! Je ne donnerais pas une cosse de lupin pour tous les éloges de tout le voisinage, s'il fallait me contenter de quelques gerbes de blé dans un étroit sillon.

— La richesse t'exemptera sans doute des maladies, des infirmités ? Tu échapperas aux soucis, aux chagrins ! A ce compte, les Destins te réservent une vie et plus longue et plus heureuse, si tu possèdes enfin, à toi seul, autant de champs cultivés que tout le peuple romain en labourait sous le roi Tatius. »

Autrefois nos vétérans, brisés par l'âge, après avoir soutenu les guerres Puniques, bravé Pyrrhus et le glaive de ses terribles Molosses, recevaient de la République, en récompense de leur courage, tout au plus deux arpents de terre. Aucun d'eux, pourtant, ne trouvait trop

Digitized by Google

modique ce loyer de leurs peines et de leur sang; personne n'accusait la patrie d'épargne et d'ingratitude. Ce mince patrimoine nourrissait le père et la nombreuse famille entassée dans sa cabane. Autour du lit de l'épouse nouvellement accouchée, se jouaient quatre enfants dont trois étaient les siens, et l'autre le fils d'une esclave. Lorsque les grands frères revenaient de la vigne ou de la charrue, la bouillie, sur de vastes plats, fumait abondamment. Aujourd'hui, cette même étendue de terre suffit-elle pour un jardin? De là, presque tous les crimes, car de toutes les passions humaines aucun vice n'a composé plus de poisons, aiguisé plus de poignards que cette âpre fièvre de richesses sans bornes. Celui qui rêve la fortune la rêve immédiate. Quel respect des lois, quelle crainte des Dieux, quelle pudeur de soi-même peut-on attendre de la cupidité qui marche à son but!

« Enfants, disaient jadis les Marses, les Herniques, les vieillards du Vestinum, vivez contents de ces cabanes, de ces collines. Demandez à vos charrues le pain nécessaire à vos familles. La vie des champs est agréable aux Dieux qui, protecteurs des campagnes, nous ont déjà donné le froment savoureux pour remplacer le gland, première nourriture des humains. Lorsque, sans rougir, l'homme se contente, contre la neige et l'Eurus glacé, de grandes guêtres et d'un vêtement de peau retournée, comment ferait-il le mal? C'est la pourpre étrangère, heureusement inconnue à nos climats, qui conduit au crime, au sacrilége! »

Digitized by Google

Tels étaient les préceptes de nos pères à leurs descendants. Aujourd'hui, au milieu de la nuit, au milieu de l'hiver, on éveille son fils :

« Debout, jeune homme! prends tes livres. Vite, déclame un plaidoyer, étudie nos vieilles lois, ou demande dans un mémoire le bâton de centurion. Dans ce cas, aie bien soin de faire remarquer à Lælius, comme une bonne note, ta tête vierge du peigne, tes larges épaules, tes formes velues. Cours renverser les tentes des Maures, les forteresses des Brigantes, afin que ta soixantième année te vaille le riche grade de porte-aigle. Si tu répugnes aux trop longues fatigues des camps, si l'éclat des clairons agit trop violemment sur tes entrailles émues, achète des marchandises pour les revendre deux fois plus cher, et transporte-les au delà du Tibre, sans scrupules ni sottes distinctions entre le cuir et les parfums. L'argent, quel qu'il soit, a toujours bonne odeur. N'oublie pas cette maxime d'un poëte, maxime digne des Dieux et de Jupiter même : Ce que tu as, personne n'en demande la source; ce qu'il importe, c'est d'avoir. »

Ces conseils, les vieilles femmes les donnent aux petits garçons dès qu'ils peuvent demander un as ; quant aux petites filles, cela, elles le savent avant leur alphabet.

« Sot orgueil! dirais-je à ce père excitant son fils par de tels avis ; qui te presse? Je te promets que l'élève devancera le précepteur. Sois tranquille, tu seras surpassé comme Pélée par Achille, Télamon par Ajax. Aie pitié de son enfance : le germe de ses

Digitized by Google

vices naturels n'a pas eu le temps de se développer. Mais aussitôt qu'il peignera ou rasera sa barbe, tu le verras la main sur les autels, sur la statue de Cérès, vendre à bas prix les faux témoignages et le parjure. Une bru va franchir votre seuil ; est-elle riche, sa dot lui vaut un arrêt de mort. La malheureuse ! Comme ton fils l'étouffera des deux poings pendant son sommeil. Car les richesses, crois-tu qu'il va les poursuivre et sur la terre et sur les mers ? Non ; une voie rapide les lui donne ; le plus grand crime ne coûte pas le moindre travail.

— Mais ces horreurs, je ne les ai jamais conseillées, autorisées ?

— Si fait, tu es même la seule origine, la seule cause de cette dépravation. Inspirer à ses enfants l'amour d'une grande fortune, par de sinistres conseils leur inculquer l'avarice, permettre qu'ils recourent à la fraude pour doubler, tripler leur avoir, c'est précipiter l'attelage, lui abandonner les rênes. Tu le rappelles ! il n'écoute plus, il te méprise, et sur la pente roule emporté. On a pour soi-même une si grande somme d'indulgence que jamais on ne croit avoir failli autant qu'on aurait pu le faire. Tu dis à ce jeune homme que c'est folie de donner à son ami, de soulager la misère de son parent ! C'est lui enseigner les captations, le vol, la poursuite, par tous les crimes, de ces richesses dont la frénésie est chez toi ce qu'était dans le cœur de Décius l'amour de sa patrie, et chez Ménecée le dévouement à Thèbes, cette Thèbes où, si la Grèce a dit vrai, des dents d'un dragon sont

Digitized by Google

nés et se ruèrent au combat mille soldats tout armés, clairons en tête. Aussi verras-tu l'incendie, dont tu allumas la première étincelle, s'étendre au loin et tout dévorer. Toi-même tu ne seras pas épargné : j'entends les rugissements de ce lion emportant dans son antre le maître épouvanté qui le dressa. Les astrologues savent le nombre de tes jours. Mais qu'il est long d'attendre les Parques oublieuses! Avant qu'elles aient coupé le fil de ton existence, tu mourras. Tu gênes ton fils, tu retardes ses projets. Ne comprends-tu pas que ce jeune homme est jaloux de ton opiniâtre vieillesse ? Mande au plus vite Archigènes, achète les contre-poisons de Mithridate, si tu veux encore cueillir la figue, respirer les roses de l'an prochain. Il est quelquefois bon pour un roi, pour un père de prendre, avant ses repas, de l'antidote.

Je t'offre un plaisir plus complet que tous les divertissements donnés sur la scène ou dans le cirque par nos fastueux Préteurs. Regarde au prix de quels périls on accroît un patrimoine, on emplit un coffre d'airain qu'il faut placer sous la garde du vigilant Castor, depuis que Mars Vengeur s'est laissé voler ses armes et a perdu jusqu'à son casque. Laisse les fêtes de Flore, de Cérès, de Cybèle; les agitations humaines sont un bien autre spectacle! Les voltiges, les danses de corde ont-elles rien de plus curieux que ton éternel séjour, à poste fixe, sur un vaisseau battu de tous les vents, pour rapporter de Sicile, heureux navigateur, quelques sacs de safran ou le vin épais des antiques rivages de la

Digitized by Google

Crète, dans des cruches compatriotes de Jupiter? Le pauvre hère, qui, d'un pas inquiet, parcourt la corde raide, assure ainsi son existence, gagne là son pain et son abri. Toi, l'ambition seule de mille talents d'or, de cent villas, te fait audacieux. Vois ce port, vois la mer couverte de ces immenses vaisseaux; déjà les océans sont plus peuplés que la terre! Une flotte fait voile partout où l'appelle l'espoir, l'amour du lucre. On ne court pas seulement les mers de Carpathie et de Gétulie; le détroit de Calpé, on le franchit; on va bien plus loin encore, jusqu'aux colonnes d'Hercule, entendre le soleil crépiter comme un globe de feu en se plongeant dans l'Atlantique. Et de toutes ces peines, la suprême récompense est de revenir avec un sac d'or! Mais l'or ne vaut-il pas que l'on brave les Tritons et les autres monstres marins.

La folie est de bien des genres : l'un, jusque dans les bras de sa sœur, est épouvanté par les serpents et les torches des Euménides; l'autre, qui assomme un bœuf, croit entendre gémir Agamemnon ou le roi d'Ithaque. Celui-là, non moins insensé, ne met pas en lambeaux ses vêtements, mais il surcharge de marchandises le pont de son navire, et se contente d'une planche pour le séparer de l'abîme. Oui, certes, il faut un curateur à cet homme, puisque le seul mobile de tant de peines, de tant de dangers, c'est pour lui quelques minces rondelles d'argent frappées d'une exergue et d'une effigie.

Les nuages montent, l'éclair brille :

« Levez le câble, ordonne néanmoins notre

Digitized by Google

marchand de poivre ou de froment ; ce temps sombre, à l'horizon cette bande noire n'ont rien d'effrayant ; c'est un orage d'été !

— Imprudent ! Cette nuit même, peut-être, tu tomberas de ton vaisseau fracassé, et par les vagues emporté, écrasé, tu nageras la ceinture aux dents et de la main gauche allégeant le poids de ton trésor. Ce matin, au gré de tes désirs, tout l'or que le Tage et le Pactole roulent dans leur sable brillant n'aurait pas suffi ; demain, ton ambition va se borner à la plus maigre pitance, à quelques haillons recouvrant tes membres glacés, lorsque, pauvre échappé du naufrage, tu devras mendier ta vie, n'ayant pour toute ressource que le tableau de ton désastre. »

Et ces richesses conquises si péniblement, quelles craintes de les perdre, quels soucis plus poignants pour les conserver ! Grande misère, la garde d'une grande fortune. L'opulent Licinus, qui tremble pour ses trésors : statues, ivoires, vases d'ambre, meubles incrustés d'écaille, a fait entourer son palais de réservoirs d'eau ; chaque nuit, en cas d'incendie, une cohorte d'esclaves est sur pied. Le feu ne prend point au tonneau où Diogène loge tout nu ; brisez-lui sa maison, demain il la remplace, ou bien avec du plomb le Cynique en ressoude les morceaux. A la vue de cette niche dont se contentait le grand homme, Alexandre comprit combien sans ambition on est plus heureux qu'un prince convoitant l'univers, et qui peut rencontrer sur sa route autant de défaites que de triomphes. Ton pouvoir, que devient-il si nous savons modérer

Digitized by Google

nos désirs, ô Fortune! A nous, à nos passions seules, tu dois ta divinité.

« Mais de quels revenus faut-il se contenter?

— Ceux-là suffisent, qui nous garantissent de la soif, du froid, de la faim; c'était l'opulence dont jouissait Epicure dans son jardin, et Socrate, avant lui, dans son étroite maison. Ce que veut la nature, la philosophie le veut également. Je semble t'accabler à plaisir de ces austères modèles? Soit; une concession aux mœurs de notre époque : Amasse la somme que la loi d'Othon exige des chevaliers afin de siéger au théâtre sur l'un des quatorze premiers gradins. Quoi! tu fronces le sourcil, tu fais encore une moue dédaigneuse. Eh bien, double, triple cette somme de quatre cent mille sesterces. Ton avidité est-elle repue? Non; tu caresses bien d'autres rêves! Alors, toutes les richesses de Crésus, celles des rois de Perse, celle même de Narcisse, auquel Claude ne sut rien refuser, rien, y compris la mort de sa femme, ordonnée par l'audacieux affranchi, tous les trésors du monde, dis-je, ne satisferont jamais ta folle cupidité. »

Digitized by Google

SATIRE XV

—

LE FANATISME.

Chacun sait, Volusius; à quelles ridicules divinités l'Egypte insensée prostitue ses prières.

Tantôt son peuple adore un crocodile, tantôt il tremble devant un ibis gorgé de serpents. A l'endroit où la statue brisée de Memnon fait entendre des mélodies magiques, sur les ruines de Thèbes, l'antique ville de Jupiter aux cent portes écroulées, se dresse l'image en or d'un singe-Dieu. Ici, l'on vénère les poissons de mer; là, ceux des fleuves; ailleurs, des cités entières s'agenouillent devant un chien.

« Et Diane?

— Personne n'y songe. Manger un oignon, un poireau, chez cette nation sainte, cette heureuse nation qui voit pousser ses Dieux dans ses potagers, chose impie! Goûter la viande des animaux, égorger une brebis, sacrilége horrible! mais de la chair humaine, on peut s'en repaître à satiété. »

Ulysse, à la table d'Alcinoüs, lorsqu'il disait avoir été témoin de pareilles atrocités, dut se faire bafouer ou maudire par ses auditeurs stupéfaits, comme un imposteur des plus audacieux. « On ne jettera donc pas à la mer ce fourbe? Il mériterait de périr dans un

Digitized by Google

gouffre plus vrai que ses prétendus écueils de Charybde. Quoi! Les Cyclopes, les Lestrygons dévoreraient leurs semblables. J'ajouterais foi plutôt à ses contes de Scylla; des roches Cyanées qui, battues des flots, s'entrechoquent; des tempêtes renfermées dans des outres! je croirais plus volontiers sa fable d'Elpénor et des grognements de ses compagnons changés en pourceaux sous la baguette de Circé. Nous prend-il, nous autres Phéaciens, pour stupides? » Ainsi parlait sans doute, et justement, celui qui, le moins souvent ayant puisé dans l'urne du vin de Corcyre, avait un peu gardé de sa raison. En effet, aucun témoin n'était là pour attester le récit du roi d'Ithaque.

Eh bien, c'est un crime semblable qui vient d'être naguère accompli sous le consulat de Junius, dans les murs brûlants de Coptos, et par une population entière. Cela dépasse, n'est-il pas vrai, les plus sombres fictions du théâtre? Oui, tu peux chercher dans nos légendes dramatiques, depuis le déluge de Pyrrha, tu n'y trouveras point la trace d'un forfait dont tout un peuple se soit rendu coupable. Ecoute ce que de nos jours a produit le plus exécrable fanatisme.

Il règne entre Coptos et Tentyre une ancienne rivalité, une haine incurable, immortelle, car chacune de ces cités voisines a pour les temples de l'autre une horreur profonde; hors leurs idoles respectives, ni Dieux, ni mœurs!

Les habitants de Coptos célébraient une fête. L'occasion parut favorable aux chefs de

Digitized by Google

l'autre peuple pour les surprendre pendant leurs festins, sur ces lits dressés au milieu des places, dans les temples, et qu'ils ne devaient quitter qu'à la septième aurore.

Assurément cette province de l'Égypte est sauvage, mais en luxure, autant que je le jugeai par moi-même, cette horde barbare ne le cède point à la fameuse Canope. Il faut dire encore, Volusius, que la victoire est facile sur l'ivresse d'adversaires bégayants et chancelants. Ainsi, d'un côté, les danses au son des flûtes nègres, les parfums de toutes sortes, des couronnes de fleurs sur les fronts; de l'autre côté la haine, la haine à jeun! L'exaltation des esprits éclate d'abord en propos injurieux; c'est le signal de la rixe. Des deux parts, avec d'égales clameurs, on se charge, et les bras nus tiennent lieu de javelots. Bientôt il n'est guère de tempes sans blessures, peu ou point de nez intacts. Dans tous les rangs, visages mutilés, figures méconnaissables, têtes fendues, mains ruisselantes du sang des yeux crevés. Toutefois, les blessés eux-mêmes estiment que ce n'est là qu'un jeu, le simulacre d'une bataille, puisqu'ils ne foulent aux pieds aucun cadavre. Et vraiment, pourquoi ces milliers de lutteurs, si tous restent vivants? L'acharnement redouble; on se baisse, on ramasse, on fait voler les pierres, armes habituelles de toute sédition; mais non plus de ces quartiers de rocs comme en lançaient Turnus, Ajax, Diomède cassant la cuisse d'Enée; les bras de notre siècle sont autres que ceux des héros antiques. Déjà la race humaine, au temps

Digitized by Google

d'Homère, dégénérait ; maintenant la terre ne donne que des hommes méchants et lâches, si bien qu'un Dieu voyant ces combats doit rire de pitié et nous tenir en exécration.

Je reprends mon récit. Les habitants de Coptos reçoivent du renfort. Alors ils tirent le glaive, engagent un nouveau combat à coups de flèches et mettent en déroute leurs voisins de Tentyre, la ville aux palmiers ombreux. Dans sa course précipitée par la terreur, l'un des fuyards tombe. Il est fait prisonnier et aussitôt déchiré en mille pièces pour assouvir un plus grand nombre de ses vainqueurs. On le devore, on ronge même les os. Allumer du feu, faire rôtir ou bouillir son ennemi, perdre un si long temps, cela ne se peut. On se contentera de lambeaux crus! Et encore faut-il nous féliciter qu'ils n'aient point profané la flamme que, sur les hauts sommets du ciel, Prométhée déroba pour en doter la terre. Oui, réjouissons-nous ; honneur au Feu resté pur! Mais au milieu d'un si grand crime, ne demande pas, ne t'étonne point, Volusius, si le premier qui osa mordre à cette proie jamais ne mangea d'aucune chair avec plus de plaisir : la jouissance fut complète. Le dernier venu, ne trouvant pas un vestige du cadavre, promène ses doigts sur le sol et goûte au moins de cette sanglante rosée.

Les Vascons, rapporte l'histoire, à l'aide de semblables aliments prolongèrent leurs jours. Mais la position était tout autre. Ils avaient à lutter contre la Fortune haineuse, les sinistres de la guerre, les dernières extrémités, l'affreuse disette d'un siége opiniâtre. Ils re-

Digitized by Google

coururent à cet horrible expédient. Et toutefois, leur conduite inspirerait plutôt la compassion.

L'herbe, les animaux immondes, tout ce que la frénésie de leurs entrailles vides pouvait suggérer, ils en firent d'abord leur pâture. Livides, décharnés, objets de pitié même pour l'ennemi, ils étaient prêts à dévorer leurs propres membres lorsqu'ils se sont attaqués aux cadavres de leurs compagnons. Qui, des hommes ou des Dieux, refuserait vis-à-vis de pareilles misères le pardon à ces infortunés? Les Mânes de ceux-là mêmes qui servirent à l'odieux repas durent les absoudre. Sans doute, Zénon donne des préceptes plus élevés et ne permet pas de tout faire pour conserver la vie. Mais comment un Cantabre eût-il possédé cette force stoïque, surtout au temps du vieux Métellus! Aujourd'hui, par bonheur, la philosophie grecque et romaine éclaire le monde; la Gaule, amie de l'éloquence, a formé des avocats jusque chez les Bretons, et dans Thulé même on parle de gager un rhéteur.

Ainsi, quelque chose excuse cette vaillante nation, et son égal en bravoure, en constance, le peuple de Sagonte, dont le désastre fut plus grand encore. Mais cette race égyptienne! Sa cruauté dépassa les horreurs des Palus-Mæotides. La Tauride, s'il faut en croire les traditions poétiques, inventa les sacrifices humains; cependant, la victime n'avait plus rien à craindre au delà du coup mortel. Quant aux tribus de Tentyre, quelles circonstances motivaient ces atrocités? Quels flots de combattants venaient battre leurs murs? Quelle famine les

Digitized by Google

avait épuisés? Eussent-ils pu faire une plus grave injure au Nil refusant ses crues à l'aride Memphis! Les redoutables Cimbres, les Sarmates, les Bretons, les cruels Agathyrses, dans leur fureur, n'osèrent jamais le crime accompli par une populace sans industrie comme sans courage, ne sachant que manœuvrer à l'aide de petites voiles ou de courtes rames ses misérables barques de terre cuite aux vives couleurs.

Non, jamais expiation, jamais supplices ne seront assez ingénieux, assez dignes de ces monstres dont le fanatisme revêt toutes les fureurs de la faim !

Notre cœur est fait pour la mansuétude; la nature le proclame, puisqu'elle nous donna les larmes, ce privilége le plus beau de l'humanité. C'est la loi : il faut nous attendrir en voyant un ami vêtu de deuil et contraint à plaider lui-même sa cause; il faut déplorer le sort d'un pupille au visage virginal, dont les larmes et les cheveux flottants feraient douter du sexe, et qu'un indigne tuteur oblige de s'adresser aux juges. La nature gémit en nous impérieusement si nous rencontrons le convoi d'une jeune fille, quand nous voyons ensevelir un enfant trop petit pour les honneurs du bûcher. Quel homme de bien, digne de porter la torche sacrée aux mystères de Cérès, peut rester indifférent aux malheurs de ses semblables ? O pitié ! tu nous distingues du reste des animaux. C'est pourquoi, seuls, nous fûmes doués par le Destin d'un esprit que les premiers nous devons respecter; c'est pourquoi des Célestes Demeures

Digitized by Google

nous reçûmes une intelligence capable de comprendre et de cultiver les arts, apte surtout à révérer les Dieux, instinct sublime refusé aux brutes dont les regards sont courbés à terre. Dès l'origine du monde, le Créateur de toutes choses ne donna que la vie aux animaux ; l'homme, il le dota d'une âme ! Il voulait qu'une affection mutuelle nous poussât à demander et à prêter secours ; à réunir en peuples les tribus dispersées ; à quitter les antiques forêts de nos pères, à bâtir des villes. Dans des maisons contiguës, sous la sauvegarde d'une bonne foi réciproque chacun devait goûter la paix du sommeil. Un concitoyen tomberait-il noyé dans son sang, on le protégerait, les armes à la main. On aurait vécu à l'abri des mêmes remparts, enfermés sous la même clef, avec un même clairon pour signal de la défense commune.

Mais hélas, aujourd'hui la concorde a plus d'empire sur les serpents que sur les hommes. La bête fauve sait reconnaître, épargner son espèce. Quand donc un lion a-t-il arraché la vie à un lion moins robuste ? A-t-on vu jamais un marcassin expirer au coin d'un bois sous le boutoir d'un solitaire ? Le tigre de l'Inde le plus cruel vit en paix avec le tigre ; les ours, malgré leur férocité, ne se font pas la guerre.

Gloire à l'homme ! Ce n'était pas assez pour lui d'avoir inventé l'épée en acérant sur une odieuse enclume le fer homicide, lorsque les premiers forgerons, ignorant un autre emploi de ce métal, en faisaient bonnement des sarcloirs, des râteaux, des socs de charrue. Nous

Digitized by Google

devions voir des peuples entiers dont la haine serait inassouvie aux plus affreux carnages, des peuples qui voudraient se repaître avec les membres, les dépouilles pantelantes de leurs ennemis.

Ah! que dirait Pythagore, où ne fuirait-il pas s'il était témoin de ces actes monstrueux, lui qui s'abstint si religieusement de la chair même des animaux, lui qui poussa les scrupules jusqu'à ne point permettre à son appétit toutes sortes de légumes?

Digitized by Google

SATIRE XVI

—

PRIVILÉGES DE L'ÉTAT MILITAIRE

Fragment.

Qui pourrait, mon cher Gallus, compter les prérogatives du service militaire?

Je suis novice dans le métier des armes, je suis un peu poltron, n'importe! Ouvrez-moi les barrières du camp, je m'enrôle, si toutefois mon astre est favorable; car une heure de bonne chance nous vaut mieux que d'avoir auprès de Mars la recommandation de Vénus, ou de la Divinité de Samos, mère du Dieu des batailles.

D'abord, parlons des avantages communs au casque et à l'épée.

Première immunité, qui n'est pas la moindre : un citoyen n'oserait frapper un soldat. Il y a mieux : qu'un soldat batte un citoyen, ce dernier ne soufflera mot. Comment oserait-il montrer au Préteur ses dents cassées, sa figure sanglante, ses yeux qui lui restent, mais dont le médecin ne répond guère.

Cependant l'offensé veut-il obtenir justice? On met en avant les anciennes lois établies par Camille, et qui disent qu'un milicien ne sera jamais actionné hors du camp, loin de ses

Digitized by Google

enseignes. De cette façon, le juge se trouve être un centurion de taille colossale, tout armé, tout botté...

« Est-il mal que la punition des méfaits de la soldatesque soit déférée à ses chefs? Me verrai-je refuser une juste satisfaction si ma plainte est légitime?

— Je ne dis pas cela. Mais te plaindre d'un soldat, c'est te mettre sur les bras la cohorte entière. Tous les manipules vont se liguer pour faire échouer ton accusation. Prends garde; la réparation pourrait te coûter plus cher que l'injure. Tu n'as que deux jambes, comment lutter contre tant de chaussures à gros clous? Il faudrait être un vrai mulet, têtu comme l'avocat Vagellius! Quelqu'un viendra-t-il plaider pour toi si loin de la Ville; quel autre Pylade assez dévoué pour franchir les retranchements afin de t'assister? Dévore tes larmes en silence, et ne va pas solliciter le secours de quelques amis dont tu n'aurais qu'un refus. »

« Produis tes témoins! » ordonne le juge.

A ce moment, s'il est un seul homme qui, ayant vu donner les coups, ose dire : « j'ai vu, » je le proclame digne des cheveux longs et de la longue barbe de nos aïeux. C'est qu'il est plus facile de trouver un faux témoin contre un particulier, qu'un témoin véridique contre l'honneur ou la fortune d'un porte-glaive.

Je poursuis ; cette profession offre bien d'autres priviléges.

Un voisin de mauvaise foi s'est-il emparé d'un coteau, d'un vallon que me légua mon

Digitized by Google

ancêtre; a-t-il déplacé la limite sacrée où tous les ans je déposais une large galette pour offrande; un débiteur s'efforce-t-il de garder l'argent qu'il m'emprunta, répondant qu'il ne reconnaît pas l'écriture des tablettes que je lui présente? Pour obtenir un jugement, il me faut attendre l'époque à laquelle les magistrats s'assemblent pour décider les procès de tout le peuple romain; et alors, mille ennuis, mille retards nouveaux.

Combien de fois dispose-t-on inutilement les siéges du tribunal? Nous voilà prêts au combat; il faut encore se séparer, car l'éloquent Cœditius s'est mis au bain; une autre fois, Fuscus satisfait un besoin de nature. Que de peines pour se joindre dans la lice du Forum! S'agit-il, au contraire, de ces favoris que ceint un baudrier? Leur différend est jugé à l'heure même qu'ils ont choisie; les lenteurs de la procédure ne leur sont pas une ruine.

Et ce n'est pas encore tout.

Seuls, les soldats ont la faculté de tester du vivant de leur père. Le législateur a voulu distinguer les biens soumis au cens, sur lesquels le chef de la famille a pleins pouvoirs, et les biens acquis dans les camps.

Aussi, voyez le vieux Coranus! C'est lui qui vise à la succession de son fils qu'il adule, car son fils est encore sous les aigles, et par conséquent comblé de faveurs.

« Mais pourquoi les dignités, les richesses ne seraient-elles pas la juste récompense de cette vie de travaux et de fatigues? D'ailleurs, il est de l'intérêt du Prince que les plus

Digitized by Google

braves soient les plus comblés de largesses. Il faut aux Prétoriens des insignes, des colliers d'or.... »

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	— Pourquoi Juvénal écrit des Satires....	13
II.	— Les Hypocrites.....	22
III.	— Rome.....	30
IV.	— Le Turbot.....	45
V.	— Les Parasites.....	52
VI.	— Les Femmes.....	61
VII.	— Les Belles-Lettres.....	92
VIII.	— La Noblesse.....	103
IX.	— Les Plaintes de Névolus..	115
X.	— Les Prières aux Dieux.....	123
XI.	— Le Luxe de la table.....	139
XII.	— Les Coureurs de testaments.....	148
XIII.	— La Mauvaise Foi...	154
XIV.	— Les Exemples.....	165
XV.	— Le Fanatisme.....	179
XVI.	— Privilèges de l'état militaire.....,	187

Paris. — Imprimerie de DUBUISSON et Cᵉ, rue Coq Héron, 5

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

23

CICÉRON

DE

LA RÉPUBLIQUE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR VICTOR DOUPIN

ASTOR LIBRARY
NOV 1875
NEW-YORK

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1873

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

Cicéron, orateur, historien, homme d'État, jurisconsulte et philosophe, — un génie! — écrivit dans toute la force de sa maturité, dans tout l'éclat de son talent, cet admirable traité : *De la République*.

On savait, par les lettres du Maître, que ce livre était son œuvre de prédilection, et son chef-d'œuvre, au jugement unanime de ses contemporains.

On savait, — grâce aux quelques phrases qui nous étaient parvenues, grâce à ce fragment, *le songe de Scipion*, que Macrobe le commentateur nous légua tout entier,— l'élégance, la pureté, le charme littéraire de cet ouvrage.

On savait quelles hautes questions de morale et de politique l'illustre Romain avait abordées dans ces entretiens, épanchant sa grande âme en flots d'éloquence, de sagesse, d'harmonie, proclamant cette loi des lois divines et humaines, le libre arbitre de l'homme, la liberté du citoyen.

Et c'étaient précisément ces leçons viriles,— sorte de testament public écrit aux trois grandes étapes de sa vie : le triomphe, l'exil, puis la re-

Digitized by Google

traite si douce au sage, — c'étaient là ces maximes salutaires dont la postérité, pendant si longtemps, devait porter le deuil!

Cicéro, Marcus Tullius, né d'une obscure famille de chevaliers, l'an 106 av. J.-C., dans le bourg d'Arpinum, dès l'enfance s'était donné tout entier à l'étude, et presque adolescent encore, mais déjà célèbre par son plaidoyer pour Roscius, il inaugurait sa vie politique par la questure en Sicile.

Après dix nouvelles années de labeurs, de luttes, de succès, en même temps que ses vertus publiques et privées, son rôle comme citoyen, comme magistrat, allait aussi grandissant, et ce fils de sa volonté, augure, consul, dictateur, trouvait dans son amour de la liberté, dans son dévouement au salut commun la force de déjouer la formidable conspiration de Catilina.

Puis à cette existence, si pleine déjà d'enseignements, il ne devait pas manquer la consécration du malheur. Banni de Rome après le triomphe de Clodius, frappé dans ses plus chères affections de famille, plus tard partisan de Pompée contre César victorieux, plus tard encore, et quoique au seuil de la vieillesse, embrassant la cause d'Octave qu'il croyait moins dangereux pour la République, ce « Père de la Patrie » est

Digitized by Google

égorgé dans sa modeste villa de Formies (1), à l'âge de 64 ans, sur l'ordre d'Antoine.

Mais cette mort, non moins que sa vie, si ferme et si digne, ne devait pas être stérile, et Cicéron, acceptant pour ses croyances un baptême de sang, eut la joie de servir une fois encore d'exemple à ses concitoyens, lui qui avait tout senti, tout compris, tout dit de ce qu'il y avait alors de noble à comprendre, à sentir et à dire, soit dans ses harangues vengeresses, *Verrines*, *Catilinaires*, *Philippiques*, soit dans ses lettres intimes et si tendres, soit dans ses livres de rhétorique débordant d'érudition, soit dans ses merveilleuses conceptions de morale et de philosophie, *les Devoirs*, *les Biens et les Maux*, *la Nature des dieux*, *les Tusculanes*.

Sans doute pour le traité *de la République* comme pour ces autres ouvrages, les copies furent nombreuses à l'origine; mais, quand les Césars eurent triomphé, on devine sous quel silence de mort la peur et la servilité voulurent étouffer, à tout prix, ce grand souvenir de la Rome républicaine.

Parmi les écrivains de l'empire, Sénèque, Pline, Suétone, et deux siècles plus tard Lampride, sont les seuls qui fassent mention de cette

(1) Arpinum et Formies font aujourd'hui partie de la province de Naples.

Digitized by Google

œuvre ; puis si rapide est la décadence de la civilisation païenne et de la littérature latine, qu'il ne s'agit bientôt plus de la discussion d'une idée, d'une citation même tronquée, mais d'une métaphore heureuse, mais d'une tournure grammaticale, pour lesquelles des scoliastes, Diomède, Nonius ou Fronton, rappellent soit une prosopopée, soit une ellipse du grand penseur.

Le christianisme, heureusement, grandissait alors au milieu de la persécution, cherchant partout des arguments contre l'oppression, contre l'injustice, et bientôt Lactance, bientôt saint Augustin, les premiers, allaient sauver du naufrage quelques pages de Cicéron, valeureux athlètes d'une société nouvelle empruntant leurs armes au vieux lutteur accablé, tant il est vrai que certains droits sont imprescriptibles et certaines aspirations éternelles.

Boèce et Priscien, Isidore, qui écrit au septième siècle après J.-C, font mention de cette œuvre, mais les traces en deviennent de plus en plus rares, au milieu de toutes les misères du moyen âge : Gerbert, au dixième siècle, Jean de Salisbury, Vincent de Beauvais, Pierre de Blois et Pierre de Poitiers, les savants théologiens, semblent encore en avoir eu connaissance, puis enfin, au treizième siècle, Roger Bacon renonce à tout espoir de retrouver l'un de ces manuscrits.

Digitized by Google

Un passage de Photius faisait espérer que les Grecs de Byzance auraient conservé ce précieux monument; toutefois la Renaissance n'est pas plus heureuse dans ses recherches : Pétrarque échoue, Poggio échoue, le cardinal Polus échoue, et Ramus, soupçonnant que le sujet de l'ouvrage peut être un obstacle à sa découverte, se demande s'il ne serait pas, « ainsi qu'on le dit, par gens trop scrupuleux en matière d'Etat, retenu dans l'ombre et sous clef, comme des *livres sybillins.* »

La gloire de cette découverte devait, en partie du moins, appartenir au dix-neuvième siècle, et en effet, après la tentative plus ingénieuse que satisfaisante du savant Bernardi, le cardinal Angelo Mai, gardien de la Bibliothèque ambrosienne, eut le bonheur de retrouver en 1822, sur un palimpseste du quatrième siècle, — manuscrit en parchemin dont l'écriture première avait été grattée, lavée, puis surchargée, mais que des procédés chimiques firent renaître, — un tiers environ de ces beaux dialogues, ensevelis sous un commentaire des Psaumes.

C'est d'après ce texte que M. Villemain donna bientôt sa magnifique traduction et ses savantes analyses, résurrection merveilleuse de l'œuvre et du siècle de Cicéron, et qui rendent ces deux noms désormais inséparables dans les Lettres.

Digitized by Google

Cette double publication ne fut pas seulement une fête de l'intelligence pour les érudits ; ce fut un enthousiasme du cœur, un enthousiasme général, à la lecture de ce modèle de philosophie historique, de philosophie politique. On admira cet Apôtre du Devoir exprimant avec une telle modération de langage, mais avec un esprit de liberté si scrupuleux, les thèses qui faisaient alors l'entretien, l'allusion de chaque jour, dans l'Europe moderne, le principe d'une justice abstraite supérieure à la force et inviolable à la toute-puissance, l'axiome éternel : « Pas de droit contre le Droit, » cette nécessité d'une règle d'équité suprême, indépendante de la tyrannie de tous ou du despotisme d'un seul.

L'impulsion donnée, d'autres savants se mirent à l'œuvre; en Allemagne, les Moser, les Osam, les Halm ; en France, J. Liez, Victor Leclercq, Talbot, E. Charles, les uns trouvant un mot, les autres reconstruisant une phrase, tous espérant combler une lacune, tous pouvant répondre à la critique de leurs efforts trop souvent infructueux : « Poussière, soit! mais pieux hommage d'un artiste qui, de la plus belle des statues brisée par le temps, voudrait recueillir jusqu'aux derniers débris. » D'ailleurs, l'espérance n'est-elle pas permise encore, et le chanoine Antonio Biffi, en Italie, ne vient-il pas de dé-

Digitized by Google

couvrir, tout récemment, quelques pages inédites du Maître ?

Le premier livre est presque complet aujourd'hui : dévouement à la patrie, apologie de la vie politique, discussion sur les principaux éléments de la constitution des peuples.

Une admirable peinture de l'ancienne république romaine, depuis son origine jusqu'à l'établissement des décemvirs, comme aussi d'intéressantes digressions sur les cités de la Grèce, remplissent le second livre, que le temps a moins respecté.

Cicéron, de son troisième livre, où malheureusement existent des lacunes si regrettables, avait fait le plus magnifique plaidoyer en faveur de l'existence, de la nécessité de la justice, et terminait par un portrait du bon citoyen. Hélas ! sous les noms de crise politique, de raison d'État, de machiavélisme, cette thèse d'une justice absolue dans les gouvernements trouve encore assez de contradicteurs, assez d'adversaires pour être toujours un problème palpitant.

Les livres IV et V ont presque entièrement disparu, mais certaines phrases, quoique mutilées, permettent de préjuger d'un intérêt capital.

D'abord, quelques considérations métaphysiques sur les mystères de l'existence humaine ; un examen de l'éducation domestique et publi-

Digitized by Google

que ainsi que des liens de famille ; des regrets à propos de l'envahissement du luxe, un dialogeu sur la censure, la satire, le théâtre ; enfin l'explication et l'apologie des vieilles mœurs romaines.

Venaient alors les questions d'organisation civile, l'impôt, l'emploi de la fortune publique, les différents degrés de magistrature et les formes diverses de juridiction, suivies d'une étude, probablement fort détaillée, du Sénat et de la politique extérieure.

Consacré sans doute aux institutions religieuses, le sixième livre devait avoir pour conclusion ce magnifique morceau qui seul nous en est resté, *le songe de Scipion*, dans lequel, pour couronner son œuvre, Cicéron, appuyé d'un côté sur Aristote, de l'autre sur Platon, proclame l'unité divine et l'immortalité de l'âme !

Tels sont les problèmes sociaux, politiques et religieux, auxquels notre génération, elle aussi, ne peut rester indifférente au milieu de l'impatience de certaines doctrines, en face de la lassitude ou du découragement de certains hommes, alors que tout semble annoncer dans un avenir prochain de grandes épreuves et de grands triomphes.

Préparons-nous donc, à l'exemple de Cicéron, — aujourd'hui que la presse peut non-seulement éterniser, mais populariser les sublimes créations de l'esprit humain, — préparons-nous, par

Digitized by Google

de semblables études, au rôle actif que tout citoyen doit remplir dans l'État.

Lisons ces pages antiques, si pleines de jeunesse, où l'illustre Romain a pu se tromper sur l'application de ses doctrines, mais dans lesquelles il cherche de si bonne foi la vérité, appelant à lui toutes les nobles pensées, toutes les nobles actions.

Relisons cette œuvre qui nous crie, à travers dix-huit siècles, que le sentiment profond du devoir, l'instinct rapide de l'honneur, le mépris des intérêts personnels, le courage du sacrifice font seuls les hommes dignes de la liberté, si la liberté, seule, fait les gouvernements dignes de pareils défenseurs.

Oui, lisons et relisons, en attendant l'heure bénie de toutes les libertés, de toutes les vertus, lisons et relisons cette œuvre dans laquelle resplendit la morale universelle, où revivent à jamais l'âme d'un honnête homme, l'éloquente philosophie d'un écrivain et d'un orateur illustre, l'exemple d'un grand citoyen !

VICTOR POUPIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA RÉPUBLIQUE

LIVRE PREMIER

..... *Sans l'amour de la patrie,* Duillius, Attilius, Métellus n'affranchissaient pas Rome de la terreur de Carthage; sans l'amour de la patrie, les deux Scipions n'auraient pas éteint dans leur sang, à son début, l'incendie de la seconde guerre punique, et quand le fléau se réveilla plus terrible encore, Fabius n'aurait pu ralentir ses progrès, ni Marcellus les étouffer; sans l'amour de la patrie, l'Africain, arrachant l'ennemi de nos portes, ne l'eût point refoulé jusque dans ses propres murailles!

Caton, citoyen d'abord inconnu, homme nouveau, Caton, notre modèle à tous, ambitieux de la même gloire acquise par les mêmes travaux et la même vertu, n'était-il pas libre

Digitized by Google

de se complaire aux loisirs de Tusculum, dans sa retraite sans dangers, à quelques pas de la lutte? Mais non, cet insensé, *s'il faut en croire la sagesse d'Épicure*, préféra, lorsque rien ne l'y contraignait, à la vie la plus douce dans le calme et le repos, ce flux et ce reflux des tempêtes publiques venant l'assaillir jusqu'à l'extrême vieillesse.

Laissons dormir la foule des anciens héros, dont chacun fut tour à tour le salut de l'État; je ne rappellerai pas non plus le souvenir de ceux qui touchent presque à notre époque, et personne ne pourra me reprocher ainsi d'omettre son nom ou celui de l'un des siens; constatons seulement une vérité : tel est l'empire du dévouement imposé à l'homme par la nature, si grand éclate notre amour inné pour la sauvegarde commune, que cette puissance triomphe en nous des séductions du plaisir et des charmes de l'oisiveté.

Mais une vertu n'est pas comme un art qu'il suffise de posséder sans le mettre en pratique. Un art, même inutilisé, peut nous appartenir par la théorie; la vertu doit être toute d'action, et le plus glorieux emploi de cette activité, c'est le gouvernement de l'État, la mise en œuvre effective, et non la vaine définition des devoirs sur lesquels dissertent nos rhéteurs.

Les philosophes ne disent rien, en effet, de

Digitized by Google

juste ou d'honnête, rien qui n'ait été découvert et appliqué par les premiers législateurs. D'où vient le respect des Dieux, et qui donc a réglé le culte public? D'où viennent le droit des gens et ces lois que nous appelons le droit civil? D'où vient la justice, la foi promise, la continence, l'horreur de l'infamie, l'amour de l'honneur et l'ambition de l'estime, la force d'âme dans le labeur et dans les dangers? De ces hommes-là, sans conteste, qui, après en avoir semé les germes dans l'éducation, ont tantôt fécondé ces bienfaits par les mœurs, et tantôt les ont sanctionnés par les lois.

Un philosophe des plus illustres, Xénocrate, interrogé sur les avantages de ses leçons, répondit : « Mes disciples apprennent à remplir d'eux-mêmes les devoirs prescrits par la loi. »

N'en faut-il pas conclure que le citoyen capable de contraindre tout un peuple, grâce à ces mêmes lois, au respect que les conseils de la philosophie peuvent à peine obtenir de quelques auditeurs, est de beaucoup préférable aux docteurs de ces vérités morales.

Quel discours, si parfait soit-il, peut valoir un État solidement basé sur une constitution sociale et des mœurs publiques? Pour moi, autant les grandes cités, « les cités dominatrices, » comme dit Ennius, me semblent supérieures à des bourgades, à quelques métairies, autant les hommes qui gouvernent ces villes par leurs conseils et leur autorité l'emportent

Digitized by Google

à mes yeux, en sagesse véritable, sur les esprits spéculatifs, étrangers à toute action politique.

Ainsi donc, puisqu'un penchant irrésistible nous pousse à toujours accroître l'héritage du genre humain, puisque, méditations et veilles, tous nos efforts tendent à conquérir la sécurité, le bien-être social, puisqu'enfin cette lutte est pour nous comme un cri de la nature et la plus noble des voluptés, suivons la route que les héros nous ont tracée, sans jamais écouter ce signal de la retraite essayant de rappeler les valeureux qui déjà se sont élancés dans la carrière.

A ces arguments, si solides et d'une telle évidence, nos adversaires opposent les labeurs, les fatigues inévitables dans la défense de l'État; faibles obstacles, en vérité, pour le zèle et pour le talent, considérations méprisables, non-seulement en présence de si grands intérêts, mais lors même qu'il s'agit de devoirs, de soins secondaires.

On ajoute les périls dont la vie est menacée; oui, cette crainte honteuse de la mort, on l'objecte à des hommes de cœur, pour lesquels c'est une bien autre misère de périr lentement et fatalement consumés par la vieillesse, que de donner avec enthousiasme pour la patrie, dans une occasion solennelle, cette vie qu'il faut toujours rendre à la nature.

Digitized by Google

Mais le point où nos contradicteurs croient surtout au triomphe de leur éloquence, c'est alors qu'ils rassemblent en un tableau toutes les infortunes des grands hommes, toutes les injustices dont les accabla l'ingratitude de leurs concitoyens.

Ils nous montrent d'abord ces exemples fameux de la Grèce : Miltiade vainqueur des Perses, tout couvert encore des glorieuses blessures reçues dans la plus belle des victoires, et n'échappant au glaive ennemi que pour mourir dans les fers de sa patrie; Thémistocle, chassé d'Athènes qui lui devait son salut, et cherchant un asile, non dans les ports sauvés par sa valeur, mais sur les rivages des barbares vaincus par ses armes.

L'inconstance, la cruauté de ce peuple envers ses grands hommes fournissent ainsi de nombreux exemples. Mais ce n'est pas tout, dit-on encore : nés et multipliés chez les Grecs, ces actes d'ingratitude ont passé jusque dans la gravité des mœurs romaines. On rappelle alors l'exil de Camille, la disgrâce d'Ahala, l'impopularité de Nasica, le bannissement de Lénas, la condamnation d'Opimius, la fuite de Métellus, les cruelles disgrâces de Marius, le massacre des patriciens et tous les désastres qui suivirent.

Enfin mon nom même est prononcé! Et, je l'espère, c'est parce que mes amis se croient redevables à ma prévoyance, à mes dangers,

Digitized by Google

de la conservation de leur vie et de leurs biens, qu'ils me plaignent avec plus d'intérêt et d'amitié. Mais en vérité, quant à moi, je ne saurais comprendre comment les hommes qui, par curiosité ou par désir de la science, osent traverser les mers, peuvent s'étonner *que d'autres, pour servir la patrie, affrontent de plus grands périls...*

Lorsque, au sortir du consulat, je jurai que j'avais sauvé la patrie, et quand le peuple romain assemblé répéta mon serment, ce jour-là me fut une ample compensation à l'amertume de toutes les injures, de toutes les douleurs.

Ma disgrâce elle-même était d'ailleurs plus honorable que pénible; elle m'apporta moins de tristesse que de gloire, et les regrets des bons citoyens m'inspirèrent plus de joie que l'allégresse des méchants ne me causa d'affliction.

Mais, je le répète, en eût-il été différemment, quelles plaintes formuler? Rien ne pouvait arriver d'imprévu, rien de plus grave que ce qu'il fallait attendre pour prix de si grandes actions. Qui m'empêchait, dans le repos général, de jouir aussi de mes loisirs, et plus utilement que tant d'autres, grâce à l'agréable variété des études dans lesquelles j'ai vécu dès l'enfance; ou si quelque catastrophe publique survenait, de subir une part com-

Digitized by Google

mune du désastre général, sans affronter son principal choc? Et cependant je n'hésitai pas à courir au-devant des plus terribles tempêtes, à braver la foudre pour sauver mes concitoyens, pour conquérir, au prix de périls personnels, la sécurité de tous.

C'est que la patrie ne nous a pas donné l'être et l'éducation sans un pacte réciproque, n'attendant de nous aucun secours; elle ne se fait point gardienne de nos intérêts pour assurer uniquement notre repos ou favoriser notre oisiveté; non, elle se réserve en échange, comme un droit privilégié, le meilleur de nos facultés, âme, esprit, raison, et nous laisse, pour notre usage personnel, la part seule qui lui devient inutile.

•

Les premiers prétextes invoqués par nos adversaires, comme autant de faciles excuses à l'inaction, ne méritent donc pas même d'être écoutés.

Aussi ajoutent-ils que la république est aux mains d'hommes incapables de tout bien, avec qui le parallèle serait une honte, contre lesquels la lutte devient, en présence des surexcitations populaires, non-seulement misérable mais dangereuse; et que, dès lors, il n'appartient ni au sage de prendre les rênes de l'État, puisqu'il ne pourrait contenir les aveugles et indomptables mouvements de la foule, ni à l'homme généreux de s'exposer, en

Digitized by Google

combattant des ennemis impurs et féroces, aux stigmates de certains outrages intolérables à la vertu.

Quel plus pressant motif, au contraire, de prendre part au gouvernement, que cette honte pour les citoyens vertueux, fermes et dévoués, d'obéir aux méchants, et cette lâcheté de laisser la chose publique à leur merci, de façon à ne plus pouvoir, au cas d'un désastre, lui porter secours?

Quant à cette exception, qui seule, d'après nos contradicteurs, permettrait au sage d'accepter quelque responsabilité dans les affaires de l'État si des circonstances impérieuses l'y contraignaient, rien de plus inadmissible.

Personne a-t-il jamais subi de nécessité plus pressante que celle où je me trouvai? Qu'aurais-je pu faire alors sans le titre de consul? Et comment aurais-je obtenu cette magistrature sans ma vie consacrée dès l'enfance à franchir la hiérarchie qui, du rang des chevaliers où je suis né, m'a conduit à cet honneur suprême?

Nul ne saurait trouver en soi, tout à coup, comme d'un jet de sa volonté, la puissance de secourir l'État, quelque grand péril qui menace, quand on ne s'est pas ménagé d'avance une situation permettant d'agir. Aussi ne puis-je trop m'étonner de ces discours de nos sages qui, s'avouant incapables de gou-

Digitized by Google

verner sur une mer paisible, parce qu'ils ne savent pas l'art du pilote et n'ont jamais pris soin de l'apprendre, déclarent qu'ils saisiront le gouvernail au plus fort de la tempête.

Oui, voilà des hommes qui ont coutume de dire, en exaltant même cet aveu : « Nous n'avons point étudié, nous n'enseignons point les moyens de fonder ou de défendre un État, et regardant cette connaissance comme étrangère aux méditations des savants et des philosophes, nous l'abandonnons à ceux-là qui en font une étude exclusive ! » D'où vient donc, en vérité, l'excès de confiance qui leur fait promettre du secours à la république dans un danger pressant, lorsque, trop faibles déjà pour une tâche plus aisée, ils sont impuissants à conduire l'État en l'absence même de tout péril.

Pour moi, en admettant même que le sage se tient assez volontiers éloigné des affaires publiques, et n'accepte cette responsabilité que si les circonstances lui en font un devoir, je soutiendrai toujours qu'il ne doit en rien négliger la science de l'administration civile, afin d'acquérir ainsi toutes les connaissances dont il peut avoir besoin dans l'avenir.

Je suis entré dans de nombreux développements, parce que cet ouvrage, où s'élève une longue discussion que je vais poursuivre sur le gouvernement des États, serait inutile si

Digitized by Google

je n'avais pas détruit tout d'abord l'hésitation coupable qui éloigne des affaires publiques.

Reste-t-il encore quelques personnes qui, malgré cela, ne veuillent absolument céder qu'à l'autorité des philosophes? Que du moins elles choisissent, qu'elles écoutent ceux-là surtout qui ont conquis le plus de crédit et de gloire auprès des gens éclairés; elles comprendront alors que ces hommes, quand bien même ils n'administrèrent pas de fait la chose publique, ont cependant, par leurs recherches et leurs écrits sur les questions de gouvernement, exercé comme une sorte de magistrature civile.

Ne voyons-nous pas les sept sages de la Grèce, par exemple, presque tous mêlés à la vie politique? C'est que rien, en effet, ne rapproche plus le génie de l'homme de la Providence divine que la fondation des États ou leur conservation.

Deux choses m'ont encouragé dans la composition de cet ouvrage : l'espoir que mon passage aux affaires laissera peut-être quelque souvenir, puis la conscience d'avoir acquis une certaine facilité à traiter ces questions, par ma propre expérience, par l'étude des grands auteurs, par l'habitude d'écrire moi-même, tandis que, parmi mes prédécesseurs, les uns, élégants théoriciens, ne s'étaient signalés par aucun acte administratif, et les

Digitized by Google

autres, hommes d'État estimés, furent d'inhabiles orateurs.

D'ailleurs, il ne s'agit pas ici d'établir un nouveau système de mon invention; je veux rappeler seulement un entretien prolongé pendant plusieurs jours entre les hommes les plus illustres que notre patrie ait vu naître dans le même siècle, entretien que R. Rufus nous raconta jadis, mon cher Atticus, lorsque, jeunes tous deux, nous étions à Smyrne, et dans lequel, selon moi, il n'avait été rien oublié de ces grands problèmes.

I. — Sous le consulat de Tuditanus et d'Aquilius, Scipion l'Africain, le fils de Paul-Émile, forma le projet de passer les Féries Latines dans ses jardins, où ses amis intimes lui promirent de fréquentes visites.

Dès le premier matin de ces fêtes, il vit arriver, avant tous les autres, son neveu Q. Tubéron, et, charmé de sa présence, lui dit amicalement :

— C'est toi, mon cher Quintus, de si bonne heure, toi pour qui ces jours de repos offraient une si belle occasion de te livrer à tes goûts littéraires!

— J'ai tout le temps de m'occuper de mes livres, qui ne cessent d'être à ma discrétion.

Digitized by Google

répondit Tubéron, tandis que c'est merveille de te trouver libre, surtout dans cette crise de la république.

— Si je le suis d'occupations, je ne le suis pas d'inquiétudes.

— Il faut pourtant que ta liberté d'esprit soit également complète, car nous sommes plusieurs très-décidés, si nous ne te dérangeons pas, à passer ici ces heures de loisir.

— Volontiers; nous pourrons gagner de la sorte quelques connaissances nouvelles.

II. — Eh bien, veux-tu, reprit Tubéron, puisque tu m'encourages à parler et me donnes même l'espoir de t'entendre, veux-tu examiner, avant l'arrivée de nos amis, cette apparition d'un double soleil dont il fut parlé dans le Sénat? Les témoins de ce prodige sont nombreux, dignes de créance, et comme on ne peut le nier, il ne reste qu'à l'expliquer.

Scipion. — Combien je souhaiterais ici notre cher Panœtius, qui, entre autres recherches, étudie avec une telle ardeur les phénomènes célestes! Quant à moi, Tubéron, — car je te parle à cœur ouvert, — je ne saurais partager toutes les assertions de notre ami sur des mystères où les conjectures sont à peine permises, et dont il résoud les problèmes avec autant d'assurance que s'il avait vu de ses yeux ou touché de la main ces merveilles.

La sagesse de Socrate est plus grande, —

Digitized by Google

et je l'en admire davantage, — lui qui, s'interdisant toute investigation semblable, déclarait ces études trop supérieures aux conceptions de notre esprit, ou bien inutiles à la conduite de la vie humaine!

TUBÉRON. — Je ne sais, en vérité, sur quoi repose la tradition qui fait Socrate ennemi de ces entretiens, et le montre exclusivement occupé des questions de morale.

Est-il, au sujet de ce philosophe, un témoignage plus concluant que celui de Platon? Eh bien, dans les œuvres de l'illustre écrivain, en maint endroit, Socrate parle un tout autre langage, et, discutant sur les mœurs, la philosophie, la politique, il a soin de mêler à son argumentation, comme un véritable pythagoricien, les nombres, la musique et la géométrie.

SCIPION. — Rien de plus vrai; mais Platon, tu ne l'ignores pas, après la mort de Socrate visita l'Égypte pour s'instruire, vint en Italie et en Sicile afin d'approfondir la doctrine de Pythagore, fit commerce de science avec Archytas de Tarente et Timée de Locres, puis recueillit les ouvrages de Philolaüs.

C'était l'époque où, dans ces contrées, le nom de Pythagore jetait un vif éclat; Platon se donna tout entier à cette étude, à l'amitié des pythagoriciens, puis, dans sa constante affection pour Socrate, voulant reporter sur

Digitized by Google

lui la gloire de connaissances universelles, il réunit à la grâce et à la finesse des leçons de son premier maître, les dogmes profonds, multiples et mystérieux de l'école de Pythagore.

III. — Scipion achevait ces mots lorsque, voyant entrer Furius, il alla lui prendre la main, après un salut amical, et le fit reposer à ses côtés; puis au même instant Rutilius, qui par bonheur nous a conservé cet entretien, étant survenu, Scipion, avec le même accueil, le pria de prendre place auprès de Tubéron.

— Que disiez-vous? demanda Furius; notre arrivée interrompait-elle votre conversation?

— Nullement, répondit l'Africain, car tu étudies volontiers les questions semblables à celles que Tubéron examinait tout à l'heure, et notre ami Rutilius, jusque sous les murs de Numance, s'occupait quelquefois avec moi de semblables problèmes.

— Enfin, reprit Philus, quel était l'objet de la discussion?

— Le double soleil récemment apparu, dit Scipion, et sur ce point je suis curieux de connaître ton sentiment.

IV. — Comme il parlait encore, un esclave annonça la visite de Lælius, déjà sorti de chez lui.

Digitized by Google

Aussitôt l'Africain se chausse, achève de s'habiller et quitte son appartement; mais, à peine sous le péristyle, il aperçoit Lælius accompagné de Mummius, qu'il aimait particulièrement, de Fannius et de Scévola, gendres de Lælius, jeunes gens instruits et déjà dans l'âge de la questure.

Les saluts échangés, on commence le tour des portiques, Scipion laissant à Lælius la place du milieu, car c'était comme une règle de droit pour leur amitié que, dans les camps, en considération de sa gloire militaire, Lælius révérât Scipion à l'égal d'un dieu, et que dans la vie civile, par égard pour la supériorité de l'âge, Scipion, à son tour, honorât Lælius d'une piété toute filiale; puis, après quelques instants d'entretien et de promenade, l'Africain, reconnaissant et charmé de ces visites, proposa d'aller s'asseoir dans la partie des jardins la plus exposée au soleil, car c'était encore la saison d'hiver.

Comme ils s'y rendaient, survint un homme fort éclairé, Manilius, également agréable et cher à ce groupe d'amis, et qui, après la bienvenue de tous, s'assit auprès de Lælius.

V. — Philus prit alors la parole :

— Je ne crois pas que tes nouveaux hôtes, dit-il à Scipion, nous obligent à changer d'entretien; leur présence nous fait seulement un devoir de lui donner tous nos soins

Digitized by Google

pour ne rien dire d'indigne de pareils auditeurs.

— Voyons, demanda Lælius, au milieu de quelles discussions sommes-nous arrivés?

— Scipion me demandait mon avis sur l'apparition généralement attestée de deux soleils.

— Eh quoi, s'écria Lælius, avons-nous déjà si bien approfondi ce qui concerne nos Maisons et la République, pour nous inquiéter de phénomènes célestes!

— Mais, toi, reprit Philus, penses-tu que nos demeures ne soient pas intéressées à ce qui se passe dans cette grande demeure par excellence, — non point une ville comme celle-ci, et qu'on puisse enceindre de murailles, mais l'univers lui-même, en son immensité, — l'univers que les Dieux nous ont donné pour séjour, pour patrie à partager avec eux-mêmes. Ignorer ces merveilles, c'est renoncer à bien des vérités sublimes! Je le proclame donc, et tu l'avoueras, Lælius, avec tous les esprits amoureux de la sagesse, l'étude, la seule pensée de ces belles choses rassérène l'âme.

— Je ne m'oppose pas à ces recherches, surtout en un jour de fête; mais pouvons-nous entendre quelque chose encore, ou bien arrivons-nous trop tard?

— La discussion n'est pas commencée, dit Philus, et je te céderais volontiers la parole.

Digitized by Google

— Non, vraiment; c'est toi que nous allons écouter, à moins que Manilius, pour régler juridiquement ce litige entre les deux soleils, n'ordonne de part et d'autre la « possession provisoire. »

— Veux-tu donc, reprit Manilius aussitôt, renouveler tes plaisanteries sur une science où je suis fier d'exceller, et sans laquelle on ne pourrait distinguer « ni tien, ni mien? » Nous y reviendrons; mais écoutons d'abord Philus, qui va traiter une question bien autrement élevée que toutes celles dont Mucius et moi nous nous occupons.

VI. — Philus. — Ce que je vous dirai n'est pas nouveau, rien là ne m'appartient, c'est un simple souvenir.

S. Gallus, un savant, vous ne l'ignorez pas, se trouvait un jour chez Marcellus, son ancien collègue du consulat, et, entendant parler d'un phénomène semblable, il fit apporter la sphère céleste que l'aïeul de Marcellus se réserva jadis comme seul monument de sa victoire à la prise de l'opulente et magnifique Syracuse.

J'avais entendu souvent citer cette sphère, à cause de la grande renommée d'Archimède, et je n'y trouvai rien de remarquable au premier abord; elle me parut même inférieure à cet autre globe, plus connu, du même Sicilien, et que Marcellus aussi consacra dans

Digitized by Google

le temple de la Vertu. Mais aussitôt que Gallus, avec sa science profonde, eut commencé l'explication de ces rouages admirables, je reconnus à l'habile inventeur un génie vraiment surhumain.

Gallus nous apprit que la sphère solide et pleine est une ancienne invention due à Thalès de Milet; dans la suite, Eudoxe de Gnide, disciple de Platon, y traça, paraît-il, les constellations suspendues à la voûte des cieux; puis longtemps après, empruntant le système d'Eudoxe, Aratus, étranger à l'astronomie, mais inspiré par la seule force de son instinct poétique, chanta dans ses vers l'admirable ordonnance des corps célestes.

Gallus ajoutait que le genre de sphère qui retrace la marche du soleil, de la lune et des cinq étoiles nommées errantes ou irrégulières, était bien différent de la sphère solide, à laquelle ne pouvaient s'appliquer les mêmes évolutions, et l'art merveilleux d'Archimède était d'avoir si bien combiné sa nouvelle œuvre que, dans le jeu de mouvements disparates, une seule impulsion donnait le cours inégal et différent de tous les astres.

Gallus, en effet, touchait-il à cette sphère, chaque tour de cercle amenait la lune à la place du soleil, comme elle lui succède toutes les nuits au firmament, puis encore, de même qu'au ciel, tantôt le soleil disparaissait, tantôt la lune tombait dans l'ombre de

Digitized by Google

la terre, quand le soleil reparaissait à l'horizon...

VII. — SCIPION. — ... Je portais moi-même à Gallus beaucoup d'amitié, sachant l'estime et l'affection constantes que lui témoignait Paul-Émile.

Dans ma première jeunesse, mon père, alors consul, commandait en Macédoine, et nous tenions la campagne, quand notre armée fut saisie d'une terreur superstitieuse par une soudaine éclipse de la lune, pleine et brillante, dans le ciel le plus clair.

Gallus, notre lieutenant, — c'était l'année qui précéda sa nomination consulaire, — ne craignit pas de publier le lendemain, dans le camp, qu'il n'y avait point là de prodige, mais un phénomène naturel, devant se reproduire à certaines époques, toutes les fois que le soleil serait placé de manière à ne pouvoir éclairer la lune de ses rayons.

— Eh quoi! s'écria Tubéron, il parvint à rendre cette explication intelligible pour des gens aussi grossiers, il osa soutenir cette thèse devant de semblables ignorants?

SCIPION. — Oui, vraiment, et avec un entier *succès*...

... Sans un vain étalage de science, sans quitter non plus le ton sérieux, propre à la gravité de son caractère, il rendit à l'armée

Digitized by Google

cet immense service de chasser la crainte et la superstition de ces esprits abattus.

VIII. — On raconte un fait analogue dans cette grande guerre où Athènes et Lacédémone luttèrent avec tant de haine.

Périclès, à qui son éloquence, son crédit, son habileté donnaient le premier rang dans sa patrie, voyant les Athéniens frappés de terreur à la suite d'une éclipse de soleil, profita des connaissances puisées à l'école de son maître Anaxagore pour apprendre à ses concitoyens que de semblables effets se répètent, dans un intervalle précis et déterminé, quand la lune est placée tout entière devant l'orbe du soleil, et que, s'ils ne se reproduisaient pas nécessairement à chaque période lunaire, ils ne pouvaient cependant arriver qu'à cette époque.

Cette démonstration raisonnée calma le peuple, car c'était alors une découverte nouvelle, l'obscurcissement du soleil par l'interposition de la lune, et Thalès de Milet en eut, dit-on, la première prescience. Plus tard, notre Ennius n'ignora pas non plus cette loi sidérale, et vers l'an 350 de la fondation de Rome, écrit-il, aux nones de juin, « le soleil fut couvert par la lune et la terre plongée dans les ténèbres. »

Tel est du reste le point auquel sont arrivés aujourd'hui l'art et les calculs astronomiques :

Digitized by Google

depuis cette époque, consignée dans Ennius et les Livres des Pontifes, on a pu compter toutes les éclipses précédentes, en remontant jusqu'à celle des nones de juillet, sous le règne de Romulus, ténèbres au milieu desquelles ce roi, en dépit de notre périssable nature et d'une fin tout humaine, passe pour être monté aux cieux dans l'apothéose de sa vertu.

IX. — TUBÉRON. — Eh bien, Scipion, cette science, qui semblait tout à l'heure inutile, *ne mérite-t-elle pas notre étude?...*

SCIPION. —... La grandeur humaine, la succession de nos siècles, les promesses de la gloire, que deviennent toutes ces chimères pour quiconque peut contempler l'empire des Dieux, pressent l'éternité, voit combien la terre est petite dans son ensemble, dans sa minime partie habitée, et quelle est notre illusion d'oser croire que de notre coin de terre, où nous restons inconnus à tant de peuples, notre nom pourra se répandre au loin et voler de bouche en bouche!

De quel prix sont les vastes domaines, les palais somptueux, les troupeaux innombrables, l'or et l'argent par monceaux, quand on ne reconnaît pas ces prétendues richesses comme des biens véritables, parce que la jouissance en est frivole, l'usage mesquin, la possession incertaine, et que souvent on

Digitized by Google

les voit aux mains les plus méprisables?

Heureux l'homme qui, seul, peut prétendre à toute propriété comme vraiment sienne, non pas en vertu du droit des Quirites, mais par un privilége de la sagesse, non pas aux termes d'un contrat civil, mais d'après ce principe universel de la nature reconnaissant pour unique propriétaire d'une chose la personne qui saura la gérer et en jouir; heureux l'homme qui place les dictatures, les consulats au rang des devoirs imposés plutôt que parmi les bonheurs enviables, qui, loin de briguer la gloire et les récompenses, subit ces honneurs comme une dette à la patrie, et qui peut enfin dire de lui-même ce que Caton aimait à répéter de son aïeul : « Paul-Émile n'était jamais plus occupé que dans ses loisirs, jamais moins seul que dans la solitude. »

Denys, au prix de mille efforts, enchaîne la liberté de ses concitoyens; Archimède, qui paraissait inactif, construit à la même époque son admirable sphère. Lequel des deux a fait la plus grande œuvre? Tel citoyen, au milieu de la foule, en plein forum, ne trouve personne dont l'entretien lui soit un plaisir; tel autre, sans témoins, cause avec ses souvenirs et ses espérances, ou, se transportant par l'imagination dans la société des sages, étudie avec joie leurs découvertes, leurs écrits. Auquel de ces deux hommes la solitude est-elle pesante?

Digitized by Google

N'est-il pas le plus riche du monde, l'homme auquel rien ne manque des choses demandées par la nature, le plus puissant, celui qui voit tous ses vœux exaucés, le plus heureux, celui dont rien ne trouble la sérénité, le plus affermi dans sa prospérité, cet autre pouvant sauver avec lui toutes ses richesses, même dans un naufrage!

Quel pouvoir, quelles magistratures, quel trône préférer à une sagesse qui, regardant de haut tous les biens terrestres, n'ouvre son âme qu'à des pensées éternelles et divines, et, laissant l'humaine mêlée s'agiter à ses pieds, donne seulement le nom d'homme aux esprits cultivés par ces nobles études, attribut distinctif de l'humanité!

Aussi ne puis-je assez admirer ce mot de Platon ou d'un autre philosophe jeté par la tempête sur une plage déserte : au milieu de la terreur de ses compagnons, il s'écrie, en apercevant quelques figures de géométrie sur le sable : « Courage, mes amis, je vois les traces d'un homme! » Paroles qui s'appliquaient non pas à la culture de ces campagnes désolées, mais aux signes algébriques offerts à ses yeux.

Voilà pourquoi, Tubéron, j'éprouve toujours un vif attrait pour l'érudition, pour les savants, pour tes études favorites.

X. — LÆLIUS. — Je n'ose te contredire, Sci-

Digitized by Google

pion, et n'ai pas non plus la hardiesse de m'attaquer soit à Manilius, soit à Philus...

... Tubéron eut un parent bien digne de lui servir de modèle, notre ami Sextus, « cœur excellent, esprit distingué », — a dit Ennius, — trop sage pour chercher la solution de problèmes impossibles, mais jurisconsulte habile, et dont les avis tiraient de peine bien des malheureux.

C'est lui qui, dans ses attaques contre les études astronomiques de Gallus, répétait si volontiers ces paroles d'Achille dans Iphigénie : « L'insensé! Le voilà tout entier aux signes des astrologues, consultant l'astre de Jupiter, la Chèvre ou le Scorpion, et sans regarder d'abord à ses pieds, se flattant de lire dans les cieux!... »

Il disait aussi, — car je l'écoutais souvent et avec plaisir, — que tout en trouvant le « Zéthus » de Pacuvius trop ennemi de la science, il approuvait fort le « Néoptolème » d'Ennius, qui veut bien philosopher, mais à petite dose, car trop de philosophie lui deviendrait une obsession insupportable.

Si les études grecques ont vraiment de tels charmes pour vous, choisissez de préférence celles qui, moins limitées, moins spéculatives, peuvent s'appliquer à l'usage de la vie, au service de la chose publique; quant aux sciences abstraites dont nous venons de parler, leur seul mérite, si elles ont quelque uti-

Digitized by Google

lité, serait peut-être d'affiner l'esprit des jeunes gens, et de les conduire, en irritant leur curiosité, à des études plus graves.

XI. — TUBÉRON. — Je ne m'éloigne pas de cette opinion, Lælius, mais je t'en prie, apprends-nous quelles études tu places en première ligne?

LÆLIUS. — Je vais le dire, au risque de tes dédains, car c'est toi qui soulevas cette question d'astronomie, alors que pour ma part j'attache une bien autre importance aux événements terrestres.

Pourquoi le petit-fils de Paul-Émile, par exemple, le neveu d'Émilien, l'enfant d'une famille si noble, l'espoir d'un si grand peuple, s'inquiète-t-il de l'apparition d'un double soleil, et ne cherche-t-il pas comment nous avons aujourd'hui, dans une seule république, deux Sénats et presque deux peuples ennemis?

Vous le voyez en effet, la mort de Tibérius Gracchus et, bien avant, l'organisation de son Tribunat, ont divisé la nation en deux partis; les détracteurs, les ennemis de Scipion, soulevés d'abord par Crassus et Claudius, continuent, malgré la mort de ces deux chefs, à maintenir en dissidence avec nous une moitié du Sénat, sous l'influence de Métellus et de Mucius; bref, à l'homme qui, seul, pourrait tout sauver, dans cette rébellion des Alliés et des Latins, parmi les pactes

Digitized by Google

violés, en présence des triumvirs factieux suscitant chaque jour une intrigue nouvelle, au milieu de la consternation des gens de bien et des riches, à cet homme ils ne permettent pas de venir en aide à nos périls!

Croyez-moi donc, jeunes gens, ne vous inquiétez point d'un nouveau soleil; c'est un phénomène impossible, ou bien il peut exister, comme on l'a vu, sans périls pour nous; à ces mystères, nous sommes incapables de rien comprendre, ou bien encore, en eussions-nous pénétré les arcanes, cette science ne nous rendrait ni meilleurs ni plus heureux.

L'unité du peuple, au contraire, l'unité du Sénat sont choses possibles, et leur absence offre tous les dangers; or, nous voyons que cette double concorde n'existe pas, et nous savons qu'en la rétablissant nous aurions et plus de sagesse, et plus de bonheur.

XII. — Mucius. — Dès lors, que penses-tu qu'il faille apprendre, Lælius, pour atteindre ce but?

Lælius. — Les sciences qui nous font utiles à la république, car c'est là, je crois, le plus glorieux bienfait de la sagesse, la preuve la plus éclatante de la vertu, comme aussi le premier de ses devoirs.

Afin d'employer ces jours de fête en entretiens profitables à l'État, prions donc Scipion de nous exposer quelle est, à son avis, la meil-

Digitized by Google

leure forme de gouvernement; puis nous examinerons d'autres questions qui, une fois approfondies, nous ramèneront, je l'espère, à celle que nous offre aujourd'hui l'état de Rome, nous donnant en outre la possibilité d'une solution favorable.

XIII. — Philus, Manilius, Mummius applaudirent...

LÆLIUS. — ... *J'ai insisté*, parce qu'il m'a d'abord paru juste que le plus grand citoyen de Rome prît le premier la parole sur une question politique; puis je me rappelle que dans tes nombreuses dissertations avec Panætius, et devant Polybe, — ces deux Grecs si versés dans la science du gouvernement, — tu établissais, avec nombre de particularités et de raisonnements, l'excellence de la constitution que nos ancêtres nous ont transmise. Si bien préparé sur ce sujet, tu nous feras grand plaisir à tous en développant ta pensée sur l'art de gouverner.

XIV. — Scipion répondit :

— Jamais sujet de méditation, je puis le dire, Lælius, n'a plus souvent, plus fortement absorbé mon esprit.

Je le vois en effet pour chaque profession, l'artisan qui prend à cœur de se distinguer cherche, travaille, rêve à conquérir la supériorité dans son genre; comment alors pour-

Digitized by Google

rais-je, moi, qui reçus de mes ancêtres et de mon père la mission exclusive de servir et de défendre l'État, me placer au-dessous du plus vulgaire ouvrier en apportant au premier des arts moins de soins qu'il n'en donne à quelque métier infime!

Mais si les doctrines politiques des écrivains grecs les plus éclairés ne me satisfont pas entièrement, je n'ose toutefois leur préférer mes propres idées, et vous ne m'écouterez donc, je vous en prie, ni comme un ignorant trop étranger à ces théories, ni comme un enthousiaste prêt à leur donner la préférence; je suis un Romain avant tout, redevable à la sollicitude paternelle d'une éducation libérale, et qui dès l'enfance, enflammé du désir d'apprendre, se forma cependant par l'expérience et les leçons domestiques bien plus encore que par les livres.

XV. — Philus. — Pour ma part, Scipion, je ne connais personne qui t'égale en génie naturel, et quant à l'expérience des plus grandes conjonctures politiques, je le déclare, tu l'emportes facilement sur nous tous.

Nous savons ton ardeur pour l'étude, et puisque tu as médité aussi sur les spéculations, je dirai presque sur l'art du gouvernement, remercions Lælius, car j'espère de ta parole des leçons bien autrement fécondes que tous les ouvrages des Grecs.

Digitized by Google

SCIPION. — Tu fais trop préjuger de mon discours, et c'est imposer un lourd fardeau à quiconque traite déjà un sujet difficile.

PHILUS. — Comme toujours tu dépasseras notre attente, et je ne saurais craindre que, parlant de la république, les expressions vinssent à te manquer.

SCIPION. — Je vous obéirai de mon mieux, en observant au début une règle nécessaire dans toute discussion quand on ne veut pas s'égarer; c'est, une fois d'accord sur la dénomination du sujet discuté, d'expliquer nettement ce que ce nom signifie. Le sens particulier doit être bien établi avant d'aborder la question générale, car on ne pourra jamais comprendre les qualités d'un sujet si l'on n'a pas une idée nette de sa nature, et c'est pourquoi, nous occupant de la république, nous devons chercher d'abord ce que veut dire le mot: République.

XVI. — Ce début obtint l'approbation de Lælius, et Scipion poursuivit :

— Je ne remonterai pas cependant, pour une thèse aussi claire et si connue, jusqu'aux premières origines, à l'exemple de nos savants, de manière à reprendre les faits depuis le premier rapprochement de l'homme et de la femme pour passer ensuite à la première naissance, puis à la formation de la première famille, analysant chaque mot dans ses ac-

Digitized by Google

ceptions, chaque chose dans ses modifications.

Je parle à des hommes éclairés, ayant pris une part glorieuse aux affaires militaires et civiles d'une nation puissante, et je n'aurai pas ce tort de rendre mes explications moins claires que mon sujet; enfin, je ne me suis pas chargé, comme un maître qui professerait, de suivre la question dans tous ses développements, et je ne saurais promettre de n'oublier aucun détail.

LÆLIUS. — Voilà précisément le genre de dissertation que j'attends de toi.

XVII. — Eh bien, continua Scipion, la chose publique, le gouvernement, est la chose du peuple; mais je n'appelle pas : peuple, toute agrégation d'hommes indistinctement; cette réunion doit être cimentée par un pacte de justice et la communauté des intérêts.

Or, le premier mobile de ces réunions est bien moins la faiblesse de l'homme qu'une sorte d'instinct social; l'espèce humaine n'est pas née pour l'isolement et la vie errante, mais avec une disposition qui, même dans l'abondance de tous les biens, *lui rend nécessaire la société de ses semblables*....

XVIII. — ... Ce sont donc autant de sentiments innés, et l'on ne doit pas plus attribuer

Digitized by Google

à l'homme le mérite de sa sociabilité que la découverte des autres vertus.

Ces associations, formées ainsi, naturellement, établirent d'abord leur habitation dans un lieu fixe; puis cette demeure commune, assemblage et entre-croisement de maisons, de temples et de places, fortifiée soit par sa situation naturelle, soit à mains d'hommes, prit le nom de forteresse ou ville.

Tout peuple, c'est-à-dire toute société fondée aux conditions que j'ai posées; toute cité, j'entends toute constitution particulière d'un peuple; toute chose publique, enfin, et c'est là ce que j'appelle, vous le savez, la chose du peuple, a besoin, pour rester durable, d'être gouvernée par une autorité intelligente et s'appuyant toujours sur le principe qui a présidé à la formation de l'État.

Or ce gouvernement peut appartenir, soit à un seul homme, soit à quelques citoyens choisis, soit au peuple tout entier.

Lorsque l'autorité est aux mains d'un seul, ce maître, nous l'appelons roi, et ce pouvoir, monarchie; la suprématie une fois confiée à quelques citoyens d'élite, la constitution devient aristocratique; enfin la souveraineté populaire, suivant l'expression consacrée, est celle où toutes choses résident dans le peuple.

Ainsi donc, voilà trois constitutions différentes, et si le pouvoir restait fidèle au pacte fondamental qui agrégea leurs membres;

Digitized by Google

chacune de ces formes administratives, sans être parfaite, ni seulement la meilleure possible, paraîtrait du moins supportable, et rendrait entre elles le choix incertain; en effet, un roi juste et sage, une élite de citoyens distingués, le peuple lui-même, bien que cette supposition soit la moins favorable, peuvent, si l'injustice et les passions ne se jettent pas à la traverse, établir un gouvernement avec quelques gages de stabilité.

XIX. — Toutefois, dans la monarchie, l'universalité des citoyens participe trop peu au droit commun et aux conseils publics; sous la domination aristocratique, la multitude, à peine libre, est privée de tout moyen d'action et même de délibération; enfin, lorsque le peuple a la toute-puissance, en le supposant sage et modéré, l'égalité même devient une injuste inégalité, parce que nulle gradation de rangs ne distingue plus le mérite.

Le règne de Cyrus le Perse, bien que ce prince ait été le meilleur et le plus vertueux des rois, ne me semble donc pas l'idéal du gouvernement, car tout y dépendait du froncement de sourcils d'un seul homme; chez les Marseillais, nos clients, gouvernés par des citoyens choisis, la plus grande justice a beau régner, je crois toujours voir dans la condition du peuple comme une ombre de servitude; bref, lorsque les Athéniens,

Digitized by Google

à certaines époques, supprimèrent l'Aréopage pour ne reconnaître que les actes et les décrets du peuple, leur république, n'offrant plus au mérite la distinction du rang et des honneurs, perdit bientôt son plus grand éclat.

XX. — Si dans ces trois constitutions, à ne considérer même que leur caractère originel et dont rien n'altérerait l'unité primitive, je vois déjà les vices particuliers signalés plus haut, quels périls plus grands encore lorsque se déclareront, soudains et terribles, les autres fléaux qui, par une pente fatale, doivent entraîner ces gouvernements dans un gouffre voisin.

Après un prince tolérable, ou même digne d'amour, par exemple Cyrus que je nomme plus volontiers, succède, comme pour légitimer mes scrupules, le tyran Phalaris, type odieux auquel les rois peuvent ressembler trop facilement; à côté de cette sage aristocratie de Marseille apparaît l'oppression oligarchique, la faction des Trente dans Athènes; enfin, sans chercher de nouveaux exemples, la démocratie absolue des Athéniens ne vit-elle pas une multitude, ivre de licence et de fureur, causer la ruine de ce peuple !...

XXI. — ... D'un semblable chaos surgit

Digitized by Google

nécessairement le règne des grands, le pouvoir royal, ou souvent même la souveraineté du peuple, qui ramène à son tour l'une de nos trois formes de gouvernement ; et c'est ainsi que les États accomplissent, au milieu de vicissitudes renaissantes, leurs merveilleuses transformations.

Le sage doit avoir étudié ces révolutions périodiques; mais en prévoir l'approche menaçante lorsque, assis au gouvernail, on veille au salut du vaisseau de l'État confié à vos lumières, c'est l'œuvre d'un grand citoyen, la mission d'un homme presque égal aux Dieux.

Le meilleur mode serait donc une quatrième constitution formée de la réunion et du mélange de ces trois gouvernements.

XXII. — LÆLIUS. — C'est un avis que je t'ai souvent entendu formuler; mais avant tout, Scipion, si je ne craignais d'abuser, je te demanderais lequel de ces trois premiers systèmes est préférable, et je ne crois pas cette appréciation inutile...

XXIII. — *Scipion.* —... Chaque forme de gouvernement reçoit sa véritable valeur de la nature ou de la volonté du pouvoir qui le dirige.

La liberté, par exemple, ne peut véritablement exister que dans un État où le peuple

Digitized by Google

est souverain, — la liberté, le plus doux des biens, et qui, si elle n'est pas égale pour tous, n'est plus la liberté !

Comment donc revêtira-t-elle ce caractère auguste, je ne dis pas dans une monarchie, où l'esclavage n'est ni douteux ni déguisé, mais dans ces États même dont tous les citoyens s'intitulent libres, parce qu'ils ont le droit de suffrage, délèguent les commandements, et se voient sollicités pour l'obtention des magistratures? Ce qu'ils donnent, ne faudrait-il pas toujours le donner, bon gré mal gré, et comment obtenir jamais pour eux-mêmes ces distinctions dont ils disposent ! Ne sont-ils pas exclus du pouvoir, du conseil public, des tribunaux supérieurs, apanages de la noblesse ou de la fortune?

Chez les peuples vraiment libres, au contraire, à Rhodes, à Athènes, il n'est aucun citoyen *qui ne puisse parvenir à tous les honneurs...*

XXIV. — ... Aussitôt que dans une cité, disent certains philosophes, un ou plusieurs ambitieux peuvent s'élever par la richesse et la puissance, on voit les priviléges naître de leur orgueil despotique, et leur joug arrogant s'imposer à la multitude faible et lâche.

Mais, quand le peuple sait au contraire maintenir ses prérogatives, où trouver plus de gloire, de liberté, de bonheur? Il est l'ar-

Digitized by Google

bitre des lois, des jugements, de la paix, de la guerre, des traités, de la vie et de la fortune de chacun : c'est là vraiment une République, c'est-à-dire la chose du peuple.

Ils disent aussi que l'on voit souvent succéder à la monarchie, à l'aristocratie, le gouvernement populaire, tandis que jamais une nation libre n'a demandé des rois ou le patronage opulent des optimates.

Les excès mêmes d'un peuple indiscipliné, ajoutent-ils enfin, ne doivent pas faire condamner dans son ensemble le régime démocratique.

Lorsqu'une fois la concorde règne, rien de plus fort, rien de plus durable qu'un tel gouvernement, où chacun rapporte ses efforts au salut général, à la liberté commune. Or, la concorde est facile si tous les citoyens n'ont qu'un même but; c'est la différence, la rivalité des intérêts qui produisent les dissensions, aussi le gouvernement aristocratique n'aura-t-il jamais rien de stable, et moins encore la monarchie, dont Ennius a pu dire : « Amitié, serments, rien de sacré pour qui convoite un trône. »

La loi étant le lien de toute société civile, et le principe de la loi proclamant l'égalité pour tous, sur quelle base repose une association de citoyens dont les droits ne sont pas les mêmes pour chacun? Si l'on n'admet point l'égalité de fortune, si l'égalité de l'intelligence

Digitized by Google

est une chimère, l'égalité des droits semble du moins obligatoire entre les membres d'une même république, car un État est-il autre chose qu'une association au partage du droit ?...

XXV. — Quant aux autres formes de gouvernement, ces philosophes ne leur conservent pas même les dénominations qu'elles prétendent s'attribuer.

Pourquoi, disent-ils, du titre de roi, réservé à Jupiter Très-Bon, saluer un homme avide de pouvoir, égoïstement dominateur, d'autant plus grand qu'il tient le peuple plus courbé, et cet homme ne mérite-t-il pas plutôt l'épithète de tyran? La clémence n'est-elle pas aussi facile à un tyran que la cruauté à un roi? Toute la question, pour le peuple, se résume à servir un maître humain ou implacable, mais la chose certaine, c'est l'esclavage, et l'on ne comprend pas comment Lacédémone, même à l'époque où sa constitution politique passe pour avoir jeté le plus d'éclat, pouvait espérer des princes cléments et justes quand il lui fallait accepter pour roi tout héritier du sang royal.

L'aristocratie, d'ailleurs, n'est pas plus tolérable, ajoutent-ils; pourquoi cette qualification d'optimates que certaines familles riches s'arrogent d'elles-mêmes, sans l'aveu du peuple, sans que nul tribunal ait proclamé la

Digitized by Google

supériorité de leurs talents, de leur savoir ni de leurs vertus?...

XXVI. — La nation qui, pour le choix de ses guides s'en rapporte au hasard, sombrera pareille au vaisseau dont le pilote serait désigné par le sort entre les passagers.

Tout peuple libre choisit ses magistrats, et s'il est jaloux de son avenir, il les prend parmi les meilleurs citoyens, car de la sagesse des chefs dépend le salut des États, et dans ce but la nature a donné au génie et à la vertu l'empire absolu sur la faiblesse et l'ignorance des masses qui ne demandent qu'à obéir.

Mais cette heureuse organisation n'a pu résister, dit-on, aux faux jugements de la foule, inconsciente de cette sagesse dont les modèles sont aussi rares que les bons juges, et s'imaginant que, parmi les hommes, les meilleurs sont les plus puissants, les plus riches, ceux qui comptent la plus illustre naissance.

Lorsque, grâce à cette méprise du vulgaire, la puissance a usurpé dans l'État la place de la vertu, cette aristocratie mensongère tient d'autant plus à son titre qu'elle en est moins digne, car les richesses, le nom, l'autorité, sans la sagesse et une juste mesure pour se conduire, pour commander aux autres, n'offrent que l'image d'un insolent et honteux despotisme, et jamais spectacle ne

Digitized by Google

fut plus révoltant que l'aspect d'une cité où la fortune donne la suprématie.

Quoi de plus admirable, au contraire, qu'un gouvernement régi par la vertu, lorsque celui qui commande n'est esclave lui-même d'aucune passion, lorsqu'il donne l'exemple de tout ce qu'il enseigne et préconise, n'imposant pas au vulgaire de lois qu'il ne respecte le premier, offrant enfin sa propre vie à ses concitoyens comme une loi vivante !

Sans doute, si un seul homme pouvait suffire à tout, il ne serait pas besoin du concours d'un plus grand nombre, de même que, si tout un peuple pouvait voir le bien et s'entendre pour l'accomplir, personne ne songerait à choisir des chefs ; mais c'est précisément la difficulté de tout connaître qui a fait passer le pouvoir des mains d'un roi dans celles de l'aristocratie, comme c'est l'ignorance et l'aveuglement des peuples qui transmirent la prépondérance de la multitude au petit nombre.

Ainsi donc, entre l'impuissance d'un seul et le déréglement de la multitude, les optimates ont conquis une situation moyenne qui, conciliant tous les intérêts, assure le bonheur du peuple ; car ce peuple, désormais sans inquiétude sur sa destinée, s'en remet du soin de son repos à des hommes qui ne s'exposeraient pas à l'accusation de négliger un semblable mandat.

Quant à cette égalité de droits, chimère de

Digitized by Google

la démocratie, elle est impossible, et les peuples les plus impatients de toute contrainte, de tout joug, ont conféré les plus grands pouvoirs à quelques-uns de leurs élus, discernant avec soin l'importance des rangs et le mérite des hommes. Au nom de l'égalité, débuter par l'inégalité la plus injuste, mettre sur la même ligne les génies et la tourbe qui composent un peuple, n'est-ce pas se montrer souverainement inique par esprit d'équité, faute que ne commettra jamais un gouvernement aristocratique ?

Telle est à peu près, Lælius, l'argumentation des partisans de cette forme politique.

XXVII. — Lælius. — Mais toi, Scipion, personnellement, de ces trois systèmes, quel est celui que tu préfères?

Scipion. — Tu as raison de me demander lequel me plaît davantage, car aucun d'eux, isolément, n'obtient ma complète approbation, et j'aime mieux un gouvernement formé de ce triple mélange.

S'il fallait faire un choix pur et simple, il serait, avec mes premiers éloges, en faveur de la monarchie, à condition toutefois que le titre de père s'y présente à nous inséparable du titre de roi, pour exprimer que le prince veille sur ses concitoyens comme sur ses enfants, plus jaloux de leur bonheur que de sa domination, offrant une protection effi-

Digitized by Google

cace aux petits et aux faibles, grâce à ce zèle éclairé d'un seul homme très-bon et tout puissant.

Viennent ensuite les partisans de l'oligarchie, prétendant faire la même chose, et la faire mieux; ils disent qu'il y a plus de lumières dans plusieurs cerveaux que dans un seul, et promettent d'ailleurs la même bonne foi, la même équité.

Voici le peuple, enfin, qui déclare à grands cris ne vouloir obéir ni à un seul ni à plusieurs; pour les animaux eux-mêmes, ajoute-t-il, rien ne compense la liberté, et c'est en être privé que servir un roi ou les grands.

En résumé, la royauté nous sollicite par l'affection, l'oligarchie par la pluralité des connaissances, le gouvernement populaire par la liberté, si bien que, les comparant, on demeure irrésolu.

LÆLIUS. — Sans doute, mais il n'est guère possible d'éclairer le reste de la question, si tu laisses ce premier point indécis.

XXVIII. — Scipion reprit :

— Alors imitons Aratus, qui croit nécessaire, au début d'un grand sujet, de commencer par Jupiter.

LÆLIUS. — A quel propos, Jupiter? et quel rapport entre l'ouvrage du poëte de Soli et notre entretien?

Digitized by Google

SCIPION. — N'est-il pas juste de nommer d'abord Celui que les sages et les ignorants proclament d'un commun accord le Maître des Dieux et des hommes?

LÆLIUS. — Soit, je t'écoute.

SCIPION. — La raison, d'ailleurs, m'en semble frappante. Ce principe, qu'il existe au ciel un seul roi, souverain et père de toutes choses, faisant d'un signe de tête trembler l'Olympe, suivant l'expression d'Homère, ce principe essentiel dans l'intérêt des peuples fut-il posé par les premiers fondateurs des empires?

C'est alors une imposante autorité que ces nombreux témoignages, ou plutôt cette entente unanime des nations, — le grand nombre pouvant se prendre pour l'universalité, — qui, dociles au vœu de leurs chefs, reconnaissent l'excellence de la royauté, puisqu'elles admettent qu'un Maître unique gouverne les Dieux.

Cette croyance, au contraire, n'est-elle qu'une fable bonne pour les esprits grossiers, écoutons alors les précepteurs communs de tous les gens éclairés, eux qui semblent avoir vu d'une façon si lucide ce que nous avons tant de peine à connaître, nous, même avec leurs leçons.

LÆLIUS. — Et ces privilégiés, quels sont-ils?

SCIPION. — Les maîtres qui, grâce à l'étude approfondie de la nature, sont arrivés à prou-

Digitized by Google

ver que ce monde tout entier est dirigé par une âme...

XXIX. — ... Mais veux-tu, Lælius, d'autres exemples moins anciens et moins barbares?

LÆLIUS. — Ceux-là, volontiers.

SCIPION. — Remarque d'abord qu'il s'est à peine écoulé quatre cents ans depuis que nous n'avons plus de rois.

LÆLIUS. — En effet.

SCIPION. — Une succession de quatre siècles dans l'existence d'une cité peut-elle s'appeler une longue période?

LÆLIUS. — C'est à peine, pour un État, l'âge adulte.

SCIPION. — Ainsi donc, à quatre cents ans de nous, il y avait un roi dans Rome.

LÆLIUS. — Un roi superbe.

SCIPION. — Et avant lui?

LÆLIUS. — Un roi très-juste, et ainsi de suite, en remontant jusqu'à Romulus, qui régnait il y a six cents ans.

SCIPION. — Aussi lui-même n'est-il pas très-ancien.

LÆLIUS. — Non, car il date de l'époque à peu près où la Grèce commençait à vieillir.

SCIPION. — Mais, dis-moi, Romulus fut-il roi d'un peuple barbare?

LÆLIUS. — Si, comme le disent les Grecs, on est Grec ou barbare, j'ai bien peur qu'il n'ait été un roi de barbares; mais, en appli-

Digitized by Google

quant ce terme aux mœurs et non point au langage, je ne crois pas les Romains plus barbares que les Grecs.

SCIPION. — Ici, du reste, peu importe le peuple, c'est du degré de civilisation qu'il s'agit, et puisque des hommes sages, d'une époque peu reculée, voulurent des rois, voilà des attestations qui, je le crois, ne sont ni trop anciennes, ni d'une grossière origine, ni sauvages.

XXX. — LÆLIUS. — Je vois, Scipion, que les autorités ne te manquent pas; mais, comme tout bon juge, aux témoins je préfère les preuves.

SCIPION. — Sers-toi dès lors, Lælius, d'un exemple tiré de ta propre expérience.

LÆLIUS. — Que veux-tu dire?

SCIPION. — Ne t'es-tu jamais, par hasard, emporté contre quelqu'un?

LÆLIUS. — Plus souvent que je ne l'aurais voulu!

SCIPION. — Eh bien, lorsque tu es irrité, laisses-tu la colère souveraine absolue de ton âme?

LÆLIUS. — Non, par Hercule, et j'imite cet Archytas de Tarente, arrivant à sa villa, où ses ordres avaient été mal compris, et disant à son métayer : « Malheureux, je te ferais mourir sous le bâton, si je n'étais en colère!»

SCIPION. — Très-bien! Archytas regardait

Digitized by Google

donc la colère, celle qui s'écarte du raisonnement, comme un désordre séditieux de l'âme, et voulait l'apaiser par la réflexion.

Ajoute l'avarice, ajoute l'amour du commandement et de la gloire, ajoute les passions voluptueuses, et tu verras qu'il se forme dans l'esprit de l'homme une sorte de royauté au profit d'un seul principe, la raison, cette meilleure partie de l'âme elle-même, dont l'empire ne laisse plus aucune place à l'emportement, aux exagérations de toute nature, à la volupté.

LÆLIUS. — Sans doute.

SCIPION. — Tu approuves donc une âme ainsi réglée?

LÆLIUS. — Complétement.

SCIPION. — Tu blâmerais, par conséquent, que les mauvais désirs et les passions haineuses, qui sont innombrables, chassant la raison, s'emparassent de l'homme tout entier?

LÆLIUS. — Je ne saurais rien concevoir de plus misérable qu'une telle dégradation de l'intelligence humaine.

SCIPION. — Tu veux alors placer toutes les parties de l'âme sous une même autorité, et cette suprématie, ce sera la raison qui l'exercerait?

LÆLIUS. — Oui, je le désire.

SCIPION. — Comment donc hésiter dans le choix d'un gouvernement, lorsque tu le vois,

Digitized by Google

si l'autorité est partagée, il n'y a plus de souveraineté véritable, laquelle n'existe qu'à la condition d'être Une.

XXXI. — Lælius repartit :

— Qu'importe un seul ou plusieurs, je te prie, si la justice se rencontre également dans la pluralité?

SCIPION. — Je vois, Lælius, que mes autorités ne te font pas grande impression; je vais donc te prendre toi-même encore pour témoin à l'appui de mes assertions.

LÆLIUS. — Moi, comment cela...?

SCIPION. — Ne t'ai-je pas entendu naguère, à Formies, prescrire que tes esclaves n'obéissent absolument qu'à une seule personne?

LÆLIUS. — Oui, à mon métayer.

SCIPION. — Et à Rome, tes affaires sont-elles en plusieurs mains?

LÆLIUS. — Seul je m'en occupe.

SCIPION. — Mais enfin, pour tous tes biens, est-il un autre chef que toi?

LÆLIUS. — Non, pas d'autre.

SCIPION. — Pourquoi donc n'accordes-tu pas que, dans l'ordre politique, le pouvoir d'un seul, pourvu qu'il soit juste, est le meilleur?

LÆLIUS. — Tu m'amènes presque à cet avis.

XXXII. — SCIPION. — Tu le partageras entièrement, Lælius, lorsque, laissant de côté la comparaison d'un malade ou d'un vaisseau

Digitized by Google

qu'il vaut mieux confier à un seul médecin ou à un seul pilote vraiment habiles qu'à plusieurs, j'arriverai à des considérations plus élevées.

LÆLIUS. — Lesquelles?

SCIPION. — Tu ne l'ignores pas, l'arrogance et la cruauté de Tarquin ont seuls rendu le nom de roi odieux aux Romains.

LÆLIUS. — C'est vrai.

SCIPION. — Tu sais aussi de quels faits je pourrai parler dans la suite de ce discours, lorsque, Tarquin chassé, le peuple fut pris du délire de sa liberté nouvelle : exil des innocents, pillage des biens, consuls annuels, faisceaux abaissés devant le peuple, droit d'appel en toutes circonstances, retraite des plébéiens; enfin cette suite d'événements qui tendait à donner au peuple tous les pouvoirs.

LÆLIUS. — Telle était bien la situation.

SCIPION. — Il est vrai qu'on jouissait alors d'une période de paix et d'inaction, et l'on peut se donner licence lorsque la traversée est bonne ou quand une indisposition n'offre aucun danger; mais que la mer commence à grossir, que la maladie menace de s'aggraver, aussitôt le voyageur et le malade implorent le secours du seul homme qui puisse les sauver.

De même pour notre nation : en paix, dans ses foyers, elle veut commander, mena-

Digitized by Google

çant, récusant, dénonçant, chassant ses magistrats; mais survienne la guerre, il semble aussitôt que ce peuple obéisse à un roi, et toute passion mauvaise s'efface devant le salut de la patrie.

Nos pères ont même fait davantage; dans les expéditions importantes ils voulurent un seul chef, sans collègue, dont le titre exprime toute l'étendue de son pouvoir : c'est le dictateur, du verbe *je dis* et *j'ordonne*, et tu vois que dans nos livres, Lælius, il est appelé le « maître du peuple. »

LÆLIUS. — C'est exact.

SCIPION. — Reconnaissons donc la sagesse de nos ancêtres...

XXXIII. — ... Lorsque le peuple perd un roi juste, on voit éclater la douleur qui, suivant Ennius, consterna Rome entière à la mort du meilleur des princes : « Les citoyens se rappelaient à l'envi, Romulus, divin Romulus, quel protecteur de la patrie ils avaient en toi, ô père des Romains, ô fils des Immortels! »

Nos ancêtres n'appelaient point maître ni seigneur le chef dont ils suivaient les justes lois; ils ne lui donnaient pas même le titre de roi, mais le nommaient protecteur de la cité, Père, et même Dieu. Avaient-ils tort, puisqu'ils ajoutaient : « C'est toi, Romulus, qui nous donnas le jour... »? La vie, l'honneur, la gloire, ils croyaient en effet tenir tous

Digitized by Google

ces biens de la justice de leur roi, et la postérité aurait gardé les mêmes sentiments si les souverains avaient conservé les mêmes vertus; mais l'injustice d'un seul, tu le vois, détruisit à jamais pour nous cette forme de gouvernement.

LÆLIUS. — Sans doute, et je suis impatient d'étudier la marche de ces révolutions dans notre histoire comme chez les autres républiques.

XXXIV. — Scipion continua :

— Lorsque j'aurai développé toute ma pensée sur le meilleur système politique, il me faudra nécessairement parler avec quelque détail de ces grandes commotions publiques, quoique ce soit le danger le moins probable dans le gouvernement de mon choix.

Voici, quant à la royauté, son principal écueil et l'hypothèse la plus certaine de sa ruine : dès que le roi commet une première injustice, aussitôt cette forme périt; ce n'est plus que du despotisme, le plus vicieux de tous les systèmes, et cependant le plus voisin du meilleur.

Le prince a-t-il succombé sous un complot des grands, — et c'est l'usage, — l'État prend le second des trois modes constitutifs que j'ai indiqués, et il s'établit une sorte de conseil presque royal, c'est-à-dire paternel,

Digitized by Google

composé des principaux citoyens, et veillant avec zèle à l'intérêt commun.

Enfin lorsque le peuple, de lui-même, bannit ou met à mort un tyran, il montre quelque modération tant qu'il conserve son jugement et sa raison, et, s'applaudissant de son ouvrage, veut maintenir l'ordre de choses qu'il vient de créer. Mais si jamais il s'attaque à un roi juste et lui arrache le pouvoir, ou même, exemple plus fréquent, a-t-il une fois goûté du sang des grands et prostitué l'État tout entier à ses honteux caprices, gardez-vous de penser qu'il soit d'incendies ou de tempêtes plus difficiles à maîtriser que l'insolence et la fureur de cette multitude déchaînée.

XXXV. — Alors s'offre le spectacle décrit par Platon avec tant de vérité, tableau que je vais m'efforcer de traduire dans notre langue, malgré la difficulté de suivre un pareil modèle :

« Quand le peuple, dévoré de la soif in-
« satiable de l'indépendance, ne boit plus
« avec mesure, mais s'enivre à longs traits de
« la liqueur funeste que lui prodiguent d'im-
« prudents échansons, malheur à ses chefs et
« à ses magistrats, qui, dociles et complai-
« sants, s'ils ne lui versent pas à coupes plei-
« nes la liberté, se voient en butte à ses re-
« proches, à ses menaces, à ses poursuites,

Digitized by Google

« traités de despotes, d'usurpateurs, de ty-
« rans. »

Tu connais, je crois, ce passage?

LÆLIUS. — Parfaitement.

SCIPION. — Eh bien, voyons la suite :

« Obéissez-vous encore à quelque autorité,
« c'est braver la colère du peuple, qui vous
« jette [illegible]jurieuse épithète d'esclaves vo-
« lontaires; en revanche, les magistrats qui
« veulent bien s'assimiler à leurs inférieurs,
« les plus infimes des citoyens, s'ils s'effor-
« cent d'effacer toute différence entre eux et
« les magistrats, sont comblés d'éloges et
« d'honneurs.

« Une semblable république ne doit-elle pas
« se ruer à toutes les licences? Chaque fa-
« mille m'apparaît en proie à cette insolente
« égalité; tout, les animaux eux-mêmes, tout
« semble respirer l'anarchie!

« Le père redoute son fils, le fils ne sait plus
« honorer son père. De contrainte, aucune, au
« nom de la liberté générale. Rien ne distin-
« gue l'étranger du citoyen. Le précepteur
« tremble devant ses élèves et les adule; les
« disciples méprisent le maître. Les jeunes
« gens marchent de pair avec les vieillards,
« et les vieillards, à leur tour, descendent aux
« folies de la jeunesse, pour ne paraître ni
« odieux ni insupportables. Il n'y a pas jus-
« qu'aux esclaves qui n'aient leur part de
« cette liberté· les femmes aussi réclament

Digitized by Google

« l'égalité des droits avec leurs maris; les « chiens enfin, les chevaux, les ânes même, « affolés de liberté, renversent dans leur « course tout ce qui leur fait obstacle.

« Où conduit ce dernier excès de la licence? « ajoute Platon; à ce triste résultat de rendre « les citoyens tellement susceptibles, om- « brageux, que la moindre apparence d'auto- « rité les irrite et leur est odieuse, au point « même de mépriser bientôt les lois, pour se « trouver absolument sans maîtres. »

XXXVI. — LÆLIUS. — Voilà, certes, une fidèle traduction.

SCIPION. — Je reprends maintenant la suite de mon discours.

De cette extrême licence, la seule liberté pour eux, Platon, comme d'une tige funeste fait naître le tyran; la trop grande puissance des optimates avait amené la chute de l'aristocratie, la liberté conduit ce peuple trop libre à l'esclavage.

Les extrêmes se touchent dans la température, la végétation, le corps humain, et surtout dans les gouvernements; l'excès de liberté publique ou privée amène l'excès de servitude, l'anarchie enfante le despotisme, l'abus de l'indépendance provoque l'oppression la plus injuste et la plus rigoureuse.

En effet, ce peuple farouche, indompté, choisit bientôt, pour le défendre contre les

Digitized by Google

grands, abattus et déjà terrassés, quelque chef audacieux, impur, persécuteur insolent des citoyens souvent les plus dévoués, prodigue populaire de sa fortune et de celle des autres; puis, comme il n'y a plus de sécurité pour lui dans la vie privée, on lui donne, on lui continue le pouvoir, on l'entoure même de gardes, ainsi que pour Pisistrate d'Athènes, et cet homme finit par devenir le maître de ceux dont il est la créature.

Si les bons citoyens parviennent à le renverser, — cela se voit souvent, — l'État renaît; si les conspirateurs sont des ambitieux, une faction, c'est-à-dire une nouvelle tyrannie s'élève, et tel est, quelquefois aussi, le terme du régime si beau de l'aristocratie, quand les chefs, par malheur, sont jetés hors du droit chemin. Le pouvoir devient alors comme une balle que s'arrachent tour à tour, pour se la renvoyer, les tyrans et les rois, les optimates et le peuple, l'oligarchie et les tyrans, sans rendre stable, pendant longtemps, la même forme politique.

XXXVII. — De ces trois systèmes primitifs, je conclus que le meilleur est sans contredit la royauté; mais elle même, la royauté, le cède au mode de gouvernement qui, par un juste équilibre, se formerait de leur triple mélange.

J'aime en effet, dans l'État, un pouvoir im-

Digitized by Google

posant et royal, puis une part d'influence laissée aux grands, puis encore certaines décisions réservées au jugement populaire; c'est une constitution qui d'abord présente un grand caractère d'égalité, indispensable aux peuples libres, et offre ensuite toutes les conditions de stabilité.

Les éléments dont j'ai parlé plus haut s'altèrent facilement et tombent dans les extrêmes, si bien qu'au roi succède le tyran, aux optimates l'oligarchie factieuse, au peuple la tourbe anarchique, et que souvent aussi ces perturbations se substituent l'une à l'autre. Au contraire, dans cette combinaison d'un gouvernement réunissant les trois autres avec sagesse et les mélangeant avec mesure, rien de semblable ne saurait arriver sans les plus grands vices chez les chefs, car il n'y a pas de prétextes à révolution dans un État où chacun, assuré de son rang, ne voit point au-dessous de lui, comme un précipice béant, une place libre pour y tomber.

XXXVIII. — Mais je craindrais, Lælius, et vous, mes chers et judicieux hôtes, que mon discours, si j'insistais plus longtemps, ne ressemblât plutôt à la leçon d'un maître qu'au familier entretien d'amis cherchant ensemble la vérité.

Passons donc à des faits bien connus de vous, étudiés depuis longtemps par moi-

Digitized by Google

même, et qui me font penser, croire, affirmer que, de tous les gouvernements, aucun, par l'ensemble de sa constitution, avec l'organisation de ses détails, pour la garantie des mœurs publiques, aucun, je le répète, ne saurait soutenir la comparaison avec celui que nos pères reçurent de leurs aïeux et nous ont transmis à nous-mêmes.

Oui, puisque sur ce sujet, que vous possédez comme moi, il vous plaît cependant d'avoir mon opinion, je vous montrerai quel il est, ce gouvernement, et qu'il est le plus parfait de tous; prenant notre république pour modèle, je m'efforcerai de rapporter à cet exemple tout ce que j'ai à dire en cette circonstance, et si je mène à bonne fin cette entreprise, suivant moi j'aurai rempli, et au delà, la tâche que Lælius m'a confiée.

XXXIX. — Lælius. — Dis : l'honneur, Scipion, et un honneur t'appartenant en propre.

Quel autre parlerait, mieux que toi, soit des institutions de nos pères, toi le fils de si glorieux ancêtres; soit de la meilleure forme politique, toi qui, lorsque nous l'aurons conquise, — mais nous en sommes loin encore! — en occuperas le premier rang; soit enfin de l'intérêt de nos descendants, ô Scipion, toi qui, délivrant Rome de ses deux terreurs, lui as pour jamais assuré l'avenir!

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

I. — ... *Devant l'impatience* de ses auditeurs, Scipion prit la parole.

— Je commencerai par une pensée du vieux Caton, que j'ai particulièrement aimé, que j'admire hautement, vous ne l'ignorez pas, et auquel, soit par les sages conseils de ma double famille, soit de mon propre mouvement, je me consacrai dès la jeunesse sans jamais me rassasier de ses entretiens; il possédait, en effet, l'expérience de la chose publique, qu'il gouverna si longtemps, si merveilleusement, et dans la paix et dans la guerre; une juste mesure du langage, sérieux avec grâce; le désir extrême de s'instruire, comme de partager son érudition; enfin une existence tout entière conforme à ses discours.

Notre supériorité politique, disait-il souvent, provient de ce fait : les autres États n'ont jamais eu que des grands hommes isolés, donnant des lois à leur patrie d'après

Digitized by Google

leurs principes particuliers, Minos en Crète, Lycurgue à Lacédémone, et dans Athènes, théâtre de révolutions si nombreuses, Thésée, Dracon, Solon, Clisthène, puis tant d'autres, jusqu'au moment où, languissante, épuisée, cette cité trouva un nouvel appui dans les lumières de Démétrius de Phalère; notre république, au contraire, glorieuse d'une longue suite d'illustres citoyens, eut pour s'affermir, non pas la vie d'un seul législateur, mais plusieurs générations et des siècles successifs.

En effet, ajoutait Caton, jamais esprit ne s'est rencontré si vaste que rien ne pût échapper à sa prévoyance, et la réunion des plus grands génies serait encore incapable de tout embrasser d'un regard sans le secours du temps et de l'expérience.

Je vais donc, prenant pour guide ce maître vénéré, remonter jusqu'à « l'origine » du peuple romain, car je me sers volontiers de ses expressions elles-mêmes; d'ailleurs, le but me semble plus facile en vous montrant la naissance de Rome, son adolescence, sa jeunesse, puis sa vigoureuse maturité, que si je créais, comme Socrate dans Platon, une république imaginaire.

II. — Chacun applaudit, et il continua :

— Quelle cité peut s'enorgueillir d'une origine plus éclatante, aussi célèbre que cette

Digitized by Google

ville, dont la fondation est due à Romulus, fils de Mars, — car il faut admettre l'antique et sage tradition de nos ancêtres croyant que tout bienfaiteur d'un peuple tient à la Divinité par sa naissance et son génie.

Romulus, à peine eut-il vu le jour, fut, dit-on, avec son frère Rémus, exposé sur le Tibre par ordre d'Amulius, roi des Albains, tremblant pour sa couronne.

L'enfant suça le lait d'une bête sauvage, puis, recueilli par des bergers qui lui donnèrent une éducation agreste et laborieuse, il grandit si bien en vigueur corporelle et en force d'âme que, dans les champs où Rome s'élève aujourd'hui, ses compagnons rendant hommage à cette supériorité, se mirent volontairement sous ses ordres.

Le nouveau chef, à leur tête, — raconte l'histoire qui prend ici la place de la fable, — surprit Albe-la-Longue, cité riche et puissante à cette époque, et tua le roi Amulius.

III. — Cette gloire acquise, il conçut alors le projet de fonder une ville et d'organiser régulièrement un État.

L'emplacement de cette ville, — car un semblable choix est des plus sérieux si l'on veut poser les assises d'une cité longtemps prospère, — fut désigné avec un rare bonheur.

Digitized by Google

Romulus ne la rapprocha pas de la mer, chose facile avec les troupes et les ressources dont il disposait, soit en pénétrant sur le territoire des Rutules et des Aborigènes, soit en poussant jusqu'à l'embouchure du Tibre, à l'endroit où, plus tard, le roi Ancus conduisit une colonie.

Avec une admirable prudence il comprit, — ce génie supérieur, — que les sites voisins des côtes ne sont pas les plus favorables pour fonder les villes qui doivent prétendre à la durée et à l'empire, car les cités maritimes restent exposées non-seulement à de fréquents dangers, mais à des dangers imprévus.

La terre ferme trahit, par de nombreux indices, la marche prévue ou même les surprises de l'ennemi, qu'elle dénonce pour ainsi dire au seul bruit de ses pas, et il n'est point d'attaque si rapide, sur le continent, que nous ne puissions prévoir, sachant en outre quel est cet agresseur et d'où il vient; par mer, une flotte peut débarquer une armée avant même que son approche ne soit signalée; rien, dans sa marche, n'indique sa personnalité, sa nation, son but; aucun signe certain ne permet de reconnaître ses intentions pacifiques ou hostiles.

IV. — Les villes maritimes ont à redouter aussi le changement et la corruption des mœurs, car le commerce étranger, avec ses

Digitized by Google

marchandises, apporte sans cesse des idiomes et des usages nouveaux, en sorte qu'il n'est rien de stable dans ces institutions nationales.

Les habitants eux-mêmes ne s'attachent pas à leurs foyers, la mobilité de leur imagination, leurs espérances les entraînent toujours au loin, et s'ils restent quelque temps sédentaires, c'est leur esprit alors, amoureux de pérégrinations, qui court l'aventure.

Rien ne contribua davantage à la décadence, à la chute de Carthage et de Corinthe que cette vie errante, cette dispersion des citoyens, auxquels le plaisir des voyages, l'attrait du commerce faisaient abandonner les soins de l'agriculture et le goût des armes.

Il faut ajouter que l'importation, les victoires navales, fournissent au luxe de ces villes toutes les séductions funestes, et le charme des sites maritimes semble inviter par lui-même à de folles dépenses, aux corruptions énervantes de l'oisiveté. Enfin, ce que j'ai dit pour Corinthe pourrait sans doute s'appliquer à toute la Grèce, car le Péloponèse est baigné presque entièrement par la mer, à l'exception du territoire des Phliasiens, et hors de la péninsule, les Éniances, les Doriens et les Dolopes sont les seuls peuples non marins.

Parlerai-je des îles grecques, aux mœurs plus agitées, aux institutions plus chan-

Digitized by Google

geantes que leur mouvante ceinture de flots? Encore est-il question ici de l'ancienne Grèce seulement. Quant à ses colonies, dispersées en Asie, en Thrace, en Italie, en Sicile, en Afrique, laquelle, excepté Magnésie, n'est pas battue de la vague? Partout une couronne de villes grecques semble enserrer le territoire des Barbares, car avant leur établissement deux peuples avaient seuls connu la mer, les Étrusques, les Carthaginois, ceux-ci trafiquants, ceux-là pirates.

On voit ainsi la cause manifeste des calamités et des révolutions de la Grèce : elle tient à ces vices des cités maritimes, que j'ai brièvement énumérés; mais ces vices offrent à leur tour un immense avantage : les flots apportent dans la ville les denrées de l'univers, et permettent, en échange, d'envoyer au bout du monde les produits de vos propres champs.

V. — Quelle heureuse combinaison permit donc à Romulus de réunir les avantages d'une cité maritime et d'en éviter les périls?

Il bâtit sa Ville sur les rives d'un fleuve dont les eaux profondes et constamment égales se déversent dans la mer par une large embouchure; communication facile, ce cours du Tibre, pour procurer au nouveau peuple tout ce qui lui manquait et porter au loin son superflu, route naturelle pour tirer de l'Océan

Digitized by Google

tous les objets nécessaires ou agréables à la vie, et les faire parvenir dans l'intérieur des terres les plus reculées.

Je le croirais volontiers, Romulus eut la divine prescience que cette cité deviendrait le siége, le centre d'un empire puissant, car, placée sur tout autre point de l'Italie, jamais ville n'aurait pu maintenir une si vaste domination.

VI. — Quant à ses remparts naturels, quel homme, le plus indifférent soit-il, n'en a pas remarqué l'ensemble et retenu les détails ingénieux?

Les murailles furent construites par Romulus et ses successeurs avec une sagesse prévoyante; elles s'appuient de tous côtés sur des montagnes à pic, laissant un accès entre les monts Esquilin et Quirinal seulement, passage à son tour fermé par un immense retranchement et un fossé profond.

La citadelle, déjà défendue par la hauteur et l'isolement du roc qui lui sert de base, est si bien fortifiée que, lors même du débordement effroyable des Gaulois se ruant sur l'Italie, elle resta libre et intacte.

Enfin Romulus sut choisir un terrain arrosé par des sources nombreuses, et salubre au milieu d'une contrée pestilentielle, car là s'élèvent des collines toujours ventilées d'un

Digitized by Google

souffle pur, et qui de leur ombre protégent la vallée.

VII. — Cette ville, Rome, du nom de son fondateur, fut promptement achevée, et, pour affermir la cité nouvelle, Romulus conçut un projet étrange, violent, mais d'un politique habile, préparant de loin l'avenir et la fortune de son peuple.

Les jeunes filles des plus nobles familles sabines étaient venues pour assister au premier anniversaire des jeux annuels dédiés à Consus; Romulus les fait enlever dans le cirque et les donne comme épouses à ses plus braves guerriers.

Ce rapt arme les Sabins contre Rome; mais, au milieu d'un combat dont l'issue restait douteuse, les vierges conquises se font médiatrices de la paix; Romulus conclut alors une alliance avec le roi Tatius, l'admet au partage de son autorité royale, et accorde aux deux peuples le même droit de cité, les mêmes sacrifices.

VIII. — Lorsque Tatius mourut, le pouvoir tout entier revint à Romulus, qui déjà, d'accord avec celui-ci, avait institué un Conseil du Roi formé des principaux citoyens, auxquels l'affection publique décerna le titre de Pères.

Il avait aussi partagé le peuple en trois tri-

Digitized by Google

bus, — appelées du nom de Tatius, du sien, et de celui de Lucumon, tué à ses côtés dans le combat contre les Sabins, — puis en trente curies, désignées également par les noms des jeunes épouses conciliatrices.

Enfin, quoique toutes ces institutions eussent été créées quand Tatius vivait encore, Romulus, une fois Tatius mort, ne s'appuya que davantage sur l'ascendant et la sagesse des Pères.

IX. — Il pensait donc, — cette conduite le prouve, — comme Lycurgue de Sparte, quelques années plus tôt : c'est-à-dire que le pouvoir d'un seul, la royauté, est pour les États la meilleure forme de constitution, quand à ce gouvernement fort, on peut joindre l'appui des bons citoyens.

Avec le secours de ce Conseil, de ce Sénat, il termina heureusement quelques guerres contre des peuplades voisines, et ne se lassa point d'enrichir ses sujets, sans jamais se réserver la moindre part du butin.

Par un usage que nous conservons encore, au grand profit du salut commun, Romulus témoigna d'un respect profond envers les Auspices, consultés lors de la fondation de Rome, — ce qui fut la première base de la république, — et dans toutes ses créations importantes il eut soin de s'associer un Augure choisi dans chacune des tribus.

Digitized by Google

Enfin il mit le peuple sous la clientèle des grands, mesure dont j'examinerai tous les avantages, et comme la fortune consistait alors en terres et en troupeaux, — d'où les expressions qui dans notre langue désignent la richesse, — les punitions furent des amendes payables en bœufs et en moutons, car il ne recourait point à la rigueur des châtiments corporels.

X. — Après un règne de trente-sept ans, quand il eut fondé ces deux illustres appuis de la République, les Auspices et le Sénat, Romulus, dont la gloire était au comble, disparut soudain pendant une éclipse de soleil, et obtint cet honneur d'être placé par la croyance publique au rang des Dieux, opinion qui ne s'est jamais accréditée pour aucun mortel sans avoir comme fondement l'éclat de vertus surhumaines.

Cette apothéose offre même cela de remarquable que les autres hommes divinisés le furent en des temps favorables à la fiction, car l'ignorance conduit à la crédulité; Romulus, au contraire, vivait il y a moins de six cents ans, à une époque où les sciences et les lettres, déjà fort anciennes, avaient dépouillé ces antiques erreurs d'une société grossière et inculte.

Comme on l'établit en effet dans les annales des Grecs, si Rome fut fondée dans la

Digitized by Google

deuxième année de la septième olympiade, l'existence de Romulus coïncide avec un siècle où la Grèce, déjà pleine de poëtes et de musiciens, n'ajoutait plus foi qu'aux fables d'une haute antiquité.

La première olympiade est de cent huit ans postérieure aux lois de Lycurgue, quoique une erreur de nom ait fait attribuer l'institution des olympiades à Lycurgue lui-même. Or, l'opinion qui rapproche le plus Homère de nos jours, le fait vivre trente ans avant Lycurgue. Il est donc évident qu'il précéda de beaucoup Romulus, et l'instruction s'était assez répandue pour rendre difficile toute fiction nouvelle...

Cependant on admit l'apothéose de Romulus dans un siècle où le monde avait déjà vieilli, où l'humanité s'était éclairée; oui, le fondateur de Rome inspira cette admiration profonde pour son génie et ses vertus, et dès lors les mêmes esprits qui, plusieurs siècles auparavant, auraient déjà refusé de croire rien de semblable d'un autre mortel, acceptèrent le récit d'un homme simple, Proculus, lorsque, sur l'ordre des sénateurs voulant éloigner d'eux tout soupçon de meurtre, il affirma que Romulus venait de lui apparaître sur la colline appelée aujourd'hui mont Quirinal priant de lui faire élever à cette place un temple par le peuple romain, car il était dieu, sous le nom de Quirinus.

Digitized by Google

Vous venez de voir ainsi le génie d'un homme donner naissance à un peuple qu'il ne laissa pas dans les premiers langes, mais dont il surveilla le développement et qu'il conduisit presque jusqu'à l'âge de puberté

XI. — LÆLIUS. — Nous te voyons aussi adopter dans cette discussion un système tout nouveau dont les livres des Grecs n'offrent pas d'exemple.

Le prince de leurs philosophes, Platon, le plus grand des écrivains, s'était donné toute liberté pour bâtir sa ville imaginaire, conception admirable sans doute, mais trop étrangère aux mœurs humaines, à la vie réelle. D'autres réformateurs, sans prendre aucun modèle, sans proposer aucun type de république, ont disserté sur les différentes constitutions des États. Il semble que tu veuilles, à ton tour, réunir les deux méthodes, préférant attribuer à autrui tes découvertes que de bâtir en ton nom des systèmes, comme Socrate dans Platon; faisant honneur à Romulus, pour la fondation de sa ville, de dispositions qui furent peut-être l'effet du hasard ou de la nécessité, bref, ne laissant pas ton discours s'égarer sur mille exemples, et consacrant à Rome seule tes études.

Poursuis donc la route ainsi commencée; car tu vas nous montrer, je crois, en analy-

Digitized by Google

sant chaque règne, une constitution bientôt complète et régulière.

XII. — Scipion. — Après la mort de Romulus, le Sénat, — composé des premiers citoyens élevés si haut par ce prince qu'il leur avait fait donner le nom de Pères, et celui de Patriciens à leurs enfants, — tenta de gouverner par lui-même la République ; mais le peuple ne le souffrit pas, et dans son deuil profond ne cessa de réclamer un roi.

Les optimates, alors, imaginèrent prudemment une forme d'interrègne inconnue aux autres nations : l'État, en attendant le chef qui régnerait définitivement, ne resta pas sans roi, mais le temps de cette royauté provisoire fut limité, dans la crainte qu'une longue jouissance du pouvoir ne donnât de la répugnance à le déposer, ou des forces pour s'y maintenir.

Ainsi, tout d'abord, ce peuple nouveau comprit une chose qui avait échappé au législateur de Lacédémone, car Lycurgue, — en admettant que la question dépendît de lui, — n'institua pas de rois électifs, et stipula pour toute condition que le prince fût du sang d'Hercule, tandis que nos rustiques ancêtres regardèrent le mérite et la sagesse, pour arriver au trône, comme des titres bien préférables à la naissance.

Digitized by Google

XIII. — La renommée désignait Numa Pompilius pour cet honneur ; le peuple, oubliant ses propres candidats sur le conseil même du Sénat, choisit donc un roi d'une origine étrangère, et ce fut un habitant de Cures, un Sabin, qui vint régner sur Rome.

Dès son arrivée, Numa, quoique nommé dans les comices par curies, proposa de lui-même, pour la sanction de son pouvoir, une loi curiate; puis, voyant quelle ardeur belliqueuse les institutions de Romulus avaient allumée dans tous les cœurs, il voulut détourner un peu ses sujets de leurs habitudes guerrières.

XIV. — Et d'abord, il divisa par tête, entre les citoyens, les terres conquises; il leur fit comprendre que, sans recourir à la dévastation et au pillage, on peut se procurer, par la culture des champs, tout le bien-être de la vie; il leur inspira l'amour du repos et de la paix, ces fidèles garants de la justice sociale, ces protecteurs les plus puissants de l'agriculture et de ses richesses.

Numa institua les grands Auspices, ajouta deux augures au nombre primitif, choisit parmi les principaux citoyens cinq pontifes sacrificateurs, et, par des lois que nous conservons dans nos archives, calmant ces cœurs tout entiers à la passion de la guerre, il les tourna vers le culte pacifique des Dieux.

Digitized by Google

Il établit en conséquence les Flamines, les Saliens, les Vestales, et soumit aux règles les plus saintes les moindres détails de la religion; pour les sacrifices, il voulut que les cérémonies fussent très-compliquées et les offrandes très-simples; le sacerdoce enfin exigea des connaissances étendues, sans ostentation extérieure, une piété plus sincère que dispendieuse.

Ce fut lui qui, le premier aussi, mit en usage les marchés, puis il multiplia les jeux, les fêtes, les solennités capables de réunir, de rapprocher les hommes, et ramena de la sorte à la douceur, à la sociabilité, l'esprit de ses sujets, rendus violents et farouches par leur amour des armes.

Après avoir ainsi régné pendant trente-neuf ans d'une paix profonde, — pour adopter les calculs de notre ami Polybe, dont aucun historien n'égale l'exactitude chronologique, — Numa Pompilius quitta la vie, laissant à Rome deux nobles gages d'une longue existence, la Religion et la Clémence.

XV. — Comme Scipion achevait ces mots, Manilius lui demanda :

— Que faut-il croire de cette tradition qui fait Numa disciple de Pythagore lui-même, ou du moins partisan de ses doctrines? Je l'ai souvent entendu dire par des vieillards, et telle est l'opinion générale; cependant, rien

Digitized by Google

dans nos annales publiques n'en démontre la vérité.

SCIPION. — Voilà une assertion fausse de tous points, et non-seulement c'est une erreur, mais c'est une erreur grossière, absurde, car le mensonge devient réellement intolérable lorsque, non content de l'imposture, il veut encore faire croire à l'impossible.

L'histoire nous l'apprend, ce fut la quatrième année du règne de Tarquin le Superbe que Pythagore vint à Sybaris, à Crotone, et dans cette partie de l'Italie. La soixante-deuxième olympiade forme la date commune de l'élévation de Tarquin au trône et du voyage de Pythagore. Il est donc facile de reconnaître, en calculant la durée de chaque règne, que cent quarante ans s'étaient écoulés depuis la mort de Numa quand Pythagore visita pour la première fois l'Italie, fait incontestable pour les érudits versés dans les sciences chronologiques.

MANILIUS. — Dieux immortels, combien la croyance contraire semble générale et profondément enracinée ! Au reste, je vois sans peine le peuple romain redevable de sa formation, non pas à des doctrines importées d'outre-mer, mais à la seule force de ses vertus natives.

XVI. — SCIPION. — Cette conviction se fortifiera davantage à mesure que, suivant la

Digitized by Google

marche successive de notre République, tu la verras s'avancer à pas de géant, et comme par un progrès naturel, vers la perfection.

Tu apprécieras alors la sagesse de nos ancêtres s'appropriant, il est vrai, toutes les institutions étrangères qu'ils trouvaient bonnes, mais les transformant, les améliorant jusqu'à les rendre excellentes; tu comprendras enfin que la puissance de Rome n'est pas le seul résultat du hasard, et que son empire vient d'une politique prudente, d'une sage discipline, servies, je l'avoue, par une heureuse fortune.

XVII. — Après Numa, le peuple, sur la proposition d'un roi par intérim, offrit le trône à Tullus Hostilius, dans une délibération des comices par curies, et le nouvel élu, prenant son devancier pour modèle, fit ratifier son élévation à l'empire par les curies assemblées.

Sa gloire fut surtout militaire, et ses exploits, comme guerrier, remarquables. Il entoura la place des Comices, il décora le palais du Sénat avec le butin fait sur les vaincus. On lui doit les formes légales pour les déclarations de guerre, équitable usage que consacra l'intervention religieuse des Féciaux, et dès lors toute guerre entreprise sans ces formalités passa pour injuste et sacrilége.

Remarquez aussi quel soin nos rois prirent

Digitized by Google

toujours de certaines prérogatives populaires, sage politique sur laquelle je reviendrai souvent; Tullus, par exemple, n'osa pas, sans un ordre du peuple, revêtir les insignes de la royauté ni se faire précéder par les douze licteurs avec les faisceaux...

XVIII. — LÆLIUS. — Cette République, dont tu retraces l'origine avec tant d'éloquence, ne marche pas à la perfection, elle y vole.

SCIPION. — Après Tullus, un descendant de Numa par sa fille, Ancus Martius, nommé roi, eut soin également de demander la sanction de son pouvoir à une loi curiate.

Vainqueur des Latins, il les admit au droit de cité, réunit à la ville les monts Aventin et Cœlius, distribua les fruits de ses victoires, — aux citoyens, les terres labourables, au domaine public, d'immenses forêts voisines de la mer, — fonda une colonie à l'embouchure du Tibre, et mourut après un règne de vingt-trois ans.

LÆLIUS. — Voilà certes un prince digne aussi de nos louanges, mais combien l'histoire romaine est obscure, puisque nous connaissons la mère d'Ancus Martius et ne pouvons nommer son père.

SCIPION. — Sans doute; dans ces siècles reculés, seuls les noms des rois sont entourés de quelque lumière.

Digitized by Google

XIX. — Rome, pour la première fois, va subir l'influence d'une civilisation étrangère, et ce n'est pas alors un simple ruisseau qui nous apporte les Arts de la Grèce, mais un fleuve prodiguant à grands flots ses Sciences et ses Lettres.

Démarate, le premier des habitants de Corinthe par le rang, le crédit, les richesses, impatient du joug de Cypsélus, s'enfuit avec ses trésors et vint à Tarquinies, ville très-florissante des Étrusques; puis, apprenant que la tyrannie de Cypsélus s'affermissait, Démarate, avec un courage égal à son amour de la liberté, renonça pour jamais à sa patrie, se fit recevoir citoyen de Tarquinies afin d'y fixer sa fortune et sa demeure, et comme de son union avec une femme de cette ville il lui naquit deux enfants, à ces enfants il donna toute une éducation grecque...

XX. — ... *L'un d'eux* fut aisément admis au droit de cité dans Rome, et par la politesse de ses mœurs, par son instruction si complète devenu cher au roi Ancus, il passa bientôt pour le confident de tous ses projets et sembla même partager avec lui le pouvoir souverain.

Sa bienveillance était du reste extrême envers les moindres citoyens, et le favori prodiguait ses conseils, sa protection, ses services, ses largesses personnelles.

Digitized by Google

Aussi, le roi Ancus mort, le peuple choisit-il unanimement Lucius Tarquin, — car celui-ci avait ainsi transformé le nom grec de sa famille, pour suivre en tous points les usages de ses concitoyens adoptifs.

Lucius, quand il eut fait sanctionner son pouvoir, doubla d'abord le nombre primitif des Pères, appelant les sénateurs de vieille date, qu'il consultait toujours les premiers, « Pères des anciennes familles », et ceux de création récente, « Pères des familles nouvelles ».

Il donna ensuite à l'ordre des chevaliers l'organisation qui subsiste encore aujourd'hui; mais, malgré son désir de changer les anciens noms de Titienses, Rhamnenses, Lucères, il dut y renoncer, dissuadé par Attus Nœvius, le célèbre Augure. On sait que les Corinthiens assignaient, eux aussi, des chevaux pour le service public, et les entretenaient au moyen d'une taxe prélevée sur les célibataires et les veuves. Lucius ajouta donc de nouvelles compagnies équestres aux premières, et il y eut alors douze cents chevaliers, nombre encore doublé après la défaite des Èques, nation puissante, guerrière, menaçante pour Rome.

Il repoussa également une agression des Latins, les décima grâce à sa cavalerie, et triompha de ce peuple; nous apprenons enfin qu'il institua, le premier, les grands jeux ap-

Digitized by Google

pelés « Jeux Romains; » que, dans la guerre contre les Sabins, il fit vœu, au plus fort de la mêlée, de construire un temple à Jupiter Très-Bon, Très-Grand, sur le mont Capitolin; et qu'il mourut après un règne de trente-huit ans.

XXI. — LÆLIUS. — Tout justifie le mot si vrai de Caton, et notre République ne fut l'œuvre ni d'un siècle, ni d'un seul homme. On distingue clairement les sages institutions, le progrès dont nous sommes redevables à chaque règne. Nous voilà, du reste, arrivés au souverain qui me semble, entre tous, avoir le mieux compris l'art du gouvernement.

SCIPION. — Oui, tel fut Servius Tullius, le premier qui monta sur le trône sans un ordre du peuple.

On le croit, en général, fils d'une femme esclave de Tarquinies et d'un client du roi. Élevé parmi les familiers du prince, qu'il servait à table, c'est là que l'intelligence de cet enfant se révéla, dans les moindres actions, dans toutes ses paroles. Aussi, Tarquin, dont les fils étaient encore au berceau, l'aimait-il si tendrement qu'il passa pour son père, et mit-il un soin particulier à l'instruire, d'après le plus complet modèle de l'éducation grecque, dans les arts qu'il avait appris lui-même.

Digitized by Google

Lorsque ce roi succomba sous les embûches des fils d'Ancus, Servius, — je l'ai dit plus haut, — commença de régner, non sur l'ordre, mais de l'aveu bienveillant du peuple. On répandit la fausse nouvelle que Tarquin survivait à sa blessure; le jeune homme parut alors en public avec les insignes de la puissance souveraine, rendit la justice, soulagea par ses bienfaits les débiteurs en détresse, montra l'affabilité la plus grande, et déclara qu'il agissait au nom du roi, évitant ainsi de se confier au Sénat.

Enfin, après les funérailles de Tarquin, Servius recourut pour son compte aux suffrages favorables du peuple, et son mandat suprême une fois régularisé par une loi spéciale, il vengea d'abord, les armes à la main, les provocations des Étrusques...

XXII. — ... *Il créa* dit-huit *centuries équestres* du premier ordre, puis cette grande quantité de chevaliers une fois bien distincte, il divisa le reste du peuple en cinq classes, tenant compte des différences d'âge, réglant cette distribution de manière à donner la supériorité des suffrages non à la multitude, mais aux riches, fidèle à une règle politique immuable : ne pas laisser les plus nombreux devenir les plus puissants.

Si cette combinaison vous était inconnue, j'en retracerais le tableau, mais il suffit d'en

Digitized by Google

indiquer le résultat. Les centuries de la première classe et celles des chevaliers avec leurs six suffrages, — auxquelles on joint la centurie des charpentiers, à cause de leur utilité dans la ville, — formaient quatre-vingt-neuf centuries; il suffisait ainsi de huit centuries, — parmi les cent quatre qui restaient, — venant se joindre aux premières, et le vote populaire obtenait son plein effet, comme s'il eût été unanime. Les quatre-vingt-seize autres centuries, bien supérieures en nombre, n'étaient donc pas exclues du droit de suffrage, ce qui aurait paru despotique, mais ne jouissaient pas non plus d'un trop grand pouvoir, ce qui eût présenté des dangers.

Servius choisit même avec soin les termes distinctifs de ces castes. Il désigna les riches d'un nom indiquant les secours pécuniaires qu'ils fournissent à l'État. Quant à ceux qui n'avaient pas plus de quinze cents as, ou qui même ne possédaient rien que leur personne, — et dans une seule des quatre-vingt-seize centuries on comptait plus de citoyens inscrits que dans la première classe tout entière, — il les appela « prolétaires, » pour indiquer qu'il leur demandait seulement de donner des enfants à la République.

Personne n'était donc privé du droit de suffrage, mais la prépondérance demeurait aux citoyens les plus intéressés à la prospérité de l'Etat...

Digitized by Google

XXIII. — ....*Telle était Carthage*, de soixante-cinq ans plus ancienne que Rome, car elle fut fondée trente-neuf ans avant la première olympiade ; dans une antiquité plus reculée encore, Lycurgue semble avoir poursuivi le même but ; ce système d'égalité, ce mélange de trois formes de gouvernement peut donc nous avoir été commun avec les Carthaginois et les Spartiates.

Mais je dois ici faire ressortir, autant que possible, un caractère particulier de notre constitution, le plus admirable de tous, et dont les autres États ne sauraient offrir aucun exemple.

A Lacédémone, à Carthage, et dans l'histoire même de Rome, jusqu'à présent nous avons bien trouvé la fusion de ces trois systèmes politiques, mais nous n'en avons pas vu la juste pondération.

En effet, pour tout pouvoir perpétuel régissant une cité, mais avant tout dans le pouvoir royal, — cette ville eût-elle un Sénat, comme nous sous les rois, ou Sparte avec les lois de Lycurgue, et le peuple conservât-il quelques droits, ainsi que nous, jadis aussi, — le titre de roi fait toujours pencher la balance, et cette cité devient une monarchie de fait et de nom, sorte de gouvernement le plus sujet aux révolutions, car il suffit de la faute d'un seul homme pour le précipiter aux dernières extrémités.

Digitized by Google

Certes, en elle-même, la royauté n'est pas une forme vicieuse, et j'oserais même la dire supérieure à tous les autres gouvernements simples, si je pouvais approuver aucune forme simple, en fait de gouvernement ; cette préférence, d'ailleurs, s'applique seulement à la royauté quand elle garde son véritable caractère, c'est-à-dire lorsque le pouvoir perpétuel d'un seul, son équité, sa haute sagesse, garantissent la sécurité, l'égalité, le repos général.

Alors, sans doute, il manque encore bien des choses au peuple gouverné par un roi, il lui manque surtout la liberté, qui consiste non pas à servir un bon maître, mais à n'avoir pas de maître ; toutefois...

XXIV. — ... Pendant quelque temps, ce prince injuste et cruel vit la fortune propice à toutes ses entreprises.

Il conquit le Latium entier, prit Suessa Pometia, ville puissamment riche, et avec l'or et l'argent pillés il acquitta le vœu de son aïeul et bâtit le Capitole. Il fonda aussi des colonies, et suivant l'usage des contrées dont il était originaire, il envoya, comme prémices de son butin, de magnifiques offrandes à Delphes, pour orner le temple d'Apollon.

XXV. — Ici commence une de ces révolutions politiques dont il faut étudier, dès le

Digitized by Google

début, le cours naturel et les vicissitudes, car le point capital de la science politique, objet de notre entretien, est de connaître la marche et la déviation des États, afin que sachant vers quel écueil incline chaque gouvernement, on puisse arrêter ou prévenir ces tendances funestes.

Voyons, par exemple, ce dernier roi dont le vertige s'empare après le meurtre d'un prince excellent. Il redoute une expiation effroyable, et, dès lors, n'a plus qu'un but : se faire craindre! Du haut de ses victoires, du haut de ses trésors, ivre d'orgueil, ivre de despotisme, il n'est bientôt plus maître de lui-même, ni des siens. En effet, son fils aîné déshonore Lucrèce, fille de Trécipitinus, épouse de Collatin, et pour se laver d'un semblable outrage, cette noble et chaste femme se donne la mort.

C'est alors qu'un homme de génie et de vertu, Junius Brutus, brise ce joug infâme et sanglant; simple citoyen, il assume les destinées de l'État, et le premier parmi nous enseigne cette grande maxime que, pour sauver la liberté, tout homme est magistrat; à sa voix, à son exemple, Rome indignée se lève, jure de venger Lucrèce, son père, sa famille, se rappelle la tyrannie de Tarquin, l'insolence de ses fils, et le roi, et ses fils, et toute la race des Tarquins sont chassés à jamais!

Digitized by Google

XXVI. — Voyez comme du roi sortit le maître, et comment, par le crime d'un seul, une bonne forme de gouvernement devint la pire des constitutions.

Or, j'entends par maître ce que les Grecs appellent tyran, car ils réservent le nom de roi pour le souverain qui veille comme un père sur le peuple, et dont tous les efforts tendent au bien-être, au bonheur de ses sujets.

Ce mode politique est bon, je le répète, mais aussi combien il est proche du plus détestable, du plus pernicieux de tous ! A peine un roi a-t-il cessé d'être juste qu'il devient tyran, et dès lors rien de plus horrible, de plus repoussant, de plus haïssable aux hommes et aux Dieux. S'il conserve la face humaine, le despote n'en dépasse pas moins, en férocité, les fauves les plus redoutables. Comment donner le nom d'homme à ce monstre qui ne veut admettre ni communauté de droits avec ses concitoyens, ni devoirs sociaux envers le reste de l'humanité !

Mais nous trouverons une occasion meilleure pour parler de la tyrannie, lorsque notre sujet nous aura conduits à juger les ambitieux qui, après l'affranchissement de Rome, cherchèrent à usurper le pouvoir absolu.

XXVII. — Vous avez donc sous les yeux le premier modèle du tyran. C'est le nom que

Digitized by Google

les Grecs donnent aux mauvais princes; chez nous, on appela rois, indistinctement, tous ceux qui exercèrent sans partage une autorité perpétuelle, et voilà pourquoi Cassius, Manlius, Sp. Melius, puis Tib. Gracchus naguère, furent accusés d'aspirer au trône...

XXVIII. — ....Lycurgue, à Lacédémone, établit un « Conseil des Vieillards, » — trop peu nombreux, car il se composait de vingt-huit membres seulement, — et l'investit du droit suprême de délibération, tandis que le roi conservait le droit absolu de commandement.

Nos ancêtres imitèrent cette assemblée, et traduisirent même son titre pour l'appliquer au Sénat, — témoin Romulus à l'égard des « Pères » qu'il avait choisis, — et dans ce système, également, la force, la prépondérance appartinrent au pouvoir royal.

Lycurgue et Romulus avaient accordé, il est vrai, quelques droits au peuple, non de façon à le rassasier de liberté, mais comme pour lui permettre graduellement d'en faire l'essai; à quoi bon, cependant, puisque sur sa tête restait incessamment suspendue cette menace, trop souvent justifiée, d'un prince pouvant régner par l'injustice, — destinée bien fragile pour une nation, celle qui repose tout entière sur les caprices ou la volonté d'un seul homme!

Digitized by Google

XXIX. — Ainsi le premier exemple, le type, l'origine de la tyrannie, nous l'avons trouvé dans cette République même fondée par Romulus sous la protection des Dieux, sans qu'il soit besoin de l'emprunter à cette autre cité imaginaire que Platon nous représente dans les entretiens péripatétiques de Socrate.

Nous avons vu Tarquin, non qu'il usurpât une puissance nouvelle, mais par l'abus du pouvoir qu'il possédait, causer la chute du gouvernement monarchique.

Opposons maintenant à ce despote un prince vertueux, sage, capable d'assurer le bonheur et la gloire de ses concitoyens, une sorte de tuteur, un véritable intendant de la République, car c'est le nom qui convient à tout chef, à tout défenseur d'un État.

Eh bien, cet homme, comment le reconnaître ? C'est celui qui, par le conseil et l'action, peut protéger la patrie ; et comme son nom ne s'est pas encore présenté dans cet entretien, puisque, plus d'une fois dans la suite, nous aurons à traiter de ses devoirs, *essayons d'en ébaucher le portrait...*

XXX. — ... *Platon divise son territoire et les propriétés de chaque citoyen* en parties rigoureusement égales, se proposant, avec sa République plus désirable que possible, et circonscrite à des limites si restreintes, moins un plan susceptible de réalisation qu'un modèle sur

Digitized by Google

lequel étudier tous les rouages de la politique.

Pour moi, si mes forces y suffisent, j'essayerai d'appliquer les mêmes principes, non pas au vain simulacre d'une société imaginaire, mais sur le plus puissant empire du monde, de manière à toucher du doigt, pour ainsi dire, les causes de la prospérité et de la décadence des États.

Quand la royauté, après une durée d'un peu plus de deux cent quarante années, en comptant quelques interrègnes, disparut avec Tarquin, le peuple prit pour le nom de roi autant de haine qu'il avait éprouvé de douleur à la mort, ou plutôt à la disparition de Romulus, et s'il ne pouvait d'abord se passer de rois, après l'expulsion de Tarquin ce titre lui-même fut proscrit...

XXXI. — ... Dans cet esprit, nos ancêtres bannirent Collatin, malgré son innocence, comme suspect par sa famille, et les autres Tarquins en haine de leur nom.

Obéissant aux mêmes idées, P. Valérius, dans ses harangues au forum, fit le premier abaisser les faisceaux devant le peuple, et donna l'ordre de reporter au pied du mont Vélia les matériaux d'une demeure qu'il faisait bâtir au sommet de cette colline, quand il vit le choix de cet emplacement où le roi Tullus avait habité, exciter quelques soupçons.

Digitized by Google

Mais son nom de Publicola, ce nom glorieux, il le mérita surtout en proposant la première loi reçue dans les comices par centuries, et défendant à tout magistrat de mettre à mort ou de passer par les verges le citoyen qui en appelait au peuple.

Il faut le dire cependant, le droit d'appel avait existé sous les rois, comme l'attestent les Livres des Pontifes, et aussi nos archives augurales; les Douze-Tables indiquent, en plusieurs passages, que l'on pouvait appeler de toute sentence et de tout châtiment; l'élection des décemvirs législateurs, avec un pouvoir déclaré sans appel, démontre assez que les autres magistratures étaient soumises à cette restriction; par une loi de leur consulat, V. Potit us et Horatius Barbatus, sagement populaires afin de rétablir la concorde, défendirent toute magistrature sans appel; enfin les trois lois Porcia, dues, vous le savez, aux trois Porcius, n'ajoutèrent que la sanction pénale.

Publicola, sa loi protectrice adoptee, fit sur-le-champ supprimer les haches des faisceaux consulaires, et le lendemain, s'étant donné Lucrétius pour collègue, comme le nouveau consul était plus âgé, il lui envoya ses licteurs, exemple d'après lequel on décida que chacun de ces magistrats serait à son tour, et pendant un mois, précédé de licteurs, pour ne pas établir dans Rome libre des in-

Digitized by Google

signes du pouvoir plus multiples que sous les rois.

Il ne fut donc pas un esprit ordinaire, à mon sens, l'homme qui, moyennant quelques concessions libérales au peuple, rendit l'influence des grands plus facile, plus sûre; et si de préférence je fouille les souvenirs du vieux temps, c'est que, dans ces siècles illustres, d'illustres citoyens me fournissent les exemples dont j'appuierai le reste de mon discours.

XXXII. — Telle était alors la situation où le Sénat maintenait la République : chez ce peuple si libre, peu de choses se faisaient par le peuple, les traditions, l'influence, la volonté des sénateurs disposant de presque tout l'empire; si le pouvoir des consuls était annuel dans sa durée, il se manifestait monarchique par la nature de ses attributions; enfin, on défendait surtout avec vigueur ce principe sur lequel reposait toute la puissance des nobles, à savoir que les décrets du peuple, pour avoir force de lois, devaient être approuvés par le Sénat.

Vers cette époque aussi, dix ans après la création des consuls, remonte l'institution de la dictature en la personne de T. Larcius, nouvelle forme de pouvoir qui parut bien voisine de la royauté. Cependant les principales familles gardaient encore une prépondérance

Digitized by Google

que le peuple leur consentait, et de grands exploits militaires furent accomplis, en ces temps-là, par de vaillants hommes investis d'un pouvoir suprême sous le nom de consuls et de dictateurs.

XXXIII. — Mais la force même des choses voulait que le peuple, affranchi de ses rois, cherchât à conquérir le plus grand pouvoir possible, et cette révolution nouvelle s'accomplit dans le bref délai de seize années environ, sous le consulat de Cominius et de Sp. Cassius.

La raison ne manqua-t-elle pas à cette entreprise? En politique, le fait l'emporte souvent sur la raison.

Rappelez-vous mes premières paroles : un État où les droits, les prérogatives ne sont pas dans un équilibre parfait, un État qui ne donne point à ses magistrats un pouvoir suffisant, assez d'influence aux délibérations des grands, assez de liberté au peuple, cet État n'a rien de stable, et c'est ainsi que, parmi nous, les dettes excessives ayant mis le désordre à son comble, le peuple se retira sur le mont Sacré, puis sur l'Aventin.

L'austère discipline de Lycurgue se vit également impuissante, en Grèce, contre un mouvement semblable, et sous le roi Théopompe, les cinq magistrats appelés Éphores à Sparte, les dix Cosmes, chez les Crétois, furent éta-

Digitized by Google

blis en opposition au pouvoir royal, comme les tribuns du peuple, ici, pour contrebalancer la puissance consulaire.

XXXIV. — Il y aurait eu sans doute, pour nos ancêtres, un palliatif à ce fléau de la dette, et Solon lui-même, quelques années plus tôt, en pareille occurrence, n'avait pas ignoré les secours nécessaires; notre Sénat aussi ne négligea point le remède, quand la cruauté d'un créancier excitant l'indignation générale, tous les citoyens enchaînés comme débiteurs furent délivrés, et cet esclavage désormais aboli.

A toutes les époques où des calamités publiques ramenèrent pour le peuple cette misérable condition, on avait imaginé, dans l'intérêt commun, quelque soulagement à son malheur; mais cette sage politique une fois négligée, ce fut dans Rome l'occasion d'un changement qui, par la création de deux tribuns, au milieu d'une émeute, affaiblit d'autant le pouvoir et la prépondérance du Sénat.

Toutefois, le Sénat put conserver encore beaucoup de son influence et de sa grandeur, composé qu'il était des citoyens les plus expérimentés, les plus braves, également habiles à protéger la République par leurs armes et leurs conseils; — dont l'ascendant s'exerçait par ce fait seul que, supérieurs par leur haute

Digitized by Google

dignité, ils ne luttaient avec personne dans la recherche des plaisirs, et n'avaient surtout qu'une fortune bien modeste ; — dont les vertus publiques, enfin, étaient d'autant plus populaires que, dans toute circonstance privée, ils secouraient fraternellement chaque citoyen de leurs avis, de leurs démarches et de sacrifices personnels.

XXXV. — Vous voyez la situation de Rome, quand Sp. Cassius, enhardi par son immense popularité, voulut s'emparer de la puissance royale, puis accusé par le questeur, fut, vous le savez, de l'aveu du peuple, reconnu coupable et puni de mort par son père.

Cinquante-quatre ans environ après l'établissement du Consulat, Tarpeius et Aternius proposèrent, dans les comices par curies, une chose agréable au peuple, la substitution d'une amende aux châtiments corporels.

Vingt ans plus tard, la rigueur des censeurs Papirius et Pinarius ayant fait passer dans le domaine public, à force d'amendes, la presque totalité du bétail des particuliers, la confiscation en nature fut à son tour remplacée par une évaluation pécuniaire des plus modiques, sur une loi des consuls Julius et Papirius.

XXXVI. — Mais quelques années avant cette époque, alors que le Sénat exerçait une supré-

Digitized by Google

matie incontestée par le peuple docile, un nouveau système fut encore adopté; les consuls, les tribuns abdiquèrent leurs charges, et dix magistrats suprêmes, sans appel, furent créés pour exercer le pouvoir souverain et rédiger un corps de lois.

Lorsqu'ils eurent composé, avec beaucoup de prudence et de justice, dix tables de lois, ils firent, citoyens consciencieux, nommer pour les remplacer, l'année suivante, d'autres décemvirs dont la vertu et la loyauté, malheureusement, ne méritent pas les mêmes éloges.

On cite néanmoins un trait honorable de C. Julius, membre de ce Collége; dénonçant comme meurtrier le patricien L. Sestius, de la chambre duquel il avait vu enlever un cadavre, il consentit, quoique magistrat tout-puissant, quoique décemvir sans appel, à recevoir caution pour l'accusé, afin de ne pas répudier, dit-il, cette admirable loi qui permettait seulement aux comices assemblés par centuries de prononcer sur la vie d'un citoyen romain.

XXXVII. — Ces décemvirs gouvernèrent pendant trois années sans vouloir se donner de successeurs.

C'était là pour Rome, je l'ai répété souvent, une situation qui ne pouvait se prolonger puisque l'équilibre était rompu entre les dif-

Digitized by Google

férents ordres de l'État; seuls, les grands disposaient de la République par cette élévation de dix hommes de la première noblesse, sans le contre-poids des tribuns, sans le contrôle d'aucune autre magistrature, sans recours au peuple contre les verges et la hache.

Aussi leur injustice produisit-elle tout à coup un bouleversement affreux, une révolution complète; ils venaient en effet de publier deux tables nouvelles de lois iniques, l'une d'elles, entre autres, interdisant toute alliance entre plébéiens et patriciens, alors que ces mariages n'étaient pas défendus même aux étrangers, — prohibition que, du reste, un plébiscite de Canuleïus fit abolir; — ils abusaient enfin du peuple, sous toutes les formes, au profit de leur débauche, de leur avarice, de leur despotisme.

On sait, — tous nos monuments littéraires en portent témoignage, — comment Virginius immola sa fille, en plein forum, pour la soustraire à l'infâme passion de l'un des décemvirs; comment, dans son désespoir, il vint chercher un refuge auprès de l'armée, campée sur l'Adige, et comment les soldats, abandonnant la guerre commencée, se rendirent aussitôt sur le mont Sacré, à l'exemple d'une première retraite semblable, puis sur l'Aventin, qu'ils occupèrent en armes...

XXXVIII. — ... Ainsi parla Scipion, et ses au-

Digitized by Google

diteurs, dans un respectueux silence, attendaient qu'il reprît son discours, lorsque Tubéron lui dit :

— Puisque mes aînés se taisent, veux-tu savoir, Scipion, ce que je reprocherais à ton entretien?

SCIPION. — Bien volontiers.

TUBÉRON. — N'as-tu pas répondu par l'éloge du gouvernement de Rome à la question de Lælius sur le gouvernement en général? Et cette République même, comblée par toi de tant de louanges, tu ne nous apprends pas jusqu'ici par quels principes, quelles mœurs, quelles lois on peut l'établir ou la conserver.

XXXIX. — SCIPION. — Nous aurons bientôt, je le suppose, une occasion plus convenable pour traiter de la fondation et de la durée des États.

Quant au meilleur gouvernement, je croyais avoir répondu suffisamment à Lælius. En effet, j'ai distingué d'abord trois formes politiques dignes d'approbation, puis, en opposition, trois autres systèmes des plus funestes; mais en même temps j'ai déclaré que, parmi ces premiers modes, aucun n'était parfait en soi, et j'ai désigné comme préférable une constitution formée de leur triple mélange.

Rome m'a servi, non pas à définir l'organisation la plus satisfaisante, car pour ce but facile je n'avais pas besoin d'exemple, mais à

Digitized by Google

montrer l'application de nos principes au plus puissant des empires.

Si maintenant vous persistez à rechercher la meilleure forme de République, en dehors de toute comparaison particulière, prenons l'image de la nature...

XL. — ... C'est le modèle que je cherche depuis longtemps et auquel j'étais impatient d'arriver.

LÆLIUS. — Celui de l'homme politique?

SCIPION. — Précisément.

LÆLIUS. — Parmi les personnes ici présentes le choix semble facile, et pourquoi ne pas commencer par toi-même?

SCIPION. — Plût aux dieux que le Sénat, en fait de grands citoyens, nous offrît la même proportion. Mais quel est donc ce chef de l'État! Je le comparerai volontiers au Numide qui, monté sur un éléphant gigantesque, le maintient et le gouverne à son gré par un signe, et pour ainsi dire par la seule impulsion de sa volonté.

LÆLIUS. — J'ai vu souvent ce spectacle, en Afrique, quand je te servais de lieutenant.

SCIPION. — Encore l'Éthiopien n'a-t-il que ce colosse à diriger, et souvent même l'animal apprivoisé connaît les habitudes de son guide; mais combien de monstres sauvages cette part de l'âme, l'intelligence, pour l'appeler par son nom, ne doit-elle pas dominer, en-

Digitized by Google

chaîner, subjuguer! Aussi le triomphe est-il rare sur cette bête féroce, la populace, qui, prompte à tout excès, ivre de sang, peut à peine se rassasier de victimes palpitantes, et demande pour la diriger un bras implacable!

XLI. — LÆLIUS. — Je vois maintenant quelle tâche, quelle œuvre tu imposes à cet homme rare dont j'attendais le portrait.

SCIPION. — Un seul devoir, pour ainsi dire, mais qui comprend tous les autres : s'étudier, travailler sans cesse à sa propre perfection, entraîner chacun vers cet exemple, devenir enfin, par l'éclatante pureté de son âme et de sa vie, comme un miroir offert à ses concitoyens.

La flûte et la lyre, les modulations du chant forment, dans l'art musical, avec la diversité de leurs notes, un concert où la moindre dissonance blesserait une oreille délicate, mais dont l'ensemble produit, par une habile combinaison des tons les plus opposés, un accord plein de charme; de même une cité, dans la science du gouvernement, par le mélange et l'équilibre de tous les ordres, les plus élevés comme les plus humbles, obtient aussi l'accord politique; bref, ce que les musiciens appellent harmonie, l'homme d'État le nomme concorde, et cette union sociale, gage le meilleur et le plus sûr de la stabilité d'un gou-

Digitized by Google

vernement, ne saurait exister sans la justice...

XLII. — ... Alors Scipion reprit :

— Oui, je le pense comme toi, c'est fausseté de prétendre que la chose publique ne peut être gouvernée sans le secours de l'injustice; il n'est pas un État durable, au contraire, s'il ne s'appuie sur une équité suprême.

Toute notre controverse sur la République serait non avenue si cette vérité ne vous était démontrée, et certes je croirais inutile d'aller plus loin. D'ailleurs, n'est-ce pas assez pour aujourd'hui, et puisqu'il nous reste encore bien des questions à traiter, demain nous réunira pour la suite de notre discussion.

Et tout le monde partageant cet avis, l'entretien de ce jour fut terminé.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

... L'homme, à son origine, émettait d'une voix mal articulée des sons rauques et confus.

L'intelligence lui suggéra bientôt l'art de varier la prononciation, et attachant à chaque chose, comme signe distinctif, un mot particulier, le doux commerce du langage réunit ainsi les hommes, auparavant isolés.

Grâce encore à l'intelligence, toutes les inflexions de la voix, qui semblaient infinies, furent représentées, notées par un petit nombre de caractères convenus, permettant de converser avec les absents, de perpétuer nos volontés, de transmettre les souvenirs du passé; puis enfin l'usage des nombres se vulgarisa, découverte si nécessaire à la vie, la seule chose éternellement immuable, science qui la première, élevant nos regards vers le ciel, nous apprit à ne pas contempler indifféremment la marche des astres et à calculer la division des jours et des nuits...

Digitized by Google

... Quelques hommes, alors, dont les âmes s'élevaient plus haut, se montrèrent, soit par la pensée, soit par leurs actions, vraiment dignes de ce bienfait des Dieux.

A ces moralistes, qui tracèrent les règles de la vie humaine, donnez le titre de grands hommes, car ils le sont bien réellement; regardez-les comme des savants profonds, comme les docteurs de la vérité, de la vertu, j'y consens! Mais du moins reconnaîtra-t-on que l'art social et le gouvernement des peuples, dans leur mise en œuvre par les hommes d'État, ou dans les spéculations qu'ils fournissent à l'éloquence paisible de ces mêmes philosophes, loin d'être une science méprisable, font éclore chez les esprits bien doués, — nous en avons des preuves illustres, — une grandeur incroyable et presque divine; et lorsque, à ces hautes facultés naturelles, développées encore par les institutions civiles, on joint, suivant l'exemple des personnages de cet entretien, une instruction solide et des connaissances étendues, comment ne pas obtenir le premier rang?

Quoi de plus admirable, en effet, que l'expérience des grands problèmes de la politique unie au goût, à la connaissance des arts de l'esprit? Où trouver des hommes plus parfaits que Scipion, Lælius, Philus, qui, pour réunir tous les éléments du mérite et de la gloire, voulurent, aux traditions de leurs aïeux et

Digitized by Google

aux leçons domestiques, ajouter les doctrines étrangères professées par Socrate. Aussi tout citoyen voulant et pouvant ces deux choses, allier les pratiques de nos ancêtres aux lumières de la philosophie, mérite-t-il à mes yeux tous les éloges.

Sans doute, s'il fallait absolument choisir entre ces deux routes ouvertes par la sagesse, on supposerait peut-être plus heureuse l'existence tranquille que l'étude et les lettres absorbent tout entière; mais la vie consacrée aux affaires politiques est bien autrement digne de gloire, et les premiers de nos citoyens s'illustrèrent ainsi, Curius, entre autres, « dont rien ne triompha, ni le fer ni l'or »...

... Cette différence *entre nos grands hommes* la voici : chez les premiers, le développement des principes naturels résultait de l'étude et des arts; chez les autres, il était la conséquence des institutions et des lois.

Rome, à elle seule, produisit un nombre considérable, je ne dirai pas de sages, puisque la philosophie accorde si rarement ce titre, mais de citoyens méritant au moins des louanges éternelles pour avoir mis en pratique les leçons et les découvertes des sages.

Énumérez maintenant tous les États fameux dans le passé, dans le présent, songez

Digitized by Google

que la plus grande œuvre du génie, en ce monde, est de constituer une république durable, et voyez alors, à ne compter qu'un législateur par chaque cité, si nous jetons les regards, en Italie, sur le Latium, le peuple sabin, les Volsques, le Samnium et l'Étrurie, si nous étudions avec soin la grande Grèce, et si nous passons ensuite aux Assyriens, aux Perses, aux Carthaginois, voyez, dis-je, quelle foule de grands hommes, *et combien de fondateurs d'empires!...*

I. — ... Philus dit alors :

— Vous me chargez d'une belle cause en voulant me faire l'avocat de l'injustice!

— Craindrais-tu, répondit Lælius, que, développant la thèse ordinaire contre la justice, on t'accusât d'exprimer tes sentiments, toi le plus parfait modèle de la loyauté, de l'honneur antique, toi dont on connaît l'habitude de discuter le pour et le contre de toute question, comme le moyen le plus sûr d'arriver à la vérité?

— Eh bien, reprit Philus, vous le désirez, je vais me plonger volontairement dans la fange.

On fait tout pour trouver l'or; nous qui cherchons la justice, quelles répugnances ne braverions-nous pas?

Digitized by Google

Et puisque je vais exprimer les opinions d'un étranger, pourquoi ne puis-je aussi reproduire fidèlement son langage; mais non, c'est Furius Philus qui répétera, bien incomplétement, ce que disait le Grec Carnéade, si habile à se jouer des thèses les plus contradictoires...

II. — ... *Aristote*, dans quatre livres assez étendus, traite cette question de la justice.

Quant à Chrysippe, je n'en pouvais attendre rien d'élevé, rien de grand, car, fidèle à sa méthode, il pèse toutes choses au poids des mots et non pas à celui des idées.

Toutefois, il était digne des héros de la philosophie de lutter pour une vertu qui, si elle existe, est tout bienfaisance, tout générosité, préfére les autres à soi, et vit pour eux bien plutôt que pour elle; oui, c'était une chose digne de ces demi-dieux de relever la Justice à tous les yeux, pour l'asseoir sur un trône éternel auprès de la Sagesse.

Telle était leur volonté, sans doute, et leurs écrits ne pouvaient avoir d'autre sujet, d'autre but. Le talent non plus ne leur manquait pas, et chacun reconnaît leur génie. Mais la faiblesse d'une cause semblable devait paralyser leur zèle, stériliser leur éloquence; ce droit, en effet, qui nous occupe, peut exister en tant que droit civil, mais non pas comme droit naturel, car le sentiment du juste et de

Digitized by Google

l'injuste serait à ce titre le même pour tout le monde, comme les saveurs doucés et amères, comme la sensation du chaud et du froid.

III. — Supposons quelqu'un « porté sur le char aux dragons ailés » dont parle Pacuvius, et du haut des airs regardant à ses pieds tant de villes et de nations diverses, que verra-t-il?

En Égypte, chez ce peuple où l'histoire conserve le souvenir de siècles et d'événements innombrables, un bœuf est adoré sous le nom d'Apis, et ce n'est pas la seule monstruosité, car des animaux de toutes sortes y figurent au rang des Dieux.

La Grèce, comme nous, consacre des temples somptueux à des idoles de forme humaine, et ces monuments, les Perses, de leur côté, les regardent comme une impiété; de sorte que si Xerxès, dit-on, fit incendier les temples d'Athènes, c'est qu'il croyait sacrilége de renfermer dans d'étroites murailles des Dieux dont l'univers entier est le séjour; plus tard encore, quand Philippe projeta, lorsque Alexandre entreprit la guerre contre les Perses, ce fut sous le prétexte de venger la profanation de ces mêmes temples, que les Grecs, eux, n'avaient pas voulu relever, afin de laisser éternellement sous les yeux de la postérité cette preuve du crime des Barbares.

Digitized by Google

Combien d'hommes, — les habitants de la Tauride, le roi d'Égypte Busiris, les Gaulois, les Carthaginois, — se sont pieusement crus agréables aux Dieux par des sacrifices humains!

Quelle différence aussi dans les mœurs de chaque peuple : la Crète et l'Étolie honoraient le brigandage; pour les Lacédémoniens, leur territoire s'étendait à tous les lieux qu'ils pouvaient frapper du fer de leur lance; les Athéniens avaient coutume de déclarer par un serment public que toute terre produisant l'olivier et le froment leur appartenait.

Les Gaulois trouvent déshonorants les travaux de l'agriculture, et vont, l'épée à la main, moissonner les champs de l'ennemi. Nous-mêmes, Romains,— le plus équitable des peuples! — pour élever le prix de notre vin et de notre huile, nous ne permettons pas aux nations transalpines ces mêmes produits, et puisque c'est faire, dit-on, acte de prudence, sinon acte de justice, vous voyez en quoi la sagesse diffère de l'équité. Lycurgue, enfin, ce parfait législateur, cet observateur scrupuleux du droit, ne condamnait-il pas le peuple à cultiver, comme un esclave, les terres des riches?

IV. — Si je voulais rappeler tous les genres de lois, d'institutions, de mœurs, de coutumes, non pas dans leur variété de peuple

Digitized by Google

à peuple, mais pour une seule ville, Rome, par exemple, quels changements à signaler, par milliers.

Manilius, notre savant jurisconsulte, questionné sur les legs et les héritages des femmes, répondrait aujourd'hui tout autrement que dans sa jeunesse, avant la loi Voconia, qui, promulguée dans l'intérêt des maris, se montre pleine d'injustice envers les femmes.

Comment, en effet, une femme n'est-elle pas habile à posséder? Pourquoi une vestale peut-elle instituer un héritier et une mère de famille ne le peut-elle point? Pourquoi donc, s'il fallait fixer des limites à la richesse des femmes, la fille unique de Crassus héritera-t-elle, sans blesser la loi, de cent millions de sesterces, tandis que la mienne ne pourrait recueillir le plus modeste patrimoine?...

V. — ... *La justice n'est pas un sentiment inné*, sinon tous les hommes admettraient le même droit, dont ils ne changeraient pas en changeant de climat.

L'obéissance aux lois forme, paraît-il, le premier devoir d'un bon citoyen; mais à quelles lois faut-il obéir, et sera-ce à toutes, indistinctement? La vertu n'admet pas cette inconstance, la nature ne supporte point de semblables contradictions; d'ailleurs les lois s'appuient sur la sanction d'une peine, et non sur l'assentiment de notre justice, d'où je con-

Digitized by Google

clus qu'il n'y a point de droit naturel, et que les hommes ne sont pas justes par nature.

Direz-vous que si les lois varient, tout citoyen vraiment vertueux n'en suivra pas moins les règles de l'éternelle justice, de préférence à celles d'une justice de convention, car le propre d'un caractère équitable et sage est précisément de rendre à chacun ce qui lui revient?

Eh bien, quels sont alors nos devoirs envers les animaux? Des esprits de premier ordre, Pythagore et Empédocle, des génies, proclament un droit uniforme pour toutes les créatures vivantes, et menacent d'un châtiment terrible la moindre violence envers un être animé. C'est donc un crime d'attenter à la vie d'un animal...

VI. — ... La prudence nous dit d'accroître sans cesse notre pouvoir, d'augmenter nos richesses, d'étendre nos possessions.

Comment Alexandre, ce conquérant par excellence dont les armes asservirent même l'Asie, aurait-il pu, sans violer le territoire d'autrui, fonder ce vaste empire, et s'enivrer de toutes les jouissances de l'orgueil, de l'ambition, du despotisme satisfaits?

La justice, au contraire, nous ordonne de respecter les droits privés, de veiller aux intérêts du genre humain, de rendre à chacun

Digitized by Google

ce qui lui est dû, de ne point toucher aux propriétés sacrées ou profanes.

Alors qu'arrive-t-il? Richesses, crédit, autorité, grandeur, l'empire enfin, tout devient le partage de ceux-là qui écoutent la prudence, hommes ou peuples.

Mais puisque nous traitons ici des États, les exemples publics seront plus frappants, et comme les principes du droit restent les mêmes pour les nations et pour les particuliers, il vaut mieux, à mon avis, choisir notre point de comparaison dans la marche politique d'un peuple.

VII. — Je laisse de côté les autres nations pour prendre seulement Rome, que Scipion, dans son discours d'hier, a suivie dès le berceau, et dont l'empire étreint aujourd'hui le monde entier.

Est-ce par la justice, est-ce par une politique prudente que, du plus petit des peuples, *nous sommes devenus le peuple-roi?*

Tous les conquérants qui se succèdent, les Romains eux-mêmes, triomphateurs universels, s'ils voulaient être justes, c'est-à-dire s'ils restituaient chacune de leurs usurpations, n'auraient plus que leurs cabanes primitives pour y végéter dans l'extrême misère, — à l'exception cependant des Arcadiens et des Athéniens qui, dans la crainte

Digitized by Google

sans doute de ce grand acte d'équité possible un jour, se prétendent nés du sol lui-même, comme les musaraignes dans nos champs sortent de terre.

VIII. — ... Quiconque usurpe le droit de vie et de mort sur le peuple est un tyran, malgré le nom de roi qu'il préfère prendre, ce titre réservé à Jupiter Très-Bon.

Si les richesses, la naissance, ou tout autre moyen d'action, mettent le pouvoir aux mains de quelques citoyens, ce fait ne constitue qu'une faction, qui cependant veut s'appeler aristocratie.

Lorsque le peuple domine, avec son caprice pour seule loi, on parle de l'avénement de la liberté, mais c'est celui de la licence.

Enfin, une fois que, par une défiance mutuelle, on se redoute l'un l'autre, d'homme à homme, caste contre caste, il se forme entre le peuple et les grands, à la suite de cette crainte générale, une alliance de laquelle résulte ce genre mixte de gouvernement vanté par Scipion.

La justice est fille, non de la nature ou de notre volonté, mais de notre faiblesse, et si l'on avait le choix entre ces trois conditions : faire le mal et ne pas le souffrir, le faire et le souffrir, ou n'avoir pas à le faire ni à le souffrir, le mieux serait assurément d'être injuste avec impunité, s'il était possible, puis de

Digitized by Google

ne pas causer de préjudices et de n'en pas éprouver, tandis que le sort le plus misérable est sans contredit de toujours lutter, soit comme oppresseur, soit comme opprimé...

IX. — On ajoute à ces arguments l'opinion de certains philosophes dont la parole a d'autant plus de poids que, pour une discussion où l'homme de bien est en jeu, c'est-à-dire l'homme droit et sincère, ils n'apportent eux-mêmes dans la controverse ni subtilités, ni ruses, ni sophismes.

L'attrait de la vertu pour le sage, disent-ils, ne consiste pas dans le plaisir personnel, spontané de sa justice et de sa bonté, mais en ce fait que la vie de l'homme vertueux reste exempte de soucis, de craintes, de dangers, tandis qu'à l'âme des méchants s'attache infailliblement quelque remords, car le vice a sans cesse en perspective les tribunaux, les supplices, et il n'existe pas de bien si précieux qui puisse compenser les transes perpétuelles d'un châtiment inexorable toujours suspendu sur nos têtes...

X. — Prenons deux hommes, l'un plein de vertu, de bonne foi, d'honneur, de justice; l'autre, d'une impudente scélératesse.

Supposons maintenant un peuple abusé, regardant le bon citoyen comme un crimi-

Digitized by Google

nel, un monstre, un sacrilége, tandis que l'homme pervers jouit d'une haute réputation d'honneur et de probité; par suite de cette erreur de l'opinion, le juste est persécuté, emprisonné, mutilé, aveuglé, torturé, passé par les fers, passé par les flammes, ou bien proscrit, il meurt de misère loin de sa patrie, et paraît enfin le plus malheureux des hommes, le plus justement misérable; environnons d'autre part le méchant des adulations, des hommages, de l'affection générale; sur sa tête accumulons tous les honneurs, tous les commandements, toutes les richesses; bref, qu'il soit proclamé, d'un avis unanime, le meilleur de tous et le plus digne du bonheur!

Est-il personne assez aveugle pour hésiter entre ces deux destinées?

XI. — Vérité pour les individus, vérité pour les États. Quel peuple insensé ne préférerait pas régner par l'injustice que tomber, par la justice, dans l'esclavage?

Je ne chercherai pas mes exemples bien loin, car pendant mon consulat je me suis trouvé juge du traité de Numance, vous ayant tous pour conseillers. Or, Pompée avait signé le traité, — on le savait parfaitement, — et la situation de Mancinus restait la même. Homme vertueux, Mancinus appuya la loi que je proposai d'après le sénatus-consulte;

Digitized by Google

Pompée, au contraire, la combattit avec violence.

L'honneur, la probité, la bonne foi, vous les trouvez dans Mancinus; mais s'agit-il de sagesse, de bonne politique, de prudence, combien Pompée lui est supérieur...

XII. — Vous possédez un esclave infidèle, une maison insalubre, dont vous êtes seul à connaître les vices; laisserez-vous l'acheteur dans l'ignorance, si vous les mettez en vente, ou déclarerez-vous l'esclave fugitif, la maison pestilentielle? Oui; c'est l'acte d'un homme de bien, parce que vous ne trompez personne, mais vous passerez pour un maladroit, car vous ne vendrez pas ou vendrez à vil prix. Non; c'est de l'habileté, votre fortune s'en augmentant, mais par cette fraude vous devenez un malhonnête homme.

Autre hypothèse : une personne vous livre de l'or ou de l'argent, croyant vendre du similor, ou seulement du plomb; tairez-vous cette méprise, pour acheter bon marché, ou la déclarerez-vous, quitte à payer très-cher, ce qui semblera toujours une sottise.

La justice ordonne, avant tout, de respecter la vie et les biens de nos semblables.

Or, que fera l'homme juste, dans un naufrage, à la vue d'un passager moins robuste, qui s'est emparé d'une épave? Ne l'arrachera-t-il pas à ce malheureux, pour s'y

Digitized by Google

cramponner à son tour et se sauver, surtout en pleine mer, et sans témoins. S'il est sage, il n'hésitera pas, sinon, la mort; s'il aime mieux périr que porter la main sur un autre homme, il fait preuve de justice, sans doute, mais c'est un fou qui prend pour la vie d'un autre un soin qu'il n'a point de la sienne.

De même encore, pendant une déroute, lorsque, poursuivi par les vainqueurs, notre juste rencontrera un blessé monté sur un cheval, l'épargnera-t-il, au risque d'être tué lui-même, ou lui prendra-t-il sa monture pour échapper à l'ennemi? Dans le premier cas, c'est un stoïque, mais un insensé, et dans le second, un homme prudent, mais un méchant homme...

XIII. — SCIPION. — ... J'aurais déjà, Lælius, réfuté de semblables sophismes, si nos amis ne désiraient pas, comme moi, te voir prendre part à notre entretien.

N'as-tu pas dit hier que tu parlerais peut-être trop, à notre gré? Rien n'est à craindre de semblable, et nous te prions instamment de rompre le silence.

LÆLIUS. — ... *Cette thèse en faveur de l'injustice* ne doit pas être écoutée de notre jeunesse. Carnéade, à juger de ses sentiments par ses discours, était un homme corrompu, ou s'il ne pensait pas ce qu'il disait, et j'aime à le croire,

Digitized by Google

son plaidoyer n'en semble pas moins affreux...

XIV. — LÆLIUS. — Il est une loi véritable, la droite raison, conforme à la nature, inscrite dans tous les cœurs, immuable, éternelle, dont la voix enseigne, prescrit le bien, détourne du mal qu'elle défend, et soit par ses ordres, soit avec ses prohibitions, ne s'adresse jamais inutilement aux bons et ne reste pas impuissante même chez les méchants.

Cette loi ne saurait être contredite par rien, ni rapportée en partie, ni tout entière abrogée; le Sénat, le peuple ne peuvent nous délier de notre obéissance à son égard; elle est à elle-même son interprète, son propre commentateur; elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans Athènes, différente aujourd'hui, différente demain; chez toutes les nations, à toutes les époques, elle règne, une, éternelle, immuable.

Le maître de l'univers, Dieu, souverain de la création, voulut, sanctionna, promulgua cette loi, et l'homme ne peut la méconnaître sans se renier lui-même, sans dépouiller son caractère humain, sans assumer les plus graves expiations, eût-il évité d'ailleurs tout ce que vulgairement on appelle supplices...

XV. — ... Oui, la vertu veut être honorée; et quelle autre récompense, sinon la gloire, se-

Digitized by Google

rait digne d'elle? Mais, si elle reçoit ces respects comme une couronne, elle ne les exige point à titre de dette...

A l'homme juste, quels trésors offrirez-vous, quels trônes, quels empires? Ce sont là, pour lui, des récompenses purement humaines, et les biens qu'il possède, il les considère comme d'essence divine.

L'ingratitude populaire, la haine de quelques envieux, des ennemis puissants peuvent dépouiller la vertu de ses récompenses, mais elle trouvera toujours en elle-même une source de consolations, et avant tout, un soutien dans sa propre beauté...

XVI. —... Tib. Gracchus, à son retour d'Asie, persévéra dans la justice à l'égard des citoyens, mais ne respecta point les droits ni les traités consentis à nos alliés et au peuple latin.

Si pareille doctrine de violence et d'arbitraire devait faire des progrès, si notre empire, fondé sur la justice, n'allait plus recourir qu'à la force, s'il fallait que les peuples dont l'obéissance est encore volontaire cédassent désormais à la terreur, peut-être nos veilles auraient-elles suffi pour le salut de la génération présente; mais je ne serais pas sans inquiétude sur le sort à venir de Rome, dont l'immortalité dépend du respect de nos traditions antiques, du maintien de nos mœurs nationales.

Digitized by Google

XVII. — Quand Lælius eut ainsi parlé, chaque auditeur lui témoigna son extrême plaisir, et plus que tous les autres, Scipion, ravi jusqu'à l'enthousiasme lui dit :

— Je t'ai souvent entendu plaider, Lælius, avec un tel succès, que j'osais à peine te comparer Galba, notre collègue, — dont tu plaçais en première ligne, de son vivant, le talent plein de grâce, — ou même la gloire d'aucun orateur athénien, *mais jamais ton éloquence ne s'est élevée plus haut et dans une plus noble cause.*

XVIII. — Scipion. — ... Comment appeler République, c'est-à-dire chose du peuple, un État où la cruauté d'un seul pesait sur tous, où il ne restait ni lien légal, ni concorde, ni société, rien enfin de ce qui constitue un peuple?

Il en fut de même pour Syracuse, cette cité superbe, que Timée appelle la plus grande des villes grecques, et la plus belle de toutes les villes. Son admirable citadelle, ses ports, qui pénétrant jusqu'au cœur de la ville en venaient baigner les quais, ses larges rues, ses portiques, ses parvis sacrés, ses remparts, n'en pouvaient faire une République, malgré toutes ses merveilles, tant que Denys régnait, car rien de tout cela n'appartenait au peuple, qui, lui, appartenait à un homme.

Ainsi donc, partout où règne un tyran, non-seulement la chose publique est défectueuse,

Digitized by Google

comme je le disais hier, mais la raison nous le fait avouer, il n'en existe plus le moindre vestige.

XIX. — LÆLIUS. — C'est admirablement parler, et j'aperçois où tend ce discours.

SCIPION. — Tu comprends alors qu'un État, s'il est tout entier au pouvoir d'une faction, ne peut pas davantage être appelé la chose du peuple.

LÆLIUS. — C'est tout à fait mon avis.

SCIPION. — Et tu as raison, car en réalité que devint Athènes, après la grande guerre du Péloponèse, quand elle fut livrée à l'injuste domination des Trente!

L'antique gloire de cette cité, le pompeux aspect de ses édifices, son théâtre, ses gymnases, ses portiques, ses propylées célèbres, la citadelle, les chefs-d'œuvre de Phidias, le magnifique port du Pirée, suffisaient-ils à en faire une République?

LÆLIUS. — Non, certes, car rien de tout cela n'appartenait au peuple.

SCIPION. — Et quand les décemvirs, pendant leur troisième année de magistrature, commandaient ici sans appel, et que la liberté elle-même fut frappée de séquestre?

LÆLIUS. — La chose du peuple était nulle, et bientôt Rome dut s'armer pour reconquérir ses droits.

Digitized by Google

XX. — Scipion. — J'arrive à la troisième forme de gouvernement, et nous rencontrerons là peut-être quelque difficulté.

Lorsque tout pouvoir est aux mains du peuple, seul maître, quand la multitude, arbitre souverain, inflige la mort, prononce l'emprisonnement, confisque les biens, règle les impôts, dispose des finances, à tous ces caractères peux-tu méconnaître une République, Lælius, car tout dépend alors du peuple, et nous voulons que la République soit la chose du peuple?

Lælius. — Il n'est pas, au contraire, de système auquel je refuse plus énergiquement le nom de chose ublique.

Si nous n'avons pas reconnu de véritable République à Syracuse, dans Agrigente, dans Athènes sous la domination des Trente, non plus qu'à Rome avec les décemvirs, comment en trouver une au milieu du despotisme de la multitude?

En effet, Émilien, je n'appelle : peuple, suivant ta définition si vraie, qu'une agrégation soumise aux mêmes lois; sinon cet assemblage d'hommes est aussi tyran qu'un seul homme, tyran d'autant plus cruel que rien n'égale en férocité l'hydre de l'anarchie qui prend les dehors et le nom de peuple, et si nos lois mettent le bien des insensés sous la curatelle de leurs proches parents, *comment*

Digitized by Google

laisser une multitude aveugle disposer du pouvoir?...

XXI. — ... Pour donner ce nom de : chose du peuple, de République au gouvernement des optimates, les arguments ne semblent-ils pas les mêmes que les tiens en faveur de la monarchie?

MUMMIUS. — Ils sont meilleurs; un pouvoir sans partage expose en effet les rois à ressembler à des maîtres, tandis que l'administration de plusieurs hommes vertueux,— une aristocratie d'élite, — constitue la plus heureuse des Républiques. Cependant je préfère encore la royauté à la domination du peuple entièrement libre, troisième système, le plus défectueux, et dont il reste à parler.

XXII. — SCIPION. — Je reconnais là, Mummius, ton aversion déclarée pour le gouvernement populaire, et quoique tu sois un peu sévère à cet égard, je t'accorde volontiers que, des trois formes politiques, ce mode est le moins digne d'approbation.

Quant à l'aristocratie, je ne puis la croire préférable à la royauté, car si la sagesse dirige l'État, qu'importe un ou plusieurs gouvernants?

Une erreur de mots nous abuse. S'agit-il d'une constitution « aristocratique » l'idée de perfection se présente à notre esprit satis-

Digitized by Google

fait, car ce mot signifie : bon par excellence. Parlons-nous de rois, au contraire, on semble employer un synonyme de « prince injuste », tandis qu'une acception semblable n'est pas admissible au moment où nous examinons la nature du pouvoir royal en lui-même, et si tu penses à des souverains tels que Romulus, Numa, Tullus, peut-être ce gouvernement ne te paraîtra-t-il plus aussi condamnable.

MUMMIUS. — Quel mérite laisses-tu donc au système purement démocratique ?

SCIPION. — Dis-moi, Spurius, cette île de Rhodes, où nous étions dernièrement tous les deux, ne te semble-t-elle pas avoir une constitution républicaine ?

MUMMIUS. — Républicaine, et fort raisonnable.

SCIPION. — Eh bien, — tu ne l'as pas oublié, — là, chaque citoyen, tour à tour plébéien et sénateur, s'acquitte pendant quelque temps de ses devoirs populaires, remplit pendant quelques autres mois les fonctions sénatoriales, reçoit des droits de présence à ce double titre, et juge tantôt sur le théâtre, tantôt dans l'assemblée suprême depuis les causes capitales jusqu'aux moindres questions, sans que jamais cet équilibre entre le peuple et le Sénat ait été compromis...

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

I. — ... Scipion. — Quelle sagesse dans cette distinction des citoyens par Ordres, par âges, par Classes pour les chevaliers, avec lesquels votent les sénateurs; utile division que trop de cupidités impatientes désireraient follement détruire, dans l'espoir de nouvelles largesses sur la valeur des chevaux qu'un plébiscite ferait rentrer à l'État...

II. — Combien d'autres dispositions habilement prises aussi pour assurer à chaque citoyen les avantages d'une vie heureuse e pure, car tel est le but de toute société, et le premier devoir d'un gouvernement consiste à conquérir ce résultat par l'alliance des mœurs et des lois!

Que voyons-nous, par exemple, à commencer par l'éducation des enfants de condition libre, — objet de tentatives si nombreuses, si vaines en Grèce, et le seul point sur lequel Polybe, notre hôte, accuse de négligence les coutumes romaines. Nos pères ne voulurent

Digitized by Google

pas un enseignement fixe, déterminé par les lois, public, ni semblable pour tous...

III. — ... SCIPION. — *Nos vieilles mœurs interdisaient* au jeune homme pubère de se montrer nu dans le bain, et la pudeur jetait ainsi de profondes racines dans les âmes.

Chez les Grecs, au contraire, quelle absurde école, pour la jeunesse, ces exercices de leurs gymnases, quelle ridicule préparation aux travaux de la guerre, quels périls dans ces luttes indécentes, quelle audace dans leurs libres amours! Et je ne parle pas de Thèbes ni d'Élée, où ce libertinage général est autorisé; mais les Lacédémoniens, en permettant tout à cette passion, excepté la violence, n'élèvent qu'une bien faible barrière entre ce qu'ils tolèrent et ce qu'ils défendent, car souffrir les embrassements et les réunions nocturnes, c'est espérer contenir avec une draperie la démence bestiale d'un troupeau.

LÆLIUS. — Je le vois clairement, Scipion, dans cette critique des coutumes de la Grèce, tu préfères prendre à partie les peuples les plus renommés que lutter avec ton cher Platon, auquel tu ne fais pas même allusion...

IV. — SCIPION. — ... Si le goût public n'avait point autorisé une semblable licence, jamais la Comédie n'aurait fait applaudir sur la scène ses honteux excès, et les anciens Grecs se

Digitized by Google

montrèrent donc conséquents dans leurs erreurs en permettant à l'acteur de dire tout ce qu'il voudrait, comme il le voudrait, et de désigner même les citoyens par leurs noms.

Aussi quel homme fut à l'abri de ses attaques, quelle gloire demeura sacrée? Châtier quelques-uns de ces flatteurs populaires, mauvais citoyens, tribuns séditieux, comme les Cléon, les Cléophas, les Hyperbolus, soit! — bien que pour de telles gens la flétrissure du censeur soit plus efficace que le stigmate du poëte; — mais voir outrager Périclès, qui si longtemps, et dans la paix et dans la guerre, avec un crédit si légitime, fut l'honneur de sa patrie, souffrir que ces vers ignominieux soient récités en plein théâtre, n'est-ce pas une inconvenance aussi étrange que si, parmi nous, Nævius ou Plaute eussent voulu diffamer les Scipions, et Cæcilius s'attaquer à Caton?

Nos lois des Douze-Tables, si avares de sentences capitales, édictent la peine de mort contre quiconque compose ou récite en public des vers injurieux et diffamatoires. N'est-ce pas justice, en vérité? Notre vie, soumise à l'examen légitime des magistrats, doit-elle servir de thème aux fantaisies des poëtes! S'il nous faut subir une accusation calomnieuse, que ce soit du moins avec la faculté de nous défendre, et cela devant un tribunal...

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE CINQUIEME

... Ennius a dit : « Rome doit sa puissance à ses mœurs, à ses grands hommes », et cette pensée du poëte, par sa précision, par sa vérité, prend à mes yeux le caractère d'un oracle.

Les plus illustres citoyens, en effet, sans nos anciennes institutions, et ces traditions antiques, sans le secours de nos héros, n'auraient jamais pu fonder ni maintenir aussi longtemps cette domination romaine étendant sur l'univers la terreur de ses armes et le bienfait de ses lois.

Aussi voyons-nous, au commencement de notre histoire, la force des usages héréditaires élever au pouvoir les hommes supérieurs, et ces hommes éminents perpétuer à leur tour les coutumes de leurs aïeux.

Notre siècle, au contraire, après avoir reçu la République comme un tableau toujours admirable, mais dont le temps commençait à ternir le coloris, non-seulement négligea d'en raviver les couleurs premières, mais ne s'in-

Digitized by Google

quiéta même pas d'en conserver au moins l'esquisse et comme les derniers contours.

Que reste-t-il de ces mœurs antiques auxquelles le poëte attribue la gloire de Rome L'oubli qui les recouvre est si complet qu? loin de les pratiquer, on ne les connaît même plus.

Et nos modernes héros, en parlerai-je? Si nos institutions ont péri, c'est par le manque de grands citoyens; stérilité funeste, qu'il ne s'agit pas seulement d'expliquer, mais dont nous sommes responsables comme d'un crime capital, car nos vices ont suffi, sans autres coups de l'adversité, pour perdre cette République dont le nom seul aujourd'hui nous reste...

... *Rien n'était œuvre plus royale, aux yeux des Grecs*, que la recherche des règles de l'équité; elle impliquait l'interprétation du droit, et l'exercice de la justice par le prince.

Aussi de vastes et fertiles campagnes, — champs, bois, pâturages entretenus aux frais de l'Etat, — étaient-elles réservées à ces rois, comme domaine de la couronne, afin que le soin de leurs intérêts personnels ne pût les détourner des affaires du peuple, personne autre ne s'occupant des débats, des décisions judiciaires, et tout différend entre particuliers devant être tranché par une sentence du souverain.

Digitized by Google

Numa, surtout, me paraît avoir observé cet antique usage des rois de la Grèce, car ses successeurs, sans renoncer à ce devoir, prirent souvent les armes et s'occupèrent plus encore du droit de guerre. Aussi la longue paix du règne de ce prince fut-elle pour Rome la véritable mère de la justice et de la religion; on attribue même à Numa quelques lois qui, vous le savez, subsistent encore, et ce génie du législateur forme précisément l'un des caractères essentiels du grand citoyen que nous voulons définir.

I. — ... SCIPION. — ... *Supposons un fermier désireux de connaître* la nature des semences et des plantes, lui permettras-tu cette étude?

MANILIUS. — Oui, si l'ouvrage n'en souffre pas.

SCIPION. — Mais cette recherche doit-elle devenir sa préoccupation principale?

MANILIUS. — Non, car la culture de ses champs pourrait souvent languir, faute de travail.

SCIPION. — Eh bien, de même qu'un fermier connaît la nature du sol, de même qu'un intendant sait écrire, tous deux ne recherchant pas l'attrait seul de la science mais un but pratique, ainsi l'homme d'État peut étudier

Digitized by Google

la législation et la jurisprudence, remonter même à leurs sources, mais il ne s'engagera pas dans un labyrinthe de mémoires, de rapports, de consultations. Intendant, fermier de la République, s'il possède une connaissance approfondie du droit absolu, — fondement de toute justice, — rien de mieux ! Mais qu'il ne s'occupe du droit civil qu'à l'exemple du pilote et du médecin utilisant l'astronomie et les sciences naturelles au profit de leur art, sans se laisser distraire en rien de leur véritable mission...

II.— ...Dans une semblable cité, chacun ambitionne la gloire et l'estime, chacun fuit l'opprobre et le déshonneur.

Et ce ne sont pas tant les menaces, les peines portées par les lois qui effrayent les bons citoyens, mais cet instinct de l'honneur gravé par la nature dans l'âme humaine, et qui rend si cruel un reproche mérité; noble sentiment, qu'un habile politique travaille à fortifier par l'opinion, à épurer encore par les institutions, par les mœurs, afin que la conscience du devoir nous soit toujours un frein plus puissant que la crainte !

Au reste, ces considérations se rapportent plus spécialement à l'amour de la gloire, sujet qui pourra trouver ailleurs d'autres développements...

III. — ...Quant à la vie privée, la sainteté du

Digitized by Google

mariage, la légitimité des enfants, le culte des pénates et des Dieux Lares au foyer de la famille assurent à tout citoyen son bien-être personnel au milieu de la félicité générale ; d'où je conclus que le bonheur est impossible sans une bonne organisation sociale, et qu'il n'existe rien de plus fortuné qu'une République sagement établie...

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME

I. — SCIPION. — .... Oui, la conscience de ses belles actions suffit au sage, comme la plus magnifique récompense de la vertu ; cependant cette vertu divine, sans ambitionner des statues que seul un peu de plomb retient sur leur base ni ces lauriers du triomphe, si vite flétris, peut souhaiter un prix plus durable et dont rien ne ternisse l'éclat.

LÆLIUS. — Eh bien, ces couronnes?

SCIPION. — Puisque nous avons encore ce troisième jour de fête, permettez-moi tous *un dernier récit*...

II. — Lorsque j'arrivai en Afrique, tribun de la quatrième légion, vous le savez, sous le consul Manilius, mon premier soin fut de me rendre auprès du roi Massinissa, qu'une étroite et légitime amitié unissait à notre famille.

Dès qu'il m'aperçut, le vieillard m'embrassa, répandit quelques larmes, et levant les yeux au ciel :

Digitized by Google

« — Soleil, roi des astres, dit-il, et vous tous, Dieux de l'Olympe, grâces vous soient rendues, puisque je vois dans mon royaume, à mon foyer, avant de quitter ce monde, P. Cornélius Scipion, dont le nom seul me ranime, ce nom illustré par le vertueux et invincible héros dont le souvenir n'est jamais sorti de ma pensée! »

Nous nous informâmes ensuite, lui de notre République, moi de son royaume, consacrant le reste de la journée à cet échange de nouvelles; puis, après un repas tout royal, notre conversation se prolongea de nouveau fort avant dans la nuit, car Massinissa, qui ne parlait que de l'Africain, se rappelait non-seulement toutes ses actions, mais ses moindres paroles; enfin, le besoin de repos nous sépara, et la double fatigue du voyage et d'une veillée si longue me jeta dans un sommeil plus profond que de coutume.

III. — Les sujets habituels de nos pensées et de nos discours produisent souvent, dans le sommeil, un phénomène semblable au songe raconté par Ennius à propos d'Homère, auquel se rapportaient ses méditations et ses entretiens de chaque jour.

C'est ainsi que, par un résultat probable de notre conversation, l'Africain m'apparut dans un rêve, — sous ces traits plus familiers à mes yeux par la contemplation de ses ima-

Digitized by Google

ges que pour l'avoir vu lui-même, — et je l'avoue, en le reconnaissant, je frissonnai, mais il me dit avec douceur :

« — Bannis toute crainte, Scipion, et grave mes paroles dans ta mémoire ! »

IV. — Alors, me désignant Carthage, d'un lieu élevé, parsemé d'étoiles, tout resplendissant de lumière, il ajouta :

« — Vois-tu cette ville qui, forcée par moi d'obéir au peuple romain et ne pouvant se résigner au repos, renouvelle d'anciennes guerres ? Aujourd'hui, tu viens l'assiéger, presque soldat encore; dans le cours de ces deux années, consul, tu la renverseras, et conquerras ainsi par toi-même ce surnom que tu possèdes maintenant à titre seul d'héritage.

« Carthage détruite, lorsque tu auras obtenu le triomphe, exercé la censure, visité comme lieutenant du peuple romain l'Égypte, la Syrie, l'Asie, la Grèce, tu seras une seconde fois élu consul, en ton absence; tu finiras la plus grande de nos guerres par la ruine de Numance; puis, tes victoires t'ayant fait monter au Capitole, tu en redescendras au milieu des désordres provoqués dans la République par les menées de mon petit-fils. »

V. — « Alors, Scipion, alors il faudra déployer pour la patrie toutes les ressources de

Digitized by Google

ton courage, de ton génie, de ta sagesse, car je vois à cette époque la marche du Destin presque incertaine.

« Lorsque ta vie mortelle aura fourni huit fois sept révolutions du soleil, quand ces deux nombres, — réputés parfaits l'un et l'autre, mais chacun par des raisons différentes, — auront complété pour toi, dans leur évolution naturelle, le chiffre fatal, Rome entière se tournera vers toi seul et vers ton nom; c'est toi que le Sénat, toi que les bons citoyens, toi que les alliés, toi que les Latins chercheront des yeux; tu seras l'homme duquel dépendra uniquement le salut de l'État; et dictateur, enfin, il te faudra de nouveau constituer la République, si tu parviens à échapper aux mains impies de tes proches. »

Lælius, à ces mots, poussa un cri d'effroi, et les autres assistants une exclamation douloureuse; mais Scipion, avec un sourire plein de douceur :

— Ne me réveillez pas, je vous en prie, calmez-vous et laissez-moi continuer.

VI.—« Pour que tu redoubles d'ardeur à défendre la République, ô mon fils, sache bien ceci : une place certaine et fixée à l'avance, une éternité de bonheur, attendent aux cieux les citoyens qui secoururent, sauvèrent, agrandirent leur patrie.

« Il n'est rien sur la terre, en effet, rien de

Digitized by Google

plus agréable aux regards du Dieu suprême qui régit l'univers, que ces réunions, ces sociétés d'hommes formées sous l'empire du droit et nommées cités; aussi les génies qui les gouvernent et les protégent partent-ils d'ici pour revenir dans ce séjour. »

VII. — Malgré le trouble dont j'étais saisi, moins par crainte de la mort que par l'horreur de la trahison des miens, je lui demandai cependant si lui-même, si mon père, vivaient encore, et tous ceux que nous regardons comme morts.

« — Dis plutôt que ceux-là seuls vivent, me répondit-il, qui se sont échappés des entraves du corps, véritable prison. Ce que vous appelez la vie, c'est la mort. Regarde : Paulus, ton père, vient vers toi. »

A sa vue, mes larmes coulèrent en abondance, mais lui m'embrassait et me défendait de pleurer.

VIII. — Aussitôt que, mes sanglots réprimés, je recouvrai la parole :

« — O le meilleur des pères, m'écriai-je, et le plus vénéré, puisque la vie est auprès de vous, comme Scipion me l'apprend, pourquoi languir sur la terre et ne pas me hâter de vous rejoindre?

« — C'est impossible; si le Dieu dont toutes ces immensités forment le sanctuaire, ne te

Digitized by Google

délivre lui-même de tes chaînes matérielles, l'accès de nos demeures te restera fermé.

« Les hommes ont été créés pour se montrer les gardiens fidèles du globe que tu vois au milieu de ce temple, et qu'on appelle la terre ; leur âme, à cette condition, fut tirée de ces feux éternels que vous nommez astres et constellations, sphères mobiles, régies par des intelligences divines, accomplissant avec une incroyable célérité leurs périodes circulaires.

« Ainsi donc, Publius, pour toi, pour tous les hommes religieux, c'est un devoir de retenir votre âme dans sa prison charnelle, et vous ne pouvez quitter la vie malgré l'ordre de votre bienfaiteur, sans avoir l'air de déserter la tâche humaine qui vous fut confiée par Dieu.

« Mais, dans cette vie, à l'exemple de ton aïeul, comme moi qui t'ai donné le jour, cultive la justice et la piété, vertus nécessaires pour les parents et les proches, et plus sacrées encore envers la patrie; tel est, mon fils, le chemin qui doit te conduire au ciel, dans l'auguste réunion des hommes vertueux délivrés des liens du corps, et habitant ce séjour d'immortalité. »

IX. — Mon père me montrait le cercle qui brille, éclatant de blancheur, au milieu des embrasements du ciel, et que vous nommez, d'a-

Digitized by Google

près une tradition grecque, la Voie Lactée.

Là, combien de merveilles grandioses! J'admirais des étoiles que nous n'avons jamais entrevues d'ici-bas, et d'une grandeur impossible à soupçonner. La moindre de toutes, par exemple, celle qui, la plus éloignée du firmament et la plus voisine de notre globe, brillait d'une lumière empruntée, surpassait encore de beaucoup la grandeur de la terre. Et quant à la sphère terrestre, elle m'apparut alors si petite que j'eus honte de l'empire romain, notre empire qui, à son tour occupe sur cette surface un point à peine perceptible!

X. — Comme je m'absorbais dans cette contemplation :

— « Jusques à quand, reprit l'Africain, ton esprit restera-t-il attaché sur la terre, et ne vois-tu point dans quels sanctuaires te voilà parvenu ?

« Neuf cercles, ou plutôt neuf globes enlacés, composent la chaîne universelle, et le plus élevé dans les cieux, le plus lointain, celui qui dirige, contient et embrasse tous les autres, est le souverain Dieu lui-même.

« A ce moteur suprême sont attachés les astres qui roulent avec lui d'un mouvement éternel, et plus bas resplendissent sept étoiles emportées d'une course rétrograde, en opposition au mouvement du ciel.

Digitized by Google

« L'un de ces globes lumineux est celui que, sur terre, on appelle Saturne; au-dessous, brille Jupiter, la constellation bienfaisante et propice au genre humain, puis Mars, à la lueur sanglante et abhorrée.

« Vient alors, dans cette région moyenne, le soleil, chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, âme et principe régulateur du monde, et qui, d'une grandeur prodigieuse, remplit l'immensité de sa lumière.

« Après lui, et comme une escorte, deux autres sphères, Vénus et Mercure; enfin, au dernier rang, enflammée aux rayons du soleil, roule la lune, au-dessous de laquelle il n'est plus rien que de corruptible et de mortel à l'exception de l'âme donnée aux hommes par un bienfait divin, tandis que dans les cercles supérieurs toutes choses restent éternelles. Quant à la terre, neuvième sphère, placée au centre du monde et le plus loin du ciel, elle est immobile, et tous les corps gravitent vers elle entraînés par leur propre poids. »

XI. — Plein de stupéfaction, je contemplais ce spectacle, et lorsque je pus me recueillir :

« — Quel est donc, lui demandai-je, le son qui frappe mon oreille avec tant de puissance, tant de douceur ?

« — C'est l'harmonie qui, par des intervalles inégaux mais savamment combinés, résulte de l'impulsion et du mouvement des

Digitized by Google

sphères, et fondant les tons aigus avec les tons graves, de ces gammes variées compose un accord parfait.

« De si grandes masses ne sauraient se mouvoir en silence, et la nature a voulu qu'à chaque point extrême, si les notes hautes retentissent d'un côté, les notes basses résonnassent de l'autre.

« Ainsi, le premier monde stellaire, plus rapide en sa révolution, se meut avec un bruit strident, précipité, tandis que la lune, dans son cours inférieur, rend un son grave et lent. La terre, neuvième globe, reste immuable et muette au centre du monde, éternellement fixée dans la région la plus basse. Quant aux huit sphères mobiles parmi lesquelles deux sont à l'octave, — Mercure et Vénus, — elles produisent sept tons parfaitement distincts, et ce nombre septenaire forme en général le nœud de toutes choses.

« Les hommes éclairés qui, avec la lyre ou la voix, imitèrent cette harmonie, se sont ouvert une route vers ces régions célestes au même titre que tous les génies ayant cultivé, dans une vie mortelle, des sciences divines.

« Mais les oreilles humaines, trop pleines de ce concert universel, ne savent plus l'entendre, et d'ailleurs, chez vous autres mortels, l'ouïe est le plus imparfait des sens. Le Nil, se précipitant de hauteurs infinies, à

Digitized by Google

l'endroit que vous nommez les cataractes, par le bruit de sa chute assourdit les peuplades voisines; c'est ainsi que vous êtes incapables d'entendre cette prodigieuse harmonie formée par le mouvement rapide de l'univers, comme vous l'êtes également de supporter l'éclat du soleil, dont les rayons vous éblouissent et vous aveuglent. »

Et malgré mon admiration, comme je reportais quelquefois mes regards sur la terre:

XII. — « Quoi! reprit l'Africain, en ce moment même tu contemples encore cette demeure des mortels, ta patrie d'un jour. Si petite, la terre ne t'apparaît-elle pas dans toute sa petitesse? Dédaigneux des choses humaines, élève alors et sans cesse tes yeux vers le ciel.

« Quelle vaste renommée, quelle célébrité digne de tes vœux peux-tu conquérir parmi les hommes? La terre, tu le vois, est à peine peuplée de loin en loin, et ces points habités, ces sortes de taches, des solitudes immenses les séparent; non-seulement les peuples divers, disséminés ainsi, ne peuvent communiquer entre eux, mais il en est même, tu le vois aussi, jetés sous d'autres latitudes, dans un hémisphère différent, et de ceux-là quelle illustration attendre jamais! »

XIII. — « Tu remarques ces espèces de cein-

Digitized by Google

tures qui entourent et semblent revêtir la terre? Il en est deux, placées aux points extrêmes, s'appuyant, chacune, sur un pôle du ciel, et couvertes des glaces d'un éternel hiver, tandis que celle du centre, la plus étendue, s'embrase de tous les feux du soleil.

Deux zones sont habitables : la zone australe, où se trouvent les peuples vos antipodes, monde entièrement étranger au vôtre; la zone septentrionale, où vous vivez, mais en y tenant si peu de place. Toute cette région, en effet, la vôtre, resserrée vers les pôles, plus large au centre, n'est qu'une petite île de toutes parts baignée par une mer qui s'appelle Atlantique, Grande Mer, Océan, comme disent les hommes, et tu peux juger si ces titres pompeux sont justifiés!

« Mais au cœur même de ces terres connues et habitées, ta gloire ou celle de quelqu'un des nôtres a-t-elle franchi les cimes du Caucase ou ces flots profonds du Gange? Qui donc, dans le reste de l'Orient ou de l'Occident, aux confins du Septentrion ou du Midi, entendra répéter le nom de Scipion? Ces pays refusés à votre ambition, vois alors dans quelles étroites limites votre vanité cherche à se donner carrière, et ceux-là mêmes qui parlent de vous, combien de temps en parleront-ils! »

XIV. — « Supposons les générations fu-

Digitized by Google

tures scrupuleuses à léguer, comme un pieux héritage de leurs ancêtres, la renommée de chacun de nous à leurs descendants? Ces inondations, ces embrasements dont le retour est inévitable sur la terre, à certaines époques déterminées, ne permettraient point à notre gloire, je ne dis pas l'éternité, mais quelques années seulement. Et, d'ailleurs, à quoi bon occuper de ton nom les races à venir, lorsque les peuples qui nous ont précédés, aussi nombreux et certes meilleurs, n'en parlèrent jamais.

« Que dis-je! Parmi ceux mêmes auxquels ton nom parviendrait peut-être, pas un ne pourrait recueillir le souvenir d'une année entière. Si, d'après les calculs habituels, l'année vulgaire se mesure sur la révolution du soleil, c'est-à-dire le retour d'un seul astre, il faut, pour la révolution complète d'une année véritable, que tous les astres reviennent au point d'où ils sont partis une première fois, et ramènent, après de longs intervalles, la position primitive de toutes les parties du ciel; or, j'ose à peine dire combien une semblable année renferme de vos siècles humains.

« Le soleil parut jadis s'éclipser et s'éteindre, quand l'âme de Romulus pénétra dans ces sanctuaires; alors qu'il disparaîtra une seconde fois au même instant et au même point du ciel, toutes les sphères et toutes les

Digitized by Google

planètes retrouvant aussi la même position, l'année sera révolue ; mais sache que nous ne touchons pas encore, aujourd'hui, à la vingtième partie de cette année. »

XV. — « Si tu n'avais pas l'espoir d'être rappelé dans ce séjour, unique ambition des grandes âmes, que te resterait-il donc, et ta renommée terrestre, embrassant à peine le court espace d'une année, de quel intérêt te pourrait-elle être ?

« Tes regards, tes vœux, au contraire, montent-ils plus haut, et jusqu'à cette patrie éternelle ? Qu'importent alors les jugements du vulgaire, ne mets pas ton orgueil dans les récompenses humaines, et que l'attrait de la vertu, seulement, te conduise à la véritable gloire.

« Comment les hommes parleront de ta vie, cela les regarde, et certes ils en parleront ; mais, tous ces discours, bornés à l'étroite enceinte de votre monde, ne se renouvellent pour personne ; ils passent, ils meurent avec une génération, ils s'éteignent dans l'oubli de la postérité. »

XVI. — Lorsqu'il eut ainsi parlé :

« — O Scipion, lui dis-je, puisque les cieux s'ouvrent aux hommes ayant bien mérité de la patrie, moi qui dès l'enfance, marchant sur les traces de mon père et sur les tiennes

Digitized by Google

ne faillis jamais à votre gloire, par quels nouveaux efforts, aujourd'hui, ne mériterais-je pas une telle récompense!

« — Courage, ajouta-t-il, sache bien que tu n'es pas mortel et que ton corps seul est périssable. Cette forme extérieure ne compte pour rien; l'âme, voilà l'homme, et non cette enveloppe charnelle qui se peut toucher du doigt.

« Apprends-le donc, tu es Dieu! car c'est un Dieu, l'être actif qui sent, prévoit et se souvient, exerçant sur ce corps, son esclave, le même pouvoir, la même impulsion que le Dieu souverain sur l'univers; oui, c'est un Dieu, l'homme qui fait mouvoir, intelligence immortelle, ce corps mortel, comme le Dieu éternel anime lui-même un monde en partie périssable! »

XVII. — « Mouvement éternel, éternelle vie : un corps qui ne communique l'impulsion qu'après l'avoir reçue d'autre part, aussitôt qu'il s'arrête cesse infailliblement de vivre; mais l'être doué de forces spontanées n'est jamais interrompu dans ses évolutions, parce qu'il ne peut s'abandonner lui-même, et, bien au contraire, c'est en lui que toutes autres choses trouvent la source et le principe du mouvement.

Or, un principe n'a point d'origine, car c'est du principe que tout dérive, et il ne peut

Digitized by Google

avoir lui-même aucun générateur, parce qu'un produit ne constitue pas un principe.

Mais un principe, n'ayant pas d'origine, ne saurait subir non plus de fin, et ne pourrait, s'il était détruit, ni renaître d'un autre principe, ni lui-même en créer un nouveau, puisqu'un principe forme pour toutes choses le premier point de départ nécessaire.

« Ainsi donc, le principe du mouvement réside en l'être qui se meut par lui-même, et ne peut, en conséquence, ni commencer, ni finir, sinon le ciel s'abîmerait et la nature entière resterait en suspens, sans retrouver aucune force motrice pour lui rendre l'impulsion primitive. »

XVIII. — « Et maintenant, si l'immortalité appartient, sans conteste, à l'être qui se meut par ses propres forces, peut-on nier que cette faculté ne soit un attribut de l'âme?

« En effet, tout ce qui reçoit une impulsion externe est inanimé; l'être animé, au contraire, agit par une puissance intérieure et personnelle; voilà le caractère particulier, voilà bien l'essence de l'âme, et puisque, seule parmi tous les êtres, elle porte en soi le mouvement, il demeure évident qu'elle n'a pas d'origine, évident qu'elle est éternelle. »

XIX. — « Occupe-la donc aux choses les plus grandes, cette âme immortelle, et les

Digitized by Google

plus grandes choses sont les soins donnés au salut de la patrie!

« Développée, fortifiée par de nobles travaux, elle montera d'un vol plus rapide vers ce séjour céleste, sa demeure naturelle; elle y parviendra même plus tôt si, dans la prison du corps, ouvrant déjà ses ailes, par de sublimes méditations elle s'arrache aux soucis de la matière; — tandis que les âmes des hommes qui, esclaves aveugles de leurs passions, s'abandonnent aux voluptés, violant ainsi les lois divines et humaines, ces âmes une fois dégagées des entraves du corps tourbillonnent misérables et sans cesse agitées autour de la terre, et ne reviennent dans ce séjour que purifiées par une expiation de plusieurs siècles! »

A ces mots, l'apparition s'évanouit, et je m'éveillai...

FIN.

Digitized by Google

FRAGMENTS

Digitized by Google

Digitized by Google

FRAGMENTS

LIVRE PREMIER

« Puisque la patrie est une source de tant de bienfaits, puisqu'elle est notre mère bien avant la femme qui nous a donné la vie, nous lui devons plus de reconnaissance qu'aux auteurs de nos jours. » — NONIUS, ch. v, § 17.

« Carthage n'aurait pas eu tant de puissance, pendant plus de six siècles, sans de sages institutions. » — NONIUS, ch. XII, § 30.

« Toutes les spéculations de la philosophie, quelque source abondante de science et de vertu qu'elles renferment, quand on les compare aux actions, aux œuvres effectives des hommes d'État, font craindre qu'elles n'aient offert moins d'avantages réels au progrès humain qu'une distraction aux loisirs de ces philosophes. » — LACTANCE, liv. III, ch. XVI.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

« Les Romains n'admirent pas Tullus au rang des Dieux, bien que sa mort offrît quelque ressemblance avec celle de Romulus, dans la crainte d'amoindrir, par une nouvelle apothéose, l'honneur fait à leur premier roi. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. III, ch. XV.

« La meilleure constitution politique est celle qui combine dans une juste mesure les trois principes de gouvernement royal, aristocratique, populaire, et qui n'irrite point par des châtiments corporels les âmes fières, les cœurs altiers. » — NONIUS, ch. IV, § 292.

« Les Romains ne pouvant supporter la domination d'un roi, créèrent une magistrature annuelle, exercée par deux chefs qui furent appelés *consules*, consuls, du verbe *consulere*, veiller, prévoir, et non pas *reges*, *domini*, rois, maîtres, dans le sens de *regnare* et *dominare*, régner, dominer. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. V, ch. XII.

« Combien de malheurs peut causer la colère chez l'homme investi d'un pouvoir absolu! C'est le sang qui coule à flots, c'est l'incendie de cités florissantes, c'est l'extermination de peuples entiers, ce sont de fertiles provinces changées en déserts! » — LACTANCE, *Colère de Dieu*, liv. V.

Digitized by Google

« Trois passions poussent l'homme à tous les crimes : la colère, qui appelle la vengeance ; la cupidité, qui convoite les richesses ; la lubricité, qui veut à tout prix satisfaire ses rêves voluptueux. » — LACTANCE, *Inst. Div.*, liv. VI, ch. XIX.

« L'âme peut se comparer à un attelage, et pour la diriger nous devons, comme c'est le devoir de tout conducteur, bien connaître la route. Dans la bonne voie, on peut aller vite et sans encombre ; mais dévions-nous une fois du droit chemin, c'est en vain que nous modérerons notre allure, en vain que nous marcherons au pas, les ornières, les précipices sont inévitables, et tout au moins nous verrons-nous emportés loin de notre but. » — LACTANCE, *Inst. Div.*, liv. VI, ch. XVII.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

« La nature, plus marâtre que mère, a jeté l'homme dans la vie avec un corps nu, frêle, débile, avec une âme facilement inquiète, promptement abattue, molle au travail, accessible à tous les entraînements; et toutefois, au fond de cette âme se retrouve comme ensevelie une étincelle divine de génie et d'intelligence. » — Saint AUGUSTIN, *contre J. le Pélagien*, liv. IV, ch. LX.

« La justice est un sentiment tout extérieur, une vertu pour ainsi dire en saillie, et qui se plaît, se consacre surtout à la défense des intérêts d'autrui. » — NONIUS, ch. IV, § 174, 374.

« Alexandre demandait à un pirate quel mauvais génie le poussait à infester les mers. « Le même, répondit ce dernier, qui te fait dévaster l'univers. » — NONIUS, ch. IV, § 226.

« Aucune guerre ne doit être entreprise, dans un État bien gouverné, sinon pour la défense d'une cause juste, ou pour son propre salut. »—Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. VI.

« ... Ces châtiments, dont les brutes mêmes ont si peur, la misère, l'exil, la prison, les verges, nous pouvons les éviter par une prompte mort; mais pour un État, la mort,

Digitized by Google

qui affranchit les individus, est précisément un supplice, car un État doit avoir un principe d'éternelle durée, et pour lui la mort n'est pas naturelle comme pour l'homme, à qui elle devient nécessaire et souvent même désirable. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. VI.

« C'est en défendant leurs alliés que les Romains ont conquis le monde. » — NONIUS, ch. IX, § 6.

« Ne voyez-vous pas la nature, partout, dans l'intérêt des faibles, donner le commandement aux êtres supérieurs? C'est ainsi que Dieu commande à l'homme, l'âme au corps, la raison à l'amour, à la colère, à toutes les convoitises qui nous agitent... Mais il faut connaître les nuances diverses du commandement et de l'obéissance. L'âme, par exemple, commande au corps et aux passions, mais son autorité sur le corps s'exerce comme celle d'un roi sur ses concitoyens, d'un père sur ses enfants, tandis que pour les passions qu'elle dompte et asservit, c'est l'empire absolu d'un maître sur ses esclaves! » — Saint AUGUSTIN, *contre J. le Pélagien*, liv. IV. ch. LX.

« La servitude est inique lorsque les sujets auraient le droit d'être les maîtres, mais il n'y a pas d'injuste domination si le peuple est incapable de se conduire. » — NONIUS, ch. II, § 313.

« Je le reconnais avec vous, la vertu du

Digitized by Google

sage est exempte d'inquiétude et de dangers. » — PRISCIEN, liv. VIII, p. 801.

« La nature ne permet pas qu'une chose née de la terre ne retourne point à la terre. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. IV.

« Jamais un grand homme ne regrette d'avoir fait preuve de courage, d'activité, de persévérance. » — NONIUS, ch. II, § 434.

« Il y a dans le cœur humain je ne sais quel principe désordonné, que la joie exalte et que la douleur abat. » — NONIUS, ch. IV, § 178.

« Les Phéniciens, les premiers, par le commerce et leurs échanges, apportèrent en Grèce la soif de l'or, l'amour du luxe, l'insatiable avidité de tous les plaisirs. — NONIUS, ch. V, § 35.

« Notre Caton, se rendant à sa terre des Sabins, ne manquait jamais de visiter, nous disait-il, le foyer où Curius était assis quand les Samnites, naguère ses ennemis et devenus ses clients, vinrent lui offrir les présents qu'il sut refuser. » — NONIUS, ch. II, § 1; ch. XII, § 19.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

« L'intelligence, qui sait prévoir l'avenir, se souvient aussi du passé. »—NONIUS, ch. IX, § 8.

« Qui donc ne préférerait pas mourir que d'être métamorphosé en quelque bête sauvage, tout en conservant l'intelligence humaine? Mais combien il est plus misérable encore de porter une âme bestiale avec le visage d'un homme, dernier malheur qui l'emporte sur l'autre de toute la différence qui place l'âme au-dessus du corps. » — LACTANCE, *Inst. Div.*, liv. V, ch. II.

« *Je ne puis croire que le* bonheur soit le même pour un bélier et pour Scipion l'Africain. » — Saint AUGUSTIN, *contre Julien*, liv. IV, ch. LX.

« *La terre*, dont l'interposition produit l'ombre et la nuit, nous indique ainsi la division des jours et le temps du repos. » — NONIUS, ch. IV, § 3.

« *La nature*, en automne, ouvre les entrailles de la terre pour recevoir le grain; elle lui laisse quelque répit, durant l'hiver, pour l'éclosion du germe, puis, l'été venu, *le soleil* adoucit, échauffe, mûrit les fruits. » — NONIUS, ch. IV, § 293.

Digitized by Google

« A tout jeune homme rejoignant l'armée on donnait un surveillant qui le dirigeait pendant la première année. » — SERVIUS, *Comment. sur l'Énéide*, liv. V, *v.* 546.

« ... Platon va plus loin encore que Lycurgue : il veut une communauté de biens si complète que pas un citoyen ne puisse dire : Ceci est ma propriété. » — NONIUS, ch. IV, § 346.

« *Je le traiterai, quant à moi*, comme lui-même il traite Homère, le couronnant de fleurs, le couvrant de parfums, et le chassant de sa République idéale. » — NONIUS, ch. IV, § 201.

« Le jugement du Censeur n'inflige d'autre châtiment que la honte d'un blâme, et comme c'est une flétrissure qui s'attache au nom seulement, cette pénalité s'appelle : « l'ignominie. » — NONIUS, ch. I, § 93.

« La sévérité de ces magistrats (les censeurs) leur valut d'abord la haine des citoyens. » — NONIUS, ch. V, § 7.

« Ne créons pas, comme chez les Grecs, d'inspecteurs chargés de surveiller les femmes, mais que le Censeur apprenne aux maris à gouverner leurs épouses. » — NONIUS, ch. IX, § 7.

« On voit ainsi la force d'une bonne éducation, car toutes les femmes s'abstiennent de vin... » — NONIUS, ch. I, § 14.

Digitized by Google

« Une femme dont la réputation n'était pas irréprochable se voyait refuser le baiser par ses parents. » — NONIUS, ch. IV, § 193.

« Je ne veux pas que le même peuple soit et le souverain et le péager de l'univers. Le meilleur revenu, selon moi, pour un État comme pour une famille, c'est l'économie. » — NONIUS, ch. I, § 65.

« Le mot *foi* me semble venir du verbe *faire*, parce qu'on fait ce qu'on a dit. » — NONIUS, ch. I, § 94.

« Le soin de flatter le peuple, de l'éblouir, de se l'attacher, chez un citoyen d'une illustre naissance ou d'un rang élevé, est le signe d'un caractère peu sûr. » — NONIUS, ch. III, § 27.

« Il n'existe ni terme ni mesure, pour un bon citoyen, dans son dévouement à la patrie. » — Saint AUGUSTIN, lettre XCI, § 3.

« J'admire non-seulement la sagesse de cette pensée, mais le choix heureux des expressions. La loi dit : *S'il y a querelle;* or, c'est un léger différend entre amis qui prend le nom de querelle, plutôt qu'un véritable procès entre ennemis. Le législateur a donc pensé qu'il peut y avoir contestation entre amis, mais jamais une action en justice. » — NONIUS, ch. V, § 34.

« *La loi protége les citoyens* au delà même de

Digitized by Google

leur mort, et c'est ainsi que le Droit Pontifical proclame la sainteté de la sépulture. » — NONIUS, ch. II, § 805.

« *Les Athéniens* mirent à mort leurs Stratéges, coupables seulement d'avoir laissé sans sépulture ceux de leurs soldats dont ils n'avaient pu disputer les cadavres à la mer, au plus fort d'une tempête. » — NONIUS, ch. IV, § 158.

« Dans cette scission, je n'ai pas embrassé la cause du peuple, mais celle des gens de bien. » — NONIUS, ch. XII, § 4.

« On ne résiste pas facilement au peuple devenu fort, soit qu'on lui refuse tous ses droits, soit qu'on lui en accorde trop peu... » — PRISCIEN, liv. XV, p. 1014.

« Quand une fois *les poëtes* ont conquis les applaudissements et la confiance du peuple, — un maître sage et profond! — de quelles ténèbres ils l'environnent, de quelles terreurs ils le frappent, de quelles passions ils enflamment ses esprits! » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. II, ch. XIV.

« Ma vie fût-elle doublée, je ne trouverais pas encore le temps de lire tous les poëmes lyriques *de la Grèce.* » — SÉNÈQUE, lettre XLIX.

« *Nos ancêtres*, regardant comme une honte la profession d'acteur, et tout ce qui touchait en général aux jeux publics, voulurent que

Digitized by Google

cette espèce d'hommes fût privée des droits civiques, et rayée des Tribus par une note du Censeur. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. II, ch. XIII.

« Autrefois on ne permettait pas, à Rome, qu'un homme vivant fût exposé, sur la scène, au blâme ou aux éloges publics. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. II, ch. IX.

« La comédie est le tableau de la vie, le miroir des mœurs, l'image de la vérité. » — DONATUS, *sur la Comédie et la Tragédie.*

« Eschine d'Athènes, l'éloquent orateur, bien que dans sa jeunesse il eût joué la comédie, n'en prit pas moins part au gouvernement, et Aristodème, acteur tragique aussi, fut envoyé souvent comme ambassadeur à Philippe, pour traiter des plus hautes questions de paix ou de guerre. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. II, ch. II.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME

« Cependant, ainsi qu'un bon père de famille doit avoir quelque connaissance en agriculture, en architecture, en calcul.... » NONIUS, ch. IX, § 5.

« .... Le pilote souhaite une heureuse traversée, le médecin désire la guérison de ses malades, le général ambitionne la victoire; le chef d'un État, lui, rêve de faire la vie heureuse à tous ses concitoyens, une existence sauvegardée par l'ordre, enrichie par l'abondance, illustrée par la gloire, ennoblie par la vertu; oui, telle est l'œuvre la plus grande et la plus utile qu'il nous soit donné d'accomplir ici-bas, et que je veux lui voir mener à bonne fin. » — CICÉRON, citation, *Lettres à Atticus*, liv. VIII, lettre II.

« Il faut donner pour aliment, au chef de l'État, l'amour de la gloire, passion qui fit accomplir à nos ancêtres les exploits les plus brillants, les plus merveilleux. » Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. V, ch. XIII.

« Une Cité reste debout aussi longtemps que le pouvoir y est respecté. » —PETRUS PICTAVIENSIS, *Epist. ad Calumn.*

« Cette gloire, on ne l'acquiert que par la vertu, le travail, une vie active et cette in-

Digitized by Google

time fierté que la nature inspire aux âmes bien nées. » — NONIUS, ch. IV, § 2.

« Cette vertu s'appelle courage; elle suppose la grandeur d'âme et un profond mépris de la douleur comme de la mort. » — NONIUS, ch. III, § 70.

« Impétueux, Marcellus était toujours prêt à combattre; Fabius réfléchissait et temporisait. » — NONIUS, ch. IV, § 281.

« Rien, dans un État, ne doit être plus sauvegardé de la corruption que les suffrages des citoyens et les arrêts des tribunaux. Je ne saurais dès lors comprendre pourquoi le châtiment réservé à l'homme qui les corrompt par l'argent, et la gloire acquise à celui qui les corrompt par l'éloquence. Quant à moi, ce dernier genre de corruption me semble plus funeste; l'argent en effet n'a pas de prise sur la conscience d'un homme de bien, tandis que l'éloquence peut s'emparer de son esprit. » — AMMIEN MARCELLIN, liv. XXX, ch. IV.

« Le discours de Scipion obtint l'approbation de Mummius, qui avait la plus grande haine contre les rhéteurs. » — NONIUS, ch. XII, § 13.

Digitized by Google

LIVRE SIXIEME.

« Il faut donc compter sur toute la prudence du chef de l'État, vertu dont le nom vient du verbe *prévoir*... » — NONIUS, ch. I, § 198.

« Le devoir d'un pareil citoyen est d'être toujours armé contre ce qui peut troubler la tranquillité publique. »— NONIUS, ch. IV, § 64.

« Cette division des citoyens, séparés en différents partis, s'appelle sédition. » — SERVIUS, *Comment. sur l'Énéide*, liv. I, v. 149.

« Comme les bons ont une bien autre importance que les méchants, il faut, dans les discordes civiles, peser les citoyens plutôt que les compter. » — NONIUS, ch. XII, § 4.

« Les passions tyranniques, maîtresses de notre âme, la poussent toujours aux partis extrêmes, et comme il est impossible de les satisfaire et de les assouvir, elles entraînent à tous les crimes ceux qu'elles ont une fois enivrés de leurs séductions. »— NONIUS, ch. IV, § 13.

« Nos ancêtres voulurent toujours établir sur des bases solides l'institution du mariage. » — PRISCIEN, liv. XV, p. 1010.

Digitized by Google

FRAGMENTS

SANS PLACE DÉTERMINÉE.

« Ce qu'il nous faut désirer avant tout, c'est une prospérité constante, et cependant la monotonie de ce bonheur a moins de charmes que le retour d'une situation cruelle et désespérée à une meilleure fortune. » — AMMIEN MARCELLIN, liv. XV, ch. v.

« Une cité n'est qu'une agglomération d'hommes réunis par la concorde. » — Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. I, ch. xv.

« ... — Si jamais, pour un mortel, l'Olympe a dû s'ouvrir, c'est pour moi, pour moi seul!... — Oui, Scipion, pour toi s'ouvrira la même porte qui s'est ouverte pour Hercule... » — SÉNÈQUE, lettre CVIII.

« Il est difficile, Fannius, de louer un enfant, car les éloges ne s'adressent alors qu'à une espérance. » — SERVIUS, *Comment. sur l'Énéide*, liv. VI, v. 877.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Livre Ier	17
Livre II	75
Livre III	119
Livre IV	143
Livre V	149
Livre VI	157
Fragments	175

Typ. de Rougx frères et Comp., r. du Four-St-Germ., 43.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS DES GERMAINS

—

VIE D'AGRICOLA

Tacitus.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

TACITE

MŒURS DES GERMAINS

VIE D'AGRICOLA

TRADUCTION DE LA BLETERIE

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1873

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE SUR TACITE

C. Cornélius Tacite, célèbre historien, né à Interamne, en Ombrie, vers l'an 54 de Jésus-Christ, fut d'abord avocat, entra dans la carrière des honneurs sous Vespasien, épousa, en 79, la fille d'Agricola, passa environ quatre ans dans un gouvernement de province (89-93) et fut consul subrogé en 97. On croit qu'il mourut octogénaire, vers l'an 130 à 134. Il était l'ami intime de Pline le Jeune, et fut regardé comme le premier orateur de son temps.

Tacite ne commença à écrire l'histoire que dans un âge assez avancé. Nous avons perdu une grande quantité de ses ouvrages (un *Panégyrique de Virginius*, un *Discours contre le proconsul Marius Priscus*, et ses autres *plaidoyers*, ses *poésies*, etc.); mais nous possédons en partie ses *Annales* (livres I-IV, moitié des Ve, VIe XIe, XVe, et partie du XVIe), ses *Histoires* (livres I-IV, et le commencement du Ve), et en totalité la *Vie d'Agricola* et les *Mœurs des*

Digitized by Google

Germains, plus un *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence,* dialogue qu'on attribue, mais à tort, à Quintilien.

Tacite est universellement regardé comme le plus grand des historiens. Il est grave, profond, énergique, concis, sans manquer d'abondance ; il peint ses portraits des plus vives couleurs ; ses jugements sévères flétrissent le crime et la tyrannie ; il est d'ailleurs exact, ami de la vérité, bien informé, n'écrivant que ce qu'il a vu ou ce que des contemporains lui ont raconté. Cet auteur a été traduit dans toutes les langues. Les traducteurs français les plus connus sont d'Ablancourt, Amelot de La Houssaye, La Bletterie, Dotteville, Dureau de La Malle. D'Alembert, J.-J. Rousseau, Anquetil et plusieurs auteurs modernes ont traduit des morceaux choisis de Tacite.

Digitized by Google

MŒURS DES GERMAINS.

I. La Germanie (1) est séparée de la Gaule, de la Rhétie et de la Pannonie, par le Rhin et par le Danube. Du côté des Daces et des Sarmates, elle a pour barrière de hautes montagnes et la crainte réciproque de ses habitants et de ses voisins. Le reste est environné de l'Océan, qui baigne de vastes côtes et forme des îles d'une étendue immense, où nous connaissons il n'y a pas longtemps (2) quelques rois et quelques peuples que la guerre nous a découverts. Le Rhin s'étant précipité du sommet inaccessible des Alpes de Rhétie, sur lequel il prend sa source, se détourne un peu vers l'occident, et bientôt il dirige son cours vers l'Océan septentrional. Pour le Danube, qui coule du mont Abnoba, dont la pente est extrêmement douce, après

Digitized by Google

avoir arrosé diverses contrées, il se jette par six embouchures dans le Pont-Euxin. Je ne compte pas la septième : elle se perd dans des marais.

II. Il est à croire (3) que les Germains tirent leur origine du pays même, et qu'aucuns étrangers ne se sont mêlés avec eux, soit à titre d'hôtes, soit à titre de conquérants. Autrefois les transmigrations ne se faisaient que par mer. Or il est rare, encore aujourd'hui, que des vaisseaux partis de notre monde fassent voile sur cet Océan sans bornes, qui semble déclarer la guerre à quiconque ose en approcher. Et sans parler des dangers d'une mer affreuse et inconnue, qui voudrait abandonner l'Asie, l'Italie, l'Afrique, pour un climat rigoureux, pour un pays triste et sauvage, où la nature ne se prête qu'à regret, et qu'il est impossible d'aimer, à moins qu'on ne l'ait pour patrie? Tous les monuments historiques des Germains (4) se réduisent à d'anciens cantiques. Ils y célèbrent leur dieu Tuiston enfant de la Terre, et son fils Mannus (5), qu'ils regardent comme leurs auteurs. Mannus eut trois fils (6), dont le premier donna son nom aux Ingévones : ce sont les peuples voisins de l'Océan; le second aux Herminones, situés au centre du pays; le troisième aux Istévones, qui comprennent le reste de la nation. Quelques-uns, à la faveur des ténèbres de l'antiquité, attribuent un plus grand nombre d'enfants au dieu Tuiston, et les font pères des Marses, des

Digitized by Google

Gambres, des Suèves et des Vandales. Ce sont là, disent-ils, les anciens, les véritables noms. Quant au mot de Germanie, il est très-moderne. Ceux que l'on appelle aujourd'hui Tongrois, après avoir passé le Rhin et s'être emparés les premiers d'un canton des Gaules, se firent appeler Germains. Ce nom, qu'une tribu victorieuse (7) inventa pour se rendre plus redoutable, a pris insensiblement le dessus : tous les peuples d'au delà du Rhin l'ont adopté.

III. Suivant leur tradition, Hercule (8) est aussi venu chez eux; et c'est le premier des héros qu'ils célèbrent avant de marcher au combat. Car, outre les vers qui leur tiennent lieu d'annales (9), ils en ont d'autres encore, dont le chant, qu'ils nomment *bardit* (10), échauffe leur vertu guerrière, et leur présage, au moment de l'action, quel en sera le succès. Selon que cette musique barbare est animée ou languissante, ils tremblent ou font trembler; elle n'est, pour ainsi dire, que l'expression unanime de leur courage. Surtout ils affectent un ton rude, bruyant, inégal, et mettent leur bouclier devant leur bouche pour enfler leur voix et la rendre plus effrayante. Au reste, il y a des gens qui prétendent aussi qu'Ulysse (11), dans le cours de ses longs voyages, dont les poëtes ont débité tant de merveilles, fut poussé sur les côtes de Germanie, entra dans les terres, et bâtit, au bord du Rhin, la ville qui porte encore le nom d'*Asciburgium* (12), que ce prince lui donna. Ils

Digitized by Google

ajoutent qu'autrefois on a découvert dans ce lieu même un autel où se lisait le nom d'Ulysse (13), fils de Laërte, et que sur les frontières de Rhétie et de Germanie on voit encore des monuments et des tombeaux avec des caractères grecs. Je n'ai dessein ni d'appuyer ni de combattre ces faits. Chacun peut suivre son goût et les rejeter ou les croire.

IV. Je me suis déjà déclaré pour le sentiment de ceux qui jugent que la pureté du sang germanique ne s'est jamais altérée par des mariages étrangers; que la nation s'est perpétuée sans mélange, sans rien emprunter du dehors, et semblable uniquement à elle-même. De là cet air de famille que vous remarquez dans une multitude si nombreuse: tous ont les cheveux d'un blond ardent, les yeux bleus, le regard fier: ils sont d'une taille avantageuse, terribles dans un premier effort, peu capables d'un travail fatigant et continu. Le climat et la nature de leur pays les ont accoutumés à supporter le froid et la faim; mais ils ne peuvent soutenir la chaleur et la soif.

V. Quoique le terrain ne soit pas le même partout, il est en général marécageux et couvert de bois; plus humide vers la Gaule, plus exposé aux vents du côté de la Pannonie et du Norique; assez propre au blé, point

Digitized by Google

du tout aux arbres fruitiers; fécond en troupeaux, mais dont l'espèce est ordinairement petite. La nature n'y donne pas même, au gros bétail, ce qui sert ailleurs à ces animaux de défense et d'ornement. Les Germains se dédommagent de la petitesse par le nombre : leurs troupeaux sont leur unique trésor; ils en font toutes leurs délices. Le ciel leur a refusé l'or et l'argent. Est-ce dans sa colère? Est-ce par bonté? Toutefois, je n'assurerai pas que la Germanie n'en renferme aucune veine dans son sein. Qui s'est donné la peine (14) d'y fouiller? Ils sont moins touchés que nous de la possession et de l'usage de ces métaux. On voit chez eux des vases d'argent que nous avons donnés à leurs princes et à leurs ambassadeurs, et dont ils tiennent aussi peu de compte que si c'était de l'argile. A la vérité, les plus voisins de l'empire font cas de l'or et de l'argent, parce qu'ils s'en servent pour trafiquer avec nous. Ils reçoivent quelques-unes de nos espèces, qu'ils choisissent; mais, dans l'intérieur du pays, c'est toujours l'antique simplicité : le commerce ne s'y fait que par échange. Où l'on prend nos monnaies, on veut les anciennes (15), celles que l'on connaît depuis longtemps, qui sont dentelées, qui portent l'empreinte d'un char à deux chevaux, ils recherchent l'argent plus que l'or. Ce n'est point par prédilection : c'est que des pièces de moindre valeur sont plus commodes à des gens qui n'achètent que des marchandises communes et de très-bas prix.

Digitized by Google

VI. Le fer même ne doit pas être en abondance chez les Germains, autant qu'on en juge par leurs armes. Peu font usage de l'épée (16) ou de la pertuisane : ils ont des lances ou *framées*, comme ils les appellent, dont le fer est étroit et court, mais si bien acérées et si maniables, qu'elles sont également propres à combattre de près ou de loin. Leur cavalerie n'a que la lance et le bouclier. Chaque fantassin a, de plus, un certain nombre de javelots. Alerte, parce qu'il est sans habits ou couvert (17) d'une simple saie, il les pousse à une distance incroyable. Ces guerriers ne se piquent d'aucune magnificence, ou plutôt ils n'en connaissent d'autre que d'embellir leur bouclier (18) des plus brillantes couleurs. Il est rare qu'ils aient des cuirasses. On voit à peine un ou deux casques (19) dans toute une armée. Leurs chevaux ne sont remarquables ni par la vitesse ni par la beauté, ni dressés à tourner en tous sens comme les nôtres : ils ne savent que les porter en avant ou les jeter court à droite, en maintenant leur escadron si serré, que personne ne reste derrière. Comme leur infanterie en général vaut mieux que leur cavalerie, ils ont soin de les mêler. Les fantassins, qu'ils placent à la tête, sont l'élite de leur jeunesse. On les choisit assez lestes, assez agiles pour suivre les mouvements de la cavalerie dans le combat. Le nombre de leurs troupes est fixé. Chaque canton fournit cent hommes, à qui on donne le nom de *centenaires;* et cette dénomination est devenue un titre honorable. Lorsqu'ils rangent leur armée en bataille, ils

Digitized by Google

forment en coin (20) les différents corps. Chez eux ce n'est point lâcheté, mais prudence, de reculer pour retourner à la charge. Même au fort de la mêlée, ils emportent leurs morts. Le comble de l'ignominie est d'abandonner son bouclier. Cette tache exclut des sacrifices et des assemblées. Plusieurs, échappés de la guerre, se sont étranglés pour ne pas survivre à leur honneur.

VII. Parmi ces peuples, la naissance (21) fait les rois et le mérite les généraux. Le pouvoir des rois (22) n'est pas arbitraire, mais limité. Les généraux sont moins pour donner des ordres que des exemples. Il faut qu'ils se signalent par leur activité, par des actions éclatantes ; qu'ils combattent au premier rang ; que leur autorité soit fondée sur l'estime et sur l'admiration. Au reste, les prêtres seuls (23) ont droit de mettre aux fers, d'infliger des peines; et ce n'est point la justice des hommes ni l'ordre du général qu'ils prétendent exécuter, mais l'arrêt même du Dieu tutélaire de leurs armées. Pour avertir de sa présence, ils portent des drapeaux et des figures (24), qui pendant la paix sont en dépôt dans les bois sacrés. Rien n'inspire tant de courage aux Germains que la manière dont leurs troupes sont composées. Chaque corps n'est point un assemblage fortuit d'inconnus enrôlés à l'aventure. C'est une société d'hommes unis déjà par le sang ; ce sont des familles entières. Ce qu'ils ont de plus cher au monde, ils le mènent avec

Digitized by Google

eux; et du champ de bataille ils entendent les hurlements de leurs femmes et les cris de leurs enfants. Ce sont là les témoins dont les regards les touchent le plus, les panégyristes dont ils ambitionnent les éloges. S'ils sont blessés, ils vont trouver leurs femmes et leurs mères (25), qui, sans s'effrayer, comptent les plaies et s'empressent de les sucer. Elles portent des vivres aux combattants et les exhortent à bien faire.

VIII. On rapporte que les femmes ont empêché quelquefois la déroute des armées qui commençaient à plier; qu'elles ont rétabli le combat par leurs remontrances, par leurs prières opiniâtres, en présentant leur poitrine, en peignant les horreurs prochaines de la captivité. Les Germains la craignent bien plus vivement pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Aussi le meilleur moyen pour s'assurer de la fidélité d'un peuple, c'est d'exiger qu'il donne parmi ses otages des jeunes filles d'une naissance distinguée. Ils vont jusqu'à croire que ce sexe a quelque chose de divin (26) et des lumières sur l'avenir. Dociles à ses conseils, ils les regardent comme des oracles. Nous avons vu sous Vespasien une Velléda (27) qui depuis longtemps passait dans l'esprit du plus grand nombre pour une divinité. Avant elle, Aurinia (28) et d'autres encore s'attirèrent la même vénération des peuples. Ce n'était ni politique ni flatterie. Ils ne les regardaient point comme des déesses de leur façon (29).

Digitized by Google

IX. Mercure est le dieu le plus honoré (30). A certains jours, on lui sacrifie des hommes. Hercule et Mars sont apaisés (31) par un sang moins précieux. Une partie des Suèves adore aussi la déesse Isis (32) sous la figure d'un vaisseau : preuve que ce culte leur est venu d'au delà des mers; mais je n'ai pu découvrir comment il s'est introduit chez eux. Selon les Germains, ce serait dégrader la majesté des dieux célestes que de les emprisonner dans des temples et de les représenter (33) sous une figure humaine. Ils leur consacrent des bois et des forêts, et donnent le nom des divinités mêmes à ces retraites profondes, qu'ils adorent en esprit, sans oser y porter les yeux.

X. Il n'y a point de nation plus prévenue en faveur du sort et des augures. Leur manière de consulter le sort est très-simple. On coupe en plusieurs morceaux une baguette (34) d'arbre fruitier. Après les avoir distingués par certaines marques, on les jette pêle-mêle sur une étoffe blanche. Alors le prêtre de la cité, s'il s'agit d'affaires publiques; le père de famille, s'il est question d'intérêts particuliers, ayant fait une prière aux dieux, et regardant le ciel, lève trois fois chaque morceau l'un après l'autre; et, suivant l'ordre où se sont présentées les différentes marques, il en donne l'explication. Quand elle n'est pas favorable, de tout le jour on n'interroge plus le sort touchant la même affaire. Si la réponse est conforme à leurs désirs, pour plus grande

Digitized by Google

sûreté, ils veulent qu'elle soit confirmée par les auspices. Ils sont, comme nous, dans l'usage de consulter le chant, le cri, le vol des oiseaux. Mais ce qui leur est propre, c'est d'observer aussi les chevaux, et d'en tirer des présages. On en nourrit quelques-uns aux dépens du public dans les mêmes forêts dont j'ai parlé, tous d'une blancheur éclatante, et qui ne furent jamais avilis par aucun travail profane. On les attelle au char sacré. Le roi ou le chef de la cité les accompagne pour étudier leur souffle et leurs hennissements. Nul augure plus décisif dans l'esprit du peuple, des grands et des prêtres. Ceux-ci ne se regardent que comme les ministres des dieux, et croient que ces animaux en sont les organes. Dans une guerre importante, les Germains ont encore une autre façon de deviner quel sera l'événement. A quelque prix que ce soit, ils font un prisonnier, qu'ils forcent de se battre avec un de leurs plus braves guerriers. Les deux champions sont armés chacun à la manière de son pays, et la fortune du vainqueur semble pronostiquer celle de sa nation.

XI. Les chefs décident les affaires de peu d'importance. On réserve les autres à l'assemblée générale, qui cependant n'a pas le droit d'en connaître qu'elles n'aient été discutées (35) par les chefs. Hors les cas imprévus, on ne la tient qu'à des jours fixes. C'est le temps de la nouvelle ou de la pleine lune qu'ils estiment le plus heureux pour entamer

Digitized by Google

les affaires. Au lieu que nous comptons par les jours, ils comptent par les nuits (36). Tel est le style dont ils se servent dans leurs ordonnances et dans leurs convocations : ils croient la nuit plus ancienne que le jour. Un des inconvénients de leur liberté, c'est qu'ils arrivent au rendez-vous l'un après l'autre, avec une lenteur qui marque leur indépendance, et qui souvent fait perdre deux ou trois jours. Lorsqu'ils se voient en assez grand nombre (37), ils prennent séance tout armés. Les prêtres qui, dans ces assemblées, ont aussi le pouvoir de maintenir l'ordre, font faire silence. Alors le roi ou le chef (38) parle le premier. Les grands opinent à leur tour, et sont écoutés avec les égards que méritent leur âge, leur noblesse, leurs exploits, leur éloquence. On défère moins à l'autorité de la personne qu'à ses raisons. Si l'avis déplaît à la multitude, elle le rejette par un murmure. Lorsqu'elle le goûte, chacun frappe son bouclier de sa lance : éloge militaire qui passe chez eux pour le signe d'approbation le plus honorable et le plus flatteur.

XII. On peut aussi porter les affaires criminelles à ce conseil de la nation. On pend à des arbres les traîtres et les transfuges. On étouffe dans un marais ou dans un bourbier, sous une claie, les fainéants, les poltrons, ceux qui déshonorent leur sexe. L'esprit de la loi, dans la diversité de ces supplices, est de rendre visible la punition des crimes, et

Digitized by Google

d'ensevelir les vices infâmes dans un éternel oubli. Pour les cas moins odieux, le coupable peut se racheter du châtiment par une amende proportionnée, qui se paye, soit en bestiaux, soit en chevaux, partie au profit du roi ou de la cité, partie à celui de la personne offensée ou de ses parents. Il appartient encore à ces mêmes assemblées générales de nommer les chefs destinés à rendre la justice dans chaque canton (39) et dans les villages qui en dépendent. Chacun de ces chefs a cent assesseurs choisis parmi le peuple. Ils forment le conseil et jugent conjointement avec le chef.

XIII. Un Germain ne paraît nulle part (40) qu'il ne soit armé. Mais personne n'a droit de l'être sans l'aveu de ses concitoyens. Le jeune aspirant (41) qu'on a jugé capable de porter les armes est introduit dans l'assemblée générale par un des princes ou chefs, par son père ou par un de ses proches, qui lui donne solennellement la lance et le bouclier. C'est là leur robe virile; c'est là leur entrée dans le monde. Jusqu'à ce jour, membres de leur famille seulement, ils deviennent alors membres de l'État. L'extrême jeunesse n'exclut point du rang de prince ou de chef ceux qu'une naissance très-illustre ou les services signalés de leurs pères appellent à cette dignité. A mesure qu'ils avancent en âge et qu'ils se font estimer, une foule de jeunes guerriers vient s'attacher à leur personne et grossir leur cour. On ne rougit point du ti-

Digitized by Google

tre de *suivant*, et même tous ceux qui le portent ne sont pas égaux. L'estime du chef règle entre eux les rangs. Les *suivants* se piquent de mériter la faveur du prince, et les princes d'avoir la suite la plus nombreuse et la plus vaillante. Être toujours environnés d'un essaim de jeunesse choisie, c'est ce qui leur donne de la puissance et de la considération, ce qui fait leur sûreté pendant la guerre et leur gloire pendant la paix. C'est ainsi qu'ils sont grands et chez leurs compatriotes et chez leurs voisins. On recherche leur amitié par des ambassades; on la cultive par des présents : ils terminent souvent les guerres par leur seule réputation.

XIV. Dans un combat, il serait honteux au prince de céder en valeur à ceux qui le suivent, honteux à sa suite de ne le pas égaler. S'il vient à périr, un guerrier capable de lui survivre serait déshonoré pour jamais. Le plus saint de leurs engagements est de le couvrir, de le défendre, et même de sacrifier leur gloire à la sienne en lui faisant un mérite de leurs propres exploits. Le prince combat pour la victoire; ils combattent pour le prince. Lorsqu'une cité languit dans le sein d'une longue paix, presque toute la jeunesse (42) va servir ailleurs comme volontaire. Le repos est un état violent pour des Germains. Les occasions périlleuses offrent un moyen plus court de se faire un nom ; enfin, pour retenir à son service ceux qui se sont donnés à lui, chaque prince n'a de ressource que la guerre

Digitized by Google

Tantôt ils lui demandent ce cheval de bataille, tantôt cette lance victorieuse, teinte du sang de l'ennemi. Sa table, grossièrement servie, mais abondante, leur tient lieu de solde. Sans le pillage et le butin, où trouverait-il des fonds pour soutenir cette dépense, pour suffire à ces libéralités? Vous leur persuaderiez plutôt de susciter une guerre, de courir follement à l'ennemi, que de labourer, que d'attendre la saison de la récolte. Que dis-je? c'est, à leurs yeux, fainéantise et bassesse de gagner à la sueur de son front ce qui peut ne coûter que du sang.

XV. Lorsqu'ils ne vont point en course, ils s'occupent peu de la chasse (43) et ne font presque que manger ou dormir. Ces guerriers si actifs, si pleins de feu, abandonnent le soin de leur maison et de leurs biens à des femmes, à des vieillards, à quelque chétif esclave. Pour eux, ils vivent dans une espèce d'indolence stupide; et l'on est étonné que les mêmes hommes puissent avoir tant de goût pour ne rien faire et d'antipathie pour le repos. Les cités ont coutume de donner aux chefs une certaine quantité de grain et de bétail. Chaque citoyen se prête à cette contribution: hommage volontaire qui fait honneur aux princes et les aide en même temps à subsister. Rien ne les flatte comme les présents de leurs voisins. Tantôt ce sont des particuliers, et tantôt des peuples qui leur envoient de belles armes, des colliers, des chevaux de prix, de magnifiques harnais. Déjà

Digitized by Google

nous leur avons appris à recevoir aussi de l'argent.

XVI. On sait que les Germains n'ont point de ville (44) et ne sauraient même souffrir ce qui peut y ressembler. Les familles vivent isolées. Ils habitent épars çà et là, selon qu'un bois, un champ, une fontaine les a fixés Leurs villages ne sont point, comme les nôtres, un assemblage de maisons contiguës Chacun laisse un espace autour de la sienne, soit pour prévenir les incendies, soit faute de savoir bâtir; ils n'emploient ni pierre ni tuile, et ne se servent que de bois informe, sans penser à l'agrément ni même à la commodité : tout au plus ils enduisent certains endroits du bâtiment d'une terre fine et luisante, dont les veines, de différentes couleurs, imitent assez la peinture. C'est encore un de leurs usages de creuser des souterrains qu'ils chargent de fumier. C'est là qu'ils serrent leurs grains, qu'ils se réfugient pendant l'hiver pour se garantir des froids excessifs; et si, dans une incursion, l'ennemi ravage la campagne, ces retraites cachées se dérobent à lui, parce qu'elles sont totalement inconnues, ou du moins parce qu'il faudrait les chercher.

XVII. L'habillement de la nation ne consiste que dans une saie attachée avec une agrafe, ou, faute d'agrafe, avec une épine.

Digitized by Google

Du reste (45), ils sont nus; ce qui les oblige de passer les jours entiers auprès du feu. Les plus riches portent des habits, non pas flottants, à la mode des Parthes et des Sarmates, mais assez justes pour marquer la taille. Quoiqu'ils portent aussi des fourrures, ceux des bords du Rhin et du Danube en sont beaucoup moins curieux que les peuples plus reculés, qui, n'ayant point de commerce avec nous, ne peuvent s'habiller de nos étoffes. Ceux-ci vont à la chasse de certains animaux, et se parent de leurs dépouilles, après les avoir mouchetées de peaux d'une autre couleur et bigarrées des écailles de ces poissons monstrueux qu'engendrent l'Océan et les mers que nous ne connaissons pas. L'habit des femmes ressemble à celui des hommes, excepté qu'elles sont communément vêtues de toile de lin brodée de pourpre, qu'elles n'ont point de manches (46) et laissent voir, outre leurs bras, une partie de leur sein.

XVIII. Cependant le respect pour la sainteté du mariage est un des caractères distinctifs de la nation et celui qui mérite le plus nos éloges. Bien différents de la plupart des autres barbares, ils n'épousent qu'une femme; et si quelques nobles, en très-petit nombre, s'écartent de l'usage national, la passion n'y entre pour rien. Ils ne font que céder à l'empressement de plusieurs familles qui briguent leur alliance. Les filles n'ont point de dot. Mais, quand on en fait la demande, on offre des présents qui doivent leur en

Digitized by Google

tenir lieu. La famille s'assemble, et le mariage est conclu si les présents sont agréés. Ils ne consistent point dans ces superfluités inventées pour flatter la mollesse et la vanité des femmes, ils ne peuvent servir à parer la nouvelle épouse. Ce sont des bœufs, un cheval harnaché, une lance, une épée, un bouclier. En vertu de ces présents, la femme passe au pouvoir du mari, qui reçoit pareillement quelques armes de sa main. Voilà le lien sacré de leur union, leurs mystérieuses cérémonies (47), les dieux qui président à leur hyménée. De tels auspices annoncent à la femme (48) que son sexe ne la dispensera point des vertus mâles, des vertus guerrières; qu'elle est appelée à partager en tout temps avec son mari les travaux, les dangers, la bonne et la mauvaise fortune, à montrer dans les combats une audace digne de lui. Ces bœufs attachés au joug, ce cheval équipé, ces armes, tout lui fait entendre quel sera le cours de sa vie, quelle en sera peut-être la fin. Ces armes doivent être soigneusement conservées, et s'ennoblir entre ses mains pour servir un jour de dot à sa belle-fille et passer à sa postérité.

XIX. Ainsi la vertu des femmes se trouve à l'abri même de l'occasion, loin de ces spectacles qui rendent le vice aimable, loin de ces festins qui réveillent les passions. Ni les hommes ni les femmes ne savent employer l'art de l'écriture à mener sourdement une intrigue. Dans une nation si nombreuse, rien

Digitized by Google

de plus rare que l'adultère. On le punit sur-le-champ, et c'est le mari qui se fait justice. En présence des parents, il coupe les cheveux à la criminelle, la chasse de chez lui toute nue, et la promène dans le village en la chargeant de coups. Quand une fille se déshonore, qu'elle n'espère point de grâce. Ni jeunesse, ni beauté, ni biens ne lui feraient trouver un parti : car on ne plaisante point sur le vice chez les Germains. Là, corrompre et succomber (49) sont des crimes qu'on n'excuse point en disant : « Tel est le siècle. » Quelques cités, plus sensées encore (50), ne permettent pas aux femmes de se remarier. Une fille prend un mari sans espérance d'en changer, non plus que d'âme ou de corps. Elle doit concentrer en lui son affection, ses projets, ses désirs, comme s'il était seul dans l'univers. Là, c'est une abomination de ne vouloir qu'un certain nombre d'enfants ou d'en faire périr quelqu'un (51); et les bonnes mœurs ont plus de pouvoir sur ces barbares que n'en ont les bonnes lois sur des peuples policés.

XX. Dans quelque maison que ce soit, on laisse les enfants nus. Ils sont allaités par leurs mères, qui n'ont point sous elles d'autres femmes pour en prendre soin; et c'est ainsi que se forment ces hommes dont nous admirons la taille et la vigueur. Le fils de famille n'est pas élevé délicatement ni tenu plus proprement que le jeune esclave. Confondus l'un avec l'autre, ils rampent par terre, ils

Digitized by Google

vivent ensemble au milieu des troupeaux. L'âge mettra chacun à sa place, et l'homme libre se fera connaître par la noblesse de ses sentiments. Comme les garçons ne goûtent qu'assez tard même les plaisirs légitimes, leur jeunesse n'est point épuisée. On ne se hâte pas non plus d'établir les filles. Ainsi de ces alliances parfaitement assorties, et pour l'âge et pour la force, naissent des sujets aussi robustes que ceux dont ils tiennent le jour. Les neveux du côté maternel ne sont pas moins précieux à leur oncle qu'à leur père. Quelques-uns même regardent la parenté de l'oncle maternel et du neveu (52) comme le lien le plus sacré de tous, et lorsqu'ils traitent avec le chef d'une cité, ils lui demandent pour otages les enfants de sa sœur préférablement aux siens, croyant l'engager d'une manière plus étroite, et tout à la fois intéresser un plus grand nombre de parents. Chacun néanmoins hérite de son père, et jamais on ne fait de testament. Au défaut de la ligne directe, les collatéraux les plus proches recueillent la succession. Plus on a de parents et d'alliés, plus on est considéré dans sa vieillesse. En Germanie, on ne gagne rien à se trouver sans enfants (53).

XXI. Il est indispensable d'entrer dans tous les engagements de celui dont on hérite, de s'approprier ses querelles ainsi que ses liaisons. Heureusement les haines (54) ne sont point implacables. Pour le meurtre même on

Digitized by Google

compose moyennant une quantité de bétail que la famille entière reçoit à titre de réparation. L'intérêt public veut qu'elle s'en contente, et ce sage expédient arrête le cours des inimitiés, dont les suites seraient terribles parmi des hommes indépendants. Il n'est point de nation où l'on traite avec plus de générosité ses convives et ses hôtes. Refuser le couvert à quelqu'un, ce serait faire injure à l'humanité. Le maître de la maison régale selon son pouvoir ceux qui s'adressent à lui. Quand ses provisions viennent à manquer, il leur sert de conducteur et va chercher avec eux l'hospitalité dans la maison la plus voisine. Ils ne sont point invités. N'importe, ils n'en seront pas reçus moins cordialement, et l'on ne fait en pareil cas nulle distinction des amis et des inconnus. A votre départ, si vous demandez quelque chose, vous êtes sûr de l'obtenir; mais, en revanche, on use avec vous de la même liberté. Quoique les Germains aiment les présents, ils n'exigent point qu'on leur ait obligation de ce qu'ils donnent ni ne veulent en avoir de ce qu'ils reçoivent.

XXII. D'ordinaire ils se lèvent fort tard (55), et dès qu'ils sont levés, ils se baignent presque toujours dans l'eau tiède, parce que leurs hivers durent très-longtemps. On mange après le bain. Chacun est assis à sa table séparée. Ensuite ils prennent leurs armes et sortent pour vaquer à leurs affaires, quelquefois pour se rendre à des festins où l'on

Digitized by Google

continue de boire fort avant dans la nuit. Ces sortes d'excès ne déshonorent point, mais ils sont l'occasion d'une infinité de querelles où l'on s'en tient rarement aux paroles et qui finissent d'ordinaire par des scènes tragiques et sanglantes. Leurs festins, au reste, ne sont pas de simples parties de débauche. On y traite la plupart du temps de réconciliations, de mariages, de l'élection des princes, de la paix et de la guerre. C'est alors, à ce qu'ils croient, que l'âme se livre sans réserve aux impressions de la vérité, qu'elle s'échauffe pour enfanter des projets grands et hardis. La liberté de la table augmente encore la franchise de ces hommes vrais. Ils découvrent leurs plus secrètes pensées. Tous se montrent jusqu'au fond du cœur. Le lendemain, on opine de sang-froid sur les avis proposés. Ainsi chaque chose se fait en son temps. Ils délibèrent lorsqu'ils ne sauraient feindre et décident lorsqu'ils ne peuvent se tromper.

XXIII. Leur boisson est une liqueur faite avec du froment ou de l'orge, mais qui ne laisse pas d'enivrer. Les plus voisins de la frontière achètent aussi du vin. Rien n'est si frugal (56) que leur nourriture. Des fruits sauvages, de la venaison qu'ils ne savent point attendre, du lait caillé, aucun apprêt, aucun assaisonnement. Ils ne mangent que pour la faim, mais il s'en faut beaucoup qu'ils ne boivent que pour la soif. Donnez-leur du vin autant qu'ils en demanderont, et

Digitized by Google

leur intempérance vous dispensera d'employer vos armes pour les vaincre.

XXIV. Ils n'ont qu'une sorte de spectacle, toujours la même dans toutes leurs assemblées. Des jeunes gens sautent nus en folâtrant au milieu des épées et des lances. L'exercice a fait un art de ce jeu. A l'art on a joint la bonne grâce. Toutefois, dans ce divertissement si périlleux, il n'entre aucune vue d'intérêt. Le seul plaisir des spectateurs en est le salaire et le prix. Même sans avoir bu (chose étrange!) ils se font du jeu de dé une occupation sérieuse, et s'y livrent avec tant de fureur que, après avoir joué tout ce qu'ils ont, ils finissent par se jouer eux-mêmes (57), par risquer en un seul coup leur personne et leur liberté. Celui qui perd se constitue lui-même esclave. Quoique plus jeune, quoique plus fort, il se laisse garrotter et vendre. Telle est l'obstination avec laquelle ils persistent dans leurs travers. « Il faut, disent-ils, tenir sa parole. » Pour se délivrer de ces esclaves volontaires, dont aussi bien la présence reprocherait à leur maître un bonheur trop odieux, ils les vendent aux étrangers.

XXV. Les autres esclaves ne résident point dans la maison, attachés comme les nôtres à certains emplois. La mère de famille et les enfants y tiennent lieu de domestiques. Chaque serf a son habitation (58) et son ménage.

Digitized by Google

Figurons-nous des fermiers obligés de fournir aux propriétaires tant de grain, tant de bétail, tant d'habits : c'est à quoi se réduit la servitude chez les Germains. On les voit rarement battre leurs esclaves, les mettre aux fers, les condamner à de pénibles travaux. S'ils en tuent quelqu'un, ce n'est point par esprit de justice, pour faire un exemple, mais par promptitude, par emportement, comme ils tueraient leur ennemi, à cela près que la mort du serf demeure impunie. Les affranchis ne sont guère plus considérés que les esclaves. Presque jamais ils ne jouent de rôle dans les familles (59) et jamais dans l'État, à moins que le gouvernement ne soit monarchique. Sous les rois, ils s'élèvent au-dessus des nobles mêmes. Partout ailleurs, la subordination des affranchis est une preuve de la liberté.

XXVI. Ils ne connaissent pas seulement l'usure : heureuse ignorance plus salutaire que les lois ! Chaque communauté cultive tantôt un canton (60), tantôt un autre. Elle le prend plus ou moins étendu, selon le nombre des bras qu'elle peut employer, et toujours assez vaste pour rendre facile le partage qui s'en fait entre les particuliers, suivant leur condition et leur état. Jamais ils n'ensemencent les mêmes champs deux années de suite. Ils ont à choisir, parce qu'ils ne proportionnent point leur travail à l'étendue, à la bonté du terrain, et ne se donnent la peine ni de planter des vergers, ni d'arroser des jardins, ni

Digitized by Google

d'enclore des prairies. Ils ne demandent à la terre que du grain. Aussi ne distinguent-ils que trois saisons. Leur langue a des mots pour signifier le printemps, l'hiver et l'été, parce qu'ils en ont une idée. Quant à l'automne, et son nom et ses présents leur sont également inconnus (61).

XXVII. Les funérailles se font sans aucune pompe. Seulement, on a l'attention de choisir certains bois pour brûler le corps des hommes illustres. Ils n'entassent sur le bûcher ni vêtements ni parfums, et ne brûlent avec le mort que ses armes et tout au plus son cheval. Un simple tombeau de gazon tient lieu de ces superbes mausolées (62), dont la masse leur paraît accablante pour celui qu'on veut honorer. Leurs larmes sont bientôt essuyées, mais leur douleur dure longtemps. Le devoir des femmes est de pleurer les morts, celui des hommes de s'en souvenir.

XXVIII. Voilà ce que j'ai pu recueillir touchant l'origine des Germains et les usages communs à toute la nation. Maintenant, je vais entrer dans quelque détail sur les lois et les coutumes particulières des peuples qui la composent, et marquer en même temps ceux qui se sont détachés d'elle pour se fixer dans les Gaules. César, le plus illustre des auteurs (63), nous apprend que la puissance des Gaulois avait été supérieure à celle des Germains, ce qui donne lieu de croire que les

Digitized by Google

premiers envoyèrent aussi des colonies au delà du Rhin. Lorsque l'une des deux nations se sentait en force et se trouvait trop serrée dans son ancienne demeure, une rivière l'eût-elle empêchée de passer dans un pays dont aucun État ne s'appropriait la possession et qui semblait appartenir au premier occupant? Ainsi les Helvétiens (64) s'étendirent entre le Rhin, le Mein et la forêt Hercynie. Les Boïens (65), autre peuple Gaulois, pénétrèrent plus loin, et le lieu de leur établissement est déterminé par le nom de *Botemum*, qui subsiste encore, quoique cette contrée ait depuis changé d'habitants. Pour les Aravisques (66), établis en Pannonie, viennent-ils des Oses, peuple germain, ou les Oses doivent-ils être regardés comme une colonie des Aravisques? Le langage, les mœurs, les coutumes de ces peuples sont les mêmes. Mais lequel a passé le fleuve qui les sépare aujourd'hui? C'est ce que nous ignorons, parce qu'on trouvait, des deux côtés du Danube, mêmes biens, mêmes maux: l'indépendance et la pauvreté. Ceux de Trèves et les Nerviens (67), croyant se mettre à couvert des reproches de mollesse qu'on fait aux Gaulois, se piquent de descendre des Germains. Personne ne saurait contester une pareille origine aux peuples qui bordent le Rhin; je veux dire aux Vangiones (68), aux Triboques, aux Némètes. Les Ubiens même (69) ne rougissent pas d'être Germains, quoiqu'ils aient mérité de devenir colonie romaine, et qu'ils aiment mieux porter un nom qui rappelle celui d'Agrippa, leur premier fondateur. Ils passèrent autrefois le Rhin, et les preuves

Digitized by Google

de fidélité qu'ils avaient données nous engagèrent à la placer sur ses bords, non pour leur sûreté mais pour la nôtre.

XXIX. Les Bataves, qui possèdent peu de terrain le long du fleuve, en occupent une île (70) et sont les plus vaillants de tous ces peuples. Ils faisaient autrefois partie des Cattes (71). Obligés, par des troubles domestiques, de s'en séparer, ils se sont retirés dans ce canton de la Gaule pour se donner aux Romains. Aussi continue-t-on de les traiter avec une distinction et des égards qui prouvent l'estime que nous faisons de leur alliance. Nous ne les insultons point par des impôts ni ne les écrasons par des gens d'affaires. Libres de contributions et de charges, ils sont destinés uniquement au service. Nous les réservons, comme nos armes, pour les employer un jour de combat. Les Mattiaques (72) sont aussi membres de l'empire aux mêmes conditions; car le peuple romain est si grand, qu'il se fait respecter au delà du Rhin, au delà de ses anciennes frontières. Ainsi les Mattiaques, Germains d'origine et de domicile, sont Romains d'inclination et de cœur. Ils ressemblent en tout aux Bataves; mais, n'ayant point été transplantés comme eux, ils tirent, ce semble, de leur terre natale encore plus de séve et de vigueur. Je ne regarde point comme un peuple de Germanie, quoiqu'il habite au delà du Danube et du Rhin, celui qui cultive la contrée dont les terres nous payent le dixième (73). Ce furent des avan-

Digitized by Google

turiers gaulois, poussés par l'inconstance, enhardis par la misère, qui voulurent bien courir les risques d'un établissement si hasardeux. Comme nous avons depuis reculé notre frontière et porté nos garnisons plus avant, cette contrée appartient à notre province. C'est une dépendance de l'empire enclavée dans le pays ennemi.

XXX. Plus loin sont les Cattes, dont le territoire commence la forêt Hercynie. Il est moins plat et moins marécageux que les vastes campagnes qu'habitent la plupart des Germains. C'est une chaîne de collines, qui deviennent insensiblement plus clairsemées. La forêt borde encore les Cattes, après les avoir conduits jusqu'à la plaine, et semble ne les quitter qu'à regret. Ils ont le corps plus robuste et plus nerveux, l'air plus fier, l'esprit plus vif que les autres peuples de la nation; beaucoup de sens et d'habileté pour des Germains. Ils savent choisir leurs chefs et leur obéir, garder les rangs, épier l'occasion, se posséder pour l'attendre, distribuer la journée, se retrancher pour la nuit, se défier des faveurs de la fortune; enfin, ce qui est fort rare et suppose de la discipline et de la réflexion, compter plus sur le général que sur l'armée. Toutes leurs forces consistent dans leur infanterie, qui porte avec ses armes des outils et des provisions. Les autres savent se battre; les Cattes faire la guerre. Ils vont rarement en course et ne cherchent point les rencontres, différents en cela des troupes de

Digitized by Google

cavalerie, dont le propre est effectivement de vaincre ou de se retirer tout d'un coup, mais que leur agilité dispose à fuir, comme la pesanteur de l'infanterie l'oblige à tenir ferme.

XXXI. Un usage pratiqué chez le reste des Germains, mais seulement par un petit nombre de déterminés, a chez les Cattes force de loi. Aussitôt qu'ils sont en âge de porter les armes, ils laissent croître leur barbe et leurs cheveux, qui leur tombent sur le visage. C'est un vœu qu'ils font à la vertu guerrière (74), et dont ils ne peuvent se dégager qu'en tuant un ennemi. Ils coupent sur ses dépouilles sanglantes cette chevelure qui leur offusquait le front, et se vantent alors d'avoir payé ceux qui leur ont donné le jour, de s'être enfin rendus dignes d'eux et de la patrie. Les lâches demeurent dans l'état affreux d'où ils n'ont pas eu le courage de sortir. Ceux qui se piquent d'une valeur singulière renouvellent le même vœu, mais avec cette différence qu'ils portent un anneau de fer (75), comme s'ils se condamnaient à l'esclavage, résolus de ne s'en arracher que par le sang d'un ennemi. Plusieurs conservent toute leur vie cet extérieur hideux. Ils blanchissent dans cette image glorieuse de captivité, qui fixe sur eux les regards des citoyens et des ennemis. Ce sont eux qui, dans les combats, donnent les premiers. Leur troupe est au front de bataille et forme un coup d'œil effrayant; car, même pendant la paix, leur air est également farouche. Sans demeure fixe, sans cultiver la

Digitized by Google

terre, indifférents aux soins de la vie, négligeant leur bien, prodigues de celui des autres, ces braves sont nourris quelque part qu'ils aillent, et continuent de faire profession d'une vertu si féroce jusqu'à ce que l'épuisement et la vieillesse les contraignent d'en modérer la rigueur.

XXXII. Près des Cattes sont les Usipiens (76) et les Tenctères, placés le long du Rhin, dont le lit est désormais assez marqué (77) pour servir de limites. Ces derniers joignent à la bravoure ordinaire de la nation germanique l'avantage d'être excellents hommes de cheval. Aussi l'infanterie des Cattes n'est-elle pas plus renommée que la cavalerie des Tenctères. Leurs ancêtres ont établi les choses sur ce pied-là, elles s'y maintiennent toujours. S'exercer à cheval est un jeu pour les enfants, un objet d'émulation pour la jeunesse, une habitude pour les vieillards. Les chevaux font une partie considérable de la succession, et ne vont pas à l'aîné, comme le reste du bien, mais au plus brave des enfants.

XXXIII. Dans le voisinage de leur cité l'on trouvait, il n'y a pas longtemps, les Bructères (78), dont nous apprenons que le pays vient d'être envahi par les Chamaves et par les Angrivariens. La hauteur insupportable des Bructères, ou le désir de profiter de leurs dépouilles, ou peut-être le ciel protecteur de notre empire, a réuni contre eux les peuples

Digitized by Google

voisins, qui les ont chassés et détruits. Les dieux nous ont ménagé jusqu'au plaisir d'être spectateurs du combat. Plus de soixante mille hommes ont péri, non sous l'effort des armes romaines, mais, ce qui est plus magnifique, pour nous servir de spectacle et d'amusement (79). Si les peuples étrangers ne peuvent se résoudre à nous aimer, puissent-ils du moins se haïr toujours! Dans cet état de grandeur où les destins de Rome nous ont élevés (80), la fortune n'a plus rien à faire pour nous que de livrer nos ennemis à leurs propres dissensions.

XXXIV. Le pays des Chamaves et des Angrivariens est environné, du côté du nord et du levant, par les Dulgibins (81), les Casuares et d'autres peuples moins connus; au couchant et au midi par la Frise, qui le sépare du Rhin. La Frise (82) est divisée en grande et petite, relativement à ses deux cités, fort inégales en puissance. L'une et l'autre s'étendent le long du fleuve jusqu'à la mer, et renferment aussi de vastes lacs où l'on a vu des flottes romaines. C'est de là que nous sommes partis à dessein de pénétrer dans l'Océan et de chercher d'autres colonnes d'Hercule (83), dont la renommée publiait l'existence, soit qu'Hercule ait visité ces climats, soit que la célébrité de ce héros nous ait accoutumés à lui faire honneur de tout ce qu'on admire dans l'univers. Drusus le Germanique (84) ne manqua point de résolution; mais l'Océan, jaloux de ses secrets et de ceux d'Her-

Digitized by Google

cule, ne nous permit pas d'avancer. Personne n'a depuis tenté cette découverte, et l'on a jugé qu'il était plus religieux et plus humble de croire les merveilles des dieux que de les approfondir (85).

XXXV. Je n'ai décrit que l'occident de la Germanie. C'est ici qu'elle se recourbe pour s'avancer au loin du côté du septentrion : et d'abord vous rencontrez les Cauqes (86), dont le territoire, quoiqu'il commence où finit la Frise, et qu'il borde le rivage, ne laisse pas de côtoyer tous les peuples que j'ai nommés et de faire un coude du côté des Cattes. Les Cauques occupent cet immense pays. C'est peu dire : ils le remplissent. Ce sont les plus nobles des Germains, et les seuls qui aient pour principe d'appuyer leur grandeur plutôt sur la justice que sur la force. Sans avidité, sans esprit de conquête, tranquilles et concentrés en eux-mêmes, ils ne cherchent point la guerre et ne font de tort à personne. La meilleure preuve de leur puissance et de leur vertu, c'est qu'ils conservent leur supériorité sans commettre d'injustices. Cependant ils sont toujours en état de se défendre et de lever une armée au besoin. Ils ont beaucoup d'hommes et de chevaux. Ainsi, leur système pacifique ne nuit point à leur réputation.

XXXVI. Moins bons politiques, les Chérusques (87), leurs voisins, mais en même temps voisins des Cattes, ont outré l'amour de la

Digitized by Google

paix. Ils se sont abâtardis dans une longue oisiveté, que personne ne troublait, et dont ils ont chèrement payé les douceurs, faute d'avoir pensé que le repos où vous laissent des voisins ambitieux et puissants est un calme perfide, et que, en cas de guerre, la modération et la probité sont des vertus que l'on n'attribue qu'au vainqueur. Aussi les Chérusques, dont on vantait autrefois la droiture et l'équité, passent maintenant pour des lâches et des imbéciles, tandis qu'on célèbre la sagesse des Cattes parce qu'ils ont été plus heureux. Pendant la prospérité des Chérusques, les Foses (88), peuple limitrophe, étaient leurs alliés avec quelque sorte de dépendance. Enveloppés dans une ruine commune, les uns et les autres sont désormais de niveau.

XXXVII. C'est en suivant la même côte de l'Océan que vous trouverez les Cimbres (89), cité peu considérable aujourd'hui, mais dont la gloire s'est élevée jusqu'au ciel. On découvre en une infinité d'endroits les traces de leur antique renommée. Sur l'un et l'autre rivage de leur péninsule on voit encore des restes de fortifications et de retranchements, dont l'enceinte fait connaître quelle fut la puissance de ce peuple et rend croyable ce qui se dit du nombre prodigieux de ses soldats. Rome comptait depuis sa fondation six cent quarante ans, lorsque le bruit de l'armement des Cimbres (90) se fit entendre la première fois sous le consulat de Cécilius Metellus et de Papirius Carbo. Depuis cette époque,

Digitized by Google

jusqu'au deuxième consulat de l'empereur Trajan, il s'est écoulé deux cent dix années. Que de temps employé déjà pour vaincre la Germanie, et, dans le cours d'une si longue guerre, quelle alternative d'heureux et de malheureux événements! Aucune nation ne nous a donné de plus fréquentes alarmes : ni les Samnites, ni Carthage, ni les Espagnols, ni les Gaulois, ni les Parthes mêmes, car la monarchie des Arsacides a moins de vigueur que la liberté des Germains. Après tout, hormis la défaite de Crassus, que peut nous reprocher l'Orient lui-même, doublement humilié par la chute de Pacore et la victoire d'un (91) Ventidius? Mais les Germains ont pris ou défait à la république cinq généraux : Carbo, Cassius, Aurélius Scaurus, Servilius Cépio, Caïus Manlius (92), qui commandaient autant d'armées consulaires. Les Germains ont enlevé Varus et trois légions au divin Auguste. Combien n'a-t-il pas coûté de sang à Marius pour les vaincre en Italie; au divin Jules pour les chasser de la Gaule ; enfin, pour les battre dans leur propre pays, à Drusus, à Tibère, à Germanicus? Les terribles préparatifs de Caligula ont été pour eux un sujet de risée. Après quelque repos, ils ont profité de nos troubles (93) et de nos guerres civiles pour enlever à nos légions leurs quartiers d'hiver et pour entreprendre la conquête des Gaules. Nous les avons repoussés au delà du Rhin; mais, dans ces derniers temps, nos victoires remportées sur eux ont été moins réelles que la pompe de nos triomphes (94).

Digitized by Google

XXXVIII. Parlons maintenant des Suèves(95), qui tiennent une portion considérable de la Germanie. Ils ne sont pas un peuple unique comme les Cattes et les Tenctères, mais une nation composée de plusieurs peuples compris sous ce nom général, quoique chacun d'eux ait aussi le sien. Une mode qui distingue les Suèves des autres Germains, et chez les Suèves l'homme libre d'avec l'esclave, c'est l'usage de tordre leurs cheveux et d'en faire un nœud. Ailleurs, si quelqu'un affecte de suivre cette mode pour montrer qu'il tire son origine des Suèves, ou plutôt parce qu'il croit honorable de leur ressembler, c'est une singularité dont on ne trouve d'exemple que parmi les jeunes gens. Pour les Suèves, ils continuent jusque dans la vieillesse de relever par derrière, ou souvent de se nouer sur la tête leur chevelure hérissée. Celle des grands est ajustée avec quelque soin. C'est la seule parure dont ils soient curieux, parure innocente, qu'ils recherchent, non pas à dessein de faire l'amour et de plaire, mais pour se rehausser la taille et paraître plus terribles à l'ennemi.

XXXIX. Les Semnones (96) prétendent être les plus anciens et les plus nobles des Suèves, et fondent cette ancienneté sur leur religion même. Ils ont une forêt consacrée par leurs aïeux,

Toujours avec frayeur des mortels révérée (97),

où s'assemblent à certains jours par dé-

Digitized by Google

putés tous les peuples du même sang, pour y célébrer les affreuses cérémonie de leur culte barbare, dont la première est d'immoler un homme en public. On y respecte surtout un bocage, qui semble en être le sanctuaire, où personne n'entre qu'il ne soit lié, pour rendre hommage, par cette attitude humiliante, à la majesté du dieu qui l'habite. Si l'on vient à tomber, il n'est pas permis de se lever, même sur les genoux, il faut sortir en se roulant. Ces rites superstitieux ont pour objet de persuader que c'est là le berceau des Suèves, le séjour de la divinité qui règne sur eux, le chef-lieu d'où relèvent et dépendent toutes les autres cités. La fortune des Semnones vient à l'appui de leurs prétentions. Ils possèdent cent cantons, et l'étendue ainsi que la force de leur État fait qu'ils se regardent comme les chefs de la nation.

XL. Au contraire, les Lombards (98) tirent leur gloire de leur faiblesse apparente. Quoique en petit nombre, quoique environnés de redoutables voisins, ils ne rampent devant personne et se soutiennent en combattant, en risquant tout pour leur liberté. Après eux viennent les Reudignes (99), les Avionès, les Anglais, les Varins, les Eudoses, les Suardones et les Nuithones, qui sont ou défendus par des rivières ou cantonnés dans des bois. Je n'ai rien à remarquer sur ces peuples, si ce n'est qu'ils se réunissent pour honorer la déesse *Herth* (100), c'est-à-dire la *terre*, mère commune. Ils s'imaginent que cette divinité

Digitized by Google

vient, de temps en temps, prendre part aux affaires des hommes, et se promener de contrée en contrée. Dans une île de l'Océan (101) est un bois qui lui sert de temple. On y garde son char : c'est une voiture couverte, que le prêtre seul a droit de toucher. Dès qu'il reconnaît que la déesse est entrée dans ce sanctuaire mobile, il y attèle des génisses et le suit en grande cérémonie. L'allégresse publique éclate de toutes parts. Ce ne sont que fêtes et réjouissances dans les lieux où la déesse daigne passer et séjourner. Les guerres sont suspendues ; on cesse les hostilités ; chacun resserre ses armes ; partout règne une paix profonde, que l'on ne connaît, que l'on n'aime que dans ces jours privilégiés. Enfin, lorsque la déesse a suffisamment demeuré parmi les mortels, le prêtre la reconduit au bois sacré. On lave ensuite, dans un lac écarté, le char, les étoffes qui le couvraient, et la déesse elle-même, à ce qu'on prétend. Aussitôt le lac engloutit les esclaves employés à cette fonction, ce qui pénètre les esprits d'une frayeur religieuse et réprime toute profane curiosité sur un mystère que l'on ne peut connaître sans qu'il en coûte la vie à l'instant. Les peuples Suèves que je viens de nommer s'étendent jusqu'aux extrémités de la Germanie les plus éloignées de nous.

XLI. Il y en a d'autres de la même nation vers le Danube, dont je vais maintenant suivre le cours, comme j'ai fait celui du Rhin. Les plus proches sont les Hermondures (102),

Digitized by Google

nos fidèles alliés. Aussi les distinguons-nous du reste des Germains, à qui nous ne permettons de commercer que sur la frontière. Ce peuple a le privilége exclusif d'entrer dans les terres de l'empire et de venir trafiquer dans la colonie florissante (103) que nous avons en Rhétie. Ils vont et viennent sans escorte, et, tandis que nous ne montrons aux autres que nos légions et nos camps, nous ouvrons aux Hermondures nos palais et nos maisons de plaisance, dont ils ne sont nullement tentés (104). L'Elbe prend sa source dans leur pays; c'est un fleuve célèbre que nous connaissions autrefois par nous-mêmes. Aujourd'hui, nous en entendons seulement parler.

XLII. Au-dessous des Hermondures vous trouvez les Narisques (105), ensuite les Marcomans et les Quades. La cité des Marcomans est la plus puissante et la plus fameuse par ses exploits. La contrée même qu'ils occupent est un monument de leur valeur. Ils l'ont conquise sur les Boïens, qu'ils en ont chassés. Les Narisques, aussi bien que les Quades, soutiennent dignement la gloire du nom suévique. Ces trois peuples forment, du côté du Danube, la frontière de la Germanie. Les Marcomans et les Quades avaient encore de notre temps des rois, originaires du pays, issus des illustres maisons de Maroboduus (106 et de Tuder. Ils souffrent maintenant sur le trône jusqu'à des étrangers. Il est vrai que ces princes n'ont d'autorité ni de pouvoir, qu'autant que nous les protégeons. Pour l'or-

Digitized by Google

dinaire, nous aimons mieux les aider de notre argent que de nos armes.

XLIII. Derrière les Marcomans et les Quades sont des peuples moins puissants (107) : les Marsignes, les Gothins, les Oses et les Bures. De ceux-ci, les premiers et les derniers seulement ont le langage et la chevelure des Suèves. Pour les Gothins (108), qui parlent la langue gauloise, et les Oses qui parlent celle de la Pannonie, il est visible qu'ils ne sont pas Germains, d'autant plus qu'ils ont la lâcheté de payer tribut, les uns aux Sarmates, les autres aux Quades, qui les traitent en étrangers. Pour comble d'opprobre, les Gothins sont employés aux mines de fer. Tous ces peuples possèdent peu de terrain dans la plaine. Leur séjour est dans les forêts, sur le sommet et sur le penchant de ces montagnes dont la chaîne coupe et borne la Suévie. Au delà, vous rencontrez une infinité de peuples, spécialement les Lygiens (109), qui sont très-étendus et partagés en plusieurs cités. Je me contente de nommer les plus considérables, savoir : les Aries, les Hélvécones, les Manimes, les Élysies, les Naharvales. Ces derniers montrent un bois sacré qu'ils révèrent de temps immémorial. Le prêtre qui le dessert porte un habit de femme. On y adore ensemble, sous le nom d'*Alcis*, deux divinités qui sont regardées comme deux frères, toujours jeunes, et que les Romains, par conjecture, prennent pour Castor et Pollux, quoiqu'on ne voie aucune statue,

Digitized by Google

aucune trace d'une superstition étrangère aux Germains. Les Aries, déjà supérieurs en force aux peuples que je viens de nommer, joignent encore à cet avantage une férocité naturelle peinte sur leur physionomie, et prennent plaisir à se rendre plus effroyables en empruntant le secours de l'art et du stratagème. Ils noircissent leurs boucliers, leurs corps, leurs visages, et choisissent la nuit la plus sombre pour attaquer l'ennemi. La surprise, l'horreur des ténèbres, le seul aspect de cette armée épouvantable, qui semble sortir des enfers, glace d'effroi les cœurs les plus intrépides et fait tomber les armes des mains, car, dans un combat, les yeux sont toujours vaincus les premiers. Au delà des Lygiens habitent les Gothones (110). Chez eux, l'autorité royale, sans être encore absolue, commence à se faire plus sentir que dans le reste de la Germanie.

XLIV. Ils ont pour voisins les Ruges et les Lémoves, placés sur la côte de l'Océan. Ces peuples sont reconnaissables à leurs courtes épées et à leurs rondaches, à leur respect pour les rois. Vis-à-vis sont les peuples suéones (111), environnés de l'Océan. C'est une nation puissante sur terre et sur mer. Leurs vaisseaux, en cela plus commodes que les nôtres, abordent où l'on veut sans qu'on les fasse tourner, parce qu'ils ont une double proue. Ils ne vont point à la voile, et les rameurs ne sont pas également distribués sur les deux bords. On déplace, on transporte les

Digitized by Google

rames selon le besoin, comme nous faisons sur quelques rivières. Les Suéones, aussi bien que nous, honorent les richesses (112), ce qui les a fait tomber sous la domination d'un seul. Là, ce n'est plus une monarchie tempérée (113) et limitée par quelques restrictions, c'est le pur despotisme. Les armes n'y sont point, comme chez les autres peuples germaniques, entre les mains de tout le monde. Le roi les tient en dépôt sous la garde d'un homme de confiance, et choisit toujours un esclave. Voici les raisons de cette politique. L'Océan met le pays à l'abri des invasions soudaines. Il n'est pas facile de contenir des soldats oisifs. Le monarque enfin risquerait trop s'il préposait à la garde de son arsenal, je ne dis pas un homme de condition, mais même un citoyen, ne fût-ce qu'un affranchi.

XLV. Au delà des Suéones est une autre mer, dormante et presque immobile, que l'on croit environner et terminer notre globe. On en juge ainsi parce que, depuis le moment où le soleil a paru s'y plonger jusqu'à ce qu'il remonte sur l'horizon, sa lumière réfléchie ne laisse pas d'effacer les étoiles. La crédulité populaire ajoute que l'on entend le bruit qu'il fait en sortant des flots, que l'on voit ses coursiers immortels (114) et les rayons qui couronnent sa tête. Ce qui se publie avec plus de vérité, c'est que là finit l'univers. Je reviens à la mer Suévique (115), où l'on trouve à droite les Estyens (116), qui vivent et s'habillent comme les Suèves, mais dont la lan-

Digitized by Google

gue ressemble plutôt à celle des Bretons. Ils adorent la mère des dieux, et les plus zélés pour son culte se font reconnaître en portant une figure de sanglier qui rend leur personne inviolable et leur tient lieu de sauvegarde au milieu même des ennemis. Les armes des Estyens sont rarement de fer : ils n'en ont presque point d'autres que des bâtons. Ces peuples s'appliquent à l'agriculture avec plus de patience que ne comporte la paresse ordinaire des Germains. Ils fouillent même au sein de la mer pour y chercher l'ambre, qu'on ne ramasse que dans leur pays (117). Quelquefois on le rencontre sur le rivage. Ils lui donnent le nom de *gles* (118); mais ces barbares en ignorent et n'en ont jamais recherché la nature ni l'origine. Ils ne daignaient pas le ramasser autrefois et le regardaient comme un vil excrément de la mer (119) avant que notre luxe le mît à la mode (120); ils n'en font encore aucun usage pour eux-mêmes ni ne savent le travailler. Ils nous le vendent tel qu'ils le trouvent et sont étonnés du prix que nous leur en donnons. La preuve, au reste, que l'ambre est le suc résineux de quelque arbre (121), c'est que sa transparence nous y laisse fort souvent apercevoir des animaux qui ne vivent que sur la terre et même des insectes ailés. Ces animaux s'étant embarrassés dans une substance encore fluide y sont demeurés prisonniers lorsqu'elle est venue à se durcir. Puisque l'Orient recèle dans ses climats écartés des forêts qui distillent le baume et l'encens, je penserais que l'Occident possède aussi de semblables trésors;

Digitized by Google

qu'il y croît en terre ferme, ou dans les îles, certains arbres dont le suc, échauffé par le voisinage du soleil, coule et tombe dans la mer, qu'il s'y condense, et que les vents et les flots le poussent sur les côtes opposées. Si vous avez la curiosité d'approcher l'ambre du feu, il s'allume, jette une flamme onctueuse, avec une odeur très-forte, et s'étend comme la résine ou la poix. Les Suéones ont pour voisins les Sitones. La seule différence qu'on remarque entre eux, c'est que les derniers obéissent à une femme, tant ils se sont ravalés au-dessous des nations libres et même des peuples asservis! Ici finit la portion de la Germanie comprise sous le nom de Suévie.

XLVI. Je ne sais s'il faut compter au nombre des Germains ou des Sarmates les Peucins (123), les Vénèdes et les Fennes. Cependant les Peucins, que quelques-uns nomment aussi Bastarnes, ont la langue et l'habit des Germains, bâtissent comme eux et ne mènent pas non plus une vie errante. Tous croupissent dans la nonchalance, sans aucun soin de la propreté. Leurs chefs, en s'alliant par des mariages avec la nation des Sarmates, ont introduit quelque chose de son habillement, ce qui contribue à les défigurer. Pour les Vénèdes, ils ont beaucoup pris des mœurs sarmatiques : témoin les brigandages qu'ils exercent dans les forêts et sur les montagnes qui séparent les Fennes des Peucins. Toutefois, on regarde les Vénèdes plutôt comme Germains,

Digitized by Google

parce qu'ils portent des boucliers, qu'ils ont des demeures fixes, qu'ils font usage de leurs pieds, et se piquent même d'être légers à la course; différents en tout cela des Sarmates, qui passent leur vie à cheval et dans leurs chariots. Rien de plus sauvage que les Fennes, ni de plus dégoûtant que leur pauvreté. Point d'armes, point de chevaux, point de maisons; des peaux de bêtes pour vêtement, la terre pour lit, souvent l'herbe pour nourriture; pour unique ressource, des flèches qu'ils arment d'os pointus, faute de fer. Les femmes vont à la chasse avec les hommes et partagent le butin. Ils n'ont d'autres retraites pour mettre leurs enfants à couvert des bêtes féroces et des injures de l'air que des branches d'arbres entrelacées. C'est là que les jeunes gens se retirent pendant la nuit, que se tiennent les vieillards. Ils croient leur sort plus heureux que s'ils étaient obligés de construire des maisons, de gémir dans les pénibles travaux du labourage, d'être perpétuellement agités de la crainte de perdre et de l'espérance d'envahir. En état de défier la cupidité des hommes et la colère des dieux, ils ont gagné le point le plus difficile de tous : c'est de n'avoir pas même besoin de former des vœux. Ce que l'on ajoute de quelques autres peuples, par exemple des Oxiones (124) et des Helluses, qu'on dit avoir la tête d'homme et le corps de bête, tout cela tient de la fable. Ces sortes de faits, dont je n'ai point de preuve, je les laisse pour ce qu'ils sont.

FIN DES MŒURS DES GERMAINS.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE

DE JULIUS AGRICOLA

I. C'est un usage ancien de transmettre à la postérité les actions et le caractère des hommes célèbres. Notre siècle même, malgré son indifférence pour ce qu'il produit, rend cet hommage à la vertu, lorsqu'un éclat supérieur l'a fait triompher de l'envie et de l'ignorance, vices des grands empires et des petits États. Dans ces temps heureux où la vertu trouvait plus d'occasions de se montrer à découvert, ce n'était ni la flatterie ni la vanité, mais le plaisir d'immortaliser le mérite qui conduisait la plume de nos meilleurs écrivains. Souvent même, par la confiance qu'inspirait une probité reconnue, les grands

Digitized by Google

hommes écrivirent leur propre histoire sans craindre d'être accusés de présomption. Aussi Rutilius et Scaurus ne furent ni contredits ni blâmés. Tant il est vrai que les siècles où les vertus sont les plus communes en sont aussi les meilleurs juges. Pour moi, je n'aurais pas à m'excuser de n'écrire la vie d'Agricola qu'après sa mort si je n'avais craint de blesser un gouvernement sanguinaire qui se déclarait le persécuteur de la vertu.

II. Nous avons vu traiter comme des criminels d'État Rusticus, pour avoir fait l'éloge de Thraséa, Sénécion, pour avoir fait celui d'Helvidius. On ne s'en tint pas à condamner les auteurs. Leurs immortels ouvrages furent flétris et brûlés par autorité publique dans le lieu même qui était autrefois le siége de la liberté. On s'imaginait sans doute étouffer pour toujours dans ces flammes le cri du peuple romain, anéantir la puissance légitime du sénat, et forcer le genre humain à douter de ce qu'il voyait et de ce qu'il sentait. On chassa même les philosophes : on proscrivit les sciences et les talents, pour faire disparaître tout ce qui portait l'empreinte de la vertu. Non, jamais il n'y eut de patience égale à la nôtre; et si nos ancêtres furent la nation la plus libre de l'univers, nous pouvons dire que nous avons été la plus esclave. Environnés d'espions et de délateurs, nous n'osions ni parler ni entendre. Nous eussions perdu jusqu'au souvenir de nos

Digitized by Google

maux, si l'on pouvait oublier comme on peut se taire.

III. Nous sentons enfin renaître notre courage avec notre liberté. Nerva, dès le commencement de cet heureux siècle, a concilié ce qui paraissait incompatible depuis longtemps : les prérogatives du prince et les droits d'un peuple libre. Trajan, le digne héritier de son nom, rend de jour en jour l'autorité plus aimable. La sûreté publique est rétablie; nos espérances se réalisent; et le bonheur dont nous jouissons est le gage certain de l'avenir le plus heureux. Mais, par un malheur inséparable de l'humanité, le succès du remède est toujours plus lent que n'a été le progrès du mal. Il faut des années pour donner à nos corps leur accroissement, il ne faut qu'un instant pour les détruire. De même il est facile d étouffer le génie, d'éteindre l'amour des lettres, et difficile de les ranimer. La paresse a des charmes qui séduisent insensiblement, et l'on finit par aimer cet état d'inaction où d'abord on ne pouvait se souffrir. Ajoutons que la tyrannie a duré quinze ans. Dans cet espace, qui fait une partie si considérable de la vie de l'homme, nous avons perdu plusieurs sujets par les accidents ordinaires et l'élite des citoyens par la cruauté du tyran. Nous avons vu disparaître presque tous nos contemporains, et nous nous survivons, pour ainsi dire, à nous-mêmes, puisque l'on doit effacer de notre vie ces années inutiles, pendant lesquelles, ensevelis

Digitized by Google

dans une profonde léthargie, les uns sont arrivés à la vieillesse, les autres à la caducité. Cependant, quoique je ne sois point exercé dans l'art d'écrire, je ne laisserai pas de composer une histoire qui sera tout à la fois le tableau de notre servitude passée et la preuve de notre félicité présente. En attendant, je consacre cet éloge à la mémoire d'un homme qui m'était uni par les liens les plus étroits. C'est un hommage public qu'exigent la tendresse et le devoir, et qui par là doit obtenir l'approbation des lecteurs, ou du moins leur indulgence.

IV. Cneus Julius Agricola naquit à Fréjus, ancienne et célèbre colonie. Son aïeul paternel était intendant de l'empereur aussi bien que son aïeul maternel. Ceux à qui l'on donne ces intendances tiennent un rang distingué dans l'ordre des chevaliers. Julius Grécinus, son père, fut un sénateur illustre, et mérita comme orateur et comme philosophe la colère de Caligula, qui le fit mourir pour avoir refusé de se rendre l'accusateur de Silanus! Sa mère, Julia Procilla, femme d'une conduite respectable, eut soin de son éducation. Sous les yeux de cette mère tendre, il acquit toutes les connaissances qui forment l'esprit et le cœur. Né vertueux, il fut préservé de la séduction du mauvais exemple par son propre caractère et par l'avantage qu'il eut dès son enfance d'étudier dans la ville de Marseille, école des sciences et des mœurs, où règne la politesse des

Digitized by Google

Grecs avec cet esprit d'économie qui ne se trouve plus que dans nos provinces. Je lui ai souvent entendu dire que dans sa première jeunesse il se passionna pour l'étude de la philosophie, dont un Romain, dont un sénateur ne doit pas faire son unique objet, et qu'il se serait abandonné sans réserve à la vivacité de son goût si sa mère ne l'avait retenu. Elle eut besoin de régler l'essor de ce génie élevé, qui, fortement épris de la véritable grandeur, se jetait avec plus d'impétuosité que de prudence dans la première route où la gloire se montrait à lui. Bientôt l'âge et la réflexion modérèrent son ardeur et lui donnèrent cette sobriété de sagesse, si difficile et si rare, qui sait éviter l'excès, même dans le bien.

V. Ce fut dans la Grande-Bretagne, sous la conduite de Suétonius Paulinus, homme vigilant et de sang-froid, qu'il commença de servir. Il fit honneur au choix de ce général, qui l'avait pris pour aide de camp, afin d'être à portée de juger de lui. Nos jeunes gens regardent le service comme un état de dissipation et de licence. Agricola, bien loin de leur ressembler, n'abusa point du titre de tribun pour obtenir des congés, pour se livrer aux plaisirs. Son peu d'expérience ne lui servit jamais de prétexte pour demeurer en repos. Il s'appliquait à connaître la province; à se faire connaître de l'armée, à profiter des lumières des uns et de l'exemple des autres. Brave sans ostentation, il ne briguait

Digitized by Google

point les commissions hasardeuses, les acceptait avec défiance, et s'en acquittait avec honneur. Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice aux Romains ni ne fut si près de leur échapper. Nos colonies furent réduites en cendres, nos vétérans égorgés, nos légions enveloppées. On combattit longtemps pour sa propre sûreté avant que de combattre pour la victoire. Un jeune volontaire ne devait pas s'attendre à partager l'honneur du succès avec son général. Mais si Paulinus eut la gloire d'avoir reconquis la province, Agricola, sous un tel maître, acquit de l'habileté, de l'expérience, de l'émulation. Il conçut un désir ardent de se signaler dans la profession des armes, carrière glissante sous un règne où l'on prêtait au mérite des vues criminelles, où l'estime du public exposait aux mêmes dangers que la mauvaise réputation.

VI. Il revint à Rome pour entrer dans les charges, et fit une alliance illustre en épousant Domitia Décidiana. La considération et le crédit que lui procura ce mariage facilitèrent son avancement. Ils s'aimèrent avec tendresse et vécurent dans une union admirable, dont ils s'attribuaient l'honneur l'un à l'autre, quoique, en pareil cas, les femmes aient d'autant plus de mérite qu'elles sont pour l'ordinaire cause de la désunion. Agricola fut nommé questeur. Le sort lui donna l'Asie pour département et Salvius Titianus pour proconsul. La province était opulente

Digitized by Google

et semblait s'offrir à l'avidité de nos magistrats. Le proconsul, homme à prendre de toutes mains, se serait prêté volontiers aux malversations des autres, pourvu qu'ils n'éclairassent pas les siennes. C'était double tentation; mais rien ne put entamer la vertu d'Agricola. Durant son séjour en Asie, il eut une fille destinée à lui faire oublier la perte d'un fils qu'il avait alors, et qui mourut bientôt après. Au sortir de la questure, en attendant qu'on le nommât tribun du peuple, il demeura dans l'inaction et coula pareillement l'année de son tribunat, convaincu que l'oisiveté tient lieu de sagesse sous un prince tel que Néron. Il suivit pendant sa préture ce système de politique, et le sort parut le seconder en ne lui donnant aucune juridiction. Dans les jeux et dans les vaines cérémonies inséparables de cette place, il fut honorable sans être prodigue, et prit un sage milieu qui tenait moins de l'économie que de la magnificence. Galba le commit au recouvrement des effets précieux dont nos temples avaient été dépouillés sous Néron. Agricola fit si bien par ses exactes recherches que tous les sacriléges furent réparés, excepté ceux du tyran.

VII. L'année suivante fut une époque cruelle pour lui et fatale à ses affaires domestiques. La flotte d'Othon, courant les côtes de Ligurie, saccagea les environs d'Intémélium, où la mère d'Agricola vivait dans ses terres. Attirés par les richesses qu'elle possédait,

Digitized by Google

ces brigands la massacrèrent et pillèrent une partie de son bien. Agricola se mit aussitôt en route pour aller rendre les derniers devoirs à sa mère. Il apprit dans ce voyage que Vespasien prétendait à l'empire, et, sans balancer, il se déclara pour lui. Au commencement du nouveau règne, Mucien disposait de tout et commandait dans Rome, où Domitien, très-jeune encore, ne se prévalait de la fortune de son père que pour être vicieux impunément. Mucien fit partir Agricola pour lever des troupes, et fut si satisfait de son désintéressement et du succès de son zèle, qu'il l'envoya dans la Bretagne commander la vingtième légion. Ce corps avait été des derniers à reconnaître Vespasien : on disait tout haut que le commandant l'entretenait dans l'esprit de sédition et de révolte. Ce que l'on peut assurer, c'est que la légion, devenue presque indépendante, faisait peur même aux généraux, et que cet officier, par la faute des soldats ou par la sienne, ne la pouvait contenir. Agricola, choisi pour prendre sa place et pour réduire les mutins, se conduisit avec une modération singulière. Au lieu de se faire un mérite de leur soumission, il laissa croire qu'il les avait trouvés soumis.

VIII. La Bretagne était alors gouvernée par Vectius Bolanus, homme trop doux et trop pacifique pour des peuples si féroces. Agricola, de peur d'effacer son général, ne se montra pas tout entier ; et comme il avait pour principe d'allier toujours l'honnête à

Digitized by Google

l'utile, il ne signala son zèle qu'en prouvant qu'il savait obéir. Ses talents se déployèrent dans toute leur étendue sous Pétilius Céréalis, successeur de Bolanus. Souvent ce nouveau général lui donnait, pour l'essayer, la conduite d'une partie de l'armée ; quelquefois, décidé par le succès, il le chargeait de commandements encore plus considérables. En un mot, Céréalis l'associa d'abord aux fatigues, aux dangers, et bientôt après aux opérations décisives. Cependant on n'entendit jamais Agricola faire trophée de ses exploits ni se les approprier. Il disait au contraire qu'ils étaient l'ouvrage du général, comme s'il n'eût fait lui-même que prêter son bras. Ainsi, joignant la subordination à la capacité, la modestie aux services, il échappait à l'envie et ne laissait pas d'avoir part à la gloire.

IX. A son retour, Vespasien le mit au nombre des patriciens et lui donna le gouvernement de l'Aquitaine, poste très-brillant par lui-même et par l'espèce de droit qu'il donne au consulat. On refuse ordinairement aux guerriers une certaine finesse d'esprit dans les affaires, parce que leur justice, accoutumée aux voies de fait, tranche hardiment, sans y regarder de trop près, et ne donne point d'exercice aux subtilités du barreau. Avec une pénétration naturelle et de la droiture, Agricola, même parmi des gens attachés aux formes judiciaires, ne parut aucunement déplacé. Il avait des heures réglées

Digitized by Google

pour le travail et pour le délassement. Dans les assemblées de la province, et sur son tribunal, il montrait de la dignité, de l'application, quelquefois de la sévérité, plus souvent de l'indulgence. Avait-il rempli ses fonctions, il déposait de bonne foi le personnage d'homme public. Jamais on n'aperçut en lui ni d'humeur, ni de fierté, ni d'avarice ; et, ce qui est infiniment rare, la bonté ne lui faisait rien perdre du respect des peuples et la sévérité rien de leur affection. Dire qu'il était intègre, qu'il eut toujours les mains pures, ce serait un éloge injurieux au mérite d'un si grand homme. Il n'eut pas même le faible des honnêtes gens, cet amour excessif de la réputation, qui fait que l'on affiche les vertus, et que l'on se sert du manége et de l'intrigue pour leur donner du relief. Il n'avait ni jalousie contre ses collègues ni démêlés avec les intendants. Selon lui, dans ces sortes de combats, le triomphe était sans gloire et la défaite trop humiliante. Après avoir gouverné l'Aquitaine un peu moins de trois ans, il fut tout à coup rappelé pour le consulat. Le bruit courait aussi qu'il allait être gouverneur de la Bretagne, non qu'il parût souhaiter cet emploi, mais parce qu'on l'en jugeait capable. La voix publique ne se trompe pas toujours, elle décide même quelquefois. Il était consul lorsqu'il me choisit pour gendre, quoique je fusse encore jeune et que sa fille pût alors prétendre aux meilleurs partis. Le mariage ne se fit qu'après son consulat. Dans le même temps, il fut nommé gouverneur de la Bretagne et décoré

Digitized by Google

d'une place dans le collége des pontifes.

X. Si je m'arrête à décrire la Bretagne, à donner une idée des peuples qui l'habitent, ce n'est pas que je me propose de faire assaut d'esprit ni de recherches avec tant d'auteurs qui l'ont décrite avant moi. C'est uniquement parce que nous n'avons achevé de l'assujettir et de la connaître que sous le gouvernement d'Agricola. Ces écrivains ont le mérite du talent, j'aurai celui de l'exactitude. La Bretagne est la plus grande des îles que connaissent les Romains. A l'orient, elle avance du côté de la Germanie; ses côtes occidentales tirent vers l'Espagne. Au midi, elle est vue de la Gaule, et baignée au nord par une mer si vaste, que l'on ne trouve point de continent au delà. Nos deux historiens les plus éloquents, Tite-Live parmi les anciens, Fabius Rusticus parmi les modernes, donnent à la Bretagne entière la forme d'un bouclier long ou d'une hache à deux tranchants. Il est vrai qu'elle y ressemble, prise en deçà de la Calédonie, et sur ce fondement on a publié mal à propos que toute l'île y ressemblait. Mais les côtes de la Calédonie sont d'une étendue immense et d'une figure très-irrégulière, dont l'extrémité se rétrécit et forme un angle aigu. Ce fut par les ordres d'Agricola que notre flotte doubla cette pointe pour la première fois, s'assura que la Bretagne était une île, fit la découverte et la conquête des Orcades. Nous aperçûmes aussi Thylé, que la rigueur du climat avait jus-

Digitized by Google

qu'alors tenue cachée sous des neiges éternelles. On dit que cette mer est dormante, qu'elle cède difficilement à l'effort de la rame, et que les vents mêmes ne l'agitent pas en comparaison des autres mers. Si je ne me trompe, c'est que les terres, les montagnes, origine et cause des tempêtes, y sont plus rares qu'ailleurs, et qu'une masse d'eau si profonde et si continue est peu susceptible de l'action du vent. Ce que je pourrais dire ici de l'Océan et de son mouvement périodique serait étranger à mon objet, et plusieurs m'ont déjà prévenu. Je me contente d'ajouter, touchant la Bretagne, qu'il n'est point de contrée où cet élément exerce plus loin son empire. Ce n'est pas seulement sur les côtes que le flux et reflux se fait sentir : la mer repousse un grand nombre de rivières, qu'elle force de se répandre çà et là. Elle pénètre dans l'intérieur des terres. Elle y circule et forme des baies et des îles au sein des collines et des montagnes comme dans son propre lit.

XI. On a peu de lumières sur les premiers habitants de la Bretagne. Étaient-ils nés dans le pays même ? Venaient-ils d'ailleurs ? Une nation barbare ne peut nous éclairer là-dessus. Dans la figure et dans l'air des peuples qui partagent cette île, on remarque certaines différences d'où l'on tire des inductions. Les cheveux roux des Calédoniens et leur grande taille annoncent une origine germanique. Aux cheveux crêpus, au teint olivâtre

Digitized by Google

des Silures, vous reconnaissez les descendants d'une peuplade d'Ibères. On prendrait pour des Gaulois ceux qui sont voisins de la Gaule, et cette ressemblance est l'effet ou du même sang ou du même climat. En général, on doit présumer que des Gaulois se sont établis dans une contrée dont leur pays n'est séparé que par un bras de mer. Tout favorise cette idée. Extrême rapport entre les deux langues, même culte religieux, égal attachement aux mêmes superstitions, pareille audace quand il est question de défier l'ennemi, pareille timidité dès qu'il s'agit de combattre. Cependant les Bretons montrent plus de férocité. Tous n'ont pas langui jusqu'à ce jour dans une paix assez longue pour les amollir. Aussi l'histoire nous représente les Gaulois comme une nation très-belliqueuse; mais le repos les a fait tomber dans l'abâtardissement. Ils ont perdu leur courage en perdant leur liberté. Parmi les Bretons, il est arrivé la même chose à ceux qui nous obéissent depuis longtemps. Les autres sont encore aujourd'hui ce que furent les Gaulois.

XII. Leurs forces consistent en infanterie. Quelques-uns de ces peuples montent aussi sur des chars, où le plus distingué tient les rênes, et ceux qui sont attachés à sa personne se battent pour lui. Les Bretons obéissaient anciennement à des rois. Maintenant ils sont divisés entre plusieurs chefs dont ils épousent les intérêts et les passions. Rien

Digitized by Google

ne nous donne tant d'avantage contre des peuples si puissants que leur mésintelligence. Il est rare que deux ou trois cités se réunissent contre l'ennemi commun. Ainsi, ne combattant que l'un après l'autre, tous à la fin se trouvent vaincus. Le pays est fort pluvieux et presque toujours couvert de brouillards. Les froids y sont modérés; les jours plus longs que dans notre continent; les nuits si courtes à la pointe de l'île que le jour qui finit est à peine séparé du jour qui commence. On assure même que le soleil ne s'y couche ni ne s'y lève, mais qu'il rase seulement l'horizon, et que l'on voit toute la nuit une partie de sa lumière, à moins que les nuages ne la dérobent totalement. C'est que, les extrémités de la terre étant plates, leur ombre ne peut s'élever fort haut ni la nuit atteindre jusqu'au ciel et faire apercevoir les étoiles. Le terroir ne souffre point l'olivier, la vigne et ce qui ne croît que dans les pays chauds. Du reste, il donne des grains et des fruits en abondance. Tout y vient vite et mûrit tard, double effet de l'humidité du sol et des pluies fréquentes. La Bretagne nous dédommage des frais de la conquête. Elle porte dans son sein de l'or, de l'argent et d'autres métaux. L'Océan y produit aussi des perles, mais d'une eau terne et plombée. C'est, dit-on, la faute de ceux qui sont employés à cette pêche. Au lieu de détacher les huîtres toutes vivantes des rochers, comme dans les pêcheries de la mer Rouge, ils attendent que le flot les ait jetées sur les bords. Pour moi, je pense qu'il est plus aisé de

Digitized by Google

prendre la nature en défaut que l'avarice des hommes.

XIII. Les Bretons nous fournissent des soldats, payent les tributs et portent les autres charges de l'empire sans murmurer, pourvu qu'on ne les maltraite point. Déjà façonnés à l'obéissance, pas encore à la servitude, ils respectent le pouvoir, mais n'en peuvent souffrir l'abus. César, qui le premier des Romains entra dans leur pays avec une armée, y répandit la terreur par une victoire et demeura le maître du rivage. On peut dire cependant qu'il nous laissa l'île à conquérir et ne fit que nous la montrer. Aussitôt après, les guerres civiles tournèrent contre la patrie les armes de nos généraux. La Bretagne fut oubliée et continua de l'être même pendant la paix. Le conseil de ne plus songer à de nouvelles conquêtes, donné par Auguste, eut sous Tibère force de loi. On ne peut douter que Caligula n'ait eu dessein d'aller en personne attaquer les Bretons. Mais cet esprit sans consistance s'entêtait et se dégoûtait des projets avec la même légèreté. Ses vues sur la Bretagne n'eurent pas plus de suite que son armement prodigieux contre les Germains. L'entreprise était réservée à Claude. Il fit passer dans cette île des légions et des troupes auxiliaires. Entre autres officiers, il se servit de Vespasien, qui pour lors jeta les fondements de sa prochaine grandeur. Des peuples domptés, des rois chargés de chaînes firent entrevoir ce

Digitized by Google

qu'était Vespasien dans l'ordre de la destinee.

XIV. Le premier consulaire envoyé dans la Bretagne fut Aulus Plautius, et le second Ostorius Scapula, grand homme de guerre comme son prédécesseur. Ils vinrent à bout de soumettre la partie la moins éloignée de nous. On en fit une province où l'on eut la précaution d'établir une colonie de vétérans. On donna quelques cités à Cogidunus, l'un des rois du pays; car, outre les instruments dont se servent les Romains pour tenir les nations dans les fers, leur politique a, de temps immémorial, employé jusqu'à des rois. Ce prince vivait encore de nos jours, et il conserva pour l'empire une inviolable fidélité. Didius Gallus, successeur de Scapula, se bornant à ne rien perdre des anciennes conquêtes, éleva seulement quelques forts pour faire accroire qu'il avait reculé les frontières de sa province. Véranius prit sa place et ne la garda pas un an. Il mourut, et Suétonius Paulinus gouverna pendant deux années avec autant de bonheur que de courage, soumit de nouvelles contrées, établit de fortes garnisons, ce qui lui donna la confiance d'attaquer l'île de Mone, sous prétexte qu'elle secourait les rebelles. Mais cette expédition occasionna la révolte des peuples qu'il laissait derrière lui.

XV. Délivrés de la présence du général, les

Digitized by Google

Bretons s'enhardissent, commencent à s'entretenir de la pesanteur de leur joug, à se communiquer leurs griefs, à les grossir par des réflexions envenimées. « Quel est donc le fruit de notre patience? disaient-ils. De persuader qu'elle n'a point de bornes et de nous attirer des fardeaux plus accablants. Au lieu d'un roi que nous nous donnions, on nous livre maintenant à deux : au gouverneur qui se baigne dans notre sang, à l'intendant qui dévore notre substance. Leur union, leur désunion nous sont également funestes. Les satellites de l'un, les centurions de l'autre, joignent les outrages à la violence. Rien n'échappe à leurs mains avides, rien à leur infâme brutalité. Dans un jour de combat, c'est l'homme de cœur qui s'enrichit des dépouilles du lâche. Ici, des misérables qui pour la plupart ne manièrent jamais les armes envahissent nos héritages, nous arrachent nos enfants, enrôlent l'élite de la nation au service de ses oppresseurs. N'y a-t-il donc que notre patrie pour qui nous ne sachions pas mourir? Ouvrons enfin les yeux. A quoi montent les soldats étrangers qui sont venus dans notre île si nous les voulons comparer à tant de milliers de Bretons? C'est en raisonnant ainsi que la Germanie a brisé ses fers. Cependant elle n'a pour rempart qu'une rivière, et nous avons l'Océan. Prenons les armes pour la liberté, pour nous enfants, pour ceux qui nous ont donné le jour. Les Romains ne les portent que pour leur avarice et pour leurs plaisirs. Ils se retireront comme a fait leur divin Jules si nous sommes aussi braves que nos

Digitized by Google

aïeux, si quelques échecs ne nous découragent pas. L'excès de notre misère doit rendre nos premiers efforts plus terribles et notre constance plus opiniâtre. Les dieux mêmes jettent enfin sur la Bretagne un regard de compassion, puisqu'ils retiennent le général romain loin d'ici, relégué dans une autre île avec son armée. De notre côté, nous avons franchi le pas le plus difficile : nous délibérons. Or, dans les délibérations de cette nature, il est plus dangereux d'être découvert que d'éclater. »

XVI. Par ces discours et d'autres semblables, ils s'échauffèrent jusqu'à prendre tous les armes sous la conduite de Voadice, princesse du sang royal; car le sexe, parmi ces peuples, n'exclut ni du trône ni du commandement des armées. Ils attaquent nos soldats dispersés dans les garnisons, emportent nos forts, et viennent tomber sur la colonie romaine, qu'ils regardaient comme le siége de la tyrannie. Toutes les inhumanités que la rage et la victoire peuvent inspirer à des barbares, ils les exercèrent sur les Romains. Si Paulinus, aux premières nouvelles du soulèvement, n'eût volé au secours, la Bretagne était perdue pour l'empire; mais le gain d'une bataille fit rentrer la province dans le devoir. Cependant un grand nombre de révoltés, se sentant plus coupables que les autres, et plus en butte au ressentiment du général ne désarma pas. A dire vrai, Paulinus, infiniment estimable à tout autre

Digitized by Google

égard, traitait les rebelles soumis avec une excessive rigueur, où l'on voyait bien qu'il entrait aussi de l'animosité. On envoya donc à sa place un homme moins inexorable : ce fut Pétronius Turpilianus. Le nouveau gouverneur n'avait rien de personnel contre les Bretons, et devait par conséquent être touché de leur repentir. Il se contenta de pacifier la province, qu'il remit à Trébellius Maximus sans avoir rien entrepris. Trébellius, qui n'avait aucune teinture de la guerre, fut encore moins actif, mais eut le secret de contenir les peuples par une certaine douceur de gouvernement. Nos vices mêmes, se montrant sous une forme aimable, commencèrent à trouver grâce aux yeux de cette nation barbare, et les guerres civiles qui s'allumèrent alors fournissaient une excuse légitime à la nonchalance du général. Mais la division se mit dans l'armée. Accoutumés à marcher contre l'ennemi, les soldats devinrent insolents et séditieux dès qu'ils furent désœuvrés. Ils réduisirent Trébellius à prendre la fuite, à se cacher pour se dérober à leur furie; après quoi, déshonoré, n'osant presque lever les yeux, il n'eut plus qu'une ombre d'autorité. On eût dit que, par une convention, le général avait stipulé sa vie, et l'armée toute liberté. Dans cette affaire il n'y eut point de sang répandu. Comme les guerres civiles duraient encore, Vectius Bolanus, son successeur, n'osa rétablir l'ordre, de peur d'émouvoir les esprits. Ce fut toujours même inaction, même licence dans le camp; à cela près, que Bolanus, homme ir-

Digitized by Google

réprochable, et de qui personne ne pouvait se plaindre, se faisait aimer du moins s'il ne se faisait pas respecter.

XVII. Mais lorsque Vespasien fut paisible possesseur de la Bretagne ainsi que du reste de l'univers, nous eûmes dans cette île de grands généraux et d'excellentes armées : les espérances des Barbares commencèrent à s'évanouir. D'abord Pétilius Céréalis jeta partout la terreur en attaquant la cité des Brigantes, qui passe pour la plus nombreuse de la province. Il donna plusieurs combats, dont quelques-uns furent assez sanglants, et soumit ou ravagea une grande partie de cette vaste contrée. La réputation de Céréalis était un pesant fardeau pour son successeur. Elle eût accablé tout autre que Julius Frontinus, mais il en soutint dignement le poids. Ce général, aussi grand homme que les conjonctures permettaient de l'être, dompta les Silures, peuple puissant, aguerri, cantonné dans un pays impraticable, où la difficulté des lieux ne donna pas moins de peine que le courage des habitants.

XVIII. Tel avait été dans le Bretagne le sort des armes romaines, et les affaires se trouvaient dans cette situation lorsque Agricola s'y rendit au milieu de l'été. Nos troupes, ne comptant plus entrer en campagne, songeaient à se tranquilliser et les ennemis à profiter de l'occasion. Les Ordovices venaient

Digitized by Google

de massacrer un corps presque entier de cavalerie qui avait ses quartiers chez eux. Ce coup pouvait avoir de grandes suites; il avait réveillé la province, qui ne demandait pas mieux que de secouer le joug des Romains. Les uns disaient que c'était un exemple à suivre; les autres, avant que de se déclarer, voulaient savoir quel était le caractère du nouveau général. Agricola sentait l'importance de prévenir le danger en châtiant cet attentat. Mais diverses circonstances reculaient et traversaient l'ouverture de la campagne: l'été près de finir, les troupes encore dispersées dans la province, leurs arrangements déjà pris pour demeurer en repos cette année; enfin, l'avis de la plupart des officiers, qui voulaient que l'on se contentât de s'assurer des places suspectes et le garder les passages. Ces obstacles n'arrêtèrent point le général. Il forma des détachements de chaque légion, joints à quelques auxiliaires, un petit corps d'armée avec lequel il marcha. Comme les Ordovices n'osaient descendre dans la plaine, il gagna les hauteurs, toujours en ordre de bataille, lui-même à la tête, partageant le péril avec tous, pour inspirer à tous son courage. Il battit les Ordovices, et ce peuple fut presque détruit. Agricola, persuadé qu'après une action d'éclat il faut aller en avant, et que ce premier succès décidait de tout le reste, entreprit de soumettre l'île de Mone, que Paulinus avait abandonnée lors du soulèvement général dont j'ai parlé; mais c'était un dessein formé brusquement. Agricola manquait de vais-

Digitized by Google

seaux. Par son génie et par sa résolution il y suppléa. Entre les auxiliaires, il tria ceux qui connaissaient les endroits guéables et qui, suivant l'usage de leur pays, s'étaient exercés à traverser les rivières, nageant d'une main et de l'autre conduisant leur cheval chargé de leurs armes. Il commande à cette troupe choisie de quitter son bagage et de passer. Les Barbares avaient cru ne pouvoir être attaqués dans leur île qu'à la faveur d'une haute marée, qu'avec une flotte, qu'avec des barques du moins. Saisis d'étonnement, ils regardent comme invincibles des guerriers qui, pour aller à l'ennemi, passaient les mers à la nage. Ils demandent la paix et reçoivent garnison. Agricola fut couvert de gloire. On conçut la plus haute estime pour un gouverneur qui faisait ainsi son entrée, et qui, dans un temps où les autres s'amusent à se donner en spectacle et se repaissent de vains hommages, avait préféré les fatigues et les dangers. Cependant, loin de tirer vanité de ses succès, il prétendait que ses faibles efforts pour contenir des peuples déjà subjugués ne méritaient point le titre d'expédition ni de victoire. Il n'envoya pas même à Rome de dépêches ornées de lauriers, selon la coutume; mais, en paraissant ignorer sa réputation, il ne fit que l'augmenter. « Quels prodiges ne se promet-il pas, disait-on, puisqu'il garde le silence sur de tels exploits ! »

XIX. Au reste, comme il avait étudié le caractère de la nation, et qu'il s'était en même

Digitized by Google

temps convaincu, par l'expérience de ses prédécesseurs, que les victoires ne servaient presque de rien si l'on maltraitait les peuples après les avoir soumis, Agricola résolut d'aller à la racine du mal et de détruire les causes des soulèvements. Ainsi, commençant par lui-même et par ce qui l'environnait, il régla sa propre maison, ouvrage aussi difficile à la plupart des gouverneurs que le détail d'une province. Ses esclaves, ses affranchis furent absolument exclus de l'administration. Dans l'armée, les moindres grades ne se donnèrent plus à la faveur, aux prières, aux recommandations des officiers, mais aux mœurs. Selon lui, c'était toujours l'homme de bien sur qui l'on devait le plus compter. Tout savoir et ne pas tout révéler; pardonner les petites fautes, punir sévèrement les grandes; n'être pas toujours inflexible, et se laisser quelquefois désarmer par le repentir; aimer mieux prévenir que châtier les malversations, et pour cela donner les places et les emplois à des gens incapables d'en commettre, c'étaient les principes d'Agricola. Quoique l'on eût rehaussé les tributs, qui se payaient, soit en blé, soit autrement, il les rendit supportables par une juste répartition et par sa vigilance à supprimer les inventions de l'avarice, qui sont plus à charge que les tributs mêmes. Auparavant on poussait la moquerie et l'insulte jusqu'à forcer les laboureurs d'attendre à la porte des greniers que l'on voulût bien leur vendre leurs propres grains, qu'il leur fallait ensuite revendre à perte. Chaque cité, qui naturellement aurait dû fournir à

Digitized by Google

la subsistance des troupes établies dans son voisinage, avait ordre d'approvisionner celles dont les quartiers se trouvaient le moins à sa portée, soit par la longueur, soit par la difficulté des chemins. Le résultat de cette vexation était de rendre lucratif pour quelques particuliers ce que les peuples auraient pu faire commodément et presque sans frais.

XX. En réformant de tels abus dès sa première année, Agricola remit la paix en honneur. L'inattention des gouverneurs précédents ou leur connivence l'avait tellement décriée, qu'on ne la redoutait pas moins que la guerre. Au commencement de l'été, le général se mit à la tête de son armée. Dans les marches, il se trouvait partout, donnait des louanges à ceux qui gardaient leurs rangs, prenait le ton sévère contre ceux qu'il voyait s'en écarter, allait en personne choisir le lieu propre pour l'assiette du camp, reconnaître les bois, sonder les marais. En même temps il tenait de toutes parts les ennemis en échec, tombant à l'improviste, tantôt sur un canton, tantôt sur un autre. Après avoir semé l'épouvante, il paraissait se radoucir et ménageait le pays, montrant aux Barbares un échantillon de la paix pour leur en faire venir le goût. Cette conduite gagna plusieurs cités ennemies jurées du nom romain et jusqu'alors indépendantes. Elles donnèrent des otages. Agricola, pour les tenir en bride, construisit des forts, établit des garnisons

Digitized by Google

avec tant de soin et d'intelligence, qu'aucun endroit de la Bretagne connu jusqu'alors ne fut à l'abri de nos hostilités.

XXI. Il s'occupa tout l'hiver d'un projet très-avantageux : c'était d'accoutumer les Bretons à la vie tranquille et sociable, d'apprivoiser par l'amorce des plaisirs cette nation dispersée, encore à demi sauvage, et par conséquent toujours prête à courir aux armes. Agricola ne cessait de les exhorter à bâtir des temples, des places, des maisons, et les faisait aider par l'État. Des éloges, des reproches distribués à propos, redoublaient l'activité des uns et mettaient les autres en mouvement. Le point d'honneur tenait lieu d'ordres absolus. Un de ses soins fut d'engager les principaux de la nation à faire étudier leurs enfants. Il disait que le génie des Bretons l'emportait déjà sur les talents acquis des Gaulois. On fut si flatté de la préférence, qu'on se piqua d'être éloquent dans notre langue, qu'auparavant on dédaignait de parler. Bientôt ils se firent un honneur de porter l'habit romain. La toge devint à la mode. Insensiblement ils adoptèrent notre luxe, nos bains, nos portiques, la délicatesse de nos festins et tout ce qui n'adoucit les mœurs qu'en les corrompant. Voilà ce que les esprits superficiels appelaient civiliser les Bretons. C'était, dans le vrai, les asservir de plus en plus.

Digitized by Google

XXII. La troisième campagne ouvrit aux Romains une carrière nouvelle : il ravagèrent tout le pays jusqu'à l'embouchure du Taüs. Les Barbares consternés n'osèrent harceler l'armée, quoiqu'elle eût beaucoup souffert du mauvais temps, et lui donnèrent même le loisir d'élever des forts. C'est une remarque faite par les gens du métier que personne n'a mieux entendu qu'Agricola le choix des situations, et que pas un des forts construits par son ordre n'a jamais été dans la suite ni pris, ni cédé, ni déserté. Chaque place suffisait pour se défendre elle-même. Les garnisons faisaient des sorties fréquentes et passaient l'hiver en sûreté sans craindre la longueur des siéges, parce qu'elles avaient des munitions pour un an. L'ennemi, dont la ressource ordinaire était de regagner l'hiver une partie de ce qu'il avait perdu l'été, se vit désormais sans espérance. Ses tentatives échouaient partout et dans toutes les saisons. Agricola ne dérobait point aux officiers la gloire de leurs exploits. Quiconque s'était distingué trouvait un témoin incorruptible dans la personne du général. Quelques-uns lui reprochaient de mettre de l'aigreur dans ses réprimandes, de ne pas ménager les termes. En effet, toujours gracieux pour les gens de bien, il faisait sentir désagréablement aux autres qu'il n'estimait que la vertu. Mais sa colère était sans fiel et s'exhalait tout entière. On n'avait pas à craindre qu'il pensât plus qu'il ne disait. Il croyait plus honnête d'offenser que de haïr.

Digitized by Google

XXIII. Pendant la quatrième campagne, les contrées où l'on n'avait fait que des courses l'été précédent furent entièrement assujetties; et si la valeur de notre armée et la gloire du nom romain eussent permis de s'arrêter, on avait rencontré dans le sein de la Bretagne un lieu propre à fixer les limites de l'empire. C'est l'endroit qui sépare deux golfes immenses que forme la mer en remontant, d'un côté la rivière de Glote, et de l'autre celle de Bodotrie. Pour s'assurer de cette langue de terre, on avait construit des forts. Les Romains étaient en possession de toutes les côtes d'en deçà, et les Barbares semblaient être confinés dans une autre île.

XXIV. La cinquième année, le général, animé du même courage, passa les forts les plus avancés, pénétra dans le pays, combattit en diverses rencontres, et toujours avec succès, des peuples que l'on ne connaissait point encore et qu'il subjugua. Il établit des troupes du côté qui regarde l'Hibernie, arrangement où l'espérance avait plus de part que la crainte. A dire vrai, cette île, placée entre la Bretagne et l'Espagne, et très à portée de la Gaule, servirait utilement d'entrepôt et de centre de commerce à ces trois riches provinces de l'empire. L'Hibernie est plus grande qu'aucune île de notre mer, mais plus petite que la Bretagne. Elle lui ressemble à beaucoup d'égards. Le terroir, le ciel, le caractère et les usages des habitants y sont à peu près les mêmes. On ne

Digitized by Google

connaît guère l'intérieur de l'île. Nous sommes plus au fait des ports et des côtes par le moyen des commerçants. Un petit roi de cette nation, chassé par des troubles domestiques, s'était venu réfugier auprès du général romain qui, sous prétexte d'amitié, le gardait à dessein d'en tirer parti dans l'occasion. Agricola m'a dit plusieurs fois qu'une légion, soutenue de quelques auxillaires, suffirait pour soumettre l'Hibernie et pour la conserver. Il ajoutait que cette conquête assurerait encore celle de la Bretagne, qui pour lors, environnée partout des armes romaines, n'aurait plus la perspective de la liberté devant les yeux.

XXV. L'été suivant, où commençait la sixième année du gouvernement d'Agricola, sur la nouvelle d'un mouvement général des peuples situés au delà du golfe de Bodotrie, et pour n'être pas surpris dans sa marche, il fit reconnaître ces vastes régions par un détachement de sa flotte, qu'il n'avait point employée jusqu'alors. Pour cette fois, elle marchait en grand appareil. On voyait s'avancer, comme de concert, l'une et l'autre armée, et pousser la guerre conjointement par terre et par mer. Souvent le fantassin, le cavalier, le soldat de marine, réunis dans un même camp et livrés aux mêmes transports de joie, exaltaient à l'envi leurs travaux, leurs aventures, leurs succès avec des rodomontades de soldat. On les entendait faire des peintures terribles : celui-ci, des forêts et des montagnes

Digitized by Google

qu'il avait franchies; celui-là, des flots en fureur et des tempêtes qu'il avait bravées. L'un venait d'exterminer les Barbares, de conquérir des provinces; l'autre, de reculer par ses découvertes les bornes de l'Océan. Il est vrai que, suivant le rapport des prisonniers, la vue d'une flotte consternait les ennemis. Cette mer, qui les avait cachés jusqu'à ce jour, une fois ouverte, il ne leur restait point d'asile en cas qu'ils fussent vaincus. Ainsi, ne comptant plus que sur leurs bras et sur leurs épées, les peuples de la Calédonie faisaient un armement considérable, encore doublé par la renommée, toujours en possession de grossir les objets inconnus. La résolution qu'ils avaient prise de venir assiéger nos forts leur donnait un air d'agresseurs qui les rendait plus terribles, et faisait dire à quelques-uns des nôtres qu'il fallait revenir en deçà du golfe et se retirer plutôt que de se faire chasser. Mais tandis que la timidité emprunte le langage de la prudence, le général apprend que l'on se dispose à l'attaquer de plusieurs côtés à la fois. Pour n'être pas enveloppé par un ennemi qui joignait à la supériorité du nombre l'avantage de connaître le pays, il partage lui-même son armée et marche sur trois colonnes.

XXVI. Les Bretons, dès qu'ils le savent, changent de plan, se réunissent tous et fondent sur la neuvième légion; c'était la plus faible de toutes. A la faveur de la nuit, du sommeil, du désordre que cause une surprise,

Digitized by Google

ils égorgent les sentinelles et pénètrent dans le camp. Déjà l'intérieur des retranchements devenait un champ de bataille, lorsque Agricola, qui, sur l'avis de ses coureurs, s'était mis aux trousses des Barbares, commande aux plus alertes de la cavalerie et de l'infanterie de les charger en queue, et bientôt après à toute l'armée de pousser un cri. Le jour commençait à poindre et fit briller les drapeaux du général. Les Bretons, qui se trouvent entre deux ennemis, sont épouvantés. La légion attaquée reprend courage, ne combat plus que pour la gloire, ne s'en tient pas à la défensive et charge vigoureusement. Il y eut au passage des portes une action très-sanglante. Nos deux corps, piqués d'honneur, s'efforçaient de montrer, l'un, que son secours était nécessaire, l'autre, qu'on n'en avait pas eu besoin. L'ennemi fut mis en fuite; et la guerre était achevée si les bois et les marais n'eussent sauvé les fuyards.

XXVII. Une victoire si complète et si éclatante inspira tant de confiance aux Romains, qu'ils criaient que rien n'était impossible à leur valeur, qu'il fallait entrer au fond de la Calédonie, trouver enfin l'extrémité de la Bretagne, ne cesser de vaincre que quand on y serait arrivé. Ces trembleurs qui la veille débitaient leurs prudentes réflexions, ceux-là mêmes ne doutaient de rien après l'événement. A les entendre, c'étaient autant de héros. Telle est l'extrême injustice qui règne dans les armées. Un seul est responsable des

Digitized by Google

malheurs. Pour les succès, chacun se les approprie. De leur côté, les Bretons, n'attribuant leur défaite qu'au hasard, qu'à l'adresse du général romain, et nullement au courage de ses troupes, ne rabattaient rien de leur fierté, armaient leur jeunesse, mettaient en lieu de sûreté leurs femmes et leurs enfants, tenaient des assemblées générales pour former une ligue qu'ils cimentaient par des sacrifices solennels. Aux approches de l'hiver, les Romains et les Barbares se retirèrent en leurs quartiers, la colère et la vengeance dans le cœur.

XXVIII. Ce même été, une cohorte d'Usipiens, levée en Germanie, et furieuse de se voir transplantée en Bretagne, fit un coup si hardi, qu'il mérite de trouver place dans l'histoire. Après avoir tué le centurion qui la commandait, et les soldats romains distribués dans chaque compagnie pour y donner des leçons et des exemples de discipline, cette troupe de déterminés s'empara de trois frégates, dont elle força les pilotes de s'embarquer. La fuite d'un de ceux-ci rendit suspects les deux autres et leur coûta la vie. Rien n'avait encore transpiré, quand on aperçut les trois vaisseaux, qu'on savait à l'ancre, s'éloigner du rivage et gagner la haute mer, événement qui semblait tenir du prodige. Nos déserteurs, devenus le jouet des vents et des flots, abordèrent en divers endroits de l'île et se battirent souvent avec les Bretons qu'ils ne trouvèrent pas d'humeur à se laisser pil-

Digitized by Google

ler. Ordinairement les plus forts, mais quelquefois repoussés, ils manquèrent enfin de vivres, et furent réduits à manger d'abord les moins robustes de la troupe, ensuite celui sur lequel tombait le sort. Ayant ainsi tourné la Bretagne, ces aventuriers arrivèrent sur les côtes de Germanie, où, faute de savoir manœuvrer, ils échouèrent. On les prit pour des pirates. Ils tombèrent successivement entre les mains des Suèves et des Frisons. Quelques-uns, vendus et revendus comme esclaves, à force de changer de maîtres, furent amenés en deçà du Rhin, où le récit de leurs aventures les fit passer pour des hommes très-singuliers. L'année suivante, Agricola, près d'entrer en campagne, perdit un fils âgé d'un an. Ce malheur domestique le toucha vivement. Il n'affecta point la fastueuse insensibilité de la plupart des héros, mais il ne se livra pas non plus à cet excès de faiblesse que l'on reproche aux femmes. Les soins de la guerre faisaient diversion à sa douleur.

XXIX. L'armée navale partit la première, avec ordre de multiplier les descentes, afin que l'orage, fondant tantôt ici, tantôt là, entretînt partout la même incertitude et le même effroi. Le général suivit bientôt avec l'armée de terre, dont aucun bagage ne retardait la marche et qu'il avait fortifiée des plus vaillants d'entre ces Bretons qui, par une longue et paisible obéissance, avaient fait preuve de fidélité. Il s'avança jusqu'au mont Grampius, où les ennemis s'étaient pos-

Digitized by Google

tés pour l'attendre. J'ai dit que leur dernière déroute ne les avait point abattus. Pour eux, plus de milieu entre se venger des Romains et tomber dans l'esclavage; plus de salut (ils le comprenaient enfin) que dans leur union. Par des ambassades, par des traités d'alliance, ils avaient mis en mouvement les troupes de toutes leurs cités. Déjà, dans leur armée, on comptait plus de trente mille combattants, et chaque jour on y voyait encore arriver une nombreuse jeunesse, une foule de veillards dont l'âge n'avait point affaibli le bras, d'illustres guerriers qui portaient les marques honorables de leurs services et de leurs exploits. La multitude assemblée brûlait d'en venir aux mains, et Galgacus, que sa valeur et sa naissance élevaient au-dessus des autres chefs, parla, dit-on, en ces termes:

XXX. « Plus je considère la cause pour laquelle nous combattons et l'état où nous sommes réduits, plus je compte sur votre zèle unanime, et ce jour est à mes yeux l'époque d'une révolution qui doit affranchir toute la Bretagne du joug de ses tyrans; car nous ne l'avons jamais subi, ce joug odieux, et vous savez qu'il n'y a point de terre au delà de celle que nous occupons. La mer elle-même ne peut nous servir de retraite. La flotte des Romains nous tient assiégés. Ainsi tout notre espoir est dans nos armes, et le parti que les gens de cœur jugent toujours le plus honorable serait aujourd'hui pour des

Digitized by Google

lâches le seul parti qui fût sûr. Tant que les autres Bretons, dans une alternative d'heureux et de malheureux succès, ont lutté contre la puissance romaine, ils avaient une ressource en nous. Ils nous regardaient comme leur corps de réserve. Et pouvaient-ils nous regarder autrement, nous, la plus noble partie de la nation, nous, ici placés à ce titre comme dans le sanctuaire de notre commune patrie, où, loin des rivages étrangers dont les peuples gémissent dans les fers, nos yeux mêmes étaient préservés des horreurs de la servitude? Postés au bout de l'univers et dans les derniers retranchements de la liberté, nous avions jusqu'à ce jour pour sauvegarde et notre éloignement et les bruits confus de la renommée, qui peint en grand tout ce qu'elle ne connaît pas. Mais aujourd'hui les bornes de la Bretagne sont découvertes. Ici finit le monde habité. La nature n'offre au delà que des flots et des rochers. Les Romains sont dans le cœur de notre pays. En vain par des soumissions, par une conduite mesurée, se flatterait-on de se dérober à la tyrannie de ces fiers usurpateurs. Nés pour ravager l'univers, ils en ont fait le théâtre de leurs brigandages. Maintenant que la terre leur manque, ils écument aussi les mers. Tout peuple est leur ennemi. Ètes-riche? ils sont avares. Pauvre? ils sont ambitieux. Ni l'Orient ni l'Occident ne peuvent les assouvir. Uniques dans l'espèce humaine, ils voient d'un œil également avide les trésors et l'indigence. Dépouiller, égorger, ravir, c'est, dans leur faux langage, ce qui s'ap-

Digitized by Google

pelle gouverner. Ils disent qu'une contrée est en paix quand ils en ont fait un désert.

XXXI. « Rien n'égale les sentiments de tendresse que la nature inspire aux hommes pour leurs enfants et pour leurs proches. Partout où Rome domine, on enrôle ce que vous avez de plus cher pour l'emmener en captivité dans une terre étrangère. Que vos femmes, que vos sœurs aient échappé pendant la guerre à la brutalité de l'ennemi, des corrupteurs, sous le nom d'hôtes et d'amis, viendront à bout de les déshonorer. On absorbe vos biens par le tribut, vos blés par la subsistance des troupes. Vos bras et vos corps, on les use à rendre des forêts praticables, à combler des marais, et de ces indignes travaux les outrages et les coups sont le salaire. Un malheureux, que sa naissance condamne à la servitude, n'est vendu qu'une fois, et son maître se croit obligé de le nourrir. Pour la Bretagne, chaque jour elle soudoie, chaque jour elle engraisse ses tyrans. Comme l'esclave acheté le dernier est le rebut de la maison et sert de jouet même aux autres esclaves, ainsi, dans cette servitude ancienne de l'univers, on nous destine le sort des nouveaux venus, les opprobres et le rang le plus abject. Que dis-je? on ne veut nous asservir que pour nous détruire. Et quel intérêt engagerait à nous faire grâce? Nous n'avons ni terres labourables, ni mines, ni ports où l'on puisse nous employer. Le gouvernement voit toujours de mauvais œil des

Digitized by Google

sujets magnanimes incapables de ramper. Ces retraites lointaines, moins elles sont accessibles, plus elles nous rendraient suspects. Puisque nous ne devons point attendre de quartier, armez-vous enfin de votre courage, et vous qui n'êtes sensibles qu'à l'honneur, et vous qui tenez à la vie. Les Brigantes, n'ayant pour chef qu'une femme, ont réduit en cendres la colonie romaine, emporté des retranchements, et, si la prospérité ne les eût endormis, peut-être auraient-ils secoué le joug pour jamais. Et nous qui ne sommes point entamés, qui ne serons point embarrassés, comme ils le furent, de l'usage d'une indépendance nouvellement recouvrée, ne ferons-nous pas voir, dès le premier choc, quels hommes la Calédonie avait en réserve pour maintenir sa liberté ?

XXXII. «Croyez-vous que les Romains soient aussi braves à la guerre qu'ils sont dissolus pendant la paix? Ils doivent leur réputation à nos différends, à notre discorde, aux fautes de leurs ennemis. Leur armée n'est qu'un assemblage mal assorti de nations qui n'ont rien de commun entre elles. Les succès la tiennent unie, un revers la dissipera. Peut-on s'imaginer que les Gaulois, les Germains, et, j'ai honte de le dire, la plupart des Bretons qui versent leur sang pour établir une domination étrangère, soient attachés sincèrement à cette puissance, dont après tout ils ont été plus longtemps ennemis qu'esclaves? Non, non. Ce n'est que la terreur qui

Digitized by Google

les enchaîne. Que peut-elle sur les cœurs ? Brisez une fois ce lien fragile : où la crainte aura fini, vous verrez la haine éclater. Les intérêts les plus vifs, les plus capables d'enflammer le désir de vaincre, c'est de notre côté qu'ils se trouvent tous réunis. Les Romains n'ont point de femmes qui les animent ; point de pères ou de mères dont ils craignent les reproches s'ils ne font pas leur devoir ; point de patrie la plupart ; ou, s'ils en ont une, elle est loin d'ici. Leur nombre se réduit à quelques cohortes, que tout alarme dans un pays inconnu. Cette mer, ces forêts, ce ciel même, sont pour eux autant d'objets dont la nouveauté les effraye, et sur lesquels ils promènent en tremblant des yeux égarés. Ne dirait-on pas que les dieux les livrent entre nos mains, enfermés et liés comme des victimes qui n'attendent que la mort ? Ne vous laissez point étonner par une vaine apparence. Ces métaux précieux, dont l'éclat embellit leurs armes, ne peuvent ni défendre ni blesser. Au milieu de leurs propres bataillons vous trouverez des guerriers qui sont à vous. Le Breton reconnaîtra que notre cause est la sienne. Le Gaulois se rappellera son ancienne liberté. Le reste des Germains désertera comme ont fait dernièrement les Usipiens. Après cela, qu'aurons-nous à craindre ? Seraient-ce des forteresses sans garnisons, des colonies de vieillards, des municipes chancelants, où le défaut de subordination dans le peuple, l'esprit de despotisme dans les gens en place, entretiennent le feu de la division ? Ici, vous voyez le général des Ro-

Digitized by Google

mains et toute son armée ; ailleurs, ce ne sont que des peuples écrasés d'impôts, condamnés aux mines, livrés à tous les supplices des esclaves. Ces maux seront-ils éternels ? En arrêterons-nous le cours par une prompte vengeance ? Ce champ de bataille va le décider. Ainsi, lorsque vous irez au combat, souvenez-vous de vos ancêtres, songez à votre postérité. »

XXXIII. On répondit à cette harangue par des chants à la mode des Barbares et par les démonstrations d'allégresse les plus bruyantes. Déjà les troupes se formaient. On voyait briller les armes des plus audacieux qui s'avançaient hors des rangs. Les Romains, de leur côté, ne montraient pas moins d'impatience. Agricola, quoiqu'il eût peine à les retenir, ne laissa pas de leur adresser ce discours : « Compagnons, voici la huitième année que, sous les auspices de Rome et par l'impression de son invincible génie, vous travaillez avec autant de fidélité que de vigueur à lui soumettre les Bretons. Tant de campagnes, tant de batailles demandaient plus que de la valeur. C'était peu de vaincre les hommes, il fallait en quelque sorte triompher de la nature par des prodiges de patience et de travaux. En toute rencontre vous m'avez trouvé digne de vous ; je vous ai trouvés dignes de moi. Aussi, ni vos devanciers ni les miens n'ont-ils jamais pénétré si loin. Ce ne sont plus de faux bruits ni des nouvelles prématurées qui nous mettent en

Digitized by Google

possession des extrémités de la Bretagne. Nous y sommes les armes à la main, nous y avons assis notre camp. Un nouveau monde est enfin découvert et conquis. Dans ces marches terribles, où vous passiez avec des peines infinies les montagnes, les rivières, les marais, souvent j'entendais dire aux plus braves : « Quand donnera-t-on bataille? quand « paraîtront les ennemis? » Les voilà. Vous les avez forcés de sortir de leurs tanières. Le champ est ouvert à votre valeur. Encore une victoire, et tout s'aplanira devant vous. Mais songez que tout devient obstacle à des vaincus. Tandis que nous allons en avant, la longueur et la difficulté de notre marche en augmentent sans doute la gloire. Il est beau de s'être tiré de ces forêts dangereuses et de ces terres inondées par l'Océan. Toutefois, dans une déroute, ce qui fait notre avantage aujourd'hui ferait infailliblement notre perte. Ils connaissent mieux le pays, ils ont plus de provisions que nous. Mais nous avons nos bras et nos armes qui nous tiennent lieu de tout. Quant à moi, j'ai toujours eu pour maxime qu'une armée, qu'un général, qui tournent le dos, s'exposent aux plus grands dangers. Je ne vous dirai donc point que l'honneur est préférable à la vie. Ici la vie est inséparable de l'honneur; et s'il fallait la perdre en combattant, toujours serait-il honorable de périr où finit l'univers.

XXXIV. « Si vous aviez affaire à des nations qui vous fussent inconnues, à des ennemis

Digitized by Google

que vous n'eussiez pas éprouvés, je vous proposerais l'exemple des autres armées. Mais je n'ai besoin que de vous présenter le vôtre. Ce que vous voyez ici, ce sont les débris de cette armée qui, la campagne dernière, ayant tenté de surprendre pendant la nuit une de nos légions, fut défaite par vos seuls cris. C'est ce que la Bretagne avait de plus lâche. Ils survivent à leurs compatriotes, parce qu'une fuite plus prompte les a dérobés à la mort. Quand on pénètre dans un bois, les animaux courageux se font tuer en se défendant; les autres, faibles ou craintifs, prennent l'épouvante au seul bruit des chasseurs. Ainsi l'élite des Bretons est depuis longtemps tombée sous vos coups. Il n'est échappé que cette populace vile et tremblante. Si vous êtes parvenus à les joindre, ne pensez pas qu'ils se soient arrêtés pour vous attendre; c'est vous qui les avez déterrés; c'est que, dans l'étonnement de se voir le reste de leur nation, et sans aucune espérance, ils sont glacés d'effroi et demeurent où ils se trouvent, comme pour vous livrer une victoire qui fixera sur vous les regards du monde entier. Finissez une fois cette guerre. Couronnez par une journée mémorable les travaux de cinquante ans. Montrez à la république que, si la conquête de la Bretagne fut si lente, si les vaincus se révoltèrent tant de fois, ce n'était pas l'armée que l'on en devait accuser. »

XXXV. Pendant que le général parlait ainsi, l'ardeur de combattre étincelait dans les yeux

Digitized by Google

des soldats. Après son discours, elle éclata par des applaudissements et par des transports. Ils coururent aux armes comme hors d'eux-mêmes et prêts à s'élancer sur les Barbares. Agricola mit au centre de bataille l'infanterie auxiliaire, qui montait à huit mille hommes, et plaça sur les ailes trois mille chevaux. Les légions demeurèrent à la tête des retranchements. C'était rehausser le prix de la victoire que d'épargner le sang romain, et se ménager une ressource assurée, si les auxiliaires lâchaient pied. L'infanterie des Bretons, rangée sur la hauteur, offrait un coup d'œil magnifique et terrible. La première ligne était au pied du coteau; les autres, rangées sur le penchant, s'élevaient en amphithéâtre. Leurs chars et leur cavalerie occupaient l'espace qui séparait les deux armées et voltigeaient de tous côtés avec grand fracas. Agricola, qui s'aperçut que les ennemis le débordaient, et qu'il pouvait être pris en flanc, élargit son front. La plupart des officiers lui représentaient que, en s'étendant, il s'affaiblissait, et lui conseillaient de faire avancer les légions. Mais, porté naturellement à l'espérance et ferme contre les difficultés, il renvoya son cheval et se mit à la tête des drapeaux.

XXXVI. D'abord on se battit de loin. Les Bretons, qui ne manquaient ni de résolution ni d'adresse, malgré l'embarras de leurs longues épées, la petitesse de leurs boucliers, ne

Digitized by Google

laissaient pas de parer les traits, de les secouer et d'en lancer une grêle. Agricola pique d'honneur trois cohortes de Bataves et deux de Tongrois, auxquelles il commande de donner l'épée à la main. C'étaient de vieux soldats rompus à cette manière de combattre, très-désavantageuse pour les Bretons. Ceux-ci, n'ayant que de petits boucliers, avec des sabres d'une longueur démesurée et sans pointe, ne pouvaient soutenir l'attaque d'un ennemi régulièrement armé qui les serrait de près. Aussi, dès que les troupes bataves se mirent à leur porter des coups redoublés, à les frapper du bouclier, à leur meurtrir le visage, elles eurent bientôt enfoncé ce qui leur résistait dans la plaine, et commencèrent à monter le coteau en ordre de bataille. Les autres cohortes, à l'envi, chargent brusquement, passent sur le ventre à tous ceux qu'elles rencontrent; et, dans l'impatience de vaincre, en laissent la plupart sans les achever ou même sans les avoir blessés. Sur ces entrefaites, la cavalerie des Bretons et leurs chars viennent à toute bride au secours de l'infanterie et s'engagent dans la mêlée; mais on en fut quitte pour quelques moments de frayeur. Nos bataillons serrés et l'inégalité du terrain les empêchèrent d'avancer. Rien n'avait moins l'air d'une attaque de cavalerie. Devenus comme immobiles, ils étaient poussés par notre infanterie, eux et leurs chevaux. En divers endroits, des chars sans conducteurs, des chevaux abandonnés à eux-mêmes et courant effarouchés où les emportait la peur, donnaient tantôt en tête, tantôt en

Digitized by Google

flanc dans leurs propres escadrons, qu'ils achevaient de renverser.

XXXVII. En même temps, les Bretons postés sur le haut des collines, qui jusque-là simples spectateurs, avaient regardé notre petit nombre avec un œil de mépris, descendus insensiblement, étaient prêts d'envelopper nos troupes victorieuses. Mais Agricola, précautionné contre ce dessein, leur opposa quatre escadrons qu'il tenait en réserve pour les besoins imprévus. Plus les Bretons vinrent furieusement à la charge, plus ils furent vivement repoussés et mis en déroute. Par ordre du général, la cavalerie des ailes tourna l'armée ennemie et, la prenant par derrière, exécuta contre les Barbares la même manœuvre qu'ils avaient tentée contre nous. Alors partout où la vue pouvait porter, ce fut le spectacle le plus grand et le plus affreux. Le vainqueur poursuivait, blessait, faisait des prisonniers, les égorgeait pour en faire de nouveaux. Les Bretons, chacun selon l'instinct de sa peur ou de son désespoir, fuyaient par bandes, les armes à la main, devant une poignée des nôtres, ou, désarmés, couraient tête baissée s'offrir à la mort. La terre sanglante était couverte d'armes, de cadavres, de membres épars. Quelquefois aussi les vaincus ranimaient leur courage et leur vengeance. Ralliés à l'entrée de la forêt voisine, ils enveloppaient les plus ardents à la poursuite qui s'engageaient sans précaution dans des routes inconnues. Une confiance tumé-

Digitized by Google

raire nous serait devenue funeste, si le général romain, présent partout, n'avait fait faire une enceinte par les plus braves et les plus lestes de ses cohortes et mettre pied à terre à quelques cavaliers pour reconnaître les sentiers de la forêt, tandis que le reste de la cavalerie battait les endroits les plus clairs. Quand les Bretons virent qu'on recommençait à les suivre en bon ordre et marchant serré, ils reprirent la fuite, non plus en troupes, mais dispersés. Au lieu de s'attendre, ils s'évitaient, et ils gagnèrent ainsi des lieux écartés du chemin. La nuit arrêta les vainqueurs, déjà rassasiés de carnage. Il resta sur la place, du côté des Barbares, près de dix mille hommes. Nous n'en perdîmes que trois cent quarante, entre autres Aulus Atticus, commandant d'une légion. Le feu de la jeunesse et la fougue de son cheval l'emportèrent au milieu des ennemis.

XXXVIII. L'armée romaine, victorieuse et comblée de butin, passa la nuit dans la joie. Pour les malheureux Bretons, ils erraient à l'aventure, et faisant, hommes et femmes, retentir l'air de leurs cris lamentables; ils entraînaient leurs blessés, s'appelaient les uns les autres, abandonnaient leurs maisons, où de rage ils mettaient le feu, choisissaient des retraites et les quittaient à l'instant, s'attroupaient pour prendre quelque résolution, concevaient des espérances, auxquelles succédait incontinent le désespoir. La vue de ce qu'ils avaient de plus cher au monde les je-

Digitized by Google

tait quelquefois dans l'abattement; plus souvent elle les rendait furieux. Il y en eut, du moins on l'assura comme un fait constant, qui, par une compassion cruelle, tuèrent leurs enfants et leurs femmes. Le jour découvrit mieux la grandeur de la victoire. Partout un silence profond, les collines désertes, dans le lointain la fumée des maisons brûlantes, personne qui se présentât aux coureurs. Le général envoya de tous côtés à la découverte; mais on lui rapporta qu'on avait perdu la trace des fuyards, et que les ennemis ne se rassemblaient en aucun endroit. Sur ces avis, comme la saison trop avancée ne permettait pas de porter çà et là des détachements, il mena son armée dans le pays des Horestes. Après y avoir reçu des otages, il ordonna au commandant de la flotte de faire le tour de la Bretagne. Elle partit avec les troupes nécessaires, et la terreur l'avait déjà précédée. Lui-même, pour en imprimer davantage aux peuples nouvellement soumis, il affecta de revenir lentement avec son infanterie et sa cavalerie, qu'il mit enfin en quartier d'hiver. Dans le même temps l'armée navale, poussée par des vents favorables, arriva dans le port de Trutule couverte de gloire, après avoir côtoyé la pointe de l'île sans perdre un seul vaisseau.

XXXIX. Agricola rendit compte à Domitien de cette suite d'événements par des lettres simples et modestes, que l'empereur reçut, comme il faisait les heureuses nouvelles,

Digitized by Google

la joie sur le visage et l'inquiétude dans l'âme. Il ne pouvait se cacher à lui-même le ridicule de son prétendu triomphe de Germanie, dans lequel venaient de paraître des esclaves achetés exprès, dont on avait déguisé jusqu'à la chevelure pour les travestir en prisonniers de guerre. Quel contraste entre une victoire chimérique et la défaite réelle de tant de milliers d'ennemis, devenue le sujet des entretiens et des applaudissements du public! Rien de plus alarmant pour cet esprit soupçonneux qu'un citoyen dont le nom éclipsait celui du prince. C'était donc inutilement qu'il avait étouffé l'éloquence du barreau et les talents qui lui faisaient ombrage à Rome et dans le sénat, s'il souffrait qu'on lui ravît la gloire des armes. Il se disait qu'en tout autre genre la supériorité ne serait peut-être pas impardonnable, mais que le mérite de général était le mérite propre de l'empereur. Seul et plongé dans sa rêverie, preuves qu'il s'occupait de quelque idée sanguinaire, il se fatigua longtemps de ces noires réflexions, et conclut enfin que le plus sûr était de suspendre les effets de sa haine et de laisser à la renommée ainsi qu'à l'affection des soldats le temps de se ralentir. C'est qu'Agricola commandait encore dans la Bretagne.

XL. Domitien lui fit donc décerner par le sénat, dans les termes les plus honorables, les ornements triomphaux, la statue couronnée de laurier, avec les autres distinctions qui tiennent lieu du triomphe. Il fit aussi

Digitized by Google

courir le bruit qu'il ne le rappelait que pour lui donner le gouvernement de Syrie. Cette place, affectée aux plus illustres consulaires, vaquait alors par la mort d'Attilius Rufus. On crut assez généralement qu'un affranchi de confiance avait été dépêché pour lui en remettre les provisions, au cas qu'il n'eût point encore quitté la Bretagne; mais que cet affranchi, l'ayant rencontré dans le détroit, revint sans s'être présenté devant lui. Quoi qu'il en soit de ce détail, imaginé peut-être d'après le caractère de Domitien, Agricola venait de prendre le chemin de Rome et de laisser entre les mains de son successeur la province paisible au dedans et au dehors. De peur que son arrivée ne se fît trop remarquer et n'eût un air de solennité, s'il ne prévenait le concours, s'il ne rompait les mesures de ses amis, qui voulaient sortir de Rome pour le recevoir, il entra de nuit dans la ville. Il alla de nuit au palais; c'était le temps qu'on lui avait fixé. Pour tout accueil, Domitien l'embrassa froidement, sans lui dire un seul mot; après quoi le vainqueur de la Bretagne se perdit dans la foule des autres esclaves. La réputation d'un homme de guerre humilie et blesse les gens oisifs. Agricola, pour tempérer l'éclat de la sienne par des vertus obscures, prit le parti de se concentrer entièrement dans une vie tranquille et retirée. Vêtu simplement, uni dans ses discours, s'il paraissait en public, il n'avait pour cortége qu'un ou deux amis. En voyant, en contemplant Agricola, le grand nombre, qui ne juge du mérite que par les

Digitized by Google

dehors imposants, cherchait en lui l'homme célèbre. Peu de gens le devinaient.

XLI. Dans les premiers temps qui suivirent son rappel, il fut plus d'une fois accusé devant l'empereur sans le savoir, et sans le savoir jugé innocent. Aussi n'étaient-ce ni les accusations ni les plaintes qui pouvaient le mettre en péril; mais il avait contre lui l'antipathie du prince pour la vertu, sa propre gloire et les panégyristes, espèce d'ennemis alors la plus dangereuse. Il survint même des conjonctures qui forcèrent de parler d'Agricola. Comment l'oublier lorsque, par l'imprudence de nos généraux ou par leur lâcheté, la république perdait tant d'armées en Mésie, en Dacie, en Germanie, en Pannonie; lorsqu'on nous enlevait tant de forts, tant de garnisons? Il ne s'agissait plus de conserver les limites de l'empire ni de garder les fleuves qui nous avaient servi de barrière. C'étaient les quartiers de nos légions, c'étaient nos provinces qu'on nous disputait. Toujours perte sur perte; pas une année que ne caractérisât quelque défaite sanglante, quelque désastre singulier. Au milieu de tant de malheurs, la voix du peuple demandait que l'on employât Agricola. Tout le monde mettait en parallèle sa vigueur, sa fermeté, son expérience, avec la faiblesse et la timidité des sujets qu'on lui préférait. L'empereur eut le chagrin d'entendre souvent de pareils discours que lui répétaient, et les plus fidèles de ses affranchis par affection, par zèle pour

Digitized by Google

son service, et les plus pervers par malignité, par noirceur, à dessein de piquer un prince qui n'avait déjà que trop de penchant à faire le mal. C'est ainsi que les vertus de ce grand homme et les vices des autres concouraient à le pousser au comble de la gloire et sur le bord du précipice.

XLII. Il touchait au temps où le proconsulat, soit d'Asie, soit d'Afrique, lui devait échoir par le sort. Mais Civica venait d'être tué dans son propre gouvernement, et ce coup d'essai de Domitien était un avis pour Agricola. D'ailleurs, certaines gens, au fait des intentions de la cour, vinrent lui demander, comme d'eux-mêmes, s'il accepterait un gouvernement. Ils commencèrent, sans se découvrir, par appuyer sur la douceur du repos, sur le bonheur de la vie privée. Insensiblement, ils lui offrirent leurs bons offices pour obtenir qu'on le laissât sans emploi. Enfin, levant le masque, ces émissaires joignirent les menaces aux conseils, et firent si bien qu'ils le traînèrent au palais. Domitien, qui avait étudié son rôle et composé son visage, écouta d'un air fier les prières d'Agricola, daigna les exaucer, souffrit ses remercîments, et ne rougit point de faire valoir une faveur si odieuse. En pareil cas, Domitien lui-même avait quelquefois donné les appointements de proconsul; mais Agricola fut privé de cette gratification. Peut-être l'empereur trouva-t-il mauvais qu'on ne l'eût point demandée; peut-être qu'il se rendait

Digitized by Google

justice et ne voulait pas faire accroire qu'il eût acheté ce qu'il avait enlevé par force. Rien n'est si naturel que de haïr ceux qu'on a blessés. Domitien, très-susceptible de haine, revenait d'autant moins qu'il savait dissimuler. Cependant ce cœur implacable n'était pas tout à fait à l'épreuve de la conduite prudente et modérée d'Agricola, qu'on ne voyait point chercher par des airs de révolte et par un vain étalage de liberté la renommée et la mort. Que les admirateurs de cet héroïsme qui brave les puissances apprennent ici qu'il est possible d'être grand homme sous un mauvais prince, et qu'avec des ménagements et de la soumission, si l'on a de l'âme et des talents, on parvient au même degré de gloire où sont arrivées, par des coups d'éclat et par une mort brillante, mais inutile à la patrie, tant de victimes illustres de la vanité.

XLIII. La fin de ses jours, désolante pour sa famille, douloureuse pour ses amis, intéressa même les étrangers et les inconnus. Il n'y eut pas jusqu'à la populace, jusqu'à cette partie du public indifférente et distraite, qui ne vînt fréquemment demander des nouvelles d'Agricola, qui, dans les places, dans les maisons, ne s'occupât de la perte qu'on allait faire. Personne ne se réjouit de sa mort ni ne l'oublia sur-le-champ. Ce qui redoublait la compassion, c'était le bruit universellement répandu qu'il mourait empoisonné. Pour moi, je n'oserais dire que nous ayons aucune certitude là-dessus. Ce que je puis assurer,

Digitized by Google

c'est que, pendant toute la maladie, Domitien, trop souvent pour un prince, l'envoya visiter par des affranchis en faveur, par des médecins de confiance. Était-ce intérêt? Était-ce curiosité? Le jour qu'il mourut, on vit partir courriers sur courriers pour aller rendre compte à l'empereur du progrès de l'agonie, et personne ne croyait que Domitien eût cet empressement pour des nouvelles capables de l'affliger. Cependant, il joua la douleur à s'y méprendre peut-être lui-même. L'objet de sa haine ne l'inquiétait plus, et Domitien cachait mieux sa joie que sa crainte. A la lecture du testament d'Agricola, qui, malgré son affection pour la plus digne des femmes et pour la plus tendre des filles, nommait l'empereur son héritier, conjointement avec elles, il se crut honoré de cette prétendue marque d'estime et s'en applaudit. La flatterie lui avait tellement aveuglé l'esprit et gâté le cœur, qu'il ignorait qu'un bon père de famille n'appelle à sa succession qu'un mauvais prince.

XLIV. Agricola était né le 13 de juin, sous le troisième consulat de l'empereur Caïus. Il mourut dans sa cinquante-sixième année, le 23 août, sous le consulat de Colléga et de Priscus. En cas que la postérité veuille savoir aussi quelque chose de son extérieur, il avait la taille plutôt régulière qu'avantageuse, une physionomie qui n'intimidait personne; l'air affable y dominait. Vous le jugiez aisément un homme de bien, et volontiers un grand

Digitized by Google

homme. Pour revenir à lui-même, quoique Agricola soit mort au milieu de sa carrière, à considérer la gloire qu'il s'est acquise, il a vécu très-longtemps. Il a possédé la plénitude des vrais biens que donne la vertu. Décoré du consulat et des ornements triomphaux, que pouvait-il désormais attendre de la fortune? Sans être excessivement riche, il l'était assez pour soutenir son rang. Sa fille et sa femme lui survivaient. On peut encore l'estimer heureux d'avoir conservé jusqu'au tombeau son état, sa réputation, ses amis, ses proches, enfin d'avoir gagné le port à la veille de la tempête. Ce serait pour lui l'excès du bonheur de partager avec nous les beaux jours de ce siècle fortuné que nous devons à Trajan. Il se flattait de le voir empereur et nous faisait confidence de ses pressentiments et de ses vœux. Mais puisqu'il fallait qu'une mort prématurée le privât de cet avantage, était-ce une légère consolation d'échapper à ces derniers temps où Domitien, dont la barbarie ne s'était jusqu'alors déchaînée que par accès, s'acharna sans relâche contre la République, et l'acheva, pour ainsi dire, d'un seul coup?

XLV. Agricola n'a point vu le palais du sénat fermé, cette compagnie auguste assiégée par des soldats; l'horrible boucherie de tant de consulaires, massacrés tous à la fois; l'exil et la fuite de tant de femmes du premier rang. Métius Carus, cet insigne délateur, ne s'était encore signalé que par une victoire. Le seul château d'Albe retentissait

Digitized by Google

des avis sanguinaires de Messalinus; et même Bébius, cet accusateur si fameux, était pour lors accusé. Bientôt après nous avons traîné de nos propres mains Helvidius en prison. La cruelle séparation de Rusticus et de Mauricus a été notre ouvrage. Sénécion, l'innocence même, nous a couverts de son sang. Du moins Néron détournait les yeux. S'il commanda des crimes, il n'en fut pas spectateur. Sous Domitien, le comble de l'horreur était de voir le tyran et d'en être vu lorsqu'il tenait registre de nos soupirs, lorsque, avec ce visage cruel, que sa rougeur préservait de l'impression de la honte, il affrontait la pâleur de tant de misérables, et semblait en observer les nuances. Vous êtes heureux, Agricola, non-seulement d'avoir paru dans le monde avec tant de gloire, mais encore d'en être sorti si à propos. Selon le témoignage de ceux qui furent présents à vos derniers entretiens, vous reçûtes l'arrêt de la destinée avec confiance, avec une sorte de plaisir. Il ne tenait pas à vous que le prince ne passât pour innocent. Mais dans l'affliction où nous sommes, votre fille et moi, d'avoir perdu le meilleur des pères, c'est pour nous un surcroît de douleur de n'avoir pu vous assister dans votre maladie, ranimer par nos soins les restes de vos forces défaillantes, rassasier notre tendresse en vous voyant, en vous embrassant. Nous eussions du moins recueilli vos ordres et vos paroles, pour les graver au fond de notre âme. C'est là notre malheur personnel, et ce qui achève de nous percer le cœur. Déjà séparés de vous par une longue absence, nous vous avions

Digitized by Google

perdu quatre ans plus tôt. Sans doute une épouse à qui vous étiez si cher, et qui ne vous quittait point, a rempli dignement et ses devoirs et les nôtres. Vos cendres ont reçu les honneurs dont elles étaient dignes. Elles ont été cependant arrosées de moins de larmes, et vos yeux, près de se fermer pour toujours, cherchèrent des objets qu'ils n'eurent pas la consolation de trouver.

XLVI. S'il est un lieu destiné pour les mânes des gens de bien; si, comme le croit la saine philosophie, les grandes âmes ne périssent pas avec le corps, jouissez de votre félicité. Daignez jeter un regard sur votre famille, et, pour modérer nos regrets, pour tarir ces pleurs dont notre faiblesse est la source, rappelez-nous à la contemplation de vos vertus. Il n'est permis ni de les pleurer ni de les plaindre. Les admirer, les immortaliser par nos éloges, et, si nous en avons la force, nous les approprier en les imitant, voilà le tribut que nous leur devons. Ce sont là les vrais et les seuls hommages par lesquels la piété des vivants s'acquitte envers les morts les plus chers. Que pour honorer la mémoire d'un père, d'un époux, votre fille, votre femme, s'occupent sans cesse de votre renommée, de vos actions, de vos paroles, et s'attachent à l'image de votre âme plutôt qu'à celle de votre corps. Je ne désapprouve pas que l'on emploie le bronze et le marbre à conserver la figure des grands hommes. Mais ces sortes de monuments sont des copies

Digitized by Google

fragiles et périssables, ainsi que l'original. L'âme est éternelle, et ne peut être représentée par une main et par une substance étrangère. Pour en saisir les traits, il faut soi-même par ses mœurs en devenir le tableau. Tout ce que nous avons admiré d'Agricola, tout ce que nous avons aimé de lui, subsiste et subsistera dans la mémoire des hommes, dans les annales du monde, dans les temps les plus reculés. Beaucoup d'anciens, dignes d'être connus, demeureront, faute d'historien, oubliés dans la foule des morts. Agricola, que je consigne à la postérité, vivra éternellement.

FIN DE LA VIE D'AGRICOLA.

Digitized by Google

Digitized by Google

REMARQUES

---

(1) *La Germanie.*

Tacite parle uniquement de la Germanie d'au delà du Rhin, appelée *Germania magna; transrhenana barbara*. On ne doit pas y comprendre un démembrement de la Belgique, auquel Auguste avait donné le nom de Germanie, et dont il avait fait deux provinces, l'une appelée Germanie supérieure, et l'autre Germanie inférieure, qui dans la suite eurent Mayence et Cologne pour capitales. C'était le nom le plus convenable qu'Auguste pût donner à ces deux gouvernements. En effet, les anciens habitants, tous Germains d'origine, ne voulaient point être comptés parmi les Gaulois; et les nouvelles peuplades d'Ubiens et de Sicambres, qu'Auguste établit dans cette portion de la Gaule, étaient flattées de retrouver en deçà du Rhin jusqu'au nom de leur patrie. Le savant M. Schœpflin a fixé

Digitized by Google

parfaitement les limites des deux Germanies romaines dans son *Alsatia illustrata*, dont le premier volume fait souhaiter le second avec un juste empressement. La Germanie d'au delà du Rhin, celle dont Tacite nous donne la description, était bien plus vaste que n'est l'Allemagne. Elle s'étendait du côté de l'Orient au moins jusqu'à la Vistule, et jusqu'à cette chaîne de montagnes qui sépare la Hongrie de la Pologne. Au nord, la Germanie comprenait et les îles de la mer Baltique et la Scandinavie, que les Romains regardaient comme une île.

(2) *Où nous connaissons, il n'y a pas longtemps, quelques rois et quelques peuples que la guerre nous a découverts.*

Tacite parle de découvertes occasionnées par la guerre, et les armes romaines n'avaient pas pénétré fort avant dans la Germanie depuis les expéditions de Drusus et de Germanicus. Ainsi j'ai peut-être bien fait d'adoucir un peu le mot NUPER qui se trouve dans l'original, et qui pourrait bien avoir plus d'étendue que notre mot français *dernièrement*.

L'an de Rome 744, dixième avant l'ère chrétienne, la flotte de Drusus s'avança jusqu'au promontoire des Cimbres, c'est-à-dire à la pointe du Jutland. Entre ce voyage et l'année où Tacite écrivait les *Mœurs des Germains* il s'était écoulé cent huit ans. Si l'on suppose que Germanicus fit aussi des découvertes, elles avaient au moins quatre-vingt-deux ans d'ancienneté lorsque Tacite composait cet ouvrage. Néanmoins, comme dans toutes les langues les mots qui marquent une durée indéfinie sont nécessairement relatifs, un fait ancien d'une centaine d'années peut être traité de fait nouveau relativement à des

Digitized by Google

faits beaucoup plus anciens. Les lumières que Drusus avait procurées aux Romains sur la Germanie étaient bien récentes en comparaison de celles qu'ils avaient sur beaucoup d'autres pays. C'est en ce sens relatif que nous comptons la découverte de l'Amérique parmi les événements modernes. C'était ainsi que Tertullien, au commencement du troisième siècle de l'Eglise, disait, en parlant des chrétiens : « Nous ne sommes que d'hier, et nous sommes répandus partout. » *Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus.* C'est ainsi que Tacite lui-même dira bientôt que le nom de *Germain* est très-moderne, quoiqu'il fût en usage du temps de César.

Après tout, l'expression dont il s'agit pourrait bien être vraie dans la plus grande rigueur. Par exemple, que, durant les guerres de Domitien contre les peuples de Germanie, quelques Romains, faits prisonniers par les Barbares, aient été conduits jusqu'aux îles de la mer Baltique, et que, après avoir brisé leurs fers et regagné les terres de l'empire, ils aient donné des éclaircissements sur les pays qu'ils avaient vus et sur ceux dont ils avaient entendu parler, Tacite est en droit de dire que la guerre vient de faire connaître des peuples et des rois auparavant inconnus.

(3) *Il est à croire que les Germains tirent leur origine du pays même*, etc. *Autrefois les transmigrations ne se faisaient que par mer*, etc.

Tacite admet l'idée bizarre des Grecs et des Romains qui faisaient sortir du sein de la terre tous les peuples dont ils ignoraient la généalogie. Je pourrai dire quelque chose de cette chimère dans une des remarques sur la vie d'Agricola. Tacite se trompe encore lorsqu'il

Digitized by Google

prétend que les anciennes transmigrations ne s'étaient point faites par terre. A la vérité, les plus anciennes dont les Grecs eussent conservé la mémoire s'étaient faites par mer. Ce fut par mer que Cécrops amena des Egyptiens dans la Grèce et que les colonies Phéniciennes se répandirent sur les côtes de l'Europe et de l'Afrique. Mais ces nouveaux hôtes trouvèrent partout des hommes établis de temps immémorial. Il y avait donc eu des transmigrations antérieures, ou, pour mieux dire, les hommes, venant à se multiplier et se poussant les uns les autres, avaient de proche en proche peuplé les contrées qui se présentaient devant eux. Généralement parlant, ils ne durent former le dessein de franchir les mers, ni surtout entreprendre de longs trajets, que lorsqu'ils se trouvèrent trop serrés dans le continent. L'Asie est le berceau du genre humain. Quelques-uns des descendants de Noé, qui lors de la dispersion prirent leur route vers l'Occident, traversèrent tôt ou tard, eux ou leur postérité, les pays que nous nommons la Moscovie et la Pologne, et donnèrent à la Germanie ses premiers habitants. Mais duquel des fils ou des petits-fils de Noé tiraient-ils leur origine? C'est sur quoi, faute de monuments, il vaut mieux avouer son ignorance que de s'égarer dans un labyrinthe de conjectures arbitraires, ou tout au plus de minces probabilités.

(4) *Tous les monuments historiques des Germains se réduisent à d'anciens cantiques.*

C'étaient des pièces de poésies faites à la louange des dieux et des héros et destinées à perpétuer le souvenir des principaux événements. Ces espèces de romances n'étaient point écrites et ne faisaient que passer de

Digitized by Google

bouche en bouche. Cependant le soin que l'on avait de les apprendre aux jeunes gens, l'usage non interrompu de les chanter en certaines occasions, enfin la mesure des vers et la rime (car elles étaient sans doute rimées) devaient les préserver longtemps de toute altération considérable. Il semble que, au huitième siècle depuis Jésus-Christ, on n'avait pas encore totalement oublié ces vieilles chroniques orales des Germains, puisque, au rapport d'Eginhart, Charlemagne *écrivit*, c'est-à-dire fit mettre par écrit, et même se donna la peine *d'apprendre les cantiques barbares, et très-anciens, où l'on célébrait les actions et les guerres des anciens rois*. Si ce recueil était venu jusqu'à nous, il répandrait du jour et sur les antiquités des Francs et sur celles des autres peuples germains. Une critique judicieuse, après avoir épuré les faits de l'alliage des fictions, serait peut-être venue à bout d'en former une sorte d'histoire suivie, qui pourrait avoir au moins le même degré de certitude que l'histoire des Yncas composée par Garcillaffo. Comme de son temps les Péruviens avaient déjà perdu l'intelligence des *quipos* ou franges qui tenaient lieu de livres à cette nation, les seuls mémoires dont il se servit furent les cantiques anciens, que sa mère, princesse du sang des Yncas, lui avait fait apprendre par cœur dans sa jeunesse.

(5) *Ils y célèbrent le dieu Tuiston, enfant de la Terre, et son fils Mannus*, etc.

Quelques critiques confondent le *Tuiston* ou *Tuiscon* des Germains avec le *Dis*, de qui les Gaulois prétendaient descendre, selon César. Ils supposent aussi que l'un et l'autre étaient le même que le *Teutates* ou Mercure gaulois. Plusieurs vont jusqu'à soutenir que Tuiston

Digitized by Google

et son fils sont le Toth et le Ménès des Egyptiens. D'autres attaquent ces hypothèses en tout ou en partie, et les renversent avec facilité, sans pouvoir eux-mêmes élever rien de plus solide. Il y a toujours des figures à découvrir dans les nuées, et, dans les déserts de l'antiquité, du terrain pour quiconque veut y bâtir. Mais, par malheur, on n'y peut mettre en œuvre que des étymologies, des ressemblances de noms, des textes peu décisifs par eux-mêmes, quelquefois réformés arbitrairement, et presque toujours contredits par d'autres autorités, etc. Ainsi l'édifice se ressent de la fragilité des matériaux. Dans ces sortes de recherches, on ne rencontre la vérité que par hasard, et jamais on n'est sûr de l'avoir trouvée.

M. Scheidius, dans la savante préface qu'il a mise à la tête de l'ouvrage posthume d'Eccard, *de Origine Germanorum*, imprimé à Gottingen en 1750, prétend que le passage de Tacite est doublement fautif, et qu'il faut lire : CELEBRANT CARMINIBUS ANTIQUIS THIUDANS DEUM, ET TERRA EDITUM FILIUM MANNUM : *ils célèbrent Thiudans*, c'est-à-dire *Dieu et son fils Mannus sorti de la Terre*. Le mot *Thiudans*, dit M. Scheidius, n'est point un nom propre, mais un nom appellatif qui signifie *roi* dans l'ancienne langue germanique, et dont les Germains ont pu se servir pour désigner l'Etre suprême. « Ces peuples, ajoute-t-il, n'étaient pas assez stupides pour s'imaginer que leur dieu fût sorti comme un champignon du sein de la terre. On doit donc remettre à sa place la particule copulative ET, que les copistes ont transposée, et faire sortir de la terre non pas *Thiudans*, mais Mannus son fils. *Mann* signifie homme, et l'on peut dire, dans un sens très-orthodoxe, que le premier homme était fils de Dieu et fils de la Terre. Il s'ensuit que

Digitized by Google

les Germains avaient conservé plus fidèlement que beaucoup d'autres peuples la tradition primitive. » Ainsi raisonne en substance le docte Allemand.

Mais quant à la première correction, qui consiste à changer TUISTONEM en THIUDANS, le changement est si considérable, qu'il aurait besoin d'être autorisé du moins par un manuscrit. Je pense même que Tacite n'eût point employé crûment un mot barbare sans lui donner l'inflexion que demande la phrase latine. Il a coutume d'adoucir ces mots étrangers par une terminaison romaine, comme il fait celui de *Mann*. Sa seconde correction prouve la piété filiale de M. Scheidius envers les Germains, ses aïeux, et son zèle pour les rapprocher de l'orthodoxie. Mais, s'il était permis de changer les textes où l'on attribue aux nations païennes les plus spirituelles des dogmes extravagants, de les changer, dis-je, sous prétexte que ces nations avaient trop d'esprit pour croire de si grandes absurdités, une pareille logique entraînerait la refonte générale de tous les auteurs. L'origine du dieu Tuiston n'a rien de plus étrange que la *théogonie* des Grecs. Les Germains distinguaient de la terre que nous habitons le génie ou la déesse qu'ils croyaient présider à cet élément. Ils s'imaginaient que la déesse venait de temps en temps visiter la surface de son empire et prendre part aux affaires des mortels. Voyez ci-dessus, article XL. C'était cette déesse qu'ils donnaient pour mère au dieu Tuiston.

(6) *Mannus eut trois fils, dont le premier donna son nom aux Ingévones... le second aux Hermionnes..... le troisième aux Istévones.*

Les savants les plus versés dans les langues

Digitized by Google

germaniques ne s'accordent nullement sur l'origine des mots *Ingévones*, etc. Quelques-uns, comme Coringius dans ses notes sur Tacite, croient qu'il faut s'en tenir à ce que dit cet auteur d'après les cantiques des Germains, et qu'apparemment les trois fils de *Mann* s'appelaient *Ingaef*, *Istaef* (ou Gustaf) et *Hermin*. Cela est trop simple. La plupart aiment mieux supposer que les trois noms généraux sous lesquels on comprenait tous les peuples de Germanie, deux au moins sont relatifs à la situation du pays que ces peuples habitaient.

Je ne finirais point si je voulais seulement indiquer les diverses conjectures que l'on a hasardées sur ce sujet. Je ne rapporterai que celle d'Eccard, *de Origine Germanorum*, page 18. C'est, je pense, la plus moderne de toutes, et probablement ce ne sera pas la dernière. Il croit, avec bien d'autres étymologistes, que la terminaison *vones* vient du mot germanique *wohnem*, habiter. Or, dans la langue anglo-saxonne, *inge* est une prairie. *Einge* en islandais, et *eng* en Suédois, ont cette même signification. Par conséquent, les *Ingévones* étaient les habitants des prairies, c'est-à-dire de ce pays plat qui s'étend depuis le Bas-Rhin jusqu'à l'Elbe. *Ost*, *east*, *ist*, signifient l'Orient; donc les *Istévones* étaient les habitants de la Germanie orientale. Quant aux *Hermiones*, Eccard ne trouve point d'inconvénient à dériver leur nom de quelque prince célèbre, nommé *Hermin*, *Irmin*, *Arminius*, lequel peut bien avoir été l'*Arimane* des Perses, comme l'a pensé Leibnitz, l'*Hermès* des Grecs, autrement Mercure, leur *Arès*, ou le dieu Mars, par un retranchement de la dernière syllabe, et peut-être l'Hercule gaulois, pourvu que l'on change *ogminus* en *ormius*, etc. Il faut avouer que messieurs les érudits font bien voir du

Digitized by Google

pays aux lecteurs qui ont la docilité de les suivre.

(7) *Ce nom qu'une tribu victorieuse inventa pour se rendre plus redoutable*, etc.

Je ne garantis en aucune manière le sens que je donne à toute cette phrase de Tacite, qui me paraît corrompue. Juste-Lipse a dit qu'elle ferait éternellement le désespoir des interprètes. L'explication que je hasarde ne suppose qu'un léger changement. Au lieu d'OB METUM, je lis AD METUM, *pour inspirer de la terreur*. Tacite paraît avoir cru que le mot *German* désignait *un homme belliqueux*, un guerrier par excellence. En effet, dans les langues germaniques, *mann* signifie homme, et *her* ou *ger* était le même que le mot anglais *war* et que notre mot français *guerre*.

Cette étymologie est fort vraisemblable et de meilleur goût que celle de Strabon, qui prend le nom de *Germanie* dans la signification latine, et croit que les Romains le donnèrent aux peuples d'au delà du Rhin parce qu'ils regardaient ces peuples comme des Gaulois *véritables*, comme les *frères* des Gaulois.

(8) *Suivant leur tradition, Hercule est aussi venu chez eux.*

Les Romains, à l'exemple des Grecs, cherchaient partout la religion et la mythologie grecque. S'ils voyaient une nation barbare honorer quelque dieu, quelque héros dont l'histoire, le culte, le nom, les attributs leur rappelassent un de ceux qu'ils adoraient, aussitôt par amour-propre, par intérêt, par crédulité, sans examen ni critique, ils déci-

Digitized by Google

daient que ce dieu, ce héros étranger était le leur. D'un autre côté, les Barbares devaient être agréablement surpris de retrouver leur propre religion chez leurs vainqueurs, chez des peuples dont on vantait les lumières et les talents. Je ne doute pas que cette identité prétendue de religion et la tolérance qui en était la suite nécessaire n'aient facilité les conquêtes des Romains. Peut-être les Grecs se seraient-ils défendus moins courageusement contre Xerxès si les Perses n'avaient été les ennemis des dieux de la Grèce.

Pour revenir à l'Hercule des Germains, c'était apparemment un de leurs anciens guerriers, célèbre par ses voyages et par ses exploits, mais différent du fils d'Alcmène, aussi bien que tant d'autres Hercules adorés par diverses nations. Feu M. Fréret, ce savant universel et néanmoins si judicieux, de qui j'emprunterai plusieurs de mes remarques sur les *mœurs des Germains*, et quelquefois sans le citer, parce que je n'ajouterais rien à sa gloire, conjecture que le nom de l'Hercule germanique pouvait être un nom appellatif, qui signifiait un capitaine, un chef de guerre, *Herkoull*, *belli caput*. Quoi qu'il en soit, les Germains mettaient leur Hercule au nombre des dieux et lui sacrifiaient des animaux. Tacite (*Annal.*, II, 12) parle d'une forêt consacrée à son honneur au delà du fleuve Véser.

(9) *Car, outre les vers qui leur tiennent lieu d'annales, ils en ont d'autres encore.*

J'ajoute une liaison au commencement de cette phrase, pour faire sentir qu'elle dépend de la précédente. Tacite ne parle des vers que chantaient les Germains avant le combat, et de la manière dont ils les chantaient, que parce qu'il vient de dire qu'ils y célé-

Digitized by Google

braient Hercule. Ce qui suit, jusqu'à ces mots: *il y a des gens qui prétendent aussi qu'Ulysse*, etc., n'est qu'une longue parenthèse, ou, si l'on veut, une courte digression. C'est pourquoi j'ai mis à la tête du nombre III les deux ou trois dernières lignes du nombre II. Ces sortes de divisions ne sont pas anciennes et doivent quelquefois être réformées.

(10) *Le chant qu'ils nomment bardit.*

Quelques-uns cherchent l'origine de ce mot dans celui de *bard*, qui signifiait, parmi les Gaulois et les Bretons, un *poëte*, un *musicien*. Mais comme on ne voit pas que les Germains nommassent ainsi leurs poëtes, trois critiques habiles, Juste-Lipse, Cluvier et Vossius lisent *baritum* ou *barritum* dans le texte de Tacite. Ils dérivent *baritus* de l'allemand *baren* ou *baeren*, crier, élever la voix; d'où vient, je pense, le mot français *braire*. Du temps d'Ammien Marcellin et de Végèce, les Romains appelaient *barritus* le cri que poussait leur armée lorsqu'elle chargeait l'ennemi. Peut-être avaient-ils emprunté ce mot des Germains. Ce qui peut en faire douter, c'est qu'on trouve plus anciennement dans la langue latine le mot de *barrus* pour signifier un éléphant, et ceux de *barritus* et de *barrire* pour exprimer le cri de cet animal. Au reste, le chant martial des Germains devait être quelque chose de terrible, autant qu'on en peut juger par l'idée que l'empereur Julien donne de leurs chants les plus gracieux. « J'ai vu moi-même, dit-il dans le *Misopogon*, avec quelle complaisance les Barbares d'au delà du Rhin goûtent leur musique sauvage, dont les airs, aussi durs que les paroles, ressemblent au cri de certains oiseaux. »

Digitized by Google

(11) *Il y a des gens qui prétendent..... qu'Ulysse fut poussé sur les côtes de Germanie.*

La plupart des anciens voulaient qu'Hercule eût voyagé dans toutes les terres et Ulysse dans toutes les mers. Strabon, cet auteur si grave, paraît avoir cru qu'Ulysse était fondateur d'une ville d'*Odyssée* en Espagne. C'est apparemment Lisbonne, que l'on commençait, peut-être dès le temps de Strabon, à nommer *Ulyssippo*, quoique son vrai nom, constaté par des monuments certains, soit *Olysipo*. Sur quoi Juste-Lipse dit plaisamment : « Qui nous empêchera, nous autres habitants des Pays-Bas, de faire Ulysse fondateur d'*Ulyssinga*, ou Flessingue, et Circé fondatrice de *Circæa*, ou Ziriczée. »

(12) *La ville d'Asciburgium.*

On croit que c'est le village d'Asburg, sur la rive gauche du Rhin, près de Mœers, dans le duché de Clèves.

(13) *Un autel où se lisait le nom d'Ulysse.*

J'ai conservé dans le français l'indétermination du latin, qui peut signifier, ou que l'autel était consacré à Ulysse ou qu'Ulysse avait consacré l'autel. Ce monument était authentique comme celui du même héros que l'on voyait à l'extrémité de la Grande-Bretagne, si nous en voulons croire Solin, ch. XXII, *in quo recessu Ulyssem Caledonia appulsum manifestara a græcis litteris inscripta, votum.*

(14) *Qui s'est donné la peine d'y fouiller.*

Tacite (*Annal.*, XI, 20) rapporte, sur la septième année de Claude, que les Romains

Digitized by Google

ouvrirent une mine d'argent dans le pays des Mattiaques, *in agro Mattiaco*. Ce peuple, situé au delà du Rhin, et cependant sujet des Romains, mais seulement à la charge de leur fournir des troupes, occupait la Wétéravie avec une portion du landgraviat de Hesse. La mine qu'on trouva chez eux était peu riche et fut bientôt abandonnée. Cependant elle valut les ornements du triomphe à Curtius Rufus, qui commandait les légions de la province. Lorsque Tacite écrivait les *Mœurs des Germains*, ouvrage très-antérieur aux *Annales*, il pouvait ignorer ce fait ou ne pas se le rappeler. Une si mince découverte, peu remarquable en elle-même, ne l'était pas beaucoup plus par la distinction qu'elle avait procurée à son auteur. Claude, prodigue des ornements triomphaux, les donnait à ses lieutenants pour n'avoir rien fait ou pour n'avoir fait que des riens.

Ainsi je ne puis être du sentiment de Juste-Lipse, qui, pour sauver à Tacite une légère inattention, veut réformer le texte des *Annales*, et lire *in agro Maciaco* ou *Mazyaco*. Sous prétexte que Tacite ne donne point formellement à Curtius le titre de gouverneur de la basse Germanie, et dit quelques lignes après, en faisant le portrait de ce même Curtius et l'histoire de sa vie, qu'il mourut proconsul d'Afrique, Juste-Lipse transporte tout d'un coup et Curtius et la mine d'argent chez les Maques ou Mazyes, peuple africain assez peu connu. Mais cet habile critique paye ici tribut à l'humanité. Tacite n'avait pas besoin d'avertir son lecteur que Curtius gouvernait la basse Germanie, puisqu'il venait de parler de cette province, et d'ailleurs il dit expressément que Curtius ne fut proconsul d'Afrique qu'après avoir eu un gouvernement consulaire : *Consulare imperium, triumphi insignia ac*

Digitized by Google

postremo Africam obtinuit. Le gouvernement consulaire dont parle Tacite doit s'entendre de celui de la basse Germanie, province impériale que l'empereur ne donnait qu'à des hommes consulaires. Les Mattiaques étaient dans le ressort de ce gouvernement, et ce fut dans leur territoire que Curtius fit travailler aux mines par son armée. Il obtint ainsi les ornements du triomphe, et devint enfin proconsul de l'Afrique, l'une des plus importantes provinces du département du sénat. Concluons que Tacite s'est trompé lorsqu'il a dit, sans restriction, que personne n'avait fait de tentative pour découvrir en Germanie des mines d'or ou d'argent. Mais cette méprise, je le répète, est tout à fait pardonnable.

(15) *Où l'on prend nos monnaies, on veut les anciennes, celles..... qui sont dentelées, qui portent l'empreinte d'un char à deux chevaux.*

Les Romains commencèrent à frapper des espèces d'argent l'an 485 de la fondation de Rome, et des espèces d'or l'an 547 de la même époque. On voyait ordinairement sur ces monnaies une Victoire qui conduisait un char à deux ou à quatre chevaux, d'où leur venait le nom de *bigati* ou *quadrigati.* Le contour de quelques-unes était dentelé comme une scie ; on les nommait *ferrati.* Il y a des traducteurs et des commentateurs de Tacite qui se sont imaginé que le *nummus ferratus* était une monnaie qui portait l'empreinte d'une scie, et leur erreur s'est glissée au moins dans quelques dictionnaires. Cependant les cabinets des curieux sont remplis de monnaies romaines frappées du temps des consuls. On voit sur ces médailles des *biges,* des *quadriges,* et l'on n'en connaît pas une qui porte l'empreinte d'une scie. Mais on en

Digitized by Google

trouve plusieurs dont le bord est dentelé, ce qui décide la question. Pour revenir aux Germains, ils avaient raison de ne vouloir que les monnaies frappées du temps de la République. Le titre ou le poids des espèces fut de bonne heure altéré par les empereurs.

(16) *Peu font usage de l'épée,* etc.

Ce que dit Tacite sur les armes des Germains pourrait occasionner des remarques savantes, mais qui seraient d'une fort médiocre utilité. J'avertirai seulement que l'exposé de notre auteur doit s'entendre avec les restrictions nécessaires, c'est-à-dire sauf les différences des temps et des coutumes particulières.

(17) *Couvert d'une simple saie.*

Cluvier dit avec assez de vraisemblance que le *sagum* des Germains était un petit manteau carré, qui s'attachait sur la poitrine ou sur une épaule, et que l'on tournait du côté de la pluie et du vent, comme l'esclavine ou mantelet hongrois. Il était ordinairement de peau et se portait le poil au-dedans.

(18) *Embellir leurs boucliers des plus brillantes couleurs.*

Tacite (*Annal.*, XI, 14) nous apprend que ces boucliers n'étaient que d'osier ou de planches très-minces : *viminum textus vel tenues et fucatas color etabulas.* Quelquefois ils les portaient d'une seule couleur et quelquefois bariolés. Cluvier croit que c'est là l'origine des pals, des farces, des bandes, des échiquiers, des losanges et

Digitized by Google

des autres partitions du blason. Il prétend que les princes et les chefs ne se contentaient pas de peindre leurs boucliers de différentes couleurs, mais qu'il les chargeaient encore de la figure de quelque animal. Il ajoute que, dans la suite, les princes permirent à d'autres nobles de prendre une portion de leurs armoiries, soit en changeant les blasons, soit en mutilant les animaux, et que de là viennent les pattes, les ailes, les têtes, etc. Tout cela paraît vraisemblable. Mais Clu vier a tort de croire que, anciennement, ces marques distinctives se transmettaient du père au fils. Elles étaient originairement personnelles et continuèrent longtemps de l'être. L'usage des armoiries héréditaires ne remonte pas au delà du onzième ou du dixième siècle.

(19) *On voit à peine un ou deux casques dans toute une armée.*

Notre langue ne m'a point fourni de mots propres pour spécifier CASSIS et GALEA. Le premier est un casque de métal et le second un casque de cuir.

Si l'on ne savait quelle est la force des coutumes nationales, on serait surpris que les Germains n'eussent point adopté les armes défensives, après avoir connu, par des expériences mille et mille fois répétées, la supériorité qu'une armure complète donnait aux Romains sur des hommes qui n'avaient pour se couvrir qu'un assez mauvais bouclier. Mais il est tout à fait étrange que, malgré la force d'une habitude de plus de douze cents ans, et justifiée par tant de succès, l'infanterie romaine ait enfin quitté le casque et la cuirasse, comme pour se mettre au niveau des Barbares et pour leur faciliter le moyen de

Digitized by Google

porter les derniers coups à l'empire chancelant.

Végèce (liv. I, ch. XI, n. 12) fait sur cette innovation des plaintes qui n'étaient que trop fondées. Je me sers de l'excellente traduction de M. de Sigrais. « En laissant perdre les exercices des anciens, nous n'avons pas mieux conservé leurs armes. Depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Gratien, l'infanterie avait toujours eu des casques et des cuirasses ; mais la négligence et la paresse ayant détruit peu à peu les exercices militaires, les soldats commencèrent à trouver trop lourdes des armes qu'ils ne portaient plus que rarement. Ils demandèrent d'abord la permission de quitter la cuirasse, et ensuite le casque. De là il est arrivé souvent, dans les affaires contre les Goths, que nos armées ont été écrasées sous la grêle des flèches. Cependant, malgré tant de pertes, dont le pillage et la ruine de plusieurs villes considérables ont été les suites, personne n'a compris la nécessité de faire reprendre le casque et la cuirasse à l'infanterie. Des gens qui se sentent entièrement découverts pensent moins à combattre qu'à fuir. En effet, que veut-on que fassent sans armes défensives des archers à pied qui ne sauraient se servir en même temps de leur bouclier? Quelle contenance tiendront dans une bataille les porte-enseignes même et les dragonaires, à qui il est impossible de tenir un bouclier et la lance d'enseigne de la main gauche ? Mais, dira-t-on, le fantassin trouve la cuirasse et le casque même trop pesants. J'en conviens, et cela doit être, parce qu'il n'y est point fait, parce qu'il n'essaye jamais de les porter. Au reste, quand ces armes seraient encore plus pesantes, l'habitude les lui rendrait légères. Mais enfin, ceux qui trouvent le poids des armes anciennes si incommode, comptent donc pour rien

Digitized by Google

les blessures, la mort et, ce qui est pire encore, la honte de se laisser prendre ou de fuir. Ainsi on préfère de trahir la patrie ou de se faire tuer plutôt que de s'accoutumer à une peine légère. Pourquoi appelait-on autrefois l'infanterie un mur, si ce n'est à cause des casques, des cuirasses et des boucliers, dont les légionnaires étaient couverts? Ils avaient même encore une grève de fer à la jambe droite, et les archers un brassard au bras gauche. » Ces réflexions de Végèce ne produisirent aucun effet. Il fallait que l'empire d'Occident fût ruiné par les peuples germaniques. Lorsque le terme fixé par la Providence à la durée d'un Etat est arrivé, l'esprit de vertige se répand sur les peuples. Les plus dangereuses innovations s'introduisent on ne sait comment. Les sages conseils ne sont pas écoutés : c'est beaucoup qu'ils ne soient pas punis.

(20) *Ils forment en coin les différents corps.*

« Ce qu'on appelle le coin, dit Végèce (liv. III, ch. IV, n. 6), est une certaine disposition des soldats qui se termine en pointe par le front et qui s'élargit à sa base. Son usage est de rompre la ligne des ennemis en faisant qu'un grand nombre d'hommes lancent leurs traits vers un même endroit. Les soldats l'appellent *tête de porc*. A cette disposition on en oppose une autre qu'on appelle la tenaille, parce que sa figure ressemble à la lettre V, etc. »

Les peuples germaniques conservèrent longtemps la coutume de se ranger en coin. Ce fut ainsi que rangea ses troupes, à la journée du Casilin décrite par Agathias (liv. II) Butilin, général des Français et des Allemands, qui, sous prétexte de secourir les Goths, ravagèrent l'Italie au milieu du sixième siècle. Une

Digitized by Google

différence que je trouve entre la disposition de Butilin et celle des anciens Germains, c'est qu'il ne fit qu'un *coin* de toute son armée, au lieu qu'autrefois, dans les armées germaniques, chaque peuple formait son bataillon triangulaire. *Caninefates, Frisios, Batavos propriis cuneis componit*, dit Tacite (*Hist.*, VI, 16) en parlant de Civilis. Mais tous ces peuples étaient indépendants les uns des autres. Au contraire, les Allemands qui suivirent Lutharis et Butilin au delà des monts, étaient alors soumis aux Francais.

(21) *Parmi ces peuples, la naissance fait les rois et le mérite les généraux.*

Le latin porte mot à mot : *ils prennent les rois selon la noblesse et les généraux selon le mérite.*

Cluvier presse l'expression de l'auteur, et conclut que la royauté chez les Germains n'était pas héréditaire, mais élective comme le généralat. Peut-être que l'on rencontrerait juste en disant qu'elle était tout à la fois l'un et l'autre : élective, parce que le peuple choisissait ses rois, héréditaires, parce qu'il les choisissait toujours dans une certaine famille, et pour l'ordinaire parmi les fils du roi dernier mort.

Quoi qu'il en soit, l'abbé de Vertot trouve dans ce passage les maires du palais, si fameux sous la première race de nos rois. Voici l'abrégé de ce qu'il dit à ce sujet dans son *Parallèle des mœurs des Français avec celles des Germains*, imprimé au deuxième volume des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*. Les Français, à l'exemple des autres peuples germains, s'étaient réservé le droit d'élire le général sous lequel ils voulaient combattre, et que le roi devait cependant confirmer par

Digitized by Google

son autorité. Quelquefois ils prenaient pour général le roi lui-même. Clovis réunissait en sa personne la dignité royale et la qualité de général. Mais il semble qu'elles furent séparées après lui. Clotaire II, roi de la France occidentale, s'étant rendu maître de la Bourgogne, engagea habilement les seigneurs de ce royaume, après la mort du maire Varnacaire, à supprimer cette dignité, rivale, pour ainsi dire, de celle du souverain. Mais sous ses successeurs, et surtout depuis le règne de Clovis II, son petit-fils, le généralat ne fut plus joint à la couronne, et les Français se maintinrent dans l'usage d'élire des généraux ou maires du palais. On sait que ces généraux, abusant de la puissance militaire, qui par sa nature doit à la longue absorber tout autre pouvoir, vinrent à bout d'anéantir l'autorité royale, ou, pour mieux dire, de s'en revêtir eux-mêmes.

Le lecteur trouvera bon que je le renvoie à la dissertation de l'abbé de Vertot; il y verra les preuves de ces faits, qui paraissent jeter un grand jour sur l'ancien gouvernement des Germains.

Cependant je ne voudrais pas conclure du passage de Tacite que, dans toutes ou presque toutes leurs cités, il y eût à la fois un roi héréditaire et un général successif. Quand on est au fait du laconisme de Tacite, on sent fort bien que ce texte, REGES EX NOBILITATE, DUCES EX VIRTUTE SUMUNT, est susceptible de la paraphrase suivante : *en Germanie, chez les peuples qui ont des rois, la couronne est héréditaire ; ceux qui n'ont pas de roi choisissent pour général d'armée le guerrier qu'ils croient le plus digne de leur commander.* J'indiquerai dans la suite de ces notes quelques passages de notre auteur qui prouvent qu'en certaines cités le gouvernement était républicain. En

Digitized by Google

attendant, observons que si toutes les cités avaient des rois, on ne sait ce que veut dire César (liv. VI, *de Bell. Gall.)* lorsqu'il écrit que chez les Germains, pendant la paix, il n'y a point de magistrat dont la puissance s'étende sur toute la cité : *In pace nullus est communis Magistratus.*

Probablement César, qui connaissait peu la Germanie, n'avait entendu parler que de cités gouvernées en temps de guerre par des généraux électifs, dont l'autorité demeurait suspendue en temps de paix. Comme ces généraux étaient au moins quelquefois perpétuels, les Romains leur donnaient le nom de roi, et telle fut apparemment la royauté d'Arioviste. En Germanie, la forme du gouvernement n'était pas la même partout. Dans le Nord, quelques peuples obéissaient à des souverains absolus. Ailleurs, c'étaient ou de pures républiques qui se gouvernaient elles-mêmes, et qui choisissaient un chef pour commander leurs troupes, ou des gouvernements mixtes dont le suprême magistrat avait une autorité bornée. En général, la liberté prévalait; c'est pour cela que Tacite oppose la servitude des Parthes à la liberté germanique : *acrior regno Arsacis Germanorum libertas.* Ces gouvernements mixtes variaient encore. Quelques Etats avaient un roi chargé du militaire et du civil. Dans quelques autres, un roi héréditaire présidait à l'administration de la justice; mais on avait en même temps un général électif. Le roi pouvait être nommé général. Ainsi la puissance du généralat et celle de la royauté se trouvaient tantôt réunies, tantôt séparées. Cette forme de gouvernement paraît avoir été celle des peuples qui, vers le commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, se confédérèrent sous le nom de Francs.

Digitized by Google

(22) *Le pouvoir des rois n'est pas arbitraire, mais limité.*

Il fallait que l'autorité des rois, dont parle Tacite, fût renfermée dans des bornes assez étroites, puisque les premiers rois francs n'avaient pas sur leur propre nation une puissance absolue, même depuis leur établissement en deçà du Rhin, et malgré l'acquisition qu'ils avaient faite d'une infinité de nouveaux sujets accoutumés à vivre dans une entière dépendance sous la domination des empereurs.

« Les Francs, dit l'abbé de Vertot dans la dissertation déjà citée, dépendaient à la vérité de leurs souverains, mais ces princes dépendaient eux-mêmes de certaines lois militaires qu'ils n'osaient violer; et si l'on examine bien la suite des rois depuis Pharamond jusqu'à Clovis, peut-être qu'on trouvera que, encore qu'ils fussent regardés comme souverains absolus dans leurs conquêtes, on ne les reconnaissait guère dans leur camp que comme généraux des soldats conquérants. Ils leur donnaient une partie du butin, qui était comme un bien commun acquis par l'armée, et les rois n'entraient eux-mêmes dans ce partage que selon que le sort en décidait. On sait ce qui arriva à Clovis après la victoire qu'il avait remportée sur Syagrius, général des Romains. Ce prince, quoique encore païen, voulant rendre à un évêque un vase sacré qui avait été pris dans un pillage général, demanda comme par grâce, à ses soldats, qu'il ne fût point compris dans le partage qui s'en devait faire; mais un Français féroce, et qui regardait la pieuse libéralité du prince comme une entreprise sur les droits de l'armée, donna un coup de sa hache d'armes sur le vase, et lui dit fièrement qu'il ne

Digitized by Google

disposerait que de ce que le sort lui donnerait à lui-même dans le partage du butin : *Nihil hinc accipies, nisi quæ tibi sors vera largitur.*

« Clovis, quoique naturellement fier et terrible, selon que son histoire nous le représente, fut contraint de dissimuler une injure qu'il ne se crut pas alors en pouvoir de venger, aussi ne s'en fit-il pas raison par l'autorité royale. Il eut recours depuis à celle de général, et il prit son temps, dans une revue de troupes, pour tuer le Français de sa main, sous prétexte que ses armes n'étaient pas en bon état.

« Thierri Ier, ou Théodoric, fils du même Clovis et roi d'Austrasie, étant resté dans ses Etats pendant que les rois Childebert et Clotaire, ses frères, ravageaient la Bourgogne, ses soldats prirent d'eux-mêmes les armes et lui déclarèrent que, s'il ne voulait pas se mettre à leur tête et les conduire sur les terres des Bourguignons, ils iraient se ranger sous les enseignes de ses deux frères. »

(23) *Les prêtres seuls ont droit... d'infliger des peines, et ce n'est point la justice des hommes ni l'ordre du général qu'ils prétendent exécuter, mais l'arrêt même du Dieu tutélaire de leurs armées.*

César (liv. VI de la *Guerre des Gaules*), parlant des Germains, dit que chez eux les généraux ont droit de vie et de mort. Ce ne serait pas le seul article sur lequel Tacite ne s'accorderait pas avec César. Mais notre auteur semble vouloir dire que, sous le bon plaisir du général, les prêtres jugeaient les criminels, et même qu'ils les exécutaient. Supposé la vérité du fait, quelqu'un pou rait conjecturer que, si cette dernière fonction n'est pas aussi odieuse et aussi infâme parmi

Digitized by Google

les Allemands qu'elle l'est parmi nous, on doit en cela reconnaître une impression de l'ancienne coutume nationale, dont l'effet subsiste en partie quoique la cause ne subsiste plus. Les Germains croyaient apparemment que la vie de l'homme était si précieuse que celle du plus coupable ne devait être sacrifiée qu'à la Divinité. D'autres nations étaient dans le même sentiment sans en outrer les conséquences comme faisaient les Germains. Il est assez remarquable que, dans la langue latine, le mot *supplicium* signifie non-seulement *supplice*, mais encore *supplications, prières publiques, acte solennel de religion*. Salluste et Tacite l'ont employé dans ce dernier sens.

(24) *Ils portent des drapeaux et des figures.*

Tacite (*Hist.*, IV) nous apprend que c'étaient des figures d'animaux sauvages.

(25) *Leurs femmes et leurs mères, sans s'effrayer, comptent les plaies et s'empressent de les sucer.*

Cette méthode de panser les blessures est naturelle, et son origine se perd dans l'antiquité la plus reculée. Homère en fait mention au quatrième livre de l'*Iliade*. Il faut avoir une grande demangeaison de changer le texte des auteurs pour lire ici, comme le voudraient Juste-Lipse et Gronovius, EXIGERE à la place d'EXSUGERE. Ce n'est pas assez que les femmes germaines comptent avec plaisir les blessures de leurs maris, de leurs enfants, et qu'elles y remédient par une opération qui demande un effort de courage et de tendresse, on veut qu'elles soient forcenées au point de leur faire des reproches s'ils ont eu le bonheur de combattre sans être blessés. Ajou-

Digitized by Google

tons que le mot PAVENT ne va point du tout avec celui d'EXIGERE.

Au temps de notre ancienne chevalerie, on retrouve le fonds de ces mêmes mœurs germaniques, moins grossières, mais aussi moins pures, soit en France, soit dans les autres États que les peuples de Germanie avaient formés des débris de l'empire romain. Les femmes s'empressaient de désarmer les chevaliers à leur retour des expéditions de guerre et des tournois. Elles lavaient le sang et la poussière dont ils étaient couverts. Nos vieux romanciers, qui, faute d'invention ou de goût, n'ont peint que les usages qu'ils avaient sous les yeux, disent que les dames et les *damoiselles* pansaient les blessés. Voyez au tome XX des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres* les dissertations de M. de la Curne de Sainte-Palaye sur l'ancienne chevalerie, où, d'une matière regardée jusqu'à présent comme frivole et disgraciée, l'auteur a trouvé le secret de tirer un morceau très-intéressant d'histoire et de politique.

(26) *Ils vont jusqu'à croire que ce sexe a quelque chose de divin*, etc.

Au rapport de Strabon, parmi les femmes des Cimbres, qui suivaient leurs maris à la guerre, on voyait des prophétesses vénérables par leur tête chenue et par des robes de lin d'une blancheur éclatante. Elles attachaient cette robe avec une ceinture de bronze et marchaient nu-pieds. Selon César (livre Ier de la *Guerre des Gaules*), les mères de famille, chez les Germains, consultaient le sort, et fixaient par leurs oracles le temps propre pour le combat. Tacite (*Hist.*, IV, 61), dans un endroit parallèle à celui que nous expliquons, dit que de temps immémorial les Germains

Digitized by Google

attribuent à la plupart des femmes la faculté de connaître l'avenir, et que celles à qui la superstition donne la vogue sont regardées comme des divinités.

Les Gaulois, dont les mœurs étaient à beaucoup d'égards très-différentes de celles des Germains, ne laissaient pas d'avoir pour les femmes une vénération presque égale. Ils les admettaient dans leurs conseils, et délibéraient avec elles sur les matières d'Etat. Jusqu'à l'extinction du paganisme, les Gaulois eurent des femmes ou filles druides célèbres par leurs prédictions : témoin celle qui, voyant partir l'empereur Alexandre pour aller faire la guerre en Germanie, lui cria en langue gauloise qu'il n'en reviendrait pas; témoins d'autres encore qu'Aurélien consulta sur la destinée de sa postérité; enfin, celle du pays des Tongres prédit à Dioclétien qu'il serait un jour empereur. (Voy. *Lamprid. Alexand.*, n. 60, *Aurelian.*, n. 14, et *Numerian.*, n. 14.) Dans une île voisine des côtes de l'Armorique était un oracle dont les prêtresses gardaient une virginité perpétuelle et joignaient à la connaissance de l'avenir le pouvoir de déchaîner les vents et d'exciter les tempêtes; de prendre la forme de tel animal qu'il leur plaisait et de guérir les maux les plus incurables. (*Pomp. Mela*, III, 6.)

On croit avec raison que ces devineresses gauloises et germaines, nommées par les Latins *fatidicæ, fatæ* et *fadæ*, sont l'original de nos fées, et leurs prétendus prodiges le canevas de toutes les merveilles de la féerie. Comme ces femmes passaient pour être douées de lumières surnaturelles, des peuples grossiers en vinrent aisément à croire qu'elles pouvaient bien influer sur les événements qu'elles prédisaient et, de proche en proche, ils abandonnèrent toute la nature à leur dis-

Digitized by Google

position. Qui sait même si les égards et le respect que toute nation s'est toujours piquée d'avoir pour les femmes n'est pas en partie la suite de cette espèce de culte religieux que leur rendirent nos ancêtres les Germains et les Gaulois; et si la possession où leur sexe s'est maintenu de donner le ton parmi nous n'est point un débris de sa première autorité? Quelquefois les usages d'une nation peuvent avoir une liaison imperceptible avec des idées anciennes et totalement oubliées. Ce qu'on faisait originairement par principe, on continue de le faire par habitude et sans réflexion.

(27) *Nous avons vu sous Vespasien une Velléda.*

C'était une fille Bructère de nation, qui du haut d'une tour élevée, où elle vivait en recluse, exerçait au loin une puissance égale ou supérieure à celle des souverains : *laté imperitabat*. On ne la consultait que par l'entremise d'un de ses parents, qui seul avait le privilége de lui parler. Elle eut beaucoup de part au projet que forma Civilis, cet illustre chef des Bataves, de chasser les Romains de la Gaule. Les plus illustres guerriers n'osaient rien entreprendre sans l'attache de Velléda, et lui consacraient une partie du butin. (Voy. Tacite, *Hist.*, IV et V.) Stace (*Sylv.*, I, 4) nous apprend qu'elle fut faite prisonnière par Rutilius Gallicus, et réduite à s'humilier devant la majesté romaine. Il paraît qu'on la conduisit à Rome; et c'est pour cela que Tacite dit : « Nous l'avons vue. »

(28) *Avant elle, Aurinia et d'autres encore.*

De ce nombre était une devineresse du pays

Digitized by Google

des Cattes que Vitellius écoutait comme un oracle. Elle lui prédit que, s'il survivait à sa mère, son règne serait long et heureux; ce qui le fit soupçonner ou d'avoir empoisonné sa mère, ou du moins de lui avoir accordé de fort bonne grâce la permission qu'elle lui demanda de s'empoisonner (Sueton. Vitelli, 14). Dans l'abrégé de Dion, par Xiphilin, il est parlé d'une autre devineresse germaine, nommée Ganna, qui avait succédé à Velléda. Elle alla trouver Domitien, qui la reçut honorablement.

(29) *Ils ne les regardent point comme des déesses de leur façon.*

C'est un trait de satire contre les apothéoses des empereurs. Les Romains avaient peu de respect pour ces divinités de nouvelle création, qui n'étaient bonnes qu'à faire douter des anciennes.

(30) *Mercure est le dieu le plus honoré,* etc.

Suivant César (liv. VI de la *Guerre des Gaules*), « les Germains adoraient des êtres sensibles dont ils recevaient du secours, le soleil, Vulcain (ou le feu) et la lune. Quant aux autres dieux, ils en ignoraient même les noms. » Tacite, au contraire, soit dans l'ouvrage que nous expliquons, soit en divers endroits de ses *Annales* ou de son *Histoire*, dit qu'ils adoraient Mercure, Mars, Hercule, Herthe ou la déesse de la terre, Castor et Pollux sous le nom d'Alcis, la mère des dieux, Tanfana, Baduenna et Isis.

Pour rendre raison de la différence qui se trouve entre ces deux auteurs, on suppose ordinairement que César ne connaissait d'au-

Digitized by Google

très Germains que les sujets d'Arioviste; que la religion qu'il attribue aux Germains en général était peut-être la religion particulière des peuples de la Souabe, tandis que les peuples établis sur le bas Rhin suivaient celle dont Tacite fait mention. S'il était absolument impossible, ajoute-t-on, de concilier les deux écrivains, l'autorité de Tacite serait préférable. Du temps de César, les Gaulois mêmes ne connaissaient tout au plus que la frontière de la Germanie; mais du temps de Tacite, Rome comptait plusieurs peuples germains parmi ses alliés ou ses sujets. Le commerce de la pelleterie et de l'ambre jaune attirait jusque sur les bords de la mer Baltique des marchands romains. Quelques-uns prétendent que le père de Tacite avait été intendant de la Belgique, ce qui aurait mis l'historien plus à portée de s'instruire des mœurs et des usages de la Germanie. Mais, indépendamment de ce fait, qui n'est pas certain, on comprand que Tacite pouvait être mieux informé que César.

(31) *Hercule et Mars sont apaisés par un sang moins précieux.*

Le texte porte, à la lettre, *par des animaux qu'il est permis d'immoler*. Partout où les Romains étaient les maîtres, ils interdisaient les sacrifices humains, quoiqu'ils se les permissent à eux-mêmes en certaines occasions. Pline (liv. XXX, 3) nous apprend que, jusqu'à l'an de Rome 757, il fut permis de sacrifier publiquement des hommes; et la défense que le sénat en fit alors ne fut pas toujours observée. On voit dans Dion (liv. XLVIII) que, du temps de César le dictateur, deux hommes furent immolés au champ de Mars par les pontifes et par les chefs des prêtres saliens.

Digitized by Google

Pline (liv. XXVIII) dit que, de son temps, on avait encore enterré vivants un Grec et une Grecque : *Boario vero in foro Græcum Græcamque defossos, aut aliarum gentium cum quibus tum res esset, etiam nostra ætas vidit.* Plutarque atteste que, peu d'années avant qu'il composât ses questions romaines, on avait aussi exercé la même barbarie sur un Gaulois. Vers l'an de J.-C. 270, l'empereur Aurélien, demandant au sénat qu'il fît consulter les livres sibyllins, offre de fournir pour les sacrifices des prisonniers de telle nation qu'on souhaiterait (*Vopis. Aurel.*) Après cela, que l'homme vante sa raison et dise qu'il n'avait pas besoin d'une religion révélée!

(32) *Une partie des Suèves adore Isis sous la forme d'un vaisseau.* IN MODUM LIBURNÆ.

Les Romains nommaient *liburna* une espèce de galère qu'ils avaient empruntée des Liburnes, peuple de Dalmatie. Ces galères liburniennes servirent utilement Auguste à la bataille d'Actium, et les empereurs composèrent depuis leur flotte de vaisseaux semblables. Les Suèves regardaient apparemment comme une déesse la divinité qu'ils honoraient sous le symbole d'un vaisseau. Isis passait pour être l'inventrice de la navigation; c'était la patronne des navigateurs. En fallait-il davantage pour faire dire aux Romains que les Suèves adoraient Isis?

(33) *Selon les Germains, ce serait dégrader la majesté des dieux célestes, que... de les représenter sous une figure humaine.*

Supposé que notre auteur ne se trompe pas, et que ceci doive s'entendre de tous les peu-

Digitized by Google

ples germains, il faut dire que, dans les temps postérieurs à Tacite, la contagion de l'idolâtrie romaine pénétra du moins chez quelques-uns de ces peuples. Les antiquaires ont découvert des statues de divinités du pays; et l'histoire des hommes apostoliques qui travaillèrent à la conversion de la Germanie dans les siècles sept, huit, neuf et suivants, ne permet pas de douter qu'il ne s'y trouvât des temples et des idoles de figure humaine. Peut-être que les Germains, qui ne se permettaient pas de représenter ainsi les *divinités célestes*, ni de *les emprisonner dans des édifices*, se donnaient plus de licence à l'égard des héros divinisés. On pourrait fonder cette distinction sur le texte même de Tacite. Ce qui paraît certain, c'est que, par principe national ou faute d'artistes, le polythéisme des Germains multipliait beaucoup moins les représentations humaines de la Divinité que ne l'avait fait celui des Grecs et des Romains.

Il est bon d'observer que les nations germaniques, après avoir embrassé le christianisme, eurent peu de zèle pour les saintes images, quelque éloignés que soient de l'idolâtrie les honneurs légitimes que leur rendent les chrétiens. Tandis qu'en Orient les abus et les excès de quelques particuliers servaient de prétexte à l'hérésie des iconoclastes, qui fut justement proscrite par le second concile de Nicée; tandis que les peuples de la Grèce et des Cyclades outraient le zèle pour les saintes images jusqu'à vouloir détrôner l'empereur Léon l'Isaurien, en Germanie, sans être iconoclaste, on rejetait le second concile de Nicée. Les livres carolins, composés par ordre de Charlemagne, et le concile de Francfort décidaient que les images ne devaient être gardées dans les églises que pour tenir lieu

Digitized by Google

de livres aux ignorants. Souvent les nations, sans le savoir elles-mêmes, conservent une impression de leurs coutumes primitives, dont le fond est à l'épreuve de toute révolution temporelle ou spirituelle.

(34) *On coupe en plusieurs morceaux une baguette d'arbre fruitier.*

La loi des Frisons nous apprend que ce peuple, quoique converti, n'avait pas renoncé à la divination dont parle Tacite. Seulement ils avaient prétendu la sanctifier par des formules chrétiennes et par la croix dont ils marquaient les baguettes nommées *teni : Tali de virga pracisi, quos tenos vocant*, dit la loi. Comme *teene* en allemand, *tann* en anglo-saxon, *tain* dans Ulphilas, et *tein* dans les monuments runiques, signifie une jeune branche d'arbre, un sion, il est vraisemblable que la déesse *Tan-fana*, dont les soldats de Germanicus, au rapport de Tacite (*Annal.*, I, 51), détruisirent le temple, c'est-à-dire le bois sacré, présidait aux baguettes divinatoires. *Fan*, dans l'ancien gothique, signifiait Seigneur. Ainsi *Tan-fana* veut dire mot à mot *surculorum domina*, celle qui préside aux baguettes.

(35) *Qu'elles n'aient été discutées par les chefs.*

Au lieu de PERTRACTENTUR, il est clair qu'il faut lire PRÆTRACTENTUR. Les chefs examinaient, discutaient, et toute la cité décidait. On devrait insérer cette correction dans le texte.

(36) *Ils comptent par les nuits.*

Dans les langues germaniques on trouve

Digitized by Google

encore des vestiges de cette manière de compter.

En anglais *senigth*, abréviation de *seven nigths*, sept nuits, signifie huit jours. *Fortnigth*, pour *Fourteen nigths*, quatorze nuits, veut dire quinze jours. En allemand *sieben nachte*, *seven nachte*, sept nuits, veut dire huit jours, la huitaine. Au titre XLIX de la loi salique on voit que les délais pour comparaître en justice étaient de tel ou tel nombre de nuits.

En plusieurs endroits nos paysans, pour dire *aujourd'hui*, se servent du vieux mot *anuit* ou *anet*, corrompu du latin *hac nocte*. Les Gaulois, selon César, comptaient par les nuits, et non par les jours. C'est, dit-il, qu'ils croient tous être descendus de Pluton. *Omnes se a Dite patre prognatos pradicant... Ob eam causam spatia omnis temporis non numero dierum, sed noctium computant*, etc. (liv. V, *De bell. gall.*) Il y a grande apparence que le *Dis* ou *Tis* des Gaulois n'avait rien de commun qu'une ressemblance de nom avec le Pluton ou *Dis pater* des Romains; et quand les Gaulois eussent cru descendre de Pluton, il y a bien loin de cet antécédent à la conséquence. La vraie raison de l'usage des Gaulois et des Germains, c'est que toutes les nations qui se servaient comme eux de mots purement lunaires comptaient leur jour civil du coucher du soleil et du temps où la lune paraît sur l'horizon.

(37) *Lorsqu'ils se voient en assez grand nombre.*

Le texte porte : UT TURBÆ PLACUIT, c'est-à-dire *lorsque la multitude le juge à propos*. Je lis avec Gronovius : UT TURBA PLACUIT.

Digitized by Google

(38) *Le roi ou le chef de la cité.* REX AUT PRINCEPS CIVITATIS.

C'est un de ces passages que j'avais promis de remarquer, et qui prouve, ce me semble, que tous les peuples germains n'étaient pas gouvernés par des rois. Tacite, un peu plus bas, parle d'amendes qui se payaient au profit du roi ou de la cité. Cette alternative fait entendre, si je ne me trompe, que le gouvernement de quelques cités était entièrement républicain. Au reste, le mot *civitas* ne signifie pas une ville, il désigne un Etat, un peuple, une totalité de citoyens qui fait un corps politique.

(39) *Dans chaque canton et dans les villages qui en dépendent.*

Les cités étaient divisées en cantons, *pagi*, et les cantons en villages, *vici*. Comme Tacite vient de dire (n. VI) que chaque canton fournissait cent soldats pour son contingent, et qu'il dit ici que l'on donnait au prince ou chef de chaque *canton* cent assesseurs choisis parmi le peuple, et pris apparemment de chaque village, n'en pourrait-on pas conclure que, dans les cités de Germanie, les *cantons* étaient ou avaient originairement été formés de cent villages? Le partage des *shires* ou provinces d'Angleterre doit sans doute avoir quelque rapport à cette ancienne division germanique. Nos savants vont chercher l'étymologie de notre mot français *canton* jusque dans la langue grecque. Il me paraîtrait assez naturel de le dériver du latin *centum*.

(40) *Un Germain ne paraît nulle part qu'il ne soit armé.*

De là vient, dans tous les Etats formés par

Digitized by Google

des peuples germaniques, l'usage de porter l'épée, si général en quelques-uns, par exemple en Espagne, qu'il s'étend jusqu'aux artisans et aux laboureurs. Cette coutume ferait croire aux Grecs et aux Romains, s'ils revenaient au monde, que nous sommes toujours en guerre. Mais elle ne prouve que la barbarie de notre origine. Si la magistrature et quelques autres professions honorables n'ont point cette distinction tudesque et gothique, c'est que dans les siècles d'ignorance elles furent exercées par les clercs. Or, il ne fut jamais permis aux clercs de porter les armes, 1° parce que la douceur et la sainteté de leur état leur défend de s'en servir ; 2° parce que le clergé conserva les mœurs des Romains, les cheveux courts, les habits longs, dont il n'a fait que changer la couleur, etc. On sait que les Romains ne portaient l'épée qu'à la guerre et en voyage.

(41) *Le jeune Africain est introduit par un des princes..... qui lui donne solennellement la lance et le bouclier.*

« A regarder la chevalerie comme une dignité qui donnait le premier rang dans l'ordre militaire, il serait difficile de la faire remonter au delà du onzième siècle. Mais si l'on veut uniquement la considérer comme une cérémonie par laquelle les jeunes gens destinés à la profession militaire recevaient les premières armes qu'ils devaient porter, elle était connue dès le temps de Charlemagne. Il donna solennellement l'épée au prince Louis, son fils. On trouvera même de semblables exemples sous la première race de nos rois et dans des siècles beaucoup plus reculés, puisque Tacite témoigne qu'un pareil usage était établi chez les Germains, auxquels la nation française

Digitized by Google

doit son origine. » (M. de la Curne, II, *Mémoire sur l'ancienne chevalerie.*) Au rapport de Cuvier, la cérémonie dont parle Tacite est encore en usage dans les cours d'Allemagne. Lorsqu'un jeune homme doit sortir de page, le prince ou seigneur qu'il sert donne une fête, et pour l'ordinaire un grand repas. Le jeune homme, habillé de neuf, vient, en présence des convives, s'agenouiller aux pieds du seigneur qui lui met l'épée au côté. Quelquefois, outre l'épée, on lui donne un cheval avec une bourse pleine d'or ou d'argent. Avant cette cérémonie, qui s'appelle *donner le droit de porter les armes*, les jeunes gens sont nommés *jungen, buben et knaben*, c'est-à-dire enfants. Depuis ce jour on les nomme *karlen* ou *manner*, c'est-à-dire hommes faits.

(42) *La jeune noblesse va servir ailleurs comme volontaire.*

Selon César, elle faisait souvent un usage moins légitime de sa valeur. « En Germanie, les brigandages n'ont rien qui déshonore, pourvu qu'on ne les commette point sur les terres de la cité dont on est membre. C'est, disent-ils, le moyen d'exercer la jeunesse et de la tenir en action. Lorsque dans l'assemblée un des chefs dit qu'il a formé telle entreprise, et que, si l'on veut en être, on n'a qu'à le déclarer, ceux qui goûtent et la proposition et le chef se lèvent aussitôt et promettent de le suivre. Quiconque manque à son engagement est regardé comme un déserteur, comme un traître, désormais indigne de toute confiance. » (César, *Guerre des Gaules*, VI.)

(43) *Ils s'occupent peu de la chasse.*

Tacite paraît contredire César, qui nous

Digitized by Google

assure que les Germains passaient leur vie à la chasse et dans les exercices de la guerre. Juste-Lipse corrige le texte de Tacite en retranchant la négation. D'autres prétendent que César ne parle que des peuples de la Souabe, les seuls qu'il connût, au lieu que Tacite devait connaître beaucoup d'autres Germains, dont les terres marécageuses et coupées de rivières n'étaient pas propres pour la chasse. Mais est-il nécessaire de recourir à ces expédients? Au sujet d'un campagnard fainéant qui n'a d'autre exercice que la chasse, on peut souvent dire tout à la fois : « La chasse est son unique occupation; il passe sa vie à chasser; et le temps qu'il donne à la chasse est peu de chose en comparaison de celui qu'il emploie à ne rien faire. »

(44) *Les Germains n'ont point de villes.*

Ptolémée, qui écrivait sous Tite-Antonin environ un demi-siècle depuis Tacite, compte plus de quatre-vingt-dix villes en Germanie; mais il faut entendre par là des villes semblables à celles de nos sauvages américains, c'est-à-dire des hameaux enfermés tout au plus d'une palissade et d'une haie. Ammien-Marcellin, auteur du quatrième siècle, ne fait mention d'aucune ville habitée par les Germains. Au contraire, il dit que ces peuples regardaient avec horreur les villes romaines comme des prisons et des sépulcres, et qu'ils les abandonnaient après les avoir prises : *Oppida ut circumdata retiis busta declinant* (liv. XVI, 2).

La Germanie n'a été civilisée que par le christianisme, et c'est seulement depuis Charlemagne que l'on a commencé d'y bâtir des villes.

Digitized by Google

(45) *Du reste, ils sont nus.*

Cluvier, dont je n'oserais traduire ici le latin, dit que les paysans de Franconie et de Souabe portent un habit si juste, et par là tellement immodeste, qu'il rappelle et constate la barbarie des anciens Germains.

(46) *Excepté qu'elles n'ont point de* manches.

Ceci prouve que les hommes, sous leur *sagum* ou sayon, avaient, quoique Tacite ne le dise pas, une espèce de pourpoint fort court, mais dont les manches leur couvraient une partie du bras. Les auteurs le nomment *reno*. Selon Cluvier, toutes les femmes, en Saxe, en Prusse, en Livonie, et les paysannes dans le reste de l'Allemagne, ont des chemises sans manches et la gorge découverte.

(47) *Voilà le lien sacré de leur union, leurs mystérieuses cérémonies*, etc.

On voit assez que l'auteur compare et préfère intérieurement la noble simplicité des mariages germaniques à la multitude prodigieuse de cérémonies nuptiales usitées chez les Romains.

(48) *De tels auspices annoncent à la femme qu'elle est appelée... à montrer dans les combats une audace digne de lui.*

On peut assurer que les femmes germaines remplissaient leur vocation. A la bataille d'Aix, en Provence, où Marius défit les Teutons et les Ambrons, leurs femmes, poussant des cris terribles, donnaient à grands coups

Digitized by Google

d'épée ou de hache sur les vainqueurs et sur les fuyards. Elles arrachaient aux Romains leurs boucliers et saisissaient à belles mains leurs épées nues. Après la défaite des Cimbres, à la journée de Verceil, les femmes de ces barbares se défendirent dans les retranchements avec une valeur incroyable. Elles offrirent ensuite de se rendre, à condition que leur honneur serait à couvert et qu'elles ne pourraient être esclaves que des Vestales, dont elles promettaient d'embrasser et de garder l'institut. Comme on exigea qu'elles se rendissent à discrétion, elles aimèrent mieux tuer leurs enfants et combattre à outrance les unes contre les autres. Il y en eut qui s'étranglèrent. Les Romains en trouvèrent une qui s'était pendue au timon d'un chariot, ayant aux jambes ses deux enfants attachés et pendus.

(49) *Là, corrompre et succomber sont des crimes qu'on n'excuse pas en disant : « Tel est le siècle. »*

Je voudrais que le lecteur eût le loisir de jeter les yeux sur l'éloquent parallèle des mœurs germaniques avec les mœurs romaines que fait Salvien, prêtre de Marseille, auteur du cinquième siècle. Ce parallèle sert de commentaire et de supplément à Tacite. Une affreuse corruption régnait dans tout l'empire. Au contraire, les peuples germains, qui le démembraient alors, semblaient ne le conquérir que pour le purifier par leur exemple et par leurs lois. « Rougissons, dit Salvien, et soyons couverts d'une salutaire confusion. Partout où les Goths sont les maîtres, on ne voit de désordre que chez les anciens habitants. Ceux-ci même se sont corrigés sous la domination des Vandales. Événement incroyable! prodige inouï! le zèle des Bar-

Digitized by Google

bares pour la pureté des mœurs et la sévérité de leur discipline ont rendu chastes les Romains mêmes. » *Jam apud Gotthos impudici non sunt nisi Romani : jam apud Vandales nec Romani. Tantum apud illos profecit studium castimoniæ, tantum severitas disciplinæ, non solum quod ipsi casti sint, sed ut rem dicamus novam, rem incredibilem, rem pene etiam inauditam, castos etiam Romanos esse fecerunt.* (Salvian., *De gubernat. Dei*, lib. VII.) Néanmoins, ces éloges ne convenaient pas également à tous les peuples germaniques. Les Hérules, par exemple, étaient de temps immémorial des monstres de débauches et d'infamie. Je n'oserais copier le tableau que Procope nous a laissé de leurs mœurs. Originaires de la Scandinavie ou des bords de la mer Baltique, ils conservèrent leurs vices abominables en différentes contrées de la Germanie qu'ils occupèrent successivement ; et même depuis leur prétendue conversion au christianisme, fixés sur les bords du Danube, ils scandalisaient les Romains. (Procop., *Hist. goth.*, liv. I.) Tant il est vrai que les inclinations dominantes d'un peuple ne sont pas toujours l'effet du climat.

(50) *Quelques cités, plus sensées encore, ne permettent pas aux femmes de se remarier.*

Du temps de Tacite, plusieurs Romaines abusaient scandaleusement de la liberté indéfinie qu'elles avaient de se remarier. A la faveur du divorce, les femmes changeaient continuellement de maris, et vivaient ainsi dans un libertinage d'autant plus odieux qu'elles abusaient de la lettre de la loi pour aller impunément contre l'esprit de la loi. « En moins de trente jours, dit Martial (VI, 7), Thélésille en est à son dixième époux. Tant de mariages ne sont que des adultères :

Digitized by Google

privilégiés. Je pardonnerais plus aisément une débauche toute unie ».

Aut minus aut certe non plus tricessima lux est;
Et nubit decimo jam Thelesilla viro.
Quæ nubit taties, non nubit; adultera lege est.
Offendor mœcha simpliciore minus.

Tacite, blessé de cette infamie, paraît blâmer les secondes noces. Quand on est frappé d'un excès, on est tenté quelquefois d'approuver l'excès contraire. Le relâchement inspire le rigorisme et celui-ci le relâchement.

(51) *Là, c'est une abomination de ne vouloir qu'un certain nombre d'enfants ou d'en faire périr quelqu'un.*

Les anciennes lois romaines donnaient au père le droit de tuer ses enfants adultes lorsqu'il les jugeait criminels. Cette branche du pouvoir paternel fut restreinte avant le règne de l'empereur Alexandre, et totalement détruite par Constantin, qui soumit à la peine du parricide les pères meurtriers de leurs enfants. Mais dans Tacite il ne s'agit point d'enfants adultes. La puissance publique, chez les Romains, prétendait avoir pourvu à la conservation des enfants qui n'étaient pas encore nés. Pour quelque crime que ce fût, on n'exécutait jamais une femme enceinte. Les lois condamnèrent toujours les abominations qu'indique Tacite. Elles défendaient, nommément, d'ôter la vie aux enfants qui venaient de naître. Le fait est certain, quoi qu'en aient pensé quelques habiles jurisconsultes, trompés sans doute parce que ce crime ne fut puni de mort que depuis la loi de Valentinien Ier, et parce que l'ancienne défense était tellement méprisée qu'elle semblait en

Digitized by Google

pas exister. « Vous accusez les chrétiens de tuer des enfants, disait Tertullien aux païens, vous qui commettez tous les jours ce crime au mépris des lois. En est-il qui soient plus impunément violées, et dont on se joue plus effrontément sous les yeux du public ? » *Infantes editos enecantes, legibus quidem prohibemini; sed nullæ magis leges tamtam pune, tam secure sub omnium conscientia... eluduntur.* (Tertull., *ad Nationes*, I, 14.)

Tacite, en disant à ce sujet que les bonnes mœurs ont plus de pouvoir sur les Barbares que n'en ont les bonnes lois sur les nations policées, atteste, comme Tertullien, l'existence de ces lois. Mais on les éludait par un nouveau genre de cruauté. On exposait les enfants, dont les uns périssaient tantôt de misère, tantôt dévorés par les bêtes, et les autres n'échappaient à la mort que pour tomber dans un état plus affreux que la mort même, puisque, d'ordinaire, ces malheureux étaient esclaves du premier occupant ou devenaient les victimes de l'incontinence publique, et peut-être de la brutalité de ceux qui leur avaient donné le jour.

La loi de Constantin, qui mit au nombre des parricides le meurtre d'un fils, ne fut entendue que du meurtre d'un fils adulte. Il paraît que, jusqu'à Valentinien Ier, il n'y eut point de peine de mort pour celui qui faisait mourir un enfant nouvellement né. Ce prince même, en prononçant la peine capitale contre le meurtrier ou la meurtrière, ne les soumet pas à la punition des parricides. Avant Justinien, aucune loi ne défendit d'exposer les enfants.

Quelle foule de réflexions à faire sur la barbarie de ces peuples civilisés, qui prodiguaient si libéralement le nom de barbares à toutes les autres nations ! A combien d'égards

Digitized by Google

l'instinct germanique n'était-il pas au-dessus de cette raison cultivée, dont les Grecs et les Romains s'arrogeaient le privilége exclusif! Il a fallu que la révélation et les lois impériales, dictées par l'esprit du christianisme, les ramenassent à la pratique des premiers devoirs de l'humanité. La plupart ne regardaient point un enfant comme un homme jusqu'à ce qu'il eût pris quelque aliment. Etrange distinction! A quoi servait donc la philosophie si elle ne voulait ou ne pouvait remédier à de tels abus! Les Chinois, cette nation si polie et si philosophe, sont aussi dénaturés à cet égard que le furent les Grecs et les Romains. Ils se croient permis de traiter leurs enfants comme nous traitons les petits des plus méprisables animaux. Qu'après cela, de prétendus raisonneurs se déchaînent contre le christianisme, sous prétexte que, en condamnant le divorce, en honorant le célibat, il ne favorise pas assez la multiplication de notre espèce. Ces hommes injustes n'auront-ils pas au moins l'équité de mettre en compensation la multitude incroyable de créatures humaines à qui le christianisme a conservé et conservera la vie? Tels incrédules, qui blasphèment aujourd'hui contre la religion, n'auraient peut-être jamais vu le jour, peut-être seraient-ils péris en naissant, s'ils avaient reçu l'être dans un pays où l'on n'eût eu pour apôtres que des philosophes.

(52) *Quelques-uns regardent la parenté de l'oncle maternel et du neveu comme le lien le plus sacré de tous*, etc.

Pourquoi, dans quelques cités germaniques, le père donnait-il au fils de sa sœur la préférence sur ses propres enfants? Serait-ce parce qu'il est infiniment rare que la maternité soit

Digitized by Google

incertaine, au lieu que la paternité n'est que trop souvent équivoque? On ne s'étonne point que cette raison ait déterminé certains peuples d'Asie et d'Afrique à ne compter la filiation que par les femmes, au moins dans la famille royale. Chez eux, ce raffinement est la suite d'une juste défiance fondée sur leur extrême corruption. Mais, après ce qu'a dit notre auteur du respect des Germains pour la sainteté du mariage, on ne s'attendait pas à trouver en Germanie une façon de penser qui suppose que leur vertu n'était pas à l'abri de tout soupçon. Cependant la contradiction disparaîtra si l'on considère : 1° Que toutes les nations germaniques ne méritaient pas au même degré les louanges prodiguées par Tacite à la nation en général; 2° qu'apparemment il faut rabattre quelque chose de ces louanges, parce que Tacite flatte un peu le portrait des Barbares, afin qu'il contraste mieux avec celui que son lecteur fait intérieurement des Romains.

(53) *En Germanie, on ne gagne rien à se trouver sans enfants.*

Comme parmi les Romains il n'était point odieux d'appeler à sa succession des étrangers au préjudice de ses collatéraux, tout citoyen riche et sans enfants se voyait environné d'une foule de prétendus amis qui, par leurs assiduités et leurs flatteries, s'efforçaient à l'envi de se faire nommer héritiers ou d'obtenir au moins une place dans le testament. C'était une espèce de monarque à qui l'on payait tribut. Ses flatteurs l'accablaient de présents et se ruinaient à la poursuite d'un héritage incertain. La vieillesse, qui d'ordinaire affaiblit toute autre domination, ne faisait qu'affermir celle-ci, parce que la

Digitized by Google

servitude et la bassesse redoublaient à mesure que l'on croyait voir approcher l'instant décisif. Des Romains, d'un nom et d'un rang illustres, riches eux-mêmes, ne rougissaient point de se faire les vils complaisants d'un vieillard sans naissance, dont le seul mérite était de posséder de grands biens, quelquefois acquis par des voies infâmes, et de n'avoir point d'enfants. La réunion de ces deux avantages donnait tant de crédit et procurait tant de douceurs, que, pour en jouir, quelques pères abdiquaient ou déshéritaient leurs enfants. La ville de Rome était, pour ainsi dire, partagée en deux classes, dont l'une s'occupait à briguer les successions et l'autre à les faire espérer. *Omnes aut captantur, aut captant.* Plusieurs même étaient enrôlés dans les deux classes et faisaient à la fois les deux personnages. A cette cupidité sordide, à cet amour-propre dénaturé, Tacite oppose le désintéressement des Germains.

(54) *Les haines ne sont point implacables. Pour le meurtre même on compose*, etc.

Nous disons que le duel est un reste de la férocité germanique; mais ce n'est pas dire assez. Les Germains, du temps de Tacite, étaient moins féroces que nous. On ne connaissait point chez eux cette brutale maxime, également proscrite par l'Evangile et par la raison :

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.

(55) *D'ordinaire, ils se lèvent fort tard.*

Avant ces mots, il y a dans l'original une phrase que je n'ai point traduite, parce qu'elle

Digitized by Google

ne peut être de l'auteur. Conçoit-on que Tacite, après avoir peint aussi fortement qu'il vient de le faire l'hospitalité germanique, déshonore son tableau par cette addition plate et traînante : VICTUS INTER HOSPITES COMIS (*ils traitent civilement leurs hôtes*)? Ceci n'est qu'une apostille mise par quelqu'un à la marge de son exemplaire pour retrouver plus aisément l'endroit où Tacite parle de l'humanité des Germains envers leurs hôtes, et cette remarque s'est glissée dans le texte.

(56) *Rien n'est si frugal que leur nourriture..... Aucun apprêt, aucun assaisonnement*, etc.

César (liv. VI, *De bell. gall.*) dit que les Germains mangeaient beaucoup de laitage et de viande, mais peu de pain. Aussi n'étaient-ils pas fort adonnés à l'agriculture. Ils mangeaient même la viande crue, s'il en faut croire Méla. Mais apparemment que cet usage n'était pas général ou n'avait lieu que dans leurs expéditions. Peut-être même cela ne doit-il s'entendre que de viandes ou boucannées ou tellement pénétrées de sel qu'elles n'avaient pas besoin d'être cuites. Les Germains usaient de sel et savaient le faire. Tacite (*Annal.*, XIII, 57) indique la manière dont ils le faisaient. Elle était très-différente de la nôtre. Tacite en parle à l'occasion d'une bataille entre les Cattes et les Hermondures qui se disputaient une rivière dont les eaux étaient propres à faire du sel. On a sujet de croire que c'est la rivière de Sala, dans le landgraviat de Thuringe.

(57) *Après avoir joué tout ce qu'ils ont, ils finissent par se jouer eux-mêmes*, etc.

Tout ce que dit Tacite de la fureur des

Digitized by Google

Germains pour le jeu et du fanatisme du point d'honneur, qui les rendait fidèles à des engagements contraires à la nature, essentiellement nuls parce qu'ils n'avaient pas eu droit de les contracter, je me souviens de l'avoir lu mot à mot dans l'histoire des nègres de la côte de Juida, qu'on ne saurait soupconner d'avoir eu commerce avec les Germains.

« Il serait utile, dit M. Fréret, de rassembler les conformités qui se trouvent entre des nations qu'on sait n'avoir jamais eu de commerce ensemble. Ces exemples pourraient rendre les critiques un peu moins hardis à supposer qu'une nation a emprunté certaines opinions et certaines coutumes d'une autre nation dont elle était séparée par une très-grande distance, et avec qui l'on ne voit point qu'elle ait jamais eu la moindre communication. »

Cette réflexion est très-juste. Ces sortes de rapports montrent seulement que les mêmes passions produisent çà et là les mêmes symptômes, et nullement que tel et tel peuple aient une origine commune ou qu'ils aient eu quelque relation. Il faut néanmoins avouer que, lorsque les relations qu'ont eues deux peuples l'un avec l'autre ou l'identité de leur origine sont prouvées d'ailleurs, on peut tirer de ces ressemblances des inductions raisonnables.

Par exemple, comme il est prouvé que les Francs étaient des peuples de Germanie, nous avons droit d'en conclure que, si nous regardons les dettes du jeu comme les plus sacrées de toutes, c'est un vestige de l'ancienne exactitude des Germains à remplir ces sortes d'engagements. De là vient sans doute notre expression : *Esclave de sa parole.*

Digitized by Google

(58) *Chaque serf a son habitation et son ménage.*

En plusieurs endroits d'Allemagne, les paysans sont encore assujettis à cette ancienne servitude germanique, dont il s'est conservé des restes dans quelques-unes de nos provinces. Les esclaves, chez les Français aussi bien que chez les Germains, étaient moins des esclaves que des fermiers. On les appelait gens de poëte, *gentes potestatis*, attachés à la glèbe, *adiicti glebæ*.

(59) *Presque jamais les affranchis ne jouent de rôle dans les familles, et jamais dans l'Etat, à moins que le gouvernement ne soit monarchique.*

Tacite a toujours un œil sur les Romains. Il censure en cet endroit ces princes faibles ou méchants, qui se laissèrent gouverner par leurs affranchis, et rappelle le despotisme des Pallas, des Narcisse, des Polyclète, des Icèle, etc. Il fait en même temps l'éloge indirect de Trajan. Dire que la subordination des affranchis est une preuve de la liberté publique, c'est dire : les Romains sont enfin redevenus libres, puisque les affranchis du prince n'ont point de part au gouvernement. On sait que Trajan et ses successeurs, Hadrien, Tite-Antonin et Marc-Aurèle, ainsi que les autres bons empereurs, ne permirent jamais à leurs domestiques de s'immiscer dans les affaires de l'Etat ni de s'élever au-dessus de leur condition. Hadrien, voyant un de ses esclaves de confiance se promener gravement au milieu de deux sénateurs, envoya lui donner un soufflet, et lui fit dire : « Respectez ceux dont vous pouvez encore être l'esclave. »

Digitized by Google

(60) *Chaque communauté cultive tantôt un canton, tantôt un autre.*

Sur cet article, notre auteur s'accorde avec César, qui nous apprend qu'il se faisait tous les ans, dans chaque cité, une nouvelle distribution des terres par l'autorité du magistrat, et qui détaille, d'après les Germains eux-mêmes, les raisons de politique sur lesquelles étaient fondées ces transmigrations annuelles : 1° Ils craignaient que chacun ne s'affectionnât trop à son champ, et que le goût de propriété ne fît préférer au métier des armes les paisibles occupations de l'agriculture; 2° les établissements une fois devenus fixes, les grands auraient étendu leurs domaines, et tôt ou tard le simple peuple n'aurait eu ni feu ni lieu; 3° les propriétaires auraient bâti solidement; ils auraient pris des précautions contre le froid et contre le chaud. Ce commencement de délicatesse aurait bientôt amené la recherche des commodités, et, par une suite nécessaire, la passion pour l'argent avec tous les vices et les malheurs dont elle est la source; 4° cette fréquente distribution des terres, proportionnée au besoin de chaque famille, entretenait l'esprit d'égalité. Elle prévenait les murmures du peuple, qui se voyait aussi bien traité que les grands.

(61) *Quant à l'automne, et son nom et ses présents leur sont également inconnus.*

L'automne n'a point de nom dans la langue anglo-saxonne. Les Anglais ont emprunté le mot *autumn*. Le fonds de leur langue ne leur fournit qu'une périphrase, *the fall of the leaf*, c'est-à-dire la chute des feuilles. Dans les dialectes allemands, on se sert du mot *herbest*,

Digitized by Google

herbst, *hervest*, qui signifie la moisson ou la récolte du blé.

(62) *Ces superbes mausolées, dont la masse leur paraît accablante pour celui qu'ils veulent honorer.*

Un commentateur de la *Germanie* de Tacite est surpris de n'y pas trouver que les Germains croyaient une autre vie. Mais Tacite le fait entendre suffisamment. Une nation persuadée que les morts sont sensibles au traitement qu'éprouvent leurs cendres croit, sinon l'immortalité, du moins la permanence des âmes. D'ailleurs, la coutume de brûler ou d'ensevelir avec le mort les choses qu'il avait le plus aimées, ses effets précieux, ses esclaves les plus chéris, etc., était fondée sur ce qu'on imaginait que tout cela lui serait nécessaire dans le pays qu'il allait habiter. C'est l'unique raison que rendent encore de cet usage tant de peuples de l'ancien et du nouveau monde qui le pratiquent jusqu'à ce jour. Or, en Germanie, on jetait dans le bûcher des guerriers leurs armes et leurs chevaux. On croyait donc qu'ils passaient dans le pays des âmes pour y vivre à peu près comme ils avaient vécu sur la terre. Dans le tombeau d'un asiatique plongé dans la mollesse, esclave de ses plaisirs, on enfermait et l'on enferme encore aujourd'hui grand nombre de superfluités. Quant à l'âme d'un Germain, il ne lui fallait que des armes et tout au plus un cheval pour être heureuse dans son nouvel établissement. La croyance d'une autre vie a toujours été commune à tous les peuples de la terre. Mais, livrés à eux-mêmes et privés des lumières de la révélation, ils ont défiguré ce dogme en l'ajustant chacun à ses préjugés.

Digitized by Google

(63) *César, le plus illustre des auteurs, nous apprend que la puissance des Gaulois*, etc.

Voyez la *Guerre des Gaules*, liv. VI, SUMMUS AUCTORUM DIVUS JULIUS. Cet éloge de César, comme historien, fait naître une réflexion. Quand on estime beaucoup un auteur, on ne l'abandonne pas légèrement. Or, Tacite, plein d'estime pour les *Mémoires* de César, ne les suit pas toujours sur ce qui concerne les Germains. Donc, s'il le contredit quelquefois, c'est avec connaissance de cause ; c'est parce qu'il se croit mieux instruit, c'est parce que, en Germanie, les choses ont changé depuis le temps de César, etc.

(64) *Les Helvétiens s'étendirent entre le Mein, le Rhin et la forêt Hercynie.*

Tout le monde sait que les Helvétiens habitaient le pays aujourd'hui connu sous le nom de Suisse, et que la forêt Noire est un reste de l'ancienne forêt *Hercynia* ou *Orcinia*, qui couvrait presque toute la Germanie. On ignore en quel temps la peuplade d'Helvétiens dont parle Tacite occupa ce que nous appelons la Souabe. Ptolémée y place *les déserts des Helvétiens* vers les sources du Nècre et du Danube.

(65) *Les Boiens, autre peuple Gaulois, pénétrèrent plus loin.*

Ce peuple habitait dans la Gaule le pays que nous appelons le Bourbonnais. On fixe au sixième siècle avant J.-C. le passage des Boiens en Germanie. Pendant que Tarquin l'ancien régnait à Rome, Ambigar, roi de Berri et d'une grande partie de la Gaule,

Digitized by Google

avancé en âge et voyant ses Etats surchargées d'une jeunesse nombreuse, d'autant plus à craindre pour lui qu'il avait deux neveux pleins d'ambition et de courage, nommés Bellovèse et Sigovèse, permit à ces deux princes d'enrôler tous ceux qui voudraient les suivre, et d'aller chercher fortune dans le pays que le ciel leur assignerait. On consulta le sort. L'Italie échut à Bellovèse, et la forêt Hercynie à Sigovèse, son frère. Il sortit de plusieurs cantons de la Gaule des troupes d'aventuriers qui se donnèrent à l'un ou à l'autre des deux chefs, et dont chacune conserva le nom de la cité.

Nous connaissons moins distinctement les bandes qui suivirent Sigovèse au delà du Rhin que celles qui passèrent les Alpes avec Bellovèse, ou quelque temps après lui. On compte des Boiens entre ces derniers. Mais il est fort probable qu'un autre essaim de Boiens marcha sous les drapeaux de Sigovèse et s'établit dans la Bohême. Le mot germanique *heim* ou *haim* signifie demeure, habitation; et c'est de là que vient notre mot français *hameau*. Ainsi BOIOHŒMUM signifie *la demeure, le séjour des Boiens*. Du temps d'Auguste, ils furent chassés de la Bohême par les Marcomans, et se retirèrent dans le Norique, où nous trouvons *Boiodurum*, qu'on croit être la ville d'Iunstad, en Bavière. Ils furent connus dans les siècles postérieurs sous le nom de *Bajoarii*, *Baiobarii*, *Bajuvarii*.

(66) *Les Aravisques..... Les Oses.*

Ces deux peuples sont peu connus. Les premiers étaient dans la haute Hongrie et les seconds dans la partie orientale de la Silésie, vers la source de la Vistule. On s'imagine apercevoir le nom d'*Oses* dans celui d'Oswi-

Digitized by Google

cenin, ville de Bohême au palatinat de Cracovie.

(67) *Les Nerviens.*

Ils occupaient la meilleure partie de la Flandre. On croit que *Camaracum*, ou Cambrai, était leur capitale.

(68) *Aux Vangiones, aux Triboques, aux Némètes.*

Les Vangiones habitaient le pays qui dépend de l'électorat de Mayence et de l'évêché de Wormes, en deçà du Rhin. Les Triboques occupaient la partie septentrionale de l'Alsace. Les Némètes habitaient la portion de l'évêché de Spire qui est sur la rive gauche du Rhin.

(69) *Les Ubiens même ne rougissent pas d'être Germains, quoiqu'ils aient mérité de devenir colonie romaine,* etc.

Il manque dans l'original une négation que le sens exige. Si je ne m'étais fait une loi de n'insérer aucune correction dans le texte, j'aurais dû le corriger en cet endroit, d'autant plus que la première édition de Tacite porte NUBII QUIDEM. Cette leçon fautive rappelle la véritable : NE UBII QUIDEM.

Les autres peuples germaniques dont Tacite vient de parler étaient établis en deçà du Rhin avant que César vînt dans la Gaule. Pour les Ubiens, ils habitaient encore du temps de César la rive droite de ce fleuve. César les représente comme plus civilisés que le reste des peuples germains. La guerre

Digitized by Google

cruelle que les Suèves leur faisaient les obligea d'implorer la protection du général romain, et ce fut un des prétextes dont il se servit pour entrer en Germanie. Ce recours à une puissance étrangère ne fit que redoubler la haine et l'acharnement des Suèves contre les Ubiens. Ceux-ci demandèrent une retraite sur les terres de l'empire, qui leur fut accordée comme une récompense due à leur inviolable fidélité. Ils passèrent le Rhin et furent placés par Agrippa dans le pays où est maintenant l'électorat de Cologne et dans une partie du duché de Juliers.

On ne sait pas l'époque de cette transmigration; mais il faut la rapporter à l'un des deux voyages que fit Agrippa dans les Gaules, le premier vers l'an de Rome 716 et le second vers l'an 735. Les Ubiens fondèrent en deçà du Rhin une ville dont on ignore le premier nom. Ce fut là que naquit Agrippine, fille de Germanicus et petite-fille d'Agrippa. Cette princesse, devenue femme de l'empereur Claude, y fit établir une colonie de vétérans sous le nom de *colonia Agrippinensis*, nom qui flattait doublement les Ubiens, parce qu'il conservait celui de l'impératrice, leur compatriote, et rappelait celui de son aïeul Agrippa, premier auteur de leur établissement.

(70) *Les Bataves occupent une île.*

Cette île, formée par le Rhin, par le Vahal, qui en est un bras, et par l'Océan, était à l'extrémité de la Gaule Belgique. Les irruptions de la mer ont tellement dérangé le cours des rivières qu'il est difficile de déterminer exactement quelle portion des provinces de Hollande, d'Utrecht et de Gueldre répond à l'ancienne île des Bataves.

Digitized by Google

(71) *Ils faisaient autrefois partie des Cattes.*

Les Cattes, dont notre auteur parlera dans la suite, habitaient le landgraviat de Hesse. *Hassi* et *Catti* sont le même mot prononcé différemment. Dans la province de Hollande, près de l'endroit où le Rhin se perd dans les sables, est un bourg nommé Catwick, *Cattorum vicus*, On s'imagine apercevoir dans la landgraviat de Hesse quelques vestiges des *Battes* ou *Bataves* dans les noms de *Battenberg*, près de la rivière d'Eder, et de *Battenhausen*, près de la Wère. Mais il est plus probable que les Cattes qui se réfugièrent dans l'île du Rhin furent alors appelés *Bataves*, c'est-à-dire habitants d'un *mauvais pays*. Il y a encore aujourd'hui entre le Rhin et le Leck une contrée basse et marécageuse qui porte le nom de *Beteau*, et dans le voisinage un autre canton, moins humide et plus élevé, qu'on nomme *Velau*, c'est-à-dire *bon pays*.

(72) *Les Mattiaques.*

J'ai déjà dit ailleurs qu'ils habitaient la Wétéravie et une partie de la Hesse.

(73) *La contrée dont les terres nous payent le dixième.*

Decumates agros. Ce pays renfermait au moins le duché de Wurtemberg et peut-être toute la Souabe. Lorsque les Romains conquirent les Gaules, il était occupé par les Marcomans. Du temps d'Auguste, Maroboduus, leur roi, prince guerrier, ambitieux et politique, sentit qu'il ne pourrait commander en maître à ses sujets, ni donner la loi à ses voisins, tandis qu'il ne serait séparé que par

Digitized by Google

le Rhin de la puissance romaine. Les transmigrations ne coûtaient pas beaucoup aux Germains. Ils n'avaient ni places fortes, ni villes, ni maisons bâties solidement qui pussent les fixer. Tout leur bien consistait en quelques troupeaux. Ainsi Maroboduus engagea sans peine les Marcomans à quitter la Souabe pour aller se cantonner dans la Bohême. Ils en chassèrent les Boiens.

Le pays qu'abandonnèrent les Marcomans demeura quelque temps désert. Mais, insensiblement, il y passa des aventuriers francs-comtois et alsaciens, attirés par la bonté du terroir. Nés sujets de l'empire, ils continuèrent de reconnaître les Romains, dont la protection leur était absolument nécessaire, et les Romains n'exigeaient d'eux que le *dixième* de leur récolte. C'était le tribut que payaient d'ordinaire les provinces qui s'étaient données volontairement. Ainsi les Romains, sans coup férir, se trouvèrent maîtres de cette vaste contrée. Mais les nouveaux habitants n'auraient pu se soutenir au milieu de tant de peuples ennemis sans quelques forts avancés. Tacite dit clairement qu'ils en avaient lorsqu'il écrivait sous le deuxième consulat de Trajan. On sait que ce prince fit réparer tous les forts que Drusus et les autres généraux romains avaient construits au delà du Rhin. Il semble qu'Hadrien éleva sur la frontière de ce pays un retranchement d'arbres et de pieux. Ce retranchement subsista jusqu'au temps d'Aurélien. Alors les Barbares le forcèrent et coururent même toute la Gaule. Ils en furent chassés par Probus et repoussés au delà du rempart d'Hadrien. A la place d'un rempart de bois, Probus fit élever un mur de pierre.

Cet ouvrage, digne de la grandeur romaine, commençait dans le Nordgau, à Neustad, pe-

Digitized by Google

tite ville de la basse Bavière, sur le Danube, assez près de l'embouchure de l'Atmuth, et s'étendait, au travers des collines, des vallées, des ruisseaux, des rivières et des marais, jusqu'à Wimpfen, sur le Nècre, et finissait au bord du Rhin. Sa longueur était de soixante lieues de France. C'est surtout dans le Nordgau, on l'on en voit des ruines que le peuple appelle Mur du diable, en allemand, *Teufels maur, Teufels Hecke*. On trouve dans le Wurtemberg beaucoup de médailles, d'inscriptions et d'autres preuves du séjour qu'y firent les Romains. Il ne paraît pas que le pays *Décumate* ait jamais eu de gouverneur particulier. C'était une annexe, une dépendance de quelque province romaine voisine : *pars provinciæ habetur*, dit Tacite. On ne peut assurer si c'était de la haute Germanie ou de la Lyonnaise

Au commencement du troisième siècle de J.-C., plusieurs peuples de Germanie, comprenant qu'ils seraient subjugués en détail s'ils ne se réunissaient contre les Romains, formèrent différentes ligues qui prirent en commun de nouveaux noms. Vers le bas Rhin se forma la ligue des Francs, c'est-à-dire des *hommes libres*. Cette dénomination convenait à des peuples qui se réunissaient pour défendre leur liberté. Sur le haut Rhin, les peuples voisins du rempart qui couvrait les Décumates se confédérèrent sous le nom d'*Allemands*. Ils prirent ce nom, soit pour signifier que leur ligue était composée de toutes sortes de peuples, soit plutôt pour déclarer que tous les membres de cette confédération étaient des gens de cœur : *omnes viri*.

Quoi qu'il en soit, le nom d'*Alemanni* paraît pour la première fois sous le règne de Caracalla. Du temps de Dioclétien et de Maximien, les Barbares forcèrent le mur de Probus

Digitized by Google

s'emparèrent du pays *Décumate*, auquel ils donnèrent le nom d'*Alemannia*. Depuis ce temps-là, tout ce que purent faire les Romains, ce fut d'y établir quelques forts de l'autre côté du Rhin et sur le Nècre. Je dois la meilleure partie de cette remarque à M. Schœpfflin. (Voy. *Alsatia illustrata.*)

(74) *C'est un vœu qu'ils font à la vertu guerrière*, etc.

Si toutes les histoires du monde ne fournissaient divers exemples de vœux pareils, et même d'engagements beaucoup plus étranges, on pourrait regarder comme un reste de l'usage des Germains les pratiques pénibles auxquelles s'assujettissaient volontairement nos anciens chevaliers pour se fixer d'une manière irrévocable dans leurs résolutions. Ils vouaient à Dieu de ne jamais *dormir en lit, ne dépouiller ne de jour ne de nuit*, etc., qu'ils n'eussent exécuté tel ou tel projet. Voyez sur tout cela des particularités très-curieuses dans le IIIe *Mémoire* de M. de la Curne *sur la chevalerie.*

Dans les Pays-Bas, vers la fin du seizième siècle, après l'exécution des comtes d'Horn et d'Egmond, quelques-uns firent l'ancien vœu germanique, promettant de ne point toucher à leurs cheveux jusqu'à ce qu'on eût vengé ces deux illustres victimes de la cruauté du duc d'Albe. Le lecteur me permettra de copier à ce sujet un morceau des *Annales* de Grotius, livre trop oublié, je le répète, et qui devrait être entre les mains de tout homme qui pense. *Hi duo viri omnium confessione eminentissimi, nec minus factis quam stirpe illustres, Bruxellæ post sacra romano ritu peracta, loco publico cervices carnifici præbuere. Capita aliquantu suffixa palis, Belgarum oculis atrox spectacu-*

Digitized by Google

lum : et quanquam circumfusa arma vocibus ac prope vultibus imminebant ; altius animis omnium miseratio, fortiorum etiam ultio, insedit, cum incredibilis turbæ osculis et fletu sepulchra celebrarentur; alii vero et comas promitterent, PRISCUM IN MOREM OBLIGATO ORIS HABITU, *quem non mutaret nisi vindicato tam nobili sanguine.* (Hug. Grot., *Annal.*, II, *ad an.* 1568.)

(75) *Ils portent un anneau de fer.*

« En 1414, Jean de Bourbon, pour éviter l'oisiveté, acquérir de la gloire et la bonne grâce de sa dame, fit vœu, lui avec seize autres chevaliers et écuyers de nom et d'armes, de porter pendant deux ans tous les dimanches, à la jambe gauche, un fer de prisonnier, savoir en or pour les chevaliers et en argent pour les écuyers, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé pareil nombre de chevaliers et d'écuyers pour les combattre. » (*Mémoires sur la chevalerie.*)

Ces marques de captivité volontaire se nommaient *emprises*, c'est-à-dire entreprises, parce qu'elles prouvaient que celui qui les portait avait résolu de les garder jusqu'à ce qu'il eût accompli le dessein qu'il avait formé. De là vient, si je ne me trompe, que notre mot français *entrepris* signifie quelquefois *embarrassé, perclus.*

(76) *Les Usipiens et les Tenctères.*

Ce sont les peuples de la Westphalie. On croit que les Usipiens occupaient le duché de Clèves, au delà du Rhin, et une partie de l'évêché de Munster. Il me paraît que les Tenctères devaient être vis-à-vis de Cologne, dans ce que nous appelons aujourd'hui le duché de Berg et le comté de la Mark, etc.

Digitized by Google

(77) *Placés le long du Rhin, dont le lit est désormais assez marqué pour servir de limites.*

Ce passage est embarrassant. On ne peut l'entendre de la largeur du Rhin, puisque, au moins dès sa sortie du lac de Constance, ce fleuve est assez large pour servir de limites. Irons-nous placer au-dessus du lac de Constance les Tenctères et les Usipiens? Ce serait bouleverser toute la géographie et contredire Tacite, qui suit le cours du fleuve en descendant vers la mer; ce qui me paraît vraisemblable, c'est que notre auteur, par une de ces distractions dont les meilleurs auteurs ne sont pas exempts, s'exprime comme s'il remontait le Rhin. Ce fleuve, depuis ses embouchures jusqu'à l'endroit où est maintenant le fort de Skink, ne pouvait servir de limites géographiques, parce qu'il était divisé en trois bras. Par exemple, on pouvait dire également que les Bataves étaient en deçà du Rhin et qu'ils étaient au delà, et douter s'ils appartenaient à la Germanie ou à la Gaule. Ce n'est qu'à l'entrée du pays de Clèves que le Rhin coule dans un seul canal. *Certum jam alveo Rhenum, quique terminus esse sufficiat.*

(78) *Les Bructères..... les Chamaves, les Angrivariens.*

Les premiers étaient vers l'Overissel; les seconds le long de l'Ems, proche de Lingen et d'Osnabruk. Ceux-ci habitaient sur le bord du Rhin au quatrième siècle, puisque le césar Julien leur accorda la paix, ne pouvant faire conduire malgré eux aux garnisons romaines les blés qu'on lui envoyait de la Grande-Bretagne.

Digitized by Google

Les Angrivariens, nommés aussi *Ampsivariens*, *Ansivariens*, *Angrariens*, etc., étaient à la gauche de Veser, aux environs de la principauté de Minden.

(79) *Plus de soixante mille hommes ont péri..... pour nous servir de spectacle et d'amusement.*

L'homme, depuis sa dégradation, est un animal féroce. Mais l'orgueil et l'ivresse de la prospérité redoublaient étrangement, chez les Romains, cette férocité naturelle. Accoutumés à faire de leur nation le centre de tout, familiarisés avec le sang, dès leur enfance, par les combats de gladiateurs, ils regardaient le genre humain comme de vils animaux nés pour servir de jouet et de victimes au *peuple roi* de l'univers. Tacite, qui paraît avoir décrit les mœurs des Germains pour censurer ce qu'il croyait répréhensible dans les mœurs de sa nation, loin de condamner cette barbarie romaine, fait sentir qu'il l'a lui-même dans le cœur : « Plus de soixante mille hommes, dit-il, ont péri, non sous l'effort des armes romaines, mais (ce qui est plus magnifique) pour nous servir de spectacle et d'amusement. » Quelle horreur ! Celui qui fut *homicide dès le commencement* tiendrait-il un autre langage ?

La politique de Rome était de mettre aux mains les nations étrangères : le massacre des Bructères pouvait bien être l'effet de cette affreuse politique. Tacite donne lieu de le croire. Vous diriez qu'il se baigne avec délices dans les flots de sang qu'elle fait couler. Qu'il y a loin encore des vertus civiles aux vertus morales ! En quelque degré que Tacite et d'autres Romains aient possédé les premières, cette seule façon de penser ne permet

Digitized by Google

de leur accorder les secondes qu'avec de grandes restrictions.

Au reste, le nom des Bructères ne fut pas anéanti, puisqu'on le trouve aux quatrième et cinquième siècles parmi ceux des peuples qui formaient la ligue franque.

(80) *Dans cet état de grandeur*, etc.

Le texte porte URGENTIBUS IMPERII FATIS, ce qui me paraît fort obscur. Juste-Lipse avait trouvé dans un manuscrit VERGENTIBUS. En traduisant, j'ai préféré cette dernière leçon, qui serait très-claire si l'auteur voulait exprimer que l'empire est sur le retour, qu'il penche vers sa ruine. Mais le déchet qu'il avait souffert sous Domition était réparé de jour en jour par la sage administration de Trajan, qui rendit la république aussi florissante, soit au dedans, soit au dehors, qu'elle l'avait été sous Auguste même. Je crois donc, en attendant une explication plus satisfaisante, que Tacite, par ces mots *vergentia imperii fata*, entend le comble du bonheur et de la gloire, cet excès de prospérité qui n'est plus susceptible d'accroissement, et d'où l'on ne peut que déchoir.

(81) *Les Dulgibins, les Chasuares.*

Il est difficile de fixer précisément la demeure de ces peuples. Les Chasuares paraissent être les mêmes que les *Catuarii* ou *Attuarii*, qui entrèrent dans la ligue des Francs.

(82) *La Frise est divisée en grande et petite.*

Elle a conservé son ancien nom; mais au-

Digitized by Google

trefois elle comprenait aussi la principauté de Groningue. Les lacs de la Frise étaient le *Flevus*, que traversait le bras septentrional du Rhin avant que de se jeter dans l'Océan, et d'autres lacs voisins, qui depuis ont été, comme le Flevus, absorbés par le golfe que l'on nomme *Zuiderzée*.

(83) *D'autres colonnes d'Hercule.*

Ces colonnes étaient sans doute les deux extrémités de l'île de Scanie et de celle de Zélande, où commence le détroit du Sund. La flotte romaine qu'envoya Drusus pour faire des découvertes ne s'avança que jusqu'à la pointe du Jutland.

(84) *Drusus le Germanique.*

Drusus était fils de Livie et frère puîné de Tibère. L'histoire lui attribue toutes les qualités aimables et toutes les vertus romaines. Il porta ses armes victorieuses jusqu'aux bords de l'Elbe, et mérita le surnom de Germanique. Malgré l'éducation qu'il avait reçue à la cour d'Auguste, il était républicain. On rapporte qu'il écrivit un jour à Tibère qu'Auguste jouait trop longtemps la nation en feignant sans cesse de vouloir abdiquer l'empire pour se faire contraindre de le garder, et qu'il fallait désormais prendre des mesures pour finir ce jeu. On ajoute que Tibère montra la lettre à Auguste, et que le public fut scandalisé de voir bientôt après mourir Drusus, âgé de trente ans. Toutefois, les historiens ou déchargent Auguste de ce crime, ou du moins ne l'en chargent pas. Drusus fut le père de l'illustre Germanicus.

Digitized by Google

(85) *Qu'il était plus religieux et plus humble de croire les merveilles des dieux que de les approfondir.*

Maxime que les anciens appliquaient mal à propos aux mystères de la nature, et que nous n'appliquons pas assez aux mystères de la religion.

(87) *Les Cauques.*

Ils s'étendaient depuis l'Ems jusqu'à l'Elbe. Le Veser les séparait en deux cités, dont la moins considérable occupait l'Oost-Frise et l'autre le duché de Brême. Pline le Naturaliste (liv. XVI) représente les Cauques comme un peuple très-misérable, réduit à demeurer sur des collines au milieu d'une plage qu'inonde le flux de l'Océan. « Ils n'ont, dit-il, ni bestiaux ni laitage; point de bois, pas même un arbrisseau. Ils ne vivent que du poisson qu'ils prennent autour de leurs chaumières, avec des filets de jonc, lorsque la mer se retire. Ils le cuisent à un feu de terre bourbeuse qu'ils ont façonnée de leurs propres mains et fait sécher au soleil, ou, pour mieux dire, au vent, etc. » Mais cette description ne convenait qu'aux habitants des îles et de la côte, dont le terrain, extrêmement bas, serait encore livré, comme autrefois, à toute la fureur de la mer si, dans les temps postérieurs, on n'avait pris soin de le défendre par des digues et de le couper par des canaux.

(87) *Les Chérusques.*

Ils étaient des deux côtés du Veser, au-dessous des Cauques, c'est-à-dire dans le diocèse de Paderborn et dans le duché de Luné-

Digitized by Google

bourg. Du temps de Tacite, leur pays était moins étendu qu'il ne l'avait été du temps d'Auguste. Les Cauques les avaient assujettis, et c'est peut-être pour cette raison que Tacite étend la demeure des premiers jusqu'au pays des Cattes, ou Hessois, ne comptant plus que pour un seul le peuple vainqueur et le peuple vaincu.

(88) *Les Foses.*

Il n'en est fait mention nulle part que dans ce passage de Tacite; ce qui porte quelques savants à soupçonner que le mot Fosi est corrompu, et que Tacite avait écrit Sasi ou Saxi.

En effet, Ptolémée place les *Saxons* au delà des grands Cauques, qui s'étendaient jusqu'à l'Elbe. Cependant, je crois que les Saxons de Ptolémée n'étaient pas les *Foses* de Tacite. Selon ce géographe, les Saxons habitaient à l'entrée de la Chersonèse cimbrique, c'est-à-dire dans le Holstein, et Tacite met les *Foses* dans le voisinage des Chérusques, qui certainement étaient en deçà de l'Elbe. Les Saxons ne sont pas l'unique peuple germain que Tacite ne nomme pas.

(89) *Les Cimbres.*

Ptolémée place au-dessus des Saxons, dans la Chersonèse cimbrique (aujourd'hui le Jutland), sept peuples, dont les six premiers sont totalement inconnus, et les Cimbres, qu'il met au nord de cette péninsule. Tacite comprend sans doute sous le nom de Cimbres tous les peuples qui l'habitaient. Elle était devenue comme déserte, deux siècles auparavant, par la migration dont Tacite va

Digitized by Google

parler, et n'était pas encore bien repeuplée lorsqu'il écrivait.

(90) *Le bruit de l'armement des Cimbres.*

Je ne m'arrêterai point à détailler les faits que notre auteur accumule dans cet article, non plus qu'à tracer le portrait de tous les Romains dont il y fait mention. Mes remarques ne sont déjà que trop multipliées, quoique je tâche de me borner à celles que je juge absolument nécessaires pour l'intelligence du texte, ou qui peuvent intéresser le plus grand nombre des lecteurs. Or, la plupart savent ou croient savoir les événements que Tacite indique en cet endroit. Peut-être même que quelques-uns ne me pardonneraient pas si je paraissais supposer qu'ils les ignorent.

(91) *L'Orient humilié par les victoires d'un Ventidius.*

INFRA VENTIDIUM DEJECTUS ORIENS. Si je traduisais simplement *humilié par les victoires de Ventidius,* je n'entrerais pas assez dans l'esprit de Tacite. Il veut rappeler comme une circonstance humiliante pour les Parthes l'origine de leur vainqueur, homme de fortune, et qui n'était pas né citoyen romain.

Publius Ventidius Bassus naquit dans le *Picenum* (c'est aujourd'hui la Marche d'Ancône) vers le temps où commença la révolte des peuples d'Italie contre les Romains connue sous le nom de guerre sociale. Dans sa tendre enfance, il fut fait prisonnier avec sa mère au sac de la ville d'*Asculum,* et mené en triomphe, avec elle, par le général victorieux, Pompeius Strabo, père du grand Pompée. On

Digitized by Google

dit que Ventidius était d'une naissance et d'une condition très-basses. Cependant, comme les Romains n'avaient pas coutume de mener en triomphe les femmes et les enfants, cette distinction, si triste pour la mère et pour le fils, semble prouver que ce n'étaient pas des prisonniers du commun. Je soupçonne qu'ils appartenaient à Publius Ventidius, l'un des chefs de la ligue italienne. Mais celui-ci pouvait être un homme nouveau, qui n'avait eu d'autres recommandations que ses talents.

Le jeune Ventidius acheva son enfance dans la misère. Devenu citoyen romain, sans doute en vertu de la concession du droit de bourgeoisie que Rome fit généralement à tous les Italiens, il porta les armes comme simple soldat. Cette profession était plus lucrative chez les Romains qu'elle ne l'est parmi nous. Ventidius trouva moyen de devenir fermier des mulets et des voitures que la République fournissait aux magistrats qu'elle envoyait gouverner ses provinces. Il s'enrichit, et fut assez heureux pour plaire à César, qui l'emmena dans les Gaules. Ventidius, homme actif, intelligent, ambitieux, y mérita l'estime de son protecteur par les services qu'il lui rendit. Mais pendant la guerre civile il le servit encore plus utilement. César passa de l'estime à l'amitié. Bientôt Rome vit avec étonnement Ventidius le muletier (car ses ennemis le nommaient ainsi) membre du sénat, tribun du peuple et préteur désigné pour l'an de Rome 711.

La mort du dictateur, qui fut tué en 710, ne changea rien à cette destination. Ventidius, pendant sa préture, quitta Rome pour aller joindre Antoine, que le sénat venait de déclarer ennemi public. En partageant la disgrâce de son nouveau patron, il acquit des

Digitized by Google

droits sur sa reconnaissance. Aussi, dès l'année 711, fameuse par la proscription triumvirale, Antoine le fit recevoir dans le collége des pontifes, et nommer, quoique sa préture ne fût pas expirée, à une des deux places de consul que la démission du jeune César et la mort de Pedius avaient laissées vacantes. Les règles défendaient expressément d'exercer deux magistratures en un an. Mais, dans un temps où l'on foulait aux pieds toutes les lois, cette irrégularité blessa moins que le souvenir du premier emploi de Ventidius. Le peuple afficha dans les carrefours cette espèce de vaudeville :

Concurrite omnes augures, haruspices:
Portentum inusitatum constatum est receus;
Nam mulos qui fricabat, consul factus est.

Devins, accourez promptement :
Ce n'est point un cas ordinaire.
L'étrille (prodige étonnant!)
Se change en bâton consulaire;
Le grand muletier de l'Etat
Panse le peuple et le sénat.

Deux ans après, il fut envoyé par Antoine contre les Parthes, qui, profitant des guerres civiles, s'étaient emparés de la Syrie et menaçaient toutes les provinces orientales. Ventidius s'acquitta de cette commission avec autant de courage que d'habileté. Il battit les Parthes et même Labienus, grand capitaine et déterminé républicain, qui s'était réfugié chez eux. Il gagna trois batailles. Dans la dernière action, Pacorus, héritier présomptif, et peut-être collègue du roi Orodès, son père, resta mort sur la place.

Tant de succès, et surtout cette dernière

Digitized by Google

victoire, remportée, dit-on, le même jour où, quinze ans auparavant, les légions de Crassus avaient été taillées en pièces par les troupes d'Orodès, excitèrent la jalousie d'Antoine contre Ventidius, qui fut assez bon politique pour se contenter de reconquérir ce que les Parthes avaient usurpé. Antoine, impatient de se défaire d'un général qui l'effaçait, l'envoya promptement recevoir à Rome les honneurs que méritait le premier vainqueur des Parthes et le vengeur de Crassus. On le vit entrer sur un char de triomphe dans cette même ville où, la première fois, il était entré, devant le char de Pompeius Strabo, comme étranger, comme captif, entre les bras d'une mère chargée de fers. Depuis cet événement mémorable, l'histoire ne parle de Ventidius que pour nous apprendre qu'il vécut dans une très-grande considération et que sa pompe funèbre se fit aux dépens de l'Etat.

(92) *Caïus Manlius.*

Le texte le nomme *Marcus Manlius*. C'est une faute ou de l'auteur ou des copistes. L'*Epitome* de Tite-Live le nomme *Caïus*. En effet, depuis la condamnation prononcée contre le fameux Marcus Manlius Capitolinus, le prénom de *Marcus* était interdit à la famille Manlia.

(93) *Ils ont profité de nos troubles..... pour entreprendre la conquête des Gaules.*

A la faveur des troubles qui suivirent la mort de Néron, Claudius Civilis, chef des Bataves, prit les armes sous prétexte de soutenir le parti de Vespasien, mais en effet pour

Digitized by Google

affranchir et sa patrie et la Gaule entière du joug des Romains. C'était un grand homme de guerre, dont la politique mérite d'être comparée à celle de Guillaume de Nassau, le libérateur des Provinces-Unies. Civilis, feignant toujours d'être ami de Vespasien dans le temps qu'il battait ses légions, fit alliance avec les peuples d'au delà du Rhin, les attira dans les Gaules, et montra par divers exploits qu'il avait appris à l'école des Romains à vaincre ses maîtres. Peut-être aurait-il réussi dans une partie de son projet si les Germains ne l'eussent abandonné. Il fut forcé de traiter avec les Romains (on ne sait à quelles conditions), et les Bataves rentrèrent dans le devoir.

(94) *Nos victoires ont été moins réelles que la pompe de nos triomphes.*

Ceci est relatif aux prétendues victoires de Domitien sur les Cattes et à son ridicule triomphe, dont il est fait mention dans la *Vie d'Agricola*, nº XXIX.

(95) *Parlons maintenant des Suèves.*

C'était une ligue ancienne et puissante d'un très-grand nombre de peuples germains qui croyaient avoir une origine commune. La Suévie comprenait au moins la plupart des pays situés entre l'Elbe, la rivière de Sala, le Danube et l'Oder. Quelques-uns lui donnent beaucoup plus d'étendue. Peut-être serait-il facile de s'accorder, si l'on considérait : 1º Que les peuples suèves, plus ambulants encore que les autres Germains, abandonnaient quelquefois les pays qu'ils avaient occupés, témoin les Marcomans, qui sortirent de la

Digitized by Google

Souabe pour se retirer dans la Bohême, et qu'ainsi les limites de l'ancienne Suévie durent varier plus d'une fois; 2° qu'en divers temps, tels ou tels peuples purent accéder à la ligue suévique ou s'en détacher; 3° que certains peuples, sujets des Suèves sans être associés à leur ligue, pouvaient être regardés comme étant Suèves et comme ne l'étant pas.

Je ne dois point entrer dans toutes ces discussions, et je remarquerai seulement que la confédération nouvelle, qui se forma vers le troisième siècle de l'ère chrétienne sous le nom d'*Alemannie*, était composée de peuples suéviques. De là vient que les auteurs confondent souvent les noms d'*Alemanni* et de *Suevi*, et que la contrée dont s'emparèrent les Allemands après avoir forcé le mur de Probus, et qui devint le théâtre de la guerre entre les Barbares et les Romains, fut connue non-seulement sous le nom d'*Alemannia*, mais encore sous celui de *Suevia*, que l'on reconnaît aisément dans le nom de *Souabe*.

(96) *Les Semnones.*

On ne peut déterminer les limites du vaste pays qu'ils occupaient. Il est certain qu'ils habitaient au moins la Marche de Brandebourg, aux environs de Francfort-sur-l'Oder, la Lusace, une portion de la Silésie, etc.

(97) *Toujours avec frayeur des mortels révérée.*

Je tâche d'imiter le vers qui se trouve dans l'original.

Auguriis patrum et prisca formidine sacram.

Ce vers est si harmonieux et si frappé, que

Digitized by Google

je le prends pour une citation. A la vérité, la prose de notre auteur est quelquefois un peu poétique, et l'on y trouve ce qu'Horace appelle *disjecti membra poeta*. Mais il n'échappe pas à Tacite de vers entiers, ou, s'il lui en échappe, ce sont de ces vers fortuits, qu'il faut scander pour les reconnaître, et que dans aucune langue les bons prosateurs ne sont tenus d'éviter. Telle est la première ligne des *Annales :*

Urbem Romam a principio reges habuere.

Quant à celui dont il s'agit, c'est, si je ne me trompe, le vers de Virgile :

Religione patrum et prisca formidine sacrum,

que l'auteur applique à la forêt sacrée des Semnones avec un léger changement, parce qu'il le cite de mémoire.

(98) *Les Lombards.*

On croit qu'ils habitaient en ce temps-là le Mittelmark et la partie du duché de Magdebourg qui est au delà de l'Elbe. Ils passaient pour les plus féroces des Germains, *Longobardi, gens Germana, ferocitate ferocior,* dit Patercule. Toute leur histoire prouve que cette réputation était fondée.

(99) *Les Reudignes, les Aviones, les Anglais, les Varins, les Eudoses, les Svardones et les Nuithones.*

De ces sept peuples, les trois derniers sont

Digitized by Google

entièrement inconnus. Des quatre autres, il n'y a que les Anglais dont la demeure soit certaine. Elle était aux environs du Sleswick, et le pays se nomme encore *Anglen*. La ville de *Waren*, dans le Meckelbourg, semble indiquer l'ancienne habitation des Varins. Ce qui paraît hors de doute, c'est que tous les peuples ici mentionnés habitaient une portion de la Poméranie, le Meckelbourg, le Holstein et une partie du Sleswick.

(100) *Ils se réunissent dans le culte de la déesse Herthe, c'est-à-dire la terre.*

Le texte porte HERTHUM VOCANT. Je pense que les deux dernières lettres du mot HERTHUM ne sont qu'une terminaison latine, parce que Tacite en donne toujours une aux mots barbares lorsque la phrase l'exige. Apparemment que les Germains appelaient la terre ERDE, ou plutôt HEARTH, qu'ils prononçaient HERTH, comme font les Anglais. Cela posé, puisqu'on faisait de la terre une déesse et non pas un dieu, Tacite, en latinisant le mot *Hearth* ou *Herth*, aura plutôt dit *Hertha*, *Herthæ*, que *Hertus*, *Herti* ou *Herthus*, *Herthûs*. Par conséquent, la véritable leçon paraît être HERTHAM VOCANT.

(101) *Dans une île de l'Océan est un bois sacré.*

Cluvier juge que cette île est celle de Rugen. Il nous apprend qu'on y voit une forêt dans laquelle est un lac très-profond, qui fut toujours l'objet de la superstition des peuples. Nous lisons dans la *Chronique des Slaves*, du prêtre Helmodus, auteur du douzième siècle (liv. Ier, ch. v), que l'île de Rugen était le centre du paganisme dans tout le pays. Quelques

Digitized by Google

missionnaires ayant converti les habitants de cette île, y bâtirent une église sous l'invocation d'un saint martyr, nommé Vitus. Mais les insulaires, retombés dans leurs anciennes erreurs, chassèrent les prêtres chrétiens, firent de l'église un temple et du martyr un faux dieu, qu'ils adoraient sous le nom de *Zwanthe With*. Cette nouvelle divinité rendait des oracles. On venait la consulter de toutes parts, et chaque année on lui sacrifiait un chrétien.

Ce qui peut faire douter si Tacite parle de l'île de Rugen, c'est qu'il nommera bientôt les Ruges, et qu'il ne les compte pas ici entre les peuples dévoués au culte de la déesse *Hertha*. On devrait donc, ce semble, chercher le bois sacré de la déesse non dans le pays des Ruges, mais chez quelqu'un des autres peuples qui faisaient profession de l'honorer. Cependant il est facile de répondre que les Ruges, dont Tacite fera mention, habitaient alors dans le continent et n'étaient pas encore maîtres de l'île qui porte leur nom, parce qu'ils s'en emparèrent depuis.

(102) *Les Hermondures.*

Leur pays était immense. Il comprenait la partie de la principauté d'Anhalt et du duché de Saxe qui est entre l'Elbe et le Sala, presque toute la Misnie, le Voigtland, une portion du duché de Cobourg, l'évêché de Bamberg, le marquisat de Cullembach, le territoire du Nuremberg et une partie du palatinat de Bavière.

(103) *Ce peuple a le privilége de venir trafiquer dans la colonie florissante que nous avons en Rhétie.*

La Rhétie proprement dite est le pays des

Digitized by Google

Grisons. Ainsi l'on pourrait penser que la ville de *Curia* (maintenant Coire) est la colonie où les Hermondures allaient commercer. Mais la Vindélicie (c'est-à-dire à peu près la haute Bavière avec une partie de la Souabe jusqu'aux environs du lac de Constance) était souvent comprise sous le nom de Rhétie, parce que l'une et l'autre ne faisaient qu'un même gouvernement. Il est donc naturel de croire que la colonie en question était plutôt *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), qui se trouvait à portée des Hermondures.

(104) *L'Elbe prend sa source dans leur pays.*

Tacite se trompe. Les sources de l'Elbe sont dans les montagnes qui séparent la Bohême et la Silésie. Tacite aura pris pour la source de ce fleuve celle de quelqu'une des rivières qui s'y jettent, par exemple l'Eger, qui passe à Egra, et dont la source est dans le marquisat de Cullembach; erreur d'autant plus excusable que, depuis Auguste, les Romains ne connaissaient l'Elbe que de nom, et que, même du temps d'Auguste, ils n'avaient point pénétré jusqu'à ses sources.

(105) *Les Narisques, les Marcomans et les Quades.*

Les Narisques habitaient entre la Bohême et le Danube vis-à-vis de Ratisbonne et de Passau. Les Marcomans étaient, comme je l'ai dit ailleurs, les nouveaux habitants de la Bohême. Ils s'étendaient jusqu'au Danube, vis-à-vis de Lintz, etc. Les Quades occupaient la Moravie et s'étendaient aussi jusqu'au Danube. Dans la suite, ils possédèrent encore une portion de la haute Hongrie.

Digitized by Google

(106) *Maroboduus et Tuder.*

J'ai déjà parlé de Maroboduus dans la remarque 73. Pour Tuder ou Tudrus, je crois qu'il est entièrement inconnu.

(107) *Des peuples moins puissants, les Marsignes, les Gothins, les Oses et les Bures.*

Le texte porte : NEC MINUS VALENT. En traduisant, j'ai supprimé la négation, qui paraît s'accorder mal avec la suite. Les quatre peuples ici nommés, dont il est impossible de marquer les limites, et qui peut-être n'en eurent jamais de certaines, étaient vers les sources de la Morava et de l'Oder, entre l'Oder et la Varta, et vers les sources de la Vistule.

(108) *Les Gothins, qui parlent la langue gauloise..... ont la lâcheté de payer tribut aux Sarmates.*

Les Gothins étaient apparemment un reste des Boïens gaulois chassés de la Bohême par les Marcomans. Les Sarmates, nation vagabonde, habitaient, ou, pour mieux dire, erraient dans les immenses contrées qui sont entre le Don, le Niéper et le Volga. Mais ces fleuves ne leur servaient pas tellement de barrières qu'ils ne les franchissent. Les peuples sarmatiques couraient jusqu'à la Vistule, tandis que les peuples germaniques s'avançaient jusqu'au Pont-Euxin et aux Palus-Méotides. De là le mélange des deux nations et l'incertitude où se trouvaient quelquefois les anciens lorsqu'il s'agissait de décider si tel peuple était Germain ou Sarmate.

(109) *Les Lygiens, qui sont très-étendus et divi-*

Digitized by Google

sés en plusieurs cités..... savoir, les Aries, les Helvécones, etc.

La nation des Lygiens ou Logiones et les peuples dont elle était composée doivent être placés entre la Varta et la Vistule, dans le coude que fait ce fleuve du côté de l'est.

(110) *Les Gothones..... les Ruges, les Lémoves.*

Les Gothones habitaient vers les embouchures de la Vistule, dans le pays que nous appelons la Pomerelle, et dont la ville de Dantzick est la capitale. Ils étaient une peuplade de cette nation célèbre, originaire de la Scandinavie, qui détruisit l'empire romain en Occident. *Gothi* et *Gothones* sont le même nom. On disait indifféremment : *Logii* et *Logiones*, *Frisii* et *Frisiones*, *Franci* et *Francones*, etc. Les Ruges et les Lémoves habitaient, ce semble, la Poméranie. On retrouve le nom des premiers dans ceux de la ville de *Rugenwold*, sur le Wiper, et de la rivière de *Ruga*, qui passe à Treptou.

(111) *Les peuples suèones environnés de l'Océan.*

Je n'ai pas besoin d'avertir que les Suèones ou Suiones sont les Suédois. Tacite, comme les autres anciens, suppose que la Scandinavie est une île. Au reste, cette erreur n'était pas sans fondement. Jornandès dit que, à l'orient de la Scandinavie, est un vaste lac, d'où sort le fleuve Vagi pour se jeter dans l'Océan, c'est-à-dire dans la mer de Finlande. Ce lac est le Ladoga, qui communique avec le lac Onega par un canal naturel. Or, il n'y a pas loin de l'Onega jusqu'à la mer Blanche; donc il s'en faut peu que la Scandinavie ne soit une île.

Digitized by Google

(112) *Les Suéones, aussi bien que nous, honorent les richesses, ce qui les a fait tomber sous la domination d'un seul.*

On lit dans le texte : EST APUD ILLOS ET OPIBUS HONOR. Je crois qu'il faut lire : EST ET APUD ILLOS OPIBUS HONOR. La première leçon ne signifie pas grand'chose ; mais la seconde présente un sens digne de Tacite, qui se rappelle, en écrivant ceci, la chute de l'ancienne république romaine et la principale cause de cette révolution, c'est-à-dire l'estime de l'argent substituée à celle de la vertu.

(113) *Ce n'est plus une monarchie tempérée..... c'est le pur despotisme.*

Les choses ont bien changé. Les Suédois, ce peuple, de tous les Germains autrefois le seul esclave, sont devenus, de nos jours (note écrite en 1759), le plus libre des peuples qui ont des rois.

(114) *La crédulité populaire ajoute que l'on..... voit ses coursiers immortels*, etc..... *Ce qui se publie avec plus de vérité, c'est que là finit l'univers.*

L'un n'est pas plus vrai que l'autre. Cet endroit prouve ce que j'ai dit ailleurs de l'ignorance des Romains en matière de physique. Tacite en donne encore des preuves dans la *Vie d'Agricola.*

Le texte porte : FORMASQUE DEORUM. J'ai suivi la conjecture de plusieurs critiques qui proposent de lire FORMAS EQUORUM.

(115) *Je reviens à la mer Suévique.*

Tacite nomme ainsi la mer Baltique, parce

Digitized by Google

que ses côtes méridionales étaient habitées par des peuples suèves.

(116) *Les Estyens.*

On ne peut douter que ce ne soient les habitants de la Prusse ducale, nommée autrefois *Æstyæi* ou *Æstyi*, c'est-à-dire Orientaux, parce qu'ils sont à l'*est* de la Germanie.

(117) *L'ambre, qu'on ne ramasse que dans leur pays.*

Le succin, ou ambre jaune, se trouve dans beaucoup d'autres pays, mais nulle part en aussi grande quantité que vers les embouchures de la Vistule, dans l'île de Narung et dans celle qui est formée par les deux bras de ce fleuve. Ce sont les îles *Electrides* des anciens.

(118) *Ils lui donnent le nom de glès.*

En allemand *glesse*, et *glass* en anglais, signifie le *verre*. La transparence, qui est commune à l'ambre et au verre, peut bien avoir déterminé les Germains à désigner l'ouvrage de l'art par le même nom qu'ils donnaient à l'ouvrage de la nature. Notre mot français *glace* (de miroir), qu'on ferait mieux d'écrire *glasse*, semble venir du mot *glas*, à moins qu'on ne le dérive du latin *glacies*. Mais le mot *glacies* ne viendrait-il pas lui-même de *glas?* Il y a dans le latin beaucoup de termes qui ne dérivent point du grec, et qui tirent apparemment leur origine des langues celtique et germanique, répandues dans l'Europe avant que la langue latine se formât.

Digitized by Google

(119) *Ils le regardaient comme un vil excrément de la mer.*

Au rapport de Pythéas, qui avait voyagé dans le Nord trois siècles avant l'ère chrétienne, ils brûlaient l'ambre en guise de bois. Voyez Pline, liv. XXXVII, 2. Blaeu, dans son *Atlas*, dit que les Prussiens appellent l'ambre *Bern-stein*, c'est-à-dire pierre à brûler.

(120) *Avant que notre luxe le mît à la mode.*

Les auteurs les plus anciens qui parlent de l'ambre sont Eschyle et Hérodote. Les Romains en faisaient toutes sortes de bijoux, qui leur réjouissaient également et l'odorat et la vue. Chez eux, un morceau d'ambre remarquable par sa grosseur ou par quelque accident singulier n'avait point de prix. La Pannonie était l'entrepôt du commerce de l'ambre. Les Germains l'apportaient surtout à Carnunte, qu'on croit être aujourd'hui la petite ville de Haimbourg, dans la basse Autriche, sur la rive gauche du Danube. On le transportait de là dans le pays des Vénètes, sur les bords de la mer Adriatique, d'où il passait dans les parties méridionales de l'Europe. Du temps de Pline, l'ambre était si commun dans la portion de l'Italie qui est en deçà du Pô par rapport à nous, que les paysannes mêmes en portaient des colliers, à titre non-seulement de parure, mais aussi de préservatif ou de remède contre le goître et les maux de gorge, qui furent toujours fort communs en ce pays-là, à cause de la froideur des eaux.

Les Grecs, qui tiraient l'ambre de ces contrées, entendant publier que c'était le suc résineux de quelque arbre, et qu'on le recueillait dans les eaux, en inférèrent que la nature

Digitized by Google

le produisait sur les bords de l'Eridan ou du Pô, et leurs poëtes imaginèrent que c'étaient les larmes des sœurs de Phaéton métamorphosées en peupliers. Le concours singulier des deux autres circonstances pouvait causer de la méprise sur le pays d'où venait l'ambre : 1° Les Estyens, chez qui on le pêchait, avaient pour voisins les *Vénèdes*, c'est-à-dire les habitants de la Samogitie et de la Courlande. Le golfe de Dantzick s'appelait le golfe vénédique, *sinus venedicus*; 2° une petite rivière, nommée *Rodaune, Raddaune, Reddune*, se jette dans la Vistule à Dantzick. On pêche l'ambre, encore à présent, aux environs de cette rivière. La confusion que faisait naître la ressemblance des noms de *Vénèdes* et de *Vénètes*, de *Raddaune* et d'Eridan était plus qu'il n'en fallait pour faire croire à des Grecs qui ne connaissaient point le nord de l'Europe, et qui recevaient l'ambre des Vénètes (ou Vénitiens), que cette marchandise venait de la Vénétie et des bords du Pô.

(121) *L'ambre est le suc résineux de quelque arbre.*

L'opinion de ceux qui regardent l'ambre comme un fossile a prévalu et paraît la mieux fondée, quoiqu'elle ne soit pas exempte de difficultés. Celle des anciens n'est pas encore totalement abandonnée. (Voyez l'*Encyclopédie*, article Ambre.)

(122) *Les Sitones obéissent à une femme.*

Les Sitones sont les habitants de la Norwége. Ici l'auteur fait sentir énergiquement combien la domination des femmes déplaisait aux Romains. L'ancienne maxime était qu'elles ne devaient avoir aucune part au gouverne-

Digitized by Google

ment. Une femme était toute sa vie sous la tutelle de son père, de son mari, de ses frères. Depuis l'expulsion des rois, les Romains ne donnèrent jamais aux femmes de titre relatif aux emplois de leurs maris. Le latin n'a pas de mot pour dire une *sénatrice*, ni même, à proprement parler, une *impératrice;* car le mot d'*Augusta* n'était point un titre de dignité. Lorsque Tibère disait, dans le sénat, qu'il ne fallait pas prodiguer les honneurs aux femmes, *moderandos feminarum honores*, c'était autant pour afficher la maxime des vieux Romains que par mauvaise humeur contre Livie, sa mère. Freinshémius, qui, dans ses *Suppléments de Tite-Live* (liv. CIV), donne une description de la Germanie, s'emporte avec amertume contre Tacite et contre les Romains. Il observe que, dans le temps même où Tacite écrivait, des héroïnes norwégiennes et suédoises se signalaient par leurs exploits. Remarquons, en passant, que les *Suppléments de Tite-Live* sont dédiés à la reine Christine.

(123) *Les Peucins, les Vénèdes et les Fennes.*

Je viens de parler des Vénèdes. Les Peucins étaient une partie des Germains orientaux qui s'étendaient jusqu'au Pont-Euxin sous le nom général de Bastarnes. Tacite balance à les mettre au rang des Germains; mais il convient que leurs coutumes, leurs mœurs et leur langue sont germaniques, et c'est ce qui doit décider. Le nom de Peucins était propre à ceux des Bastarnes qui habitaient les îles que forme le Danube à ses embouchures. Quelques auteurs confondent les noms de Bastarnes et de Peucins, et comprennent sous ce dernier tous les Bastarnes. Les *Fennes* sont les Finlandais. Pline nomme leur pays *Finingia*.

Digitized by Google

(124) *Des Oxiones et des Helluses, qu'on dit avoir la tête d'homme et le corps de bête.*

Vraisemblablement, cette fable était fondée sur ce qu'ils portaient des habits de peaux, le poil en dehors, comme font encore les Samoïèdes et d'autres nations sauvages. On ne sait où placer les Oxiones et les Helluses. Peut-être que Tacite ne le savait pas plus que nous.

FIN DES REMARQUES.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES

	Pages.
Notice sur Tacite	III
Mœurs des Germains	7
Vie de Julius Agrīcola	51
Remarques	107

FIN DE LA TABLE.

Typ. de Rouge, Dunon et Fresné, r. du Four-St-Germ., 43

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JUN 16 1931

Digitized by Google

Digitized by Google